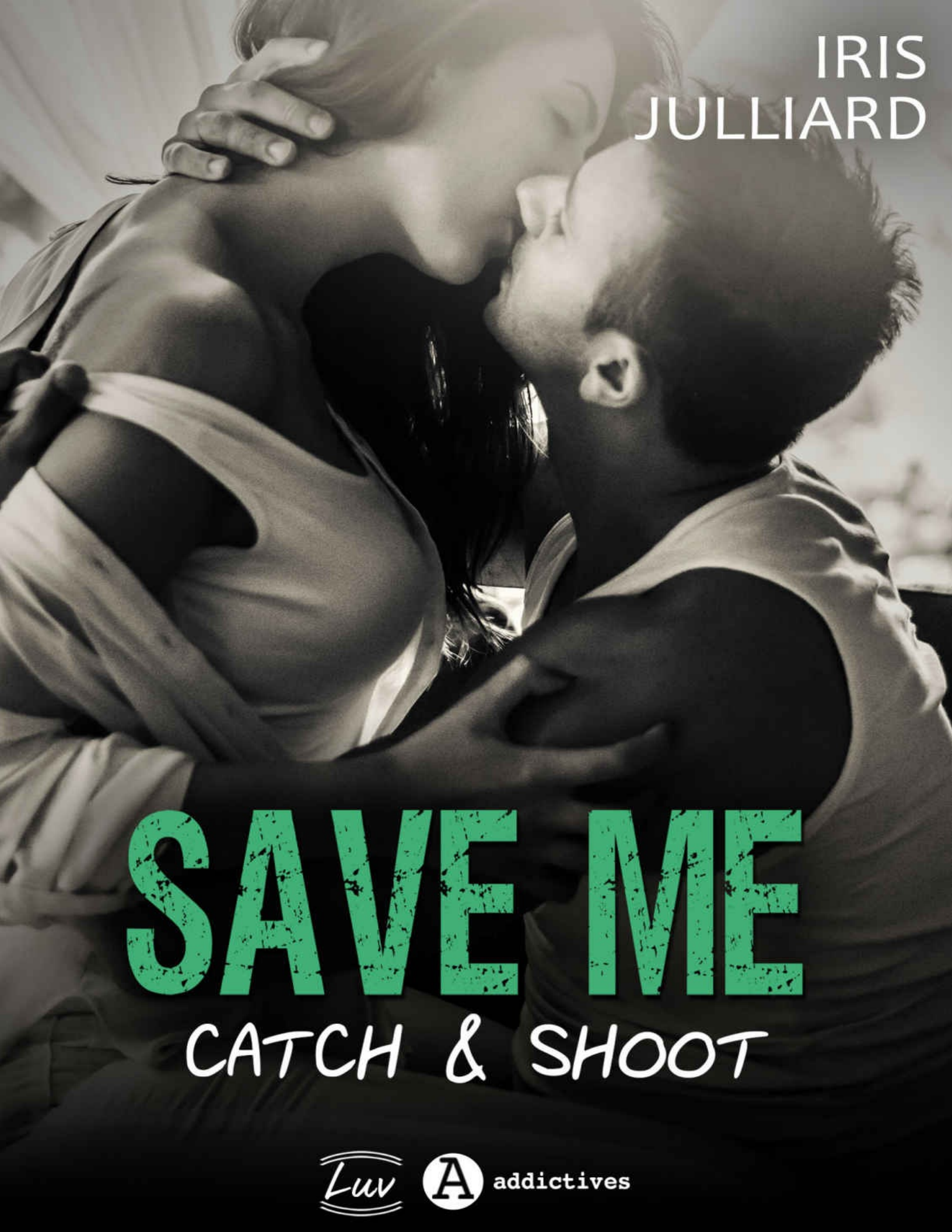




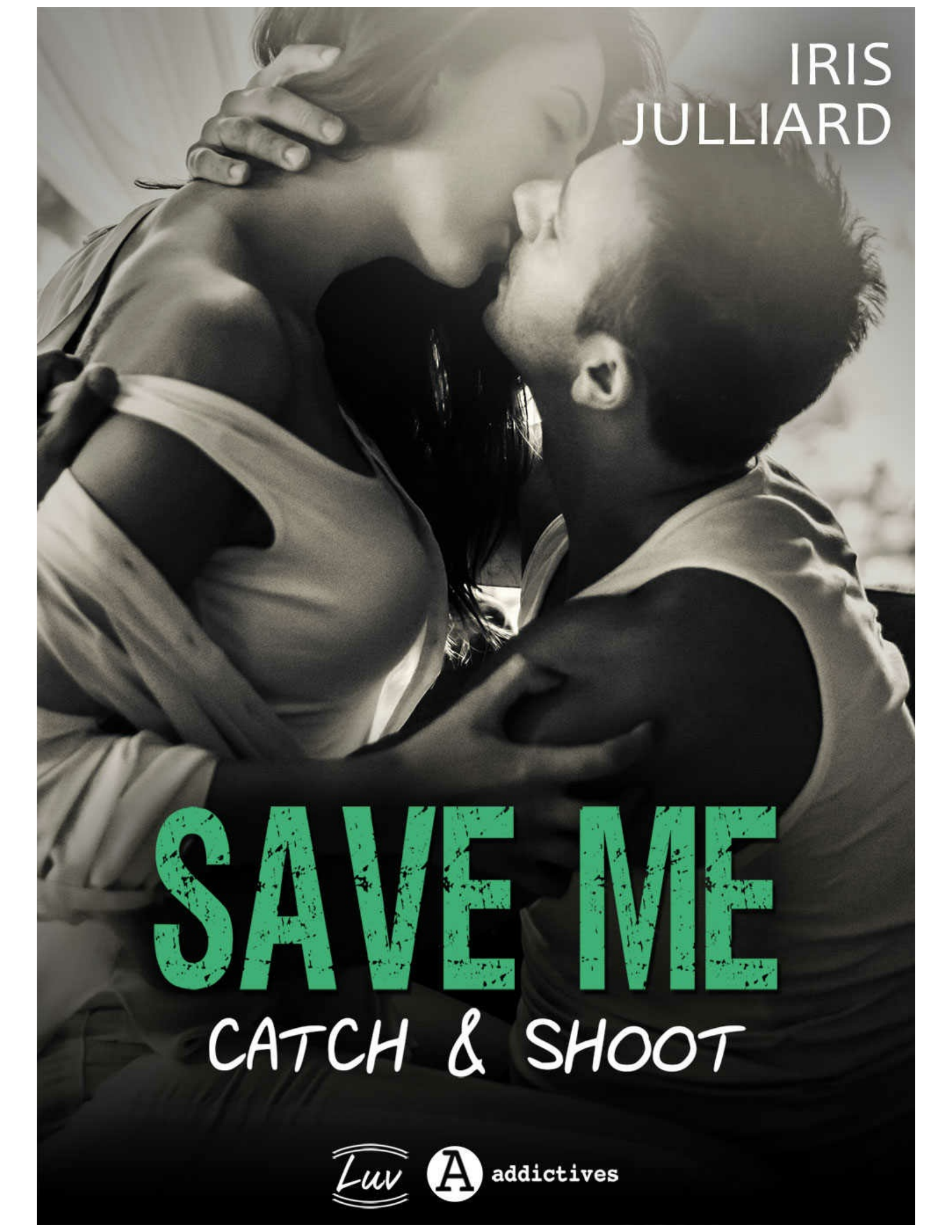
IRIS
JULLIARD

SAVE ME

CATCH & SHOOT



addictives



IRIS
JULLIARD

SAVE ME

CATCH & SHOOT



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Darkest. La dernière heure

Tueur à gages dépourvu du moindre sentiment, Ryder évolue dans un monde d'ombres et de dangers. Il n'a pas peur des monstres. Il est le pire de tous. Alors quand il reçoit l'ordre de kidnapper une certaine Evangeline, il s'exécute sans poser de questions. Enfermée, torturée, la jeune étudiante en psychologie sait qu'elle est au crépuscule de sa vie. Dans quelques jours, elle mourra... alors elle se lance un ultime défi : ramener son geôlier vers la lumière, vers plus d'humanité. Et si Ryder n'était pas celui qu'il semble être ? Et si Evangeline parvenait à réveiller son cœur ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

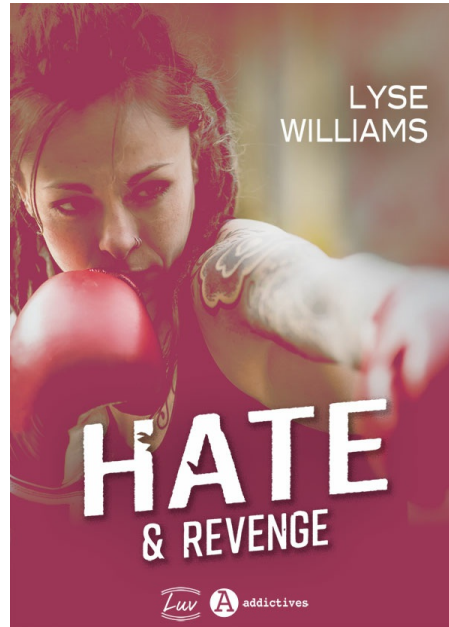


Également disponible :

Hate & Revenge

Kat est étudiante le jour et boxeuse la nuit, dans des combats illégaux. Emplie de haine et de désir de vengeance, elle refuse de perdre. Mais sa rencontre avec Grayson va tout bouleverser... Il est le seul à faire tomber ses défenses, à la rendre vulnérable. Baisser les armes n'a jamais été aussi dangereux !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Secrète & insoumise, Emma X

Emma mène une double vie. Le jour, elle est employée dans une grande multinationale. Le soir, elle rejoint l'équipe du bar Le Libertin où elle effectue des danses torrides et sexy qui attirent de nombreux clients. Cet équilibre lui convient parfaitement jusqu'au soir où un inconnu la filme en plein show, dans son rôle de séductrice fière de ses atouts, et menace de diffuser la vidéo dans l'entreprise où elle travaille. Emma refuse de se laisser intimider mais Ethan, son maître chanteur, ne reculera devant rien tant qu'il n'aura pas obtenu ce qu'il veut : une nuit avec elle. Dans l'impasse, Emma hésite. Le plus grand danger, c'est que tout son être la pousse dans les bras du trop dangereux et sexy Ethan...

[Tapotez pour télécharger.](#)

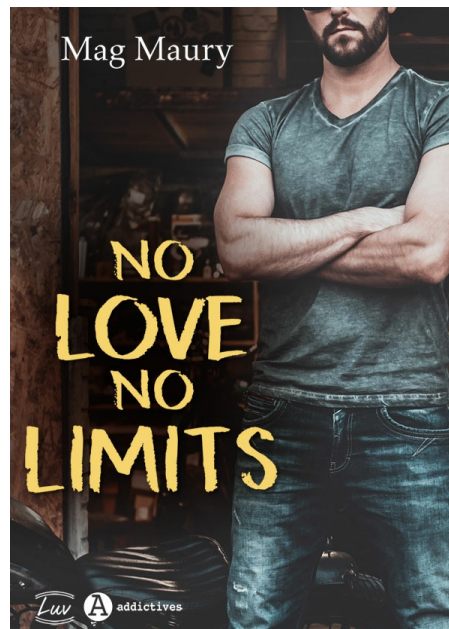


Également disponible :

No Love, No Limits

Accro à l'adrénaline, Lucas n'obéit qu'à une règle : ne jamais s'attacher, toujours rester libre. Douce et sensible, Marie refuse de tomber amoureuse. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, mais le chien de Marie provoque un accident qui bousille la moto de Lucas. Et elle n'a pas les moyens de payer les réparations. Qu'à cela ne tienne, Lucas a une idée lumineuse ! Elle se fait passer pour sa copine, et il éponge sa dette. Simple, non ? Sauf quand chacun est la plus grande tentation de l'autre...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

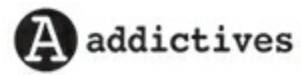
Tu ne me résisteras pas !

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable... Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !

[Tapotez pour télécharger.](#)



SAVE ME CATCH AND SHOOT



Parce qu'on a tous besoin d'un héros,
Que toi tu seras toujours le mien.
À mon père, mon héros.

Prologue

« L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes. »

Honoré de Balzac

Keagan

L'instinct.

Il dicte nos vies, prend le pas sur ce que nous sommes, nous pousse à faire des choix décisifs.

Dans ma petite banlieue de Chicago, c'est grâce à lui que j'ai pu m'en sortir. Sans lui, je serais sûrement sur le trottoir en train de dealer de la coke, ou pire, je serais criblé de dettes à force de parier et de jouer au poker dans les clubs très sélects d'un des nombreux gangs qui vivent ici.

En somme, je serais devenu comme mon père.

Heureusement pour moi, je ne suis pas trop bête et cette impulsion innée, automatique et invariable régissant le comportement de tous les individus, m'a permis d'être sur ce banc aujourd'hui. J'ai appris à l'écouter quand tant d'autres refusent de la suivre.

Mon casque sur les oreilles, j'écoute en boucle Brooklyn Duo. Seule la musique me permet de rester concentré avant un match. Les yeux fermés, la tête contre mon casier, la capuche de mon sweat sur la tête, j'inspire et expire profondément.

Le coach vient de nous passer un savon. Nous sommes menés de dix points à la mi-temps. Ce soir, nous affrontons l'université de Détroit. Les Titans portent bien leur nom, ils ont une défense en béton et malgré les quelques écrans et bonnes passes de Joe ou de Logan, mes coéquipiers, je n'arrive pas à percer.

C'est l'instinct qui m'a guidé dans cette salle. Sans lui, je ne jouerais pas en tant que meneur vedette dans l'équipe de l'université de Lake Forest, les Foresters Athletics. Grâce au basket j'ai obtenu une bourse confortable qui me permet d'assouvir ma passion et d'avoir un diplôme digne d'un gosse de riche. Du coup, je dois concilier les entraînements avec mes cours en littérature. J'ai toujours adoré les livres.

– Hunt, tu fais quoi ? Faut y aller !

La voix de Joe passe par-dessus la musique classique. Pile au même moment, j'entends le signal sonore indiquant la reprise. La seconde mi-temps s'annonce compliquée, mais je suis remonté à bloc. Cette victoire, il nous la faut. Nous sommes en tête du classement et je compte bien y rester.

Je monte les marches qui me séparent de la salle et dépose ma veste sur le banc. Je prends une grande lampée d'eau, écoute les conseils du coach et me mets en place sur la ligne de touche, devant le meneur adverse. Ce dernier me dépasse de cinq bons centimètres, mais ça n'a aucune importance. Nous sommes les deux plus grands meneurs de jeu de la division. Il faut bien que mon mètre quatre-vingt-sept me serve à quelque chose.

Les cheerleaders agitent leurs pompons et crient en rythme des slogans à la faveur de notre équipe. L'arbitre me donne la balle et plus rien n'existe autour. Ni les cris des fans hystériques, ni les hurlements caustiques des supporters de l'équipe adverse. Dans ma tête, il n'y a que moi, que mon équipe, que les crissements des baskets sur le parquet et les rebonds de la balle avant la remise en jeu.

Et puis, venu de nulle part, un son strident résonne dans la salle. Je regarde autour de moi et vois les spectateurs se précipiter vers la sortie dans un énorme brouhaha : l'alarme incendie vient de se déclencher.

– C'est quoi, ce bordel ? C'est une blague ?

Mes coéquipiers me tapent sur l'épaule pour me faire signe de bouger. Les spectateurs se ruent toujours vers les sorties en se bousculant. Certains dégringolent dans les marches, emportés par le mouvement de foule. Un vrai capharnaüm.

Je reprends mes esprits, et me précipite en direction de la sortie. Il faut parcourir un dédale de couloirs à la peinture défraîchie avant de pouvoir émerger du gymnase. Les gens se pressent les uns contre les autres, marchant rapidement, se bousculant contre les murs. Il y a même des parents avec des gamins sous le bras. L'anarchie totale.

Je distingue au loin les têtes de Joe et de Logan qui dépassent de la foule. Joe est plutôt facile à repérer grâce à sa crête rouge. Je les suis, me laissant porter par la cohue. Ma carrure de sportif me permet de ne pas subir l'assaut du troupeau d'étudiants qui s'agite autour de moi, j'ai de la chance. Mais je suis presque sûr que certains s'en tireront avec des hématomes.

Quelques élèves crient, d'autres se disputent. Le pire, c'est ceux qui se poussent pour passer devant les autres. Sauver leur peau est devenu leur seule et unique raison de vivre. Un mec derrière moi, trouvant sûrement que je n'avance pas assez vite, ne manque pas de me le faire savoir en me poussant, histoire que je me décale sur le côté. Un autre derrière lui donne un coup d'épaule et me propulse contre le mur.

Ils courent tous, comme un troupeau de gnous. Les hurlements résonnent dans l'espace confiné du couloir, les bruits de pas claquent contre les murs, au même rythme que les portes des issues de secours. Une véritable marée humaine, comme lorsque l'on voit la vague arriver, grossir, et que l'on se retrouve submergé et ballotté par la force du courant. C'est oppressant, pesant, et stressant.

Tout à coup, mes pieds heurtent un obstacle au sol. Un corps est étendu par terre. Une femme.

Je cherche du regard mes deux compères mais ils sont déjà trop loin pour venir m'aider. Alors que les autres la piétinent allègrement, la fille ne bouge pas d'un pouce. Il ne me faut pas longtemps pour comprendre qu'elle est à peine consciente. Ses bras commencent à être marqués, je peux distinguer sur son top noir des traces de pas, ses lèvres remuent comme si elle essayait de dire quelque chose, mais personne ne l'entend. Je pourrais très bien la laisser là, et sauver ma peau. N'importe qui ferait ça. Mais ce n'est pas dans ma nature.

– Hunt, qu'est-ce que tu fous ?! crie Logan par-dessus le vacarme.

– J'arrive, ne m'attendez pas !

D'un geste souple, je m'abaisse et prends son pouls. Il est faible, mais bien présent. Je passe un de mes bras sous ses genoux pliés, l'autre dans son dos. Je me redresse habilement malgré le chaos qui nous entoure, la plaquant contre moi. Son parfum me parvient instantanément, elle a désormais les yeux fermés. Évanouie. Malgré les bleus, son visage reste joli, encadré par de longs cheveux châains aux reflets ambrés.

Il faut que je la sorte de là.

Je porte son corps inerte au travers du couloir. J'accélère le pas et dois jouer des coudes à plusieurs reprises pour nous guider vers la sortie. Une nana complètement affolée agrippe mon maillot et me tire en arrière pour me passer devant. Son geste m'étrangle et je sens ses ongles se planter dans mon dos, griffant ma peau. Je grogne et me dégage d'un coup sec.

Lorsque j'aperçois enfin la lumière du jour, je souffle un grand coup. Je regarde mon biceps qui saigne un peu. Mais le soulagement est plus fort que la douleur sur ma peau.

Bande de brutes.

Il ne me reste que quelques mètres, pourtant j'ai l'impression que c'est encore loin. Je fais mon maximum pour que la fille ne soit pas plus chahutée qu'elle ne l'est déjà. Je le sais, sa vie va changer. J'ai bien peur qu'elle ne soit jamais plus la même après cette journée. Il est évident qu'elle ne s'en sortira pas indemne.

– Plus que quelques secondes et tu seras tirée d'affaire ma belle, murmuré-je comme si elle pouvait m'entendre.

À peine ai-je passé la porte, le froid saisit mon corps en sueur. Nous sommes en janvier, les cours viennent de reprendre et la température doit avoisiner les moins huit degrés Celsius. Je la serre davantage contre moi en me faufilant entre les spectateurs le plus rapidement possible.

Tous, sans exception, savent qui je suis. Difficile de l'ignorer quand votre tête est placardée en grand format sur tous les murs de la faculté et du gymnase. Ce que je veux éviter, c'est qu'ils cherchent à savoir pourquoi je porte dans mes bras une fille dont le prénom m'est totalement inconnu. Rapidement, j'esquive la sortie en longeant le mur, prenant soin de ne pas me retourner.

Mes yeux parcourent rapidement les alentours. À l'évidence, étant donné l'absence de camion de pompiers, il s'agit d'une fausse alerte. Certainement le bizutage d'un gars de première année dans une des quatre fraternités du campus.

L'infirmière se précipite à ma rencontre dès qu'elle m'entrevoit en train de contourner le bâtiment pour échapper à la foule.

– Suivez-moi ! m'ordonne-t-elle en se dirigeant vers le bâtiment d'à côté.

Je baisse les yeux vers la jeune femme, elle n'a toujours pas repris connaissance.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demande l'infirmière en entrant dans la salle de secours.

– Je l'ai retrouvée inanimée au sol. Elle est certainement tombée pendant la bousculade, elle a dû se faire piétiner avant que je ne la trouve...

– Tu la connais ?

– Absolument pas...

Je la dépose doucement sur la table d'auscultation. L'infirmière fouille ses poches sans rien trouver, puis soupire. Ensuite elle commence à l'examiner sans la déshabiller. Elle s'affaire d'abord à vérifier l'état de ses pupilles, puis de son crâne dont s'échappe du sang au niveau du cuir chevelu. Elle prend son pouls et sa température, vérifie ses mains et ses bras, pour jauger de la gravité des plaies.

Je recule et me cale dans un coin de la pièce. L'adrénaline redescend et mes mains commencent à trembler. Moi qui suis habituellement d'un sang-froid à toute épreuve, je prends soudainement conscience qu'elle aurait pu y rester.

– Je vais appeler une ambulance, affirme-t-elle. Sans toi, ça aurait pu être pire. C'est dingue ce que les gens peuvent être inhumains par instinct de survie. Heureusement qu'elle peut compter sur sa bonne étoile pour t'avoir mis sur sa route.

– Ce n'est pas grand-chose...

– Certes, mais elle t'en doit une.

– Sans doute, dis-je tout à coup mal à l'aise.

Je n'ai jamais aimé les compliments. Pour moi, tout est question de travail. La bonne étoile n'a rien à voir avec ce qui nous arrive dans la vie. La chance, il faut la provoquer.

– Tu peux y aller, je m'occupe d'elle. Tu veux que je lui dise ce que tu as fait ? demande-t-elle.

– Non ça ira... Et si mon nom pouvait ne pas être mentionné, ça serait top, merci.

Elle me regarde, interloquée. Si seulement elle savait que je n'ai rien du héros qu'elle pense que je suis. Car oui, j'ai hésité. Quand je l'ai vue au sol, une brève seconde j'ai hésité à ne pas l'aider et faire comme tous les autres, sauver ma peau. Et à cause de cette infime particule de temps où j'ai hésité, je ne mérite pas de gratification. Quel homme je serais si je m'attribuais tant de mérite pour une chose qui, au final, aurait dû être naturelle ?

Et puis je n'ai pas fait ça pour être remercié ou adulé. Si mon nom pouvait ne pas circuler et que tout cet épisode soit oublié, ce serait parfait. Je n'ai pas envie qu'on vienne l'embêter après ce qui vient de se passer. Elle pourrait être interrogée, voire pire, jalousée par certaines nanas qui auraient rêvé d'être à sa place. Et là, ce serait le début des ennuis pour elle... enfin, pour la suite... Je connais le système si ça se savait, tout le monde en ferait des caisses, la faculté la première. Je vois d'ici le titre du journal : « Le meneur vedette de Lake Forest sauve une parfaite inconnue ». Non, je suis persuadé qu'elle n'a pas besoin de ça. C'est la meilleure décision à prendre.

J'hésite un bref instant avant de sortir de la pièce. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais j'ai l'impression de l'abandonner. Je secoue la tête, regarde une dernière fois son si joli visage, et retourne en direction de la salle.

J'y retrouve mes coéquipiers qui attendent patiemment l'ordre de rentrer, les bras fermement croisés au-dessus du torse comme pour empêcher leur chaleur corporelle de s'échapper.

– Paraît que t'as joué les héros ? me taquine Joe. On t'a aperçu quand tu sortais.

Un instant paniqué à l'idée que toute l'école soit au courant, mon visage se décompose.

– T'inquiète, presque personne t'a vu. Aussi discret qu'un chat, me charrie-t-il.

– Et qui est l'heureuse élue ? surenchérit Logan, curieux.

– Aucune idée, je réponds en haussant les épaules. Mais je n'allais pas la laisser se faire marcher dessus et puis je n'ai pas vraiment envie d'attirer l'attention, si vous voyez ce que je veux dire, précisé-je en regardant en direction du bâtiment où je l'ai laissée.

– T'es vraiment un mec bien Hunt, y a pas de doute ! plaisante-t-il.

Je ne sais pas si je suis un mec bien, mais ce qui est sûr, c'est que moi et mon instinct, on y travaille. Je regarde autour de moi, les élèves attendent qu'on les autorise à entrer de nouveau. Moi, je tente de calmer mon cœur qui bat toujours à tout rompre.

Plus jamais, je ne verrai la vie de la même façon. Je savais qu'elle était fragile mais putain, aujourd'hui c'est encore plus que ça.

J'ai sauvé une vie et la sienne ne sera peut-être plus jamais la même.

1. Dribbler et avancer

Apolline

Cinq ans plus tard

- Bien, pour le prochain cours vous me rendrez un travail qui portera sur la gestion des crises lors d’une catastrophe naturelle. Vous devrez proposer une solution permettant à un village entier d’être évacué rapidement, sans générer de mouvement de panique. Vous traiterez aussi bien l’aspect pratique que psychologique de la situation. Vous pouvez vous mettre par groupes de deux ou trois.
- On doit faire ça en deux semaines, madame James ? s’indigne un élève du deuxième rang.
- Deux semaines c’est largement suffisant. Mais puisque tu te plains Steve, j’ajoute une consigne. Le village à évacuer doit se trouver dans un pays économiquement pauvre, ce qui signifie que vous n’avez ni eau courante, ni électricité.

Après un mécontentement général, mes élèves se précipitent pour sortir. D’ordinaire, je ne suis pas du genre peau de vache. Mais nous arrivons à la fin du premier semestre et je n’ai toujours pas donné de gros devoir à mes étudiants.

Je passe mon temps entre l’université de Boston et mes patients. J’ai monté mon cabinet privé il y a un peu plus de deux ans et je dois dire qu’il fonctionne plutôt bien. Je peux gérer mon emploi du temps en toute liberté et concilier mes consultations en tant que psy, mes trois heures de cours hebdomadaires, les quelques conférences que je donne ici et là et ma vie personnelle pour le moins compliquée. Mais les copies à corriger, ce n’est vraiment pas mon truc.

D’un pas vif, je rejoins mon bureau situé à l’autre bout du couloir. Il est onze heures, et je dois maintenant rencontrer le directeur du Massachusetts General Hospital pour la mise en place d’une conférence sur l’évacuation du bâtiment en cas d’alerte incendie.

- Hey Apo, comment ça va ? me lance Collin, un de mes collègues prof.

Grand, brun, les yeux noisette, un sourire immense illumine son visage. Il a tout du mec parfait. Pour ne rien gâcher, il est drôle et vif d’esprit.

Je le salue de la main et lui rends son sourire tout en me dirigeant vers la cafetière afin de me servir une grande tasse de café. J’en profite aussi pour vérifier mon casier quand mon téléphone se met à vibrer dans mon sac.

Je décroche et cale mon portable entre l’oreille et l’épaule tout en feuilletant les documents glissés dans mon casier en mon absence :

- Izy, que me vaut cet appel ?

Izobelle, ma meilleure amie, ne passe jamais un coup de fil en pleine journée simplement pour prendre des nouvelles. Quand elle le fait avant quinze heures, c'est qu'elle a quelque chose à me demander.

- Tu pourrais au moins dire bonjour !
- Bonjour ! je lui réponds, un sourire aux lèvres. Qu'est-ce que tu veux ?
- Oui je vais bien et toi ?
- Izy, je suis à la fac, je n'ai pas tout mon temps, répliqué-je, sentant l'impatience poindre.
- Ah et dis-moi par hasard, tu n'aurais pas un petit collègue sexy qui pourrait te décoincer un peu...

J'ai rencontré Izy deux ans après mon arrivée à Boston, il y a cinq ans. Tout a collé immédiatement entre nous. C'était naturel, instinctif. Nos deux personnalités sont opposées mais ça ne nous empêche pas d'habiter ensemble depuis maintenant trois ans et cela en parfaite harmonie, presque tout le temps. Elle a su s'adapter à ma situation et m'est d'une grande aide au quotidien. Elle est pleine de vie, dévouée à son métier, et ne pose jamais plus de questions qu'il n'en faut. C'est l'amie parfaite.

- Tu sais bien que la beauté n'est pas un critère pour moi... lui rappelé-je.
- Ah oui pardon, j'oubliais, pour toi le cérébral est dix fois plus important ! Justement... À ce propos...

Je savais bien qu'elle avait quelque chose à me demander.

- Allez, accouche, j'ai rendez-vous dans une heure ! la pressé-je.
- Je nous ai inscrites à un truc de malade ce soir. J'ai vu le principe à la télé l'autre fois dans la chambre d'un patient. Tu sais dans l'émission du matin avec...
- Izy, tu t'égares ! Va droit au but.
- Un speed dating. Dans le noir. Toi qui aimes les mecs intelligents, tu pourras vite en juger ce soir... Et t'inquiète, il n'y aura pas trop de monde et on va s'amuser !
- Ce soir ? hoqueté-je de surprise.

J'aurais aimé être prévenue avant, au moins pour avoir le temps de me préparer psychologiquement. Je déteste ce genre de surprises, car ça implique que je me retrouve dans un endroit bondé, et même si je suis en progrès de ce côté, prise au dépourvu, j'en suis incapable.

- Non, impossible, je réponds de but en blanc.
- Apolline, gronde-t-elle.
- Izobelle.
- Allez, Apo, tu ne peux pas t'empêcher de vivre ! Pour une fois dans ta vie, prends le temps de t'amuser. S'il te plaît !
- Tu sais très bien que ce n'est pas ça le problème, lui rappelé-je.
- J'ai appelé l'organisateur, il m'a assuré qu'il n'y aurait pas plus d'une vingtaine de participants.

Vingt personnes. Ce nombre me paraît énorme.

Je prends une grande inspiration abdominale, technique de relaxation qui me permet de faire le vide et de calmer mes nerfs en un rien de temps. D'un coup, je réalise que c'est ridicule d'avoir peur de vingt personnes. C'est à peine plus que le nombre d'élèves que j'ai dans ma classe.

Mon collègue Collin est toujours là, dans l'embrasure de la porte de mon bureau, et il me regarde, silencieux. Et sans trop savoir pourquoi, son sourire m'insuffle le courage qu'il me manquait.

Allez, j'en suis capable. Il faut que je le sois.

Je sais que je vais détester ça, le noir, les inconnus, le bar. Mais Izy a raison, il faut que je prenne un peu de temps pour moi.

– Apo, t'es toujours là ? m'interpelle Izy à l'autre bout du fil, inquiète. Je t'assure tout se passera bien. Et on va s'amuser, je te le promets !

– Ce soir, tu dis ? répété-je.

– Oui, ce soir.

– Bon... c'est d'accord.

– Chouette !! C'est à vingt et une heures, on se retrouve là-bas, je t'envoie l'adresse par texto.

– OK.

– Et... Apo ?

– Quoi ?

– Pense à te changer avant de venir ! lance-t-elle avant de raccrocher.

La garce.

Elle sait que je déteste passer du temps dans la salle de bains pour me pomponner. Je pars du principe que les hommes doivent me trouver belle pour ce que je suis. Je suis coquette, mais juste ce qu'il faut. Et pour le coup, elle sait aussi qu'entre une soirée et le boulot, je vais privilégier le travail, quitte à me pointer en tailleur en boîte de nuit et faire dix ans de plus. D'ailleurs c'est pour ça qu'elle m'appelle la cougar. Pour ça, et aussi pour mon prénom venu d'un autre temps et les responsabilités qui m'incombent depuis quatre ans.

Je fourre rapidement les papiers dans mon sac et m'empresse de finir mon café, presque froid.

– Apo ! m'interpelle à nouveau Collin.

J'avais presque oublié sa présence, trop absorbée par la soirée qui m'attend.

– Je suis pressée j'ai un rendez-vous dans trois quarts d'heure en centre-ville. Tu voulais me parler ?

– Euh oui, en fait, j'ai deux billets pour le match des Celtics dans deux semaines et je me demandais si tu voudrais m'accompagner...

C'est le jour des propositions. Un pic de stress se diffuse dans mes veines. Je réfléchis un instant à la proposition de Collin. J'ai toujours apprécié le basket. Enfin jusqu'à un certain jour. Depuis, je me contente de le regarder à la télévision de temps en temps, quand mon emploi du temps le permet. Je ne sais pas vraiment si je suis prête à passer cette étape. Rien qu'à l'idée de me retrouver à nouveau dans une salle, mes mains deviennent moites. Alors le Boston Garden... Je fuis la foule depuis cinq ans. Je m'arrange toujours pour me rendre dans les endroits où j'ai besoin d'aller, au moment où il y a le moins de monde : la salle de sport, le supermarché, les bars, les couloirs de la fac...

– Donc ? demande Collin face à mon silence.

– Je vais y réfléchir... Merci Collin... Euh, je t'appelle ! lancé-je en partant.

Je dois analyser la situation avant de prendre ma décision. Et surtout, j'ai besoin de savoir si je suis prête à passer cette étape. Parce que, il ne faut pas se leurrer, mes souvenirs ne resteront pas terrés très longtemps. Et je sais mieux que personne que ma pathologie n'est pas à prendre à la légère. Même si, en tant que psy, je sais gérer mes crises, il n'en reste pas moins que je préférerais éviter de tenter le diable.

Instinctivement, je passe une main derrière mon oreille à l'endroit même où se trouve une légère boursoufflure. L'infime partie de peau où il manque une mèche de mes cheveux. Ce centimètre carré de peau qui me rappelle chaque jour ce qui s'est passé ce jour-là.

Et comme on dit, la nuit porte conseil. Je vais déjà me concentrer sur la soirée tordue qui s'annonce. Bien qu'elle m'ait promis que nous allions nous amuser, je ne sais pas vraiment pourquoi elle se met en tête de me trouver un homme. Ce n'est pas comme si je n'avais pas de relation. J'en ai. Peu certes, mais j'en ai. La dernière remonte à quelques mois, je me suis contentée d'une seule nuit et de fuguer à peine le soleil levé avant qu'il ne se réveille. Évidemment, je n'ai pas laissé mon numéro ni mon adresse. Et puis, il est évident que ma situation l'aurait fait fuir.

Le seul homme que j'ai aimé, réellement, je le vois une fois par semaine. J'aurais préféré le garder à mes côtés, mais nos vies et les sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre ont changé. Parfois c'est comme ça, tout simplement, on cesse de s'aimer. Mais lui, il est toujours là, présent, et nous sommes vraiment restés en bons termes, c'est le principal.

Je grimpe au volant de ma Mini Cooper et file à toute allure sur la voie rapide pour rejoindre le centre-ville. Je trouve une place rapidement dans la rue longeant le cabinet. Je salue la secrétaire et pénètre dans mon antre en jetant mon sac sur mon bureau. Je m'installe et fais appeler le premier patient.

Après mes trois rendez-vous, je file à l'hôpital. J'enchaîne ma journée marathon et boucle la date pour ma conférence sur la gestion des mouvements de foule dans les lieux publics. Le but étant de sensibiliser les salariés de l'établissement et de leur apprendre à gérer l'instinct sauvage que peut avoir l'être humain lorsqu'il se sent en danger.

Quand je sors de ma réunion avec le dirigeant, il est dix-neuf heures. Je dois encore repasser à

l'appartement pour me changer et prendre une douche. La circulation est dense, mais je ne me dépêche pas. À vrai dire, je ne suis pas vraiment pressée d'aller à cette soirée. Izy a toujours le chic pour m'embarquer dans des virées un peu loufoques, et parfois, ce n'est pas franchement une réussite.

J'arrive à l'appartement une demi-heure plus tard. Il me paraît toujours un peu plus vide dans ces moments-là. Mais à la longue j'ai fini par m'y faire. Il est situé à Beacon Hill, un quartier sympa de Boston. C'est un duplex avec une grande pièce à vivre disposant d'un mur en briques, une grande cuisine ouverte, et une salle de bains spacieuse. Il possède trois chambres, une en bas, deux à l'étage en mezzanine, le tout agrémenté d'un petit dressing pour chacune d'entre elles. En somme, un vrai appartement de filles.

Je largue mon sac à main sur le comptoir de la cuisine et file directement sous la douche. L'eau brûlante détend mes muscles malmenés ce matin lors de ma séance de sport. Pour éviter la foule, j'ai pris l'habitude de me dépenser de bonne heure, quand tout le monde dort encore. La salle est généralement déserte et je peux profiter d'un moment de calme avant ma folle journée, et puis accessoirement, garder la ligne. Non pas que je sois grosse, au contraire. J'ai une silhouette longiligne malgré des fesses rebondies et une poitrine plutôt pulpeuse pour ma morphologie.

Une fois séchée, je me prépare rapidement. Inutile de me casser la tête avec un brushing étant donné que nous serons dans le noir. Je me contente donc de laisser mes cheveux onduler, faisant ressortir le seul indice de ma folie : du rouge sur quelques mèches. Je me maquille légèrement les yeux afin de les faire ressortir un peu derrière ma fine monture. J'opte pour plus de peps sur ma bouche et colore mes lèvres en carmin puis j'enfile ma paire de lunettes. Je porte des lunettes depuis quelques années déjà, et c'est indéniable, ça change totalement un visage. Celles que je porte sont fines et noires, avec de grands verres. Parfois je les délaisse pour des lentilles, mais je crois que j'aime trop me cacher derrière, c'est comme porter un masque pour moi.

En arrivant au Drink, je constate qu'il y a un peu plus de monde que ce à quoi je m'attendais. Étrangement, pour le moment ça va. Mon cœur bat un peu plus vite que la normale, mais le rythme est supportable. J'inspire profondément et commande un verre de vin blanc en attendant Izy qui, une fois n'est pas coutume, est en retard. J'observe autour de moi les différents groupes qui discutent et rient. Comme à mon habitude, je mémorise les issues de secours possibles tout en mémorisant mentalement la distance qui me sépare d'elles.

Je suis perdue dans mes contemplations quand l'arrivée de ma meilleure amie me fait sursauter.

– T'es finalement venue ! s'exclame-t-elle en sautant sur moi pour m'embrasser sur les deux joues.

– J'avais le choix ? je lui réponds avec un clin d'œil.

– Pas vraiment... (Elle rit). Allez Apo, on va s'amuser, tu vas voir. Ça te fera du bien de rencontrer de nouvelles personnes. Le speed dating a lieu dans la salle d'à côté.

– OK.

– C'est ton premier ? demande-t-elle en désignant mon verre.

– Oui, je suis arrivée il y a dix minutes à peine.

– Le principe est simple, tu as sept personnes à rencontrer, et sept minutes à leur accorder, m'explique-t-elle brièvement en commandant un verre au bar et en prenant place à côté de moi. Ouf, un peu de réconfort après cette journée de fou !

Izy est infirmière et ses horaires sont parfois plus rocambolesques que les miens. Elle enchaîne les gardes, les remplacements. C'est une femme piquante qui n'a pas peur de se faire respecter des hommes, même si ces derniers sont des grands chirurgiens de renom. En ça, nous nous entendons parfaitement. Elle est aussi relativement discrète sur son passé et est aussi libre que je suis renfermée.

Quand l'heure arrive, l'organisatrice invite les filles à entrer dans la pièce. Nous prenons place à une table individuelle. Izy s'installe un peu plus loin, pour ne pas, je la cite, « entacher notre jugement » si toutefois ses oreilles venaient à traîner vers mes conversations. On nous explique le déroulement : sept minutes avec chaque prétendant ; nous avons le droit de discuter, nous toucher, mais pas d'échanger de numéro de téléphone ou d'objet. Quand le temps imparti est écoulé, une cloche sonne.

Rien de bien complexe pour une fille diplômée en somme. La lumière s'estompe pour laisser place au noir total. J'inspire profondément. Plus vite cela débutera, plus vite j'en aurai terminé avec ça.

Allons-y, que le jeu commence !

2. Faire une passe à l'aveugle

Keagan

Je quitte le parquet après les trois heures d'entraînement. Je suis en nage et je n'ai qu'une envie : prendre une douche. Mes muscles réclament le soulagement que l'eau chaude peut leur procurer. Je fais tourner mes épaules pour les détendre un peu. J'ai beaucoup travaillé le tir à trois points et les feintes aujourd'hui, et je sais que je vais en payer le prix fort si je ne fais pas le nécessaire pour détendre mes muscles rapidement.

J'entre dans le vestiaire, suivi de près par Joe et Logan. Qui aurait dit que l'on se retrouverait tous les trois dans la même équipe moins de dix ans après ? Deux joueurs, un kiné. Logan s'est gravement blessé il y a six ans. Il a dû choisir une autre voie. Et comme il avait attaqué des études de médecine, il en a profité pour se mettre à fond dans sa spécialisation en kinésithérapie sportive. Aujourd'hui il fait partie intégrante du staff de l'équipe, c'en est même un élément moteur.

Joe, lui, vient d'arriver comme pivot aux Celtics après quatre saisons en Europe, dont deux en France au cours desquelles il a été élu meilleur joueur. Le basket nous a sauvés tous les deux. Pour ma part, il m'a permis d'étudier alors que ma mère cumulait deux emplois pour nous nourrir ma sœur et moi. Le basket a été ma porte de sortie à la vie merdique qui m'était destinée après le départ de mon enfoiré de père. Sans ça, je serais en train de moisir dans la banlieue de Chicago alors que ma mère se tuerait à la tâche pour donner un minimum d'éducation à ma petite sœur, Elin. Pour Joe, le sport lui a permis de ne pas tomber dans la délinquance. Il a troqué sa crête rouge pour une coupe beaucoup plus sobre. J'ai d'ailleurs encore du mal à m'y faire.

- J'ai un plan d'enfer pour ce soir les gars ! lance Logan tandis que j'ouvre mon casier.
- Ouh là, Logan et ses plans d'enfer ! commente Joe en riant.
- Pas celui-ci. Il va être marrant. J'en ai entendu que du bien.
- Tu sais pertinemment qu'il ne va pas lâcher l'affaire tant qu'il n'aura pas balancé l'idée, commenté-je.
- Bon, soupire Joe, on t'écoute.

Je sors mes affaires de mon casier et retire mon maillot trempé de sueur.

- Un speed dating... dans le noir. Ça se passe au Drink dans une heure.
- Sans moi, lance Joe en partant sous la douche.

Je le regarde s'éclipser sans se retourner, me laissant seul avec mon pote et son idée à la noix.

- Hunt ? Tu ne vas pas me laisser tomber, hein ?...
- Je ne sais pas trop Log', j'suis pas vraiment en recherche d'amour là...

Au contraire, je m'en passe très bien. Soyons honnête, je ne suis pas un chaste non plus, loin de là. Je profite des aventures de passage, ce qui me suffit très bien pour mes besoins d'homme. Mais de là à trouver la femme de ma vie... très peu pour moi.

– Qui te parle d'amour ? Je te parle d'alchimie, moi.

– Et si la fille est moche ? ricané-je.

– Ça ne serait pas la première que tu te tapes.

– Je t'interdis de mettre Selena sur le tapis. Cette fille est intelligente, riposté-je.

– Ouais, mais ça n'empêche pas qu'elle n'est pas terrible, se moque-t-il.

– Tu sais quoi, j'aimerais que ce soir tu tombes sur une fille qui rabatte ton clapet de tombeur. Juste pour le plaisir de te voir la fermer devant une gonzesse, plaisanté-je en extrayant de mon casier des affaires propres.

– Raison de plus pour m'accompagner.

– Je suis étonné que tu arrives à choper autant de filles.

– Pourquoi ? demande-t-il intrigué.

– Parce quand tu veux un truc, t'es vraiment insistant. Je suis surpris que ça marche aussi bien. Si j'étais une nana je me barrerais en courant rien qu'en te voyant. C'est tout juste si tu n'as pas les mots « en manque » tatoués sur le visage.

– C'est parce que je sais m'y prendre.

– Moi aussi mec, et je te jure, j'ai rarement besoin d'autant insister.

– T'as passé ta semaine à t'entraîner tous les soirs, tu mérites bien une pause ! change-t-il de sujet. Je t'ai connu plus déluré à la fac, soupire-t-il.

– Tu sais très bien que j'ai toujours été le plus sage d'entre nous...

– C'est pas faux... avoue-t-il. Mais justement, c'est l'occasion de sortir des sentiers battus. Faire un truc fou. Tester quelque chose de nouveau.

Je finis de retirer mes fringues et les jette dans mon casier. Il a raison. Toute ma vie n'est réglée que par les entraînements ces derniers temps. Rencontrer du monde ne me ferait pas de mal. Et puis, j'aime l'aventure, alors bon pourquoi pas. Mais je vais le faire ramer encore un peu, juste pour le plaisir.

– Je t'emmène si tu veux. Comme ça, tu n'auras pas à conduire.

– Logan, tu sais que je ne bois pas.

– Dans ce cas, je te laisse ma fille si tu la trouves canon, tente-t-il.

Je me marre, visiblement tous les arguments sont bons.

– Tu sais que ça ne fonctionne pas comme ça, me moqué-je.

Il fait mine de chercher un nouvel argument. J'ai de la peine pour lui alors je lui lance :

– Tu ne lâcheras pas l'affaire tant que je n'aurais pas dit oui ?

– Exactement ! affirme-t-il l'air vainqueur.

– C'est bien ce que je pensais, souris-je. Dans ce cas, c'est d'accord, on se retrouve là-bas.

– Super ! Dans une heure au Drink, précise-t-il de nouveau en s’approchant de la porte. Sois à l’heure ! ajoute-t-il en me lançant un clin d’œil et un geste de la main.

Je quitte la salle et rentre à pied. Après vingt minutes de marche, j’arrive à mon appartement. J’habite dans un grand loft, avec vue sur le croisement des trois rivières. Boston est une ville sympa et ce que j’apprécie d’autant plus chez elle, c’est qu’elle se situe à mille cinq cents kilomètres de Chicago. Mon salaire chez les Celtics me permet de vivre confortablement, mais grâce à lui, j’ai pu faire déménager ma mère et ma sœur ici et leur offrir une vie meilleure que celle que nous avions là-bas. Il m’a permis aussi de leur offrir un nouveau départ, sortir de la merde dans laquelle nous avait laissés mon géniteur à son départ. Ma sœur entre à la fac l’année prochaine. Rien que pour ça, ça vaut la peine de pousser mon corps aussi loin.

Il me reste dix minutes pour me changer avant de me diriger vers le bar où nous avons rendez-vous. Je ne suis pas vraiment enchanté par cette idée, mais Logan a raison, j’ai le droit de me détendre un peu. Je passe le plus clair de mon temps à la salle d’entraînement ou de musculation quand je ne suis pas sur le terrain. Ces derniers temps, je ne quitte que rarement mon appartement, hormis pour aller voir ma mère et ma sœur en banlieue. Mon dernier rancard remonte au gala de Noël avec un mannequin dont je ne me souviens même pas du nom.

J’enfile rapidement un jean, une chemise et des chaussures plus habillées. Je coiffe mes cheveux blonds, un peu trop longs, attrape ma veste, ma casquette et me mets en route. J’arrive pile à l’heure, le bar est déjà bien plein. Logan est en retard, je m’installe à une table dans le fond pour l’attendre et commande une bière.

Je ne passe pas vraiment inaperçu, tout le monde me connaît ici, mais comme la lumière est suffisamment tamisée pour me permettre d’être tranquille, je retire ma casquette. Je ne suis pas vraiment fan du côté célébrité que m’apporte la vie de sportif star mais je compose avec...

J’observe les gens autour de moi. Parfois, j’aimerais faire partie de ces personnes normales, qui viennent ici après une journée de travail. Ceux qui ne se soucient pas de savoir s’ils vont être reconnus ou du nombre de verres qu’ils avalent. Par moments, j’aimerais simplement être Keagan, diplômé de littérature classique et non Keagan Hunter, meneur des Celtics de Boston. J’adore mon job, mais la notoriété et ce qu’elle implique, je déteste.

Au bar, une fille fixe la porte. Elle est seule aussi. De dos, je ne distingue que les mèches rouges ressortant de ses cheveux noirs. C’est marrant, le contraste entre cette touche de fantaisie et le classique de sa tenue. Elle porte une robe pull noire et des bottes. Elle est élégante et discrète. Tout ce que j’aime. Elle tourne la tête pour observer autour d’elle. Je ne distingue pas son visage en entier car ses longs cheveux ondulés en cachent une partie, mais j’ai l’impression qu’elle semble mal à l’aise. Elle se tortille sur sa chaise, impatiente et stressée.

Sa copine arrive comme une tornade, et Logan entre au même instant, me coupant dans ma

fascination.

- T’es en retard, pointé-je.
- Quelques minutes à peine, plaisante-t-il en se débarrassant de son manteau.

Il me raconte ses péripéties pour venir en taxi et lorsqu’il s’assied enfin, la fille aux mèches rouges n’est plus sur le tabouret. Dommage, j’aurais bien voulu voir son visage. Logan commande la même chose que moi, tandis que je déguste ma seule et unique bière de la semaine. J’en profite car nous avons un jour off demain, mais sinon, je ne bois jamais d’alcool. Je privilégie autant que possible une hygiène de vie saine, mais lui s’en moque, il n’a pas besoin d’être au top trois voire quatre soirs par semaine.

– Les filles viennent d’accéder à la salle, note mon pote au bout d’un moment. Ils vont bientôt nous faire rentrer.

Je secoue nerveusement ma jambe sous la table, je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis vraiment pas à l’aise à l’idée de rencontrer des inconnues, surtout sans les voir. Pourtant je me dis que niveau intimité, on ne pourra pas faire mieux.

L’organisateur nous appelle et je visse ma casquette sur ma tête, le temps d’aller dans la salle. L’idée que quelqu’un me reconnaisse, me prenne en photo et la poste sur les réseaux sociaux, ne me plaît pas. Ne tentons donc pas le diable.

Nous entrons dans la salle, il fait totalement noir. La seule chose que nous distinguons, ce sont les chaises qui ont des bandes phosphorescentes, nous permettant de nous repérer. Ils nous font mettre en ligne, puis chacun va s’asseoir sur une des chaises.

Je prends place, et recule la chaise de façon à ne pas écraser les pieds de la fille devant moi. J’ai de grandes jambes, manquerait plus que je lui piétine les orteils. Y a mieux comme entrée en matière. J’inspire et attends qu’on nous autorise à commencer. Quitte à être ici, autant jouer le jeu.

Au moins, dans le noir, je peux être qui je veux...

À peine la cloche sonne, je n’ai pas besoin de faire la conversation. La fille se présente et commence à parler d’elle. Elle me raconte sa vie. Je n’ai même pas le temps d’en placer une. Elle me détaille ses dernières rencontres, ses rancards qui ont tous foiré – et elle ne comprend vraiment pas pourquoi. Je crois qu’elle ne peut pas louter le soupier de soulagement qui m’échappe lorsque la cloche sonne au bout de sept minutes tellement il est bruyant. Si tous les rendez-vous sont comme celui-là, je ne suis pas sorti de l’auberge.

Je me glisse sur l’autre chaise, prenant toujours garde à ne pas cogner ma partenaire de jeu. Cette fois, hors de question que je reste hors de la conversation. Maladroitement, quand le signal retentit, je prends la parole. Pour le coup, c’est une catastrophe, car la fille, sûrement timide malade, ne m’adresse pas un mot. De ce fait, je finis par attendre que ça se passe, espérant que la prochaine soit plus ouverte.

La troisième fille est plus cool. Je la fais parler d'elle, de son métier. Elle est infirmière. Elle adore ce qu'elle fait mais je ne sais pas pourquoi un truc me contrarie chez elle. J'ai l'impression qu'elle se cache derrière son métier. Trop sûre d'elle, trop intransigente avec les hommes. Je sais d'avance que ça ne va pas le faire.

La quatrième me fait beaucoup rire. Elle sent l'herbe et à l'air complètement *stone*. Elle parle au ralenti. C'est tout juste s'il ne lui faut pas une minute pour constituer une phrase complète. Elle m'indique qu'elle bosse dans une boutique de fringues mais qu'elle s'est fait virer aujourd'hui parce qu'elle est arrivée en retard. Mais ce n'est pas de sa faute, c'est celle d'un certain Tom, un mec qui est passé chez elle hier soir.

La cloche sonne enfin et je change de place, de plus en plus impatient que ça se termine. Je place mes mains sur la table et heurte celles de la dernière candidate au passage. Je m'attarde un peu sans trop savoir pourquoi. Elle a les mains gelées, tout le contraire des miennes. Elles sont douces et fines alors que les miennes sont rugueuses et usées par le sport. Ce contact différent d'une poignée de main, bien plus intime, plus perturbant aussi. D'ordinaire je ne fais pas attention à ce genre de détail, mais c'est comme si tous mes autres sens étaient décuplés. En ce moment même, une légère senteur fleurie et exotique me parvient. Le signal se fait entendre, elle retire ses mains et un grand blanc s'installe entre nous. Pas étonnant. Elle doit me prendre pour un psychopathe qui tâte une gonze pour la première fois. Jusqu'à ce qu'elle prenne la parole :

– Je suis désolée, je n'ai pas l'habitude de faire ça, lâche-t-elle.

– Je te rassure, moi non plus... avoué-je troublé. Si on commençait par se présenter. Je m'appelle K...

– Non pas de prénom. Je déteste mon prénom !

Sa voix est autoritaire. Si je suis tombé sur une psychorigide, je jure d'étrangler Logan à peine sorti de la salle.

– Et pourquoi ça ?

– Ma mère a décidé de me donner le prénom de mon arrière-grand-mère qui était d'origine française. Une fois sur deux les gens le prononcent mal ou se moquent. On dirait qu'il est sorti tout droit d'un livre de Guillaume Apollinaire. Je te dis ça, mais tu ne connais certainement pas ce type...

Elle a parlé tellement vite, qu'il m'a fallu beaucoup de concentration pour capter le sens de ses mots.

– Détrompe-toi, je sais de qui il s'agit, dis-je posément.

– Tu fais quoi dans la vie ? demande-t-elle de but en blanc.

J'ai pris pour habitude de ne jamais révéler aux inconnus mon métier de basketteur pro. La plupart des gens que j'ai rencontrés sont vénaux. Parler de mon métier, c'est comme leur indiquer d'aller voir sur Google le montant exact de mon salaire. Vingt-cinq millions de dollars. Soit ça fait envie – trop parfois – soit ça effraie. Et je n'ai envie ni de l'un, ni de l'autre avec elle. Alors je préfère

dévier un peu de la vérité, comme j'ai fait avec tous les autres.

– Je suis diplômé de littérature, je voudrais devenir professeur un jour, universitaire de préférence.

– C'est drôle, je suis aussi enseignante à l'université de Boston, mais en psycho. Et donc, tu as quel âge ? s'intrigue-t-elle.

Je parie qu'elle a peur de tomber sur un gamin, ce qui signifie sûrement qu'elle n'en est pas une.

– C'est indiscret ça comme question ! m'esclaffé-je. Moins de trente ans et plus de vingt-cinq, répondis-je pour la rassurer.

– Je vois... C'est vraiment bizarre cette situation, ces rendez-vous dans le noir... D'ordinaire, j'aime bien voir à qui j'ai affaire.

Moi aussi, généralement, je préfère. Mais je ne peux pas dire que discuter avec elle soit déplaisant, c'est la conversation la plus sensée que j'ai eue depuis que je suis entré dans cette pièce.

Au son de sa voix, j'ai l'impression qu'elle se détend un peu. Une nouvelle fois, une odeur fleurie, peut-être avec des notes d'encens, me parvient. Ça me donne envie d'en savoir plus sur elle, sur comment elle est, ce qu'elle aime. Je commence donc par une question simple :

– On pourrait peut-être se décrire, ça nous aiderait à nous visualiser.

– Je suppose que c'est faisable.

– Tu supposes ou tu es sûre ? me moqué-je gentiment.

Un léger son s'échappe d'elle. Un joli rire, discret.

– À toi l'honneur, décrète-t-elle d'un ton plus complice.

Sa voix est grave, mais pas trop. À sa tonalité, je sais qu'elle se méfie moins qu'il y a quelques instants.

– Eh bien, je suis assez grand. Athlétique et musclé.

– Vraiment ? me taquine-t-elle.

– Tu me crois pas ?

– Peut-être parce que nous sommes dans le noir, et que tu peux me dire n'importe quoi... contre-t-elle.

– À toi de choisir si tu veux me croire ou non, la défié-je.

Elle semble hésiter un instant, qui me paraît une éternité. J'ai peur que la cloche sonne sans que je ne puisse me faire une idée de ce à quoi elle ressemble. Mes sens sont en éveil. Je ressens tout : sa respiration qui augmente légèrement, ses soupirs, j'ai l'impression que je pourrais l'entendre sourire tellement je suis concentré sur elle.

– Je ne sais pas encore, mais continue, dit-elle doucement, m'accordant le bénéfice du doute.

– J’ai les cheveux blonds en raison de mes origines. Quand je m’énerve, je prends un accent irlandais immonde, bien que je n’aie jamais vécu là-bas. J’ai de grandes mains, je fais beaucoup de sport. Mes yeux sont bleus, je ne suis pas rasé de près car je n’ai pas eu le temps avant de venir.

Je la sens sourire, espérant secrètement que la description lui plaise.

– À ton tour.

– Eh bien... Je suis brune, les cheveux assez longs. Je porte des lunettes qui me donnent un air faussement intelligent.

– Tu es enseignante, tu es certainement très intelligente ! lui fis-je remarquer.

– Bon OK, je te l’accorde. Elles me donnent juste l’air plus âgé. Je ne fais rien de particulier quand je m’énerve car c’est relativement rare, sauf quand ma coloc me pique mes affaires. J’ai les yeux noisette. Je suis assez grande et mince.

– Mince ? tiqué-je comme elle l’a fait sur le mot « musclé ».

– À toi de choisir si tu veux me croire ou non, lance-t-elle en reprenant mes mots.

Cette fille me plaît. Elle a de l’assurance mais raisonnablement. Elle semble intelligente mais n’en fait pas trop.

– Comment se sont passées tes autres rencontres ? demandé-je pour avoir son impression sur la soirée.

– Pas super. Il y en a un qui a insisté pendant presque tout le temps imparti pour avoir mon prénom.

– Idem pour moi. Aucune fille n’est sortie du lot.

Je marque une pause, alors que j’ai très envie de lui avouer qu’elle est l’exception. Mais c’est le moment que choisit la cloche pour sonner la fin de la rencontre. C’est bien ma veine. Je l’entends soupirer avant de faire grincer sa chaise sur le sol.

Quel con.

C’est fou comme en une fraction de seconde, l’atmosphère peut basculer. Nous étions deux inconnus il y a quelques minutes, et maintenant, j’ai presque envie de la toucher, de tout savoir sur elle, de l’embrasser même, juste pour connaître le goût de ses lèvres. Pour le coup, je ferais bien un deuxième tour, quitte à me taper la fille qui parle trop et celle qui ne parle pas du tout, rien que pour avoir à nouveau sept minutes avec elle. Je veux juste faire connaissance, encore un peu.

Je sors de la salle tout en revissant ma casquette sur ma tête, ma veste sous le bras. Je retrouve Logan à la sortie.

– Pourquoi tu souris ? demande Logan.

– Pour rien...

– Alors ? Tu en as trouvé une qui te plaît ?

Je ne sais pas si elle me plaît, mais ce qui est sûr c’est qu’elle attise ma curiosité. Pour une fois

que je tombe sur une femme intelligente avec un semblant de caractère, ça change.

– Pas spécialement, mentis-je.

Si je lui dis oui, j'en ai pour la soirée.

– J'espère qu'on va décrocher des rancards. Mais je te jure, y avait vraiment des filles bizarres. Y en a une qui a carrément refusé de me donner son prénom. Qui refuse de donner son prénom ? Non mais sérieux...

Le genre de fille qui déteste son prénom...

Je souris, certain qu'il s'agit de la seule qui ait su attirer et garder mon attention. C'est certain, elle avait un truc spécial. C'est la seule qui m'ait paru normale dans ce truc complètement dingue.

Les organisateurs ressortent de la salle : c'est le moment de vérité. Soit nous les voyons, soit elles restent à jamais des inconnues pour nous. Logan récolte trois rendez-vous de filles qui souhaitent le revoir. Et puis vient mon tour :

– Keagan, désolé aucune fille n'a souhaité te revoir.

Je suis presque déçu. C'est étonnant, j'avais l'impression que le contact était pourtant bien passé avec elle.

– Désolé mec ! me lance logan en me tapant sur l'épaule.

– T'en fais pas, je m'en remettrai ! C'est comme faire une passe à l'aveugle en fait, tu n'es jamais sûr que ça atterrisse sur ton partenaire, plaisanté-je.

Le mec nous explique la suite des événements. Les sélectionnés doivent retourner dans la salle pour échanger leur numéro avec les filles qui les ont choisis et sont vivement invités à poursuivre leur rendez-vous au bar. Pour les autres, le jeu se termine ici, libre à eux d'aller boire un verre ou de rentrer chez eux.

– Je vais rentrer, notifié-je à mon copain, alors qu'il s'impatiente déjà de voir le visage des filles qui l'ont choisi.

– T'es sûr ?

– Ouais, t'inquiète. On se voit demain à la salle !

– Comme d'hab ! À plus, mec ! dit-il en me donnant une accolade avant de tourner les talons, sans remords.

Je sors du Drink, l'air frais me fait du bien. J'enfile ma veste et reste un instant sur le trottoir parmi les fumeurs, prenant cinq minutes pour souffler et reprendre pied avant de rentrer. Une fille sort peu après moi, manteau jusqu'au cou, le portable collé à l'oreille. Elle se faufile entre les gens d'un pas pressé. C'est en distinguant une mèche de ses cheveux rouge voler que je me rends compte qu'il s'agit de la fille du comptoir. La même qui m'avait intriguée plus tôt dans la soirée.

Le temps de ma réflexion, elle a déjà disparu parmi la foule. Il faut croire que ce n'est pas mon soir pour faire des rencontres.

Je reste quelques instants devant la porte, scrutant les brunes aux yeux noisette. Peut-être que je tomberai sur celle qui ne voulait pas dire son prénom, histoire de lui demander pourquoi elle ne cherche pas à me revoir. Mon ego en a pris un petit coup, tout de même. Je pensais que le courant était passé entre nous. En tout cas moi j'aurais payé cher pour passer un peu plus de temps avec elle.

Au bout de cinq minutes, je ne vois sortir personne susceptible de lui ressembler. Résigné, je me mets alors en route et décide de rentrer chez moi à pied, histoire de profiter du froid sec. Après cette soirée plus qu'étrange, un peu de normalité ne peut pas me faire de mal.

3. Faire bloc face aux souvenirs

Apolline

Gérer ses émotions, garder le contrôle, maîtriser son instinct.

Depuis cinq ans, je m'évertue à enseigner aux autres comment gérer l'instinct de survie et les conséquences quand on n'y parvient pas. Comment faire en sorte qu'il ne prenne pas le pas sur l'humanité, comme j'ai pu le vivre ce jour-là. Mais le plus difficile dans l'utilisation de sa propre expérience, c'est de devoir faire face à son traumatisme tous les jours.

Les épreuves que la vie m'a réservées m'ont permis d'alimenter mon savoir. Mais je regrette le fait de devoir me servir de mon passé pour guérir les écorchés du présent. Je préférerais mille fois me servir de mes connaissances apprises dans les livres plutôt que celles que mon existence m'a imposées ! La mort de mes parents, mon accident, ma mission à l'étranger, Savannah ; autant d'événements imprévus qui ont influencé mon choix de carrière et mon envie de changer les choses.

Devant la fenêtre de la salle de sport, après une demi-heure de course durant laquelle j'ai vu le soleil se lever, je recentre mon énergie avec le yoga par l'exécution de la salutation au soleil. Je réveille mon corps et mon cerveau doucement, me focalisant sur l'ordre précis des positions à exécuter pour éviter d'avoir à penser.

Depuis une semaine, je suis perturbée. *Mes sens* sont ébranlés, et une pointe de regret s'est immiscée dans mon esprit sans jamais vraiment me quitter. Chaque soir, je me dis que j'aurais peut-être pu laisser sa chance à ce type. Mais soyons réaliste, un gars en passe de devenir professeur ne pouvait être qu'un homme à peine sorti de la faculté. Autrement dit : trop jeune pour moi et incapable d'assumer une femme avec une vie comme la mienne.

Parce qu'en plus des fantômes que je garde profondément dans mes placards et qui hantent mes nuits, j'ai dans ma vie une personne avec laquelle aucun homme ne pourra jamais rivaliser.

J'inspire profondément, face à la fenêtre, évacuant la tension de mon corps. En équilibre sur un pied, les mains jointes devant la poitrine, j'expire lentement. J'ai commencé le yoga un an après mon accident lors de ma mission à l'étranger. Ça m'a permis de reprendre le dessus sur mon esprit et de maintenir un certain équilibre. J'ai pris l'habitude d'en faire tous les jours, au réveil, bien avant de prendre mon petit déjeuner et de commencer ma journée, peu importe l'endroit où je me trouve.

Au-delà de l'effort physique provoqué par la course, le yoga me permet de reconnecter mon esprit avec mon corps. C'est une chose qu'il m'était difficile de faire. Mon corps a été meurtri et mon esprit n'arrivait pas à accepter. En plus d'une agoraphobie latente, j'ai développé un besoin de changement physique, juste pour retrouver qui j'étais. Les médecins m'ont expliqué que c'était normal, que ça

faisait partie du processus.

Une semaine après ma sortie de l'hôpital, j'ai teint mes cheveux en blond platine, histoire de retomber dans l'oubli. Ne plus être la fille qui s'est fait écraser et qu'on a dû sauver. Certains ont dit que j'avais eu de la chance, d'autres que le geste de mon sauveur a été héroïque, moi je ne garde aucun souvenir si ce n'est celui de mon corps qui heurte violemment le sol sans jamais pouvoir se relever. Ce qu'ils ignorent tous, c'est la raison qui a poussé ce type à me sortir de là. Une part de moi est persuadée que c'est la culpabilité, et non l'héroïsme, qui l'a incité à me protéger. L'année d'après je me spécialisais dans la gestion des stress post-traumatiques. Comme si gérer les problèmes des autres était ma façon de surmonter les miens.

J'en ai la chair de poule rien que d'y penser. J'entends encore le hurlement incessant de cette alarme. J'entends les rires et les cris des gens au-dessus de moi. La panique et l'empressement qu'ils avaient lorsque leurs pieds s'abattaient sur moi, juste avant que je ne perde connaissance. La douleur de mon crâne qui se cogne contre le béton, le goût du sang dans ma bouche, ma joue contre le sol froid et poussiéreux, les réflexes amoindris tant la douleur est partout. Le réveil à l'hôpital couverte de bleus et méconnaissable. Et cette mèche de cheveux derrière mon oreille qui ne repoussera jamais.

J'y suis pourtant parvenue. Dompter mon instinct. Prendre le pas sur mes souvenirs et vivre, aussi normalement que possible. Oublier. Se concentrer sur les bons moments, ceux que je me dois de construire.

Le stress évacué, je retrouve l'appartement toujours endormi. Il est à peine six heures et demie, Izy a travaillé tard et n'est rentrée qu'aux alentours de deux heures du matin. Je presse le bouton de la cafetière pour la mettre en marche et file sous la douche tant que je peux encore profiter d'un moment à moi. J'ai à peine le temps de m'enrouler dans une serviette que la porte de la salle de bains s'ouvre sur les yeux endormis de ma troisième colocataire : ma fille.

Quatre ans, les grands yeux bleus de son père et mes cheveux. Les mêmes que ceux que j'ai teints il y a cinq ans ; ondulés, châains aux reflets auburn. Un visage rond et enfantin, reflétant toute l'innocence que l'on possède à cet âge. Son regard à peine éveillé me tire un sourire.

– Déjà debout princesse ?

Elle se contente de hocher la tête en silence.

– Tu as faim ?

– Un peu.

– D'accord, je m'habille et j'arrive.

J'enfile rapidement un jean et un pull et rejoins ma fille dans la cuisine. Je l'installe sur une des chaises hautes du plan de travail et lui demande :

– Qu'est-ce qu'on mange ce matin ?

– Des toasts !

– Eh bien, allons-y pour des toasts ! m'exclamé-je en lui tapant le bout du nez avec le doigt.

Je lui sers son repas et me verse une tasse de café. Elle pose son doudou, un joli lapin bleu, près d'elle et commence à manger.

Une semaine sur deux, c'est le même rituel, je me lève à l'aube pour prendre du temps pour moi, m'occupe d'elle, l'emmène à l'école et attaque ma journée de travail. Le fait d'avoir mon cabinet me permet de prendre soin d'elle et d'aménager mes horaires comme je l'entends.

Savannah a radicalement changé ma vie. Elle est arrivée un an après la fin de mes études. À l'époque, je travaillais en tant que consultante pour l'armée. C'est là que j'ai rencontré son père, durant un de mes stages de dernière année.

Entre nous, ça a été le coup de foudre. C'est le seul homme que j'ai aimé, mais parfois l'amour s'envole. Et quand j'ai découvert que j'étais enceinte, il était trop tard pour reculer. Alors en adultes responsables, nous avons fait en sorte de trouver un équilibre. Daniel et moi sommes restés très amis. Cette amitié a d'ailleurs fortement contribué à la construction de notre famille. Et, même si nous n'éprouvons plus d'amour l'un pour l'autre, nous sommes très soudés. Tellement, que c'en est parfois troublant pour le monde extérieur.

Et même si son père et moi, nous ne sommes plus ensemble, il n'en reste pas moins qu'elle a besoin de nous. Et je sais que quoi qu'il arrive, je pourrai toujours compter sur Daniel. C'est un pilier de ma vie. Il m'a aidée dans ma quête de réconciliation avec moi-même. Il m'a réconciliée avec le fait de devenir mère.

Mon but est d'offrir à Savannah ce que je n'ai plus. Une famille. Ce n'est pas toujours une chose facile lorsque la nôtre n'est plus de ce monde. Comment trouver l'instinct maternel alors qu'on n'a plus ce repère ? À qui poser des questions quand votre seule référence n'est plus là pour vous aider ?

– Bonjour, souffle une voix douce derrière moi.

– Salut, ça va Izy ?

– Oui, très bien, me lance-t-elle avec un clin d'œil mystérieux, j'ai échangé mes horaires avec une collègue pour libérer ma soirée d'hier...

– Tu as eu un rancard ?

– Je dirais plutôt un PQD.

Vivre avec une enfant de quatre ans n'est pas toujours simple, alors il a fallu trouver des codes pour parler de nos conquêtes, sans alerter son attention. Avoir un PQD signifie qu'il s'agit d'un « plan cul d'enfer ». Izy n'est pas du genre à s'attacher. Elle dit que sa vie entre filles lui suffit. En revanche, elle estime que moi, je dois absolument me trouver un mec, d'où la soirée de la semaine dernière.

Je repense au jeune homme rencontré lors de cette soirée dans le noir. Celui que j'aurais pu revoir... Je secoue la tête alors que je sens poindre des regrets. Non, c'est trop tôt, je ne suis pas prête pour rencontrer quelqu'un, pour preuve l'appel que j'ai reçu juste à la sortie de la soirée, qui

m'a immédiatement extirpée de l'euphorie du moment. À l'instant même où je quittais la salle, la détective que j'ai engagée il y a trois mois pour retrouver la personne responsable de mon enfer m'a appelée pour me dire qu'elle avait du nouveau. Cette enquête m'obsède tellement que j'ai totalement occulté la charmante rencontre que j'avais faite quelques minutes avant. Comme si avoir le nom du responsable était devenu mon ultime but.

J'ignore beaucoup de choses au sujet de mon accident. Je sais uniquement que quelqu'un m'a tirée de cette situation délicate mais surtout que quelqu'un m'y a mise. En plus de devoir admettre que je ne connais rien de celui ou celle à qui je dois la vie, je suis intimement persuadée que ma chute n'est pas due au hasard. Je suis certaine que c'est une seule et même personne qui m'a poussée et qui, prise de remords, est revenue me chercher.

Et cette idée m'obsède.

Je me souviens simplement avoir quitté la salle – où je n'allais jamais car trop occupée par mes études pour m'intéresser à l'équipe du campus – parce que je devais aller à la bibliothèque pour étudier avec mon groupe de révision et que lorsque je me suis retrouvée dans le couloir, j'ai eu l'étrange impression d'être suivie. Je n'aurais jamais dû être à cet endroit précis, mais ce jour-là j'ai bousculé mes habitudes, rien qu'une minute. Juste pour voir à quoi ressemblait ce qui faisait se déchaîner la plupart des étudiants du campus.

Grossière erreur...

La détective, Bevin Jones, l'une des plus douées et des plus discrètes de sa profession, est là pour m'aider à éclairer ce point d'interrogation qui pèse sur ma vie depuis trop longtemps. Et quand j'en aurai terminé avec cette histoire, je pourrai enfin me retrouver.

– Eh oh ! la Lune ! ici Izy, la connexion a été perdue.

– Oh pardon ! Tu disais ?

– Je crois que ta mère a encore abusé de la position chien tête en bas ce matin, plaisante-elle en regardant Savannah d'un air de connivence.

Ma fille éclate de rire. Toutes les deux sont très complices, sans ce lien entre elles, la cohabitation aurait été certainement plus compliquée. Et même si parfois j'ai vraiment l'impression d'avoir deux gamines au lieu d'une, je dois avouer qu'elle a été d'une grande aide lorsque je me suis retrouvée seule après la naissance de Savannah, tandis que Daniel était en mission à l'étranger. C'est d'ailleurs elle qui m'a tenu la main lors de l'accouchement.

– Maman, commence-t-elle plus sérieuse, c'est quoi un PQD ?

– Ça, tu le sauras bien assez tôt chouquette ! explique Izy.

– Oui bah, pas trop tôt quand même, je tiens à ce qu'elle garde son innocence aussi longtemps que possible...

– C'est quoi l'innocence ?

– Une chose que tu as en toi et que tu ne dois jamais perdre...

Être mère, c'est parfois difficile. Mais je n'échangerais ma vie pour rien au monde. Car ma fille me pousse à avancer et à donner le meilleur de moi-même. Grâce à elle, je me suis prise en main, je suis sortie de ma routine et j'ai construit la carrière que j'ai aujourd'hui.

En parlant de carrière... Je regarde ma montre et constate qu'il faut que je m'active si je veux être à l'heure pour mon premier cours.

– Tu as fini ?

Elle acquiesce en souriant.

– Bien, dans ce cas file t'habiller, on va être en retard à l'école

Elle hoche la tête puis saute de sa chaise comme un ninja et court à l'étage dans sa chambre. Une fois qu'elle a quitté la pièce, je me tourne vers Izy qui sirote tranquillement son café.

– Alors c'est qui ce gars ?

– Celui du speed dating. Tu verrais, il a un corps de rêve et je ne te parle même pas de sa...

– Stop ! Je ne veux pas savoir...

– Tu n'es vraiment pas drôle ! Tu devrais te trouver un mec, ça ne te ferait pas de mal. T'aurais pu donner sa chance à un des gars de là-bas. Tu sais, ce n'est pas en restant ici que tu vas résoudre ton problème.

Évidemment, je me suis bien gardée de lui parler de celui qui m'a empêchée de dormir. Si je l'avais évoqué, je peux être sûre qu'elle ne m'aurait pas lâchée. Au fond, je crois qu'elle a raison. Ne pas sortir avec un homme est une façon de ne pas me compliquer la vie, rester dans ma zone de confort. Mais en vérité, je crois que ce n'est pas de l'amour dont j'ai peur, mais de l'être humain en général, de ce que je suis prête à faire par amour. Daniel a compris mes blessures, mes failles, mais serait-ce le cas de tous les autres ?

– Je suis sérieuse Apo, tu dois vivre pour toi. Tu as tellement à offrir, c'est du gâchis de ne pas en faire profiter quelqu'un.

Je hoche la tête brièvement pour éluder sa leçon de morale en mettant mes chaussures. Je noue autour de mon cou un carré de soie et enfle mon manteau. Savannah descend quelques secondes plus tard. Elle embrasse Izy.

– Bisous ma chouquette ! lance cette dernière avant de déposer un baiser sur son front. Et n'oublie pas de dire à ta maman que j'ai raison !

– Maman, tata Izy a raison !

– J'adore cette gamine, rit-elle en se dirigeant vers sa chambre. Sois sage cougar, ne fais rien que je ne ferais pas !

C'est notre manière à nous de nous souhaiter une bonne journée. Depuis que nous nous connaissons, c'est notre mantra. Il ne se passe pas une journée sans que l'une ne le dise à l'autre,

lorsque nous nous quittons pour aller travailler ou pour sortir. C'est notre façon de nous protéger l'une l'autre.

J'installe Savannah dans la voiture et me glisse au volant en songeant à ce que m'a dit ma meilleure amie. Elle n'a pas tort.

Si je n'essaie pas, je me prive de choses que je pourrais apprécier. La dernière fois que j'ai fait une crise de panique, c'était il y a deux ans. Depuis, je suis sortie. Je suis allée à ce speed dating, j'ai changé mes habitudes. Et après tout, si je ne tente pas, je ne pourrai jamais savoir si je peux surmonter ça, si je suis prête à prendre complètement le dessus. Je me dois de le faire. Je ne veux pas laisser cet épisode dicter éternellement ce que je peux ou non accomplir. J'ai été forte avec Izy, je serai aussi forte avec Collin. Je dois trouver une solution afin de passer outre ma peur des grands espaces emplis de monde. Dans le bar, ça s'est plutôt bien passé, alors il n'y a pas de raison qu'il n'en soit pas de même lors de ce match.

Je suis déjà sur la bonne voie, alors la suite logique se résume en quelques mots : dire oui à Collin.

J'ai toujours aimé le basket, et même si c'est l'origine de mon traumatisme, il faut que je surpasse cet a priori. Collin me relance depuis des jours pour connaître ma réponse et il ne comprend pas vraiment pourquoi je mets tant de temps à me décider.

Si seulement c'était si simple...

Chaque fois que je m'imagine dans une salle, mes mains se mettent à trembler. Et je sais pertinemment et surtout par expérience que soigner le mal par le mal n'est pas toujours la solution la plus adaptée. Mais au fond, il y a pire comme compagnie que d'avoir un beau brun à ses côtés. Et puis si je suis prise d'une crise de panique, je pourrai toujours trouver une excuse...

Je n'ai pas peur de lui en tant qu'homme, j'ai peur de l'être humain en général, de ce qu'il pourrait me faire subir. J'ai peur que l'instinct animal de chacun prenne encore le dessus si quelque chose dérape. Lors de cette soirée au Drink, j'étais entourée de plein de gens, et pour la première fois depuis des années, j'étais presque bien, moins sur la défensive. Il n'y a pas de raison qu'avec ce match, ce soit différent.

Voilà, c'est décidé : je poursuis mon chemin de la guérison.

4. Time Out

Keagan

Cette femme m'obsède. Celle aux mèches rouges. Je ne sais pas pourquoi, peut-être que dans mon esprit les deux femmes de la soirée se mélangent pour n'en former qu'une : celle du bar et celle du speed dating. La beauté et le charisme d'un côté, l'esprit de l'autre.

Sa façon de se tenir sur son tabouret, droite comme un « i », celle qu'elle a eue de croiser ses jambes, sa façon de s'habiller. Elle ne ressemblait en rien aux autres filles du bar, toutes trop bien ou pas assez vêtues pour la soirée. Si Logan et la grande blonde qui l'a rejointe étaient arrivés plus tard, je serais sûrement allé lui parler. Elle dégageait comme une envie d'être ailleurs, comme si elle était mal à l'aise d'être là... Depuis, je ne peux pas m'empêcher de la chercher au travers de toutes les brunes que je croise. Et puis je crois qu'une part de moi cherche aussi une brune mince qui porte des lunettes. L'idée m'a effleuré un instant que ça soit une seule et même personne car elles se sont volatilisées au même instant, deux fois. La première avant d'entrer dans la salle et la seconde après le speed dating. Mais pourquoi n'aurait-elle pas mentionné ces mèches rouges dans sa description ?

— Hunt, qu'est-ce que tu fous ? Remue-toi les fesses sinon c'est moi qui vais venir te les botter !
crie le coach Stevens.

Je m'exécute sans broncher et entame les traversées de terrain avec Joe pour adversaire. Je me heurte depuis plus d'une demi-heure à un pivot de deux mètres et pesant plus de cent kilos. Sauf que mon esprit divague et je ne suis pas vraiment efficace. Aujourd'hui nous bossons les *catch-and-shoot*. Autrement dit, dégager le tireur par le biais d'un *block*, pour qu'il puisse tirer plus facilement. Sauf qu'avec la concentration que j'ai, je n'en rentre pas un seul.

— Temps mort les gars ! Hunt, viens me voir.

— Tu vas prendre un savon... commente Joe.

Il a raison, je ne suis pas payé une fortune pour ne rien foutre. Mais ces derniers temps, j'ai l'impression que le passé me rattrape. Non seulement je pense à cette fille du bar, mais je pense aussi à cette fille que j'ai sauvée il y a sept ans et que je n'ai jamais revue. C'est comme si elle s'était évaporée dans la nature, ce n'est pas faute de l'avoir cherchée. Et puis, il y a mon père... et ça, je m'en serais bien passé.

— Tu veux bien m'expliquer ce qui t'arrive ?

— Rien coach.

— Je ne veux pas savoir ce que tu fabriques de tes nuits ou ce que tu ne fais pas justement, mais tu aurais tout intérêt à dormir un peu plus pour te pointer en forme à l'entraînement demain. Et surtout être en forme pour le match, nous affrontons les Knicks de New York et tu connais pertinemment les

enjeux.

– Oui coach.

– Bien rentre chez toi maintenant ! Quand t'es comme ça, tu ne m'es d'aucune utilité sur le terrain.

– Bien coach.

Je déteste me faire remonter les bretelles. En temps normal je donne mon maximum pour ne pas que l'on ait à remettre en question ma place ici. Jamais. Mais je ronge mon frein pour ne pas tout envoyer bouler. J'ai l'impression d'avoir un paternel alors que je n'en ai jamais eu... Dur d'accepter l'autorité d'un homme quand on ne sait pas ce que c'est.

Tout est une question de respect, sans ça, je l'aurais envoyé balader depuis longtemps. Mais c'est grâce à lui si je suis sorti de la merde, si je suis ici aujourd'hui, dans l'une des plus grandes équipes du pays. Alors rien que pour ça, il mérite que je me tienne à carreau.

Je n'aime pas que l'on se plaigne de moi. C'est une des rares choses que je refuse. J'ai toujours tout fait pour que l'on ne me reproche rien. J'ai terminé mes études de littérature avec brio, j'ai mené mon équipe trois fois en finale sur les quatre années que j'ai passées à Lake Forest. Ensuite j'ai travaillé d'arrache-pied en D-league de la NBA pour obtenir la place que j'ai aujourd'hui. Et jusqu'à présent je fais ce qu'il faut pour diriger mon équipe trois à quatre soirs par semaine et mériter le salaire astronomique qu'on me verse chaque mois malgré les déplacements qui m'épuisent par moments.

Lorsque je quitte l'entraînement, la nuit est déjà tombée. Pourtant, comme chaque jour, je porte ma casquette, évitant ainsi le regard curieux des quelques passants qui pourraient me reconnaître. En cette période, les journées raccourcissent. Du coup, je n'ai plus vraiment la notion du temps. En arrivant chez moi, je n'allume pas la lumière tout de suite. Le ciel est clair, et j'apprécie de pouvoir observer les étoiles de la baie vitrée de mon salon. Mon appartement est situé au dernier étage d'une grande tour. Quand je l'ai visité la première fois, j'ai eu l'impression d'être au milieu des nuages, à l'abri des regards extérieurs et de toute la cohue que génère ma pseudo-célébrité.

Je n'ai jamais compris pourquoi les gens encensaient les joueurs et leur équipe. Après tout, je ne fais que mon travail, le reste du temps, je suis quelqu'un de normal. Je mange, je dors, je pisse comme tout le monde. Pourquoi m'accorder tant d'attention alors qu'on en accorde que trop peu à tous ceux qui nous entourent. Le boulanger en bas de chez moi se lève tous les matins aux aurores pour faire son pain et on ne lui en donne pas tant.

Mais j'imagine que l'un ne va pas sans l'autre, je ne peux pas me contenter de pratiquer un sport que j'aime et gagner des millions tout en passant inaperçu. Je jette la casquette bleue que j'ai sur la tête et retire ma veste à capuche. J'attrape mon exemplaire du *Petit Prince*, m'affale dans mon immense canapé et claque des mains pour allumer la lumière. J'entame ma lecture sans prêter attention à l'heure et m'endors quelques minutes après...

Je me réveille en sursaut, tourmenté par l'image d'une belle brune que je n'ai pourtant vue que de dos et d'une autre femme que je n'ai jamais vue tout court. Tout se mélange dans ma tête, je suis confus. Deux femmes, c'est trop pour un seul homme, seulement je ne sais pas sur laquelle me concentrer car je ne connais aucune des deux. Je presse sur mon cœur pour le calmer. Il palpite comme si je venais de courir un marathon. Je regarde mon téléphone, il est à peine quatre heures du matin. Logan a tenté de me joindre à plusieurs reprises, mais comme d'habitude mon portable était en silencieux. Je déteste ces machins qui sonnent au mauvais moment. Ils interrompent toujours une discussion importante, ou pire une partie de baise monumentale. C'est d'ailleurs peut-être ce qu'il me faudrait pour oublier ces deux filles.

Je file me changer avant d'aller courir. Malgré l'heure plus que matinale, j'ai besoin d'évacuer le trop-plein de frustration que j'ai en moi. Parce que oui, depuis une semaine je regrette deux choses : que la fille du speed dating n'ait pas souhaité me revoir, mais aussi de ne pas avoir couru après celle que j'avais vue au bar. Et puis, à cette heure, je suis sûr de ne pas être dérangé.

Avant même que je ne m'en rende compte, je suis de nouveau devant le Drink, qui est bien évidemment fermé. Je contemple la devanture, cherchant malgré moi un indice qui pourrait me ramener à l'une ou l'autre. Il faut vraiment que je fasse quelque chose, le match est dans quelques heures et j'ai le cerveau en vrac. Je n'arrive plus à penser à rien d'autre.

Dans un sprint éreintant, je retourne en direction de mon appartement. Je longe la baie en parcourant les quais à toute allure sous la lumière des candélabres. Le froid fouette mes joues. Je stoppe la course pour reprendre mon souffle et m'appuie sur le banc pour faire quelques pompes. Je sens la sueur de l'effort couler doucement le long de mon dos. Ma capuche sur la tête, je lutte contre le contraste de température entre ma chair brûlante et l'air froid de l'aube. Mes muscles provoquent en moi quelques frissons, signe qu'il est temps que je remette mon corps en mouvement. J'effectue quelques pas chassés avant de reprendre la route pour le chemin du retour.

Je passe rapidement sous la douche, revêts un des survêtements officiels vert et blanc de l'équipe, prends le temps d'avaler un petit déjeuner complet puis me dirige vers la salle pour l'entraînement. Comme d'habitude je suis un peu en avance, mais ma course de ce matin m'a mis en condition physique pour pouvoir être bien réveillé. J'enchaîne les shoots, en alternant mi-distance et tirs à trois points.

- Hey mec ! T'es déjà là ! m'interpelle Jackson, un de mes coéquipiers.
- Ouais, je me suis levé tôt.
- T'es souvent le premier aux entraînements, pas vrai ? note-t-il.

Je ne vois pas trop où il veut en venir. En quoi ça le regarde que je sois souvent le premier. Je gère mon emploi du temps comme je l'entends, lui aussi. On n'est pas potes, juste coéquipiers. Je n'ai pas de comptes à lui rendre.

- T'as vu le coach ? demande-t-il.
- Il est dans son bureau, j'ai aperçu de la lumière en arrivant.

Sans un mot, il s'y dirige, me laissant seul sur le parquet. Je m'entends bien avec tous les gars de l'équipe, mais je n'ai jamais vraiment eu d'atomes crochus avec Jackson. C'est mon remplaçant. Autrement dit, si je faiblis, il joue. Dans le cas contraire, il passe plus des trois quarts du temps sur le banc à nous regarder. Je sais que ça ne lui plaît pas trop et plus d'une fois je l'ai vu se délecter quand l'entraîneur me met à l'amende ou me souffle dans les bronches. Mais ce qu'il ignore, c'est qu'il ne sera jamais aussi bon que moi. Ce mec est dépourvu de vision du jeu. C'est un scorer, qui ne pense qu'à lui. C'est certainement ce qui fait que nous n'avons pas d'affinités lui et moi. Il veut jouer solo, alors que moi je joue *avec* et *pour* mon équipe.

L'équipe arrive peu à peu, Joe le dernier. Contrairement à moi, il est toujours juste au niveau des horaires. Pour sa défense, il s'occupe beaucoup de sa famille restée à la réserve et surtout de sa petite sœur. Je ne sais pas comment il se débrouille. Avec notre rythme de vie, pas facile de fonder une famille qui tienne la route. C'est déjà difficile d'avoir une relation alors un foyer, je n'en parle même pas.

- Hunt, déjà là ? lance-t-il en attrapant un ballon pour s'échauffer.
- Pas compliqué d'être là avant toi, t'es le dernier, raillé-je.
- C'est pas faux... T'as l'air en meilleure forme qu'hier.
- Ouais, j'ai déraillé hier. Je devais manquer de sommeil, j'me suis effondré avant même d'avoir atteint mon lit...
- Hunt ! interrompt le coach en me faisant signe de venir.

Je trotte dans sa direction.

- J'espère que t'es mieux disposé qu'hier parce que ce soir on joue gros. C'est un des matches clés si on veut atteindre les *play-off*, alors tu n'as pas intérêt à te louper. On va avoir besoin de toi. J'ai proposé à Jackson de se déplacer en poste deux, histoire de voir si la combinaison fonctionne. On va tenter l'entraînement comme ça pour déterminer si c'est efficace.
- Bien coach, acquiescé-je en retournant m'entraîner.
- Et Hunt, tâche que ça ne soit pas trop fréquent. Tu dois rester concentré sur le jeu, t'auras tout le temps de batifoler en mai quand ce sera la trêve.
- C'est noté coach !

Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que faire jouer Jackson n'est pas vraiment une idée de l'entraîneur. Je suis presque sûr qu'il est allé le voir pour lui demander du temps de jeu. Le truc c'est que je me demande ce qu'il a bien pu lui dire pour qu'il accepte. Ce n'est pas le genre du coach, il travaille plutôt au mérite. Plus tu t'entraînes dur et tu te donnes sur le terrain, plus tu as la possibilité d'être sur le terrain.

L'entraînement se passe comme le coach nous l'a demandé. Je fais ce qu'il faut pour passer la balle à Jackson et lui donner des occasions de marquer. Je dois avouer que je suis surpris, il se débrouille plutôt bien. Le seul bémol c'est qu'il marche sur mes plates-bandes de temps en temps, du coup je dois me décaler et interchanger avec lui, perdant ainsi mes repères de tirs.

Avec Joe nous avons nos combines, nos mouvements à nous. L'avantage quand tu as joué pendant des années avec un mec à la fac, c'est qu'à la longue tu commences à le connaître. Joe est imposant dans la raquette et agile. Aussi, il m'est facile de le trouver pour le laisser shooter. D'ailleurs, l'équipe nous surnomme parfois Tic et Tac tellement on se comprend sans avoir besoin de se parler.

– Temps mort les gars, ça suffit pour aujourd'hui. Allez vous reposer, vous faire masser, je vous veux sur le terrain à dix-huit heures pétantes. Et en forme, crie Stevens.

– J'vais surtout me faire une grosse plâtrée de pâtes en rentrant, commente Joe en passant derrière moi. Mais en attendant, petit massage des jambes.

Après un dernier topo, nous nous dirigeons vers les vestiaires pour prendre notre deuxième douche de la journée. Une fois propres, nous nous installons sur les tables des kinés.

– Tu n'as pas vu Log' ce matin ?

– Non.

– C'est curieux, ce n'est pas dans ses habitudes de louper un entraînement d'avant-match.

– Tu le connais il a dû choper une nana. Il ne fait que parler de celle qu'il a rencontrée y a deux semaines à votre soirée. Qui sait, il est peut-être enfin amoureux.

– Impossible. Amoureux et Logan dans la même phrase, c'est clairement un oxymore.

– Un quoi ? Oh et puis laisse tomber, c'est encore un de tes trucs d'intello.

– J'y peux rien si j'ai eu mon diplôme, plaisanté-je.

– Et t'es bien le seul. La plupart d'entre nous ont étudié le sport, toi il a fallu que tu choisisses la littérature. Tu ne fais jamais rien comme tout le monde... s'esclaffe-t-il.

Bien sûr que non, je ne fais rien comme tout le monde. Je fonctionne à l'instinct et le mien m'a prédit que je ne jouerai certainement pas au basket toute ma vie et que tôt ou tard ma carrière prendra fin et qu'il faudra que je trouve une autre occupation. La plupart des mecs comme moi rêvent d'être entraîneur ou propriétaire d'un club. Ce n'est pas mon cas.

Il est dix-neuf heures trente. Ce qui signifie qu'il me reste trente minutes avant le coup d'envoi. Dans le vestiaire, Stevens nous briefe sur les derniers placements, tactiques et plans de jeu. Une fois fini, je pose mon casque sur mes oreilles et lance « Surefire » de John Legend à fond pour faire le vide.

Rien n'a changé depuis la fac, c'est toujours le même rituel. L'échauffement où je scrute les gradins intégralement, puis les vestiaires, la musique, la respiration, la concentration, tout est important, essentiel même. Sans ça, je n'arrive pas à rentrer dans le match. J'ai besoin de passer en mode guerrier.

Un instant plus tard, on nous appelle pour la présentation des équipes. En rang, les uns derrière les autres, dans un ordre parfaitement étudié.

La salle est plongée dans une semi-obscurité tandis que l'équipe adverse est présentée. Étant

donné la proximité, certains supporters ont fait le déplacement et se font entendre. Le match promet d'être mouvementé, d'autant plus que les Knicks ne sont pas réputés pour être des tendres, particulièrement en défense.

Le speaker commence à faire son show et énonce un à un les noms. Lorsque c'est mon tour, je m'élance en courant, sous l'acclamation des spectateurs. La suiveuse fait son boulot tandis que je viens frapper dans la main de mes coéquipiers. Je suis tellement concentré que je prête à peine attention à ce qui m'entoure.

Nous continuons l'échauffement, puis passons à quelques étirements tandis que les danseuses mettent l'ambiance. Le bip sonore du tableau des scores signale le début de la rencontre. Je fais le vide autour de moi et me coupe totalement de tout. Plus rien n'existe, il n'y a que moi, l'équipe et le ballon.

Nous nous réunissons, mains jointes tandis que Joe, le fédérateur du groupe, prend la parole.

– Ça va être dur ce soir les gars, ils sont sur deux victoires à l'extérieur et comptent en concrétiser une troisième ici. Mais on ne va pas les laisser faire, hors de question, ici c'est chez nous. À trois, Celtics. Un, deux, trois.

– Celtics ! crions-nous d'un seul homme.

Je me place en arrière prêt à recevoir la balle, Joe à l'entre-deux.

Que le match commence, vous allez voir, ce soir ça va saigner...

5. Panser ses blessures

Apolline

Mes mains tremblent et mon cœur bat à tout rompre. Mes yeux scrutent la foule sans jamais trouver de point fixe. Je suis devant le Boston Garden, me tenant à une distance raisonnable de la foule. Je suis nerveuse. Toutefois mon stress n'a rien à voir avec mon rendez-vous galant mais plutôt l'activité qui y est liée. J'ai un mauvais pressentiment. Je n'aurais jamais dû accepter. C'est trop tôt, trop grand...

En acceptant, comme une idiote j'avais en tête une salle de faculté, comptant quelques milliers de personnes. Mais devant cet immense bâtiment, je me rends compte que j'avais largement sous-estimé la taille de la salle. Rien que de l'extérieur, je sais que ça va être immense.

J'inspire profondément pour tenter de garder le contrôle. La vérité : j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou. Sauf que je ne suis pas ce genre de fille. Je ne suis pas de celles qui posent un lapin sans explication. J'expire l'air bloqué dans mes poumons, resserrant le col de mon manteau, caressant mon foulard du bout des doigts, puis frôlant ma cicatrice derrière mon oreille.

– Apolline ! m'apostrophe une voix derrière moi.

Je me retourne et vois Collin arriver vers moi. Son sourire me rassure un peu. Après tout, il ne peut pas m'arriver grand-chose. Je ne suis pas seule. Un grand gaillard comme lui ne me laissera pas tomber. *Pas vrai ?*

– Hey, comment vas-tu ?

– Bien et toi ?

– Super... soufflé-je.

J'hésite un instant, puis avoue à demi-mot :

– Je dois dire que je suis un peu nerveuse. Ça fait un bail que je n'ai pas assisté à un match de basket...

– Un bail ? Tu n'es pas venue depuis que tu habites ici ?

Je secoue la tête en signe de dénégation.

– Sérieux, je ne sais pas comment tu fais ! C'est mythique !

Il doit voir mon malaise dans mon regard. Sauf qu'il se trompe sur la raison de ce dernier. Ce n'est pas le fait d'avoir manqué cet événement pendant des années qui me turlupine, mais le fait que la dernière fois que j'ai vu un match, ça s'est mal passé. Très mal passé.

– Ce n’est qu’un match Apo, tente-t-il de me rassurer, on ne risque pas grand-chose, si ce n’est une défaite.

C’est vrai, c’est ridicule. Parfois, j’oublie que tous ne sont pas comme moi, tous ne ressentent pas cette oppression rien qu’à l’idée de se retrouver près d’un parquet, dans les couloirs de cette immense salle, dans un lieu comme celui où a commencé mon cauchemar. Tous n’ont pas l’impression de suffoquer dès que quelqu’un les bouscule, ne sont pas à deux doigts de perdre leur moyen lorsque le magasin est un peu trop bondé et les clients un peu trop impatients.

– Tu as raison. Ta journée a été bonne ? demandé-je tandis que nous nous mettons en route vers l’entrée pour changer de sujet.

– Oui, mes élèves ne sont pas ravis à l’idée que la fin du semestre arrive, notamment à cause des partiels.

– Les miens c’est pareil, j’ai un tas de copies à corriger à la maison...

– Tu leur as encore filé un sujet complexe ?

– Ce sont des étudiants de dernière année, c’est fini le temps où on leur demandait combien font deux et deux.

– Alors c’est vrai ?

Je tourne la tête vers lui, sourcils froncés.

– Qu’est-ce qui est vrai ?

– Que M^{me} James est un tyran... rit-il

J’éclate de rire à mon tour. C’est ce que j’aime chez Collin, avec lui je peux parler de tout. Même si je ne l’ai jamais vraiment vu autrement que comme un ami, il est parfois bon de pouvoir un peu lâcher prise. Comme lors de cette soirée il y a deux semaines avec l’inconnu.

– C’est comme ça qu’ils m’appellent ?

– Oui, mais ne t’en fais pas, je n’en crois pas un mot !

Avant même que je ne m’en sois rendu compte, nous passons les portes et entrons dans le grand hall. Ma nervosité me rattrape. L’endroit est plein à craquer. Je ne peux m’empêcher de desserrer légèrement mon foulard, j’ai l’étrange impression d’étouffer. J’inspire profondément pour dissimuler mon trouble, mais je crois que cela n’échappe pas à Collin, qui ne cesse de me regarder.

– Donc, tenté-je pour feindre mon aise, tu viens souvent ?

– Quelques fois dans l’année seulement. Les places sont assez chères. Enfin, les bonnes en tout cas.

– Nous sommes placés où exactement ? le questionné-je en fixant le plan d’évacuation affiché en grand dans le hall.

– Juste derrière le panier, au premier rang.

Je repère rapidement l’endroit indiqué sur le plan et mémorise malgré moi toutes les issues de

secours et recoins potentiels. Je sais que c'est ridicule, mais mon cœur bat tellement vite que je ne peux pas lutter contre cette terrible sensation de danger qui monte en moi. Nerveusement, je cale une mèche derrière mes oreilles, ma main tremblant plus que de raison.

Collin stoppe mon geste, et replace lui-même la mèche en effleurant ma cicatrice. Mon Dieu que c'est gênant. Il ne sera jamais plus qu'un ami. J'avais besoin de sortir, mais jamais l'idée qu'il puisse m'embrasser, ou même en avoir envie, ne m'avait effleuré l'esprit. Je lui souris faiblement, encore plus mal à l'aise.

- Tu sais que c'est la couleur des adversaires ?
- De quoi ?
- Le rouge, on joue contre les Knicks ce soir. Et leur couleur est le rouge.
- Dans ce cas, il faut que j'aie retiré mon rouge à lèvres... plaisanté-je.
- Oh non, surtout pas... indique-t-il en esquissant un sourire.

Je lui renvoie son sourire et cherche une échappatoire à cette conversation qui n'a clairement pas lieu d'être.

Nous passons notre porte pour rejoindre nos places. Une fois entrée, je m'arrête. C'est immense. Bien plus que dans mon souvenir, bien plus que ce à quoi je m'attendais. Une boule se forme dans ma gorge tandis que Collin me devance pour descendre les marches. Je le suis en scrutant tout, des personnes qui m'entourent, aux panneaux lumineux indiquant les sorties de secours, les milliers de gens avec le maillot vert et blanc qui crient. De la musique hurle dans les enceintes disposées aux quatre coins de la salle. Les tambours claquent au rythme d'un son électro. J'avance avec l'impression que mes jambes ne vont pas tenir jusqu'en bas. Par chance, ce n'est qu'une fois arrivés à nos fauteuils qu'elles cèdent sous mon poids. Je m'assieds faisant mine de décontraction. Il n'avait pas menti, nous ne sommes qu'à quelques mètres du terrain. Il n'a pas fait les choses à moitié avec ces billets. Pourtant, je n'ai, tout à coup, plus du tout l'envie d'être là.

- Je vais me chercher à boire, tu veux quelque chose ? proposé-je plus vite que je ne l'aurais voulu.
- Non ça va je te remercie, mais laisse je vais y aller... Tu es mon invitée.
- Merci, mais...
- Ça me fait plaisir Apo, ne t'en fais pas.

Mince !

Je dois me rendre à l'évidence, je ne peux pas m'échapper. C'est pour ça que je suis ici, non ? Pour surmonter mes peurs et dire merde à mes angoisses. Une fois que j'aurai passé sans encombre ce mauvais moment, j'irai mieux, je le sais. Ce n'est qu'une étape à franchir. Une des plus importantes et insignifiantes à la fois. Celle qui peut me sortir de toute cette anxiété perpétuelle.

- Dans ce cas, je veux bien de l'eau.
- D'accord, je reviens vite, ne bouge pas.

Où veux-tu que j'aille ? pensé-je.

Il faut que je me concentre sur autre chose que l'endroit où je me trouve. Oublier que je suis parmi un peu moins de quinze mille personnes. Ça pour une étape, c'en est une. On est bien loin du gymnase de Lake Forest. On peut dire que je ne fais pas les choses à moitié. Mes yeux se fixent sur les joueurs.

J'ai toujours aimé ce sport. Particulièrement à la fac. L'équipe était assez bonne et j'aimais étudier la psychologie du jeu. Voir comment pouvait se retourner la situation en un clin d'œil, d'un seul panier. Mes yeux suivent les maillots verts, notre équipe, en train de s'échauffer consciencieusement. Deux ou trois visages me disent quelque chose. Je les ai sûrement déjà vus en couverture d'un magazine du kiosque en bas du cabinet. Mon regard est irrémédiablement attiré vers l'un d'entre eux.

Celui qui m'intrigue le plus, c'est le numéro sept, le meneur à première vue. Il est blond, les cheveux un peu trop longs, les épaules larges, une barbe de trois jours, les sourcils légèrement froncés sous la concentration. J'ai l'étrange impression d'avoir déjà croisé ce visage quelque part, mais je ne sais plus trop où. Et puis, dans un geste précis, il se tourne face à moi, scrutant les gradins. Je distingue à ce moment-là, qu'en plus d'une musculature à faire pâlir n'importe quelle femme, il possède de magnifiques yeux bleus. Mon cœur prend un élan méconnu, et je m'agrippe aux pans de mon manteau. J'ai chaud tout à coup.

J'ôte une première couche, la dépose sur le dossier, puis retire mon foulard. Je le triture nerveusement, cherchant où j'ai bien pu rencontrer ce visage familier. Le bip du tableau de marque me fait sursauter, tandis que les joueurs prennent un dernier shoot avant de regagner le vestiaire avant leur présentation.

Le numéro sept se retourne et c'est l'instant que choisit Collin pour se planter devant moi, une bouteille d'eau à la main. Il faut que j'attende avant de connaître son nom, à moins que...

– Dis-moi, le numéro sept, tu sais qui c'est ?

– Keagan Hunter, il est arrivé l'année dernière. C'est un des meneurs les plus doués de sa génération. Il a une vision du jeu extraordinaire, un vrai guerrier, il ne lâche rien.

Ce nom me dit quelque chose. J'ai l'impression de l'avoir déjà entendu. Mais s'il est si doué que le prétend Collin, rien d'étonnant à ce que son nom me parle. Surtout avec Daniel qui est un fan inconditionnel de basket. J'en profite d'ailleurs pour sortir mon portable et prendre une petite photo afin de lui envoyer. Sa réponse ne se fait pas attendre.

[Troisième rang, il ne s'est pas moqué de toi, ça a dû lui coûter un bras]

– Tu as tout ce qu'il te faut ? demande Collin.

– Oui c'est parfait merci.

La lumière dans la salle s'éteint, les supporters se lèvent comme un seul homme pour acclamer

leurs athlètes. Nous suivons le mouvement. Mon cœur cogne dans ma poitrine et ma respiration est saccadée sous la nervosité. Je frappe des mains presque machinalement, mais mon esprit n'est pas du tout concentré sur ce qui se passe.

L'équipe de New York est présentée la première. Tous les joueurs, un à un, sont énoncés, sous les applaudissements des fans qui ont fait le déplacement. Quand vient le tour des Celtics, je tente de focaliser mon esprit sur les joueurs qui arrivent, histoire de ne pas dévier et que la panique ne me gagne pas à mesure que le niveau sonore augmente. Comme pour les Knicks, l'équipe est dévoilée, précisant le palmarès de chacun. Quand vient le tour du numéro sept, mon attention s'accroît d'un cran sans trop savoir pourquoi.

« Il nous vient tout droit de la banlieue de Chicago, celui qui a été formé à l'université de Lake Forest, meilleur marqueur de la saison dernière, mesdames et messieurs, le numéro sept Keeeeeeagan Hunter ! » hurle le speaker.

Je comprends mieux pourquoi son nom ne m'est pas inconnu, à la mention de Lake Forest, mon cœur loupe un battement, me replongeant instantanément cinq ans en arrière, au milieu de ce couloir. Il jouait dans l'équipe de la faculté et bien que plusieurs années se soient écoulées, ses traits n'ont pas tant changé que ça. Je ne fréquentais le gymnase que de manière épisodique. Le reste du temps, je me contentais de suivre le match sur la chaîne du campus. Le jour qui a failli me coûter la vie faisait partie de ces jours-là. À croire que le karma était contre moi.

Nerveusement, je tords davantage mon foulard, en m'asseyant. Le coup d'envoi est donné et mes yeux reviennent sans cesse vers lui. Collin a raison, c'est un guerrier, sacrément doué qui plus est.

Je suis les actions avec attention, oubliant tout à coup que je ne me suis pas retrouvée dans un endroit comme celui-ci depuis des années. Les passes sont étudiées, précises. Il est adroit. Se faufile rapidement entre les joueurs. Trouve son pivot qui, maintenant que je le vois, me rappelle celui de Lake Forest. Le jeu est dur, les Knicks semblent prendre un malin plaisir à accrocher nos joueurs, quitte à donner deux, trois coups au passage.

Le temps file et le premier quart-temps est déjà écoulé. Collin parle, mais je ne l'écoute pas vraiment. Je focalise mon attention sur les joueurs et leur jeu. J'aime cette adrénaline, celle que procure le fait d'assister à un match parmi les spectateurs de la salle. Cela n'a rien à voir avec un match télévisé. Tu vibres avec le public, espère avec lui, ton cœur se soulève à chaque panier, tes yeux sur la balle, ou dans mon cas, sur un joueur.

L'adrénaline me fait oublier où je suis, plus rien n'existe mis à part le match. Je suis concentrée à mille pour cent et mon stress s'est envolé au fur et à mesure que les paniers ont commencé à s'enchaîner. Mon cœur ne se soulève plus que pour une chose : la balle qui doit parvenir à l'arceau. C'est comme s'il battait au rythme des rebonds, s'arrêtait pendant que la balle vole dans les airs, puis repartait à l'instant même où elle passe dans le filet. Ces quelques secondes suspendues paraissent des petites éternités, courts instants de répit dans une vie où je suis à l'affût tout le temps.

La psychologie de ce Keagan est fascinante. Concentré, il fait attention à tous les détails. Il bondit aux endroits judicieux pour prendre les rebonds. Il effectue des passes maîtrisées à son pivot. Il analyse la trajectoire des joueurs adverses. Comme si tout était réglé comme du papier à musique. Il tire non seulement instinctivement, mais aussi objectivement. Tout paraît naturel, presque inné.

Il n'a pas besoin d'en faire des caisses pour que l'attention soit focalisée sur lui. Et ça, les Knicks l'ont aussi remarqué. Ils sont constamment sur son dos, s'imposant parfois des prises à deux pour l'empêcher de tirer. Il s'en sort avec habileté mais rate tout de même un ou deux paniers. Le rythme de jeu est soutenu, et surtout, très physique. La sueur perle sur son front et luit sur ses épaules. Et moi, je suis subjuguée.

Il ne reste que deux minutes avant la fin du quart-temps. Les deux équipes sont au coude à coude et les adversaires redoublent d'intensité dans leur défense. Les ailiers peinent à marquer et le pivot a laissé le champ libre au meneur.

Keagan se lance dans une pénétration, dribblant habilement entre deux joueurs et sautant pour aller au panier.

Tout à coup, en retombant, il s'effondre à terre. Le cœur du public se soulève comme un seul homme. Le silence tombe, alors que Keagan est à genoux sur le parquet. Mon instinct prend le relais sur ma raison. Je me lève et observe au sol une flaque de sang. Mes yeux scrutent avec attention les alentours.

- C'est impossible, ils vont bien finir par appeler un médecin, marmonné-je.
- Apo, qu'est-ce que tu fous ? entends-je au loin. Apo ?

Avant que je ne m'en rende compte, mes pieds me guident jusqu'au premier rang. Ils heurtent la barrière en mousse, protégeant les spectateurs des chutes. Ma respiration est saccadée, je sais que j'attire l'attention, mais peu importe. Lorsque mes yeux se posent sur l'homme à terre, aucun médecin n'est là.

- C'est pas vrai ! m'indigné-je en sautant par-dessus l'obstacle.

Aussi vite que possible, je m'accroupis près du joueur et lui donne mon foulard. Le sang dégouline de son nez et son regard est vague. Il doit être sonné. Moi, en tout cas, je le suis.

C'est à ce moment que je réalise qu'il y a des dizaines de personnes autour de moi. La foule crie. *Mais qu'est-ce que j'ai fait ?* Mon cœur accélère et prend un rythme effréné. J'ai chaud, trop chaud. Une sensation que je ne connais que trop bien s'empare de moi. Je panique. Littéralement. J'ai besoin d'air. Ma tête tourne tandis que je tente de me relever.

Mes yeux croisent brièvement les iris azur de l'homme toujours à genoux à côté de moi. Une main me secoue et les souvenirs m'assaillent sans que je puisse lutter.

Je cours dans les escaliers, en retard comme toujours. Mais pour une fois, j'ai voulu aller au

match, pour voir les joueurs en vrai. Je voulais bousculer mes habitudes, rien que quelques minutes et je me suis laissée prendre au jeu. Je m'agrippe à la rambarde, tâchant de ne pas tomber. Mes talons claquent sur le carrelage lorsque j'arrive en bas. J'ai la sensation étrange d'être suivie. Comme si quelqu'un marchait sur mes pas. J'entends au loin des rires, puis une alarme. J'accélère la cadence, mais le bruit de la cohue générale me parvient derrière moi et s'approche bien trop vite.

— Madame ? Vous ne pouvez pas rester ici, m'ordonne une voix au loin. Madame ? Madame ? Vous allez bien.

Je cherche des yeux une échappatoire, un peu d'air, quelque chose à quoi me raccrocher, mais c'est trop tard. Non, ça ne va pas bien. Pas bien tout. Parce que je sais ce qui va se passer dans... trois... deux... un.

Trou noir.

6. Faire plier sa défense

Keagan

Le nez cassé et une défaite, voilà ce que j'ai récolté lors du match de la semaine dernière. Malheureusement, les médecins m'ont déconseillé de jouer pendant deux semaines en plus de celle déjà écoulée. Et le moins que l'on puisse dire c'est que, loin du parquet, le temps est sacrément long. Surtout quand on ne fait pas les déplacements. Je viens à la salle pour suivre quelques entraînements de loin. Nous avons essayé le masque, mais rien à faire, je ne vois pas où je tire. Ma vision reste perturbée par l'œdème.

Je longe le mur du couloir, tête baissée, comme à mon habitude. C'est ma visite de contrôle. Tout se joue aujourd'hui. Si jamais je dois me faire opérer, je ne suis pas près de revenir sur le terrain. Et tous les livres du monde ne permettront pas à mon esprit d'arrêter de penser à elle, pas faute d'en avoir lu ces derniers jours. Seul le basket a ce pouvoir... Celui de m'aider à faire le vide.

Bon sang ! Si ce n'est pas le destin, je ne sais pas ce que c'est. Cette fille, celle du bar, s'est matérialisée devant moi comme par magie. Au début, j'ai cru que c'était le coup qui me faisait halluciner, mais la seconde d'après elle me tendait son foulard. Foulard que j'ai complètement ruiné de mon sang.

Malheureusement, dans une salle pleine à craquer et pour des célébrités comme nous, les spectateurs ne sont pas autorisés à aller sur le parquet. Je m'attendais à ce que les vigiles lui demandent de partir, mais pas à ce qu'elle tombe dans les pommes après m'avoir vu. La seule chose dont je me souviens, c'est son regard, noir, affolé. J'ai vite compris que ce n'était pas le fait de me voir qui la faisait paniquer...

J'entre dans le cabinet du docteur Walker, spécialiste en médecine sportive, et retire ma capuche.

- Monsieur Hunter, comment allez-vous ?
- Tout va dépendre de ce que vous allez m'annoncer...
- Venez par-là, commençons par regarder cette blessure...

Il retire le strip de mon nez et observe la cicatrice. Il appuie légèrement sur la contusion, me faisant grimacer. Ce n'est plus aussi douloureux, mais le bleu sous mes yeux témoigne de mon traumatisme.

– Bien a priori, l'opération ne sera pas nécessaire, dit-il en prenant place à son bureau. D'après la radio que vous venez de passer, la fracture se remet en place correctement d'elle-même. Vous voyez, indique-t-il en désignant l'image, la reconstruction est bien nette. Vous devriez pouvoir reprendre le sport d'ici deux semaines comme prévu. J'espère que ma réponse vous convient, plaisante-t-il.

- Vous savez pertinemment que ce n'est pas ce que je veux savoir.
- Et vous, vous savez que je ne peux rien dire, je suis tenu au secret professionnel.
- Le secret professionnel a bon dos.
- Monsieur Hunter, célèbre ou pas, les règles sont les mêmes pour tous.
- Mais je dois savoir qui elle est ! me levé-je, plaquant mes mains sur le bureau.

En arrivant à l'hôpital le soir du match, je n'avais qu'une chose en tête : savoir comment elle allait. La panique dans ses yeux avant de s'écrouler était telle que si je n'avais pas eu le nez en sang et la tête en vrac, je me serais précipité pour l'aider. Ce n'est pas pour rien que mes amis m'appellent le héros. Cette réputation m'a poursuivi tout le reste de mon cursus à la fac. Tant et si bien que j'ai fini par le graver sur ma peau. Une lettre, parfaitement choisie pour que personne ne le sache. Deux traits surmontés d'une vague signifiant « héros » en grec.

- Rien ne sert de vous énerver !
- Vous ne comprenez pas... m'exclamé-je.
- En effet, mais peut-être que si vous m'éclairiez au lieu de me donner des ordres, je pourrais vous aider.
- Vous comptez me donner son nom ?
- Pas du tout.
- Alors à quoi bon ?
- Je n'ai pas le droit de vous donner son nom, mais rien ne m'empêche de vous donner des indices, lâche-t-il plein de sous-entendus.

Je respire profondément. Si ça continue je vais devoir me faire soigner pour obsession. Mais rien, ni personne, depuis la fac ne m'avait obnubilé à ce point. En tout cas, pas depuis que j'ai sauvé cette fille dans le couloir sans jamais la revoir. Pourtant j'ai remué ciel et terre, mais rien à faire. Je n'ai obtenu aucun indice, personne ne l'avait vue et personne ne l'avait aperçue après l'alerte. Comme si elle était devenue invisible. Je ne voulais pas lui parler, non. Je voulais simplement savoir comment elle allait. Même l'infirmière n'a pas été capable de me donner son nom. Elle m'a dit qu'elle avait cherché sa carte étudiante, mais qu'elle ne l'avait pas trouvée. J'ai bien tenté auprès des médecins de l'hôpital mais comme Walker, ces derniers n'ont rien voulu me dire.

Foutu secret médical !

- Je l'ai rencontrée il y a trois semaines dans un bar. Je n'ai pas pu l'aborder, mais je n'ai pas cessé de penser à elle. Alors quand je l'ai vue apparaître sur le terrain, je ne sais pas... Ça ne peut pas être le hasard si cette fille se retrouve deux fois sur mon chemin en si peu de temps...
- Je vois. Je pense que vous devriez aller faire un tour à la salle de conférences en bas.
- Quoi ? Mais pour quoi faire ? m'agacé-je.
- Je pense que le sujet pourrait vous intéresser, croyez-moi sur paroles, dit-il avec un petit sourire.
- D'accord, je vois, vous vous foutez de moi. Ah ça doit vous faire marrer, le grand gaillard de près d'un mètre quatre-vingt-dix, marteau à cause d'une nana ! En fait ce que vous vouliez, c'est savoir le pourquoi, pas m'aider, grondé-je en récupérant ma veste à capuche.

– Au revoir, monsieur Hunter, c'était un plaisir de vous revoir, se moque-t-il en me tendant la main.

Je la regarde et tourne le dos sans prendre la peine de la serrer. Il a de la chance que je ne sois pas sorti de mes gonds. Ce crétin était mon seul espoir de savoir qui elle est, et maintenant mes chances sont proches du néant total. Tout ce que j'ai récolté, c'est une invitation à me rendre à cette conférence à la c...

Je m'arrête tout à coup, réalisant. Il est là l'indice. Putain !

Je reviens sur mes pas, et suis les panneaux indiquant la salle de conférences. A priori, elle est réservée au personnel de l'hôpital mais par chance, les portes sont grandes ouvertes. Des portes qui se situent au fond de la salle, sur le côté. De ce fait, impossible de voir l'intérieur, sans en approcher, voire y pénétrer tout court.

Un pupitre noir, soigneusement posé près de l'entrée mentionne le nom de l'intervenant. *Apolline James, psychologue*. Ça me fait une belle jambe. S'il pensait que je devais voir un psy, il aurait dû me le dire tout de suite. Je n'aurais pas eu besoin de m'afficher dans une conférence, devant des dizaines de gens. Un cabinet privé aurait suffi.

J'avance d'un pas, piqué de curiosité. Tête baissée, je me faufile parmi les blouses blanches, espérant passer inaperçu. Une voix claire et assurée s'exprime devant l'assemblée :

– Lorsque vous êtes dans une situation complexe telle qu'un tremblement de terre, votre instinct vous indiquera toujours de sauver votre peau avant celle des autres. Fuir, se cacher, autant d'actions que vous allez réaliser sans vraiment en avoir conscience. Il n'est pas facile de lutter contre ça, voire impossible dans certaines conditions. Pourtant, il est possible d'agir différemment, notamment en apprenant certaines techniques de relaxation, afin de se détendre et de recentrer notre énergie et ainsi pouvoir penser de manière cohérente et logique...

Le sujet m'a l'air complexe, et surtout, en inadéquation avec ce que je suis venu chercher mais quitte à être là, autant m'instruire. Je prends place au fond sur un siège et parcours le dépliant indiquant le thème et présentant l'intervenante. D'après celui-ci, cette psy est spécialisée dans les traumatismes liés à des événements de grande envergure. C'est drôle, elle est diplômée de Lake Forest, la fac où j'ai également décroché mon diplôme. À tous les coups, je dois la connaître. Je lève la tête et daigne enfin prêter attention à celle qui expose avec ferveur son sujet.

Bordel !

C'est elle. Celle que je cherche depuis une semaine. Celle à cause de qui j'ai harcelé le médecin. Celle qui ne veut plus sortir de ma vision chaque fois que je ferme les yeux. Mon regard l'étudie, avide de détails la concernant.

Elle est debout, sur l'estrade. Elle se tient droite et bouge les mains en même temps qu'elle parle. Ses cheveux sont ramenés en arrière à l'aide d'une pince, mais je distingue tout de même ses mèches

rouges caractéristiques. Elle porte des lunettes qui donnent un air sévère à ses yeux sombres, un rouge à lèvres vif rehausse ses lèvres. Elle porte une jolie jupe taille haute, mettant en avant des hanches fines et sublimes, accompagnée d'un chemisier prune et d'un foulard assorti. Ce qu'elle dégage me coupe le souffle. C'est une femme, une vraie, très élégante. Elle est si sexy, que je manque de m'étouffer en déglutissant. Je m'étais rendu compte qu'elle était belle dans le bar, mais dans son superbe tailleur, perchée sur ses escarpins, avec ses jambes qui donnent l'impression de faire des kilomètres, elle est ravissante. Je pince mes lèvres pour ne pas laisser échapper un grognement.

Je n'écoute pas vraiment ce qu'elle dit, mais je distingue la passion qu'elle met dans son allocution. Elle est engagée dans le sujet, le maîtrise à la perfection, cherche à faire passer un message fort à son auditoire. Ce qui la rend encore plus attirante et troublante à mes yeux.

Je passe le reste de la conférence à l'observer ; ses gestes, ses tics, ses mimiques, mais aussi ses sourires... La main dans ma poche, je fais glisser le tissu entre mes doigts. Sa voix, posée et assurée, inspire la confiance. Je me laisse bercer par son timbre à la fois doux et légèrement grave.

Lorsqu'elle a fini, elle prend le temps de répondre aux questions des auditeurs pendant qu'elle range ses affaires. Son intervention a eu un franc succès et beaucoup en sortent enchantés. J'attends près de la porte le temps qu'elle soit seule. L'épaule contre le chambranle, j'essaie d'avoir l'air aussi décontracté que possible alors que mon cœur tambourine dans ma poitrine.

Une quinzaine de minutes après, elle récupère sa sacoche et la serre contre elle en venant vers moi. Nos regards se croisent enfin, et je distingue instantanément qu'elle sait qui je suis. Mais contrairement à ce que je pensais, son visage se ferme presque immédiatement, alors que moi, je souris comme un idiot. Je l'interpelle sans aucune hésitation lorsqu'elle passe à côté de moi. Je n'ai jamais été du genre timide, mais son regard me décontenance un peu.

– Bonjour, lancé-je pour l'arrêter.

Elle se retourne pour vérifier que c'est bien à elle que je m'adresse.

– Euh... Bonjour.

– Vous vous êtes bien remise ?

– Hum... Oui merci, répond-elle l'air gêné.

Elle plonge ses yeux dans les miens, sondant mon esprit. Elle se demande ce que je fous ici. Moi-même je ne sais pas trop. Dire merci, oui, mais pas que...

– Vous cherchiez quelque chose ? reprend-elle.

– Pas quelque chose. Quelqu'un. Vous à vrai dire !

– Moi ? s'exclame-t-elle.

– Oui. Je voulais vous remercier pour l'autre soir... au match. Je vous dois un foulard d'ailleurs, argumenté-je maladroit en touchant le bout de soie dans ma poche.

– Oh ce n'est rien. Je ne sais pas vraiment ce qui m'a pris. Ça ne me ressemble pas...

– C'était plutôt instinctif...

– J’aurais plutôt qualifié ça de stupide...

Non, une chose est sûre, ça ne l’était pas...

– J’en oublie mes bonnes manières. Je m’appelle Keagan Hunter, me présenté-je en lui tendant la main.

– Apolline James, continue-t-elle en me la serrant.

Ce contact m’est familier. C’est la première fois que nous nous touchons, vraiment, mais c’est comme si je l’avais déjà fait des dizaines de fois. Ses mains sont fines et fluettes, douces aussi. Et froides. Ses mains sont glacées. Je lui décoche mon plus beau sourire, auquel elle répond timidement, visiblement embarrassée.

– Ravie de vous avoir rencontré, monsieur Hunter. Je suis désolée, je dois y aller j’ai un rendez-vous, m’annonce-t-elle en avançant vers la sortie.

– Et votre foulard ?

– Vous pouvez le garder !

Elle est en train de m’échapper et je ne sais pas comment faire pour la retenir.

– Alors laissez-moi vous inviter à dîner !

– À dîner ?

– Oui. Pour vous remercier.

– Je ne sais pas... Je...

Il faut qu’elle accepte. Je veux en savoir plus sur elle. J’aurais dû le faire la première fois dans ce bar. Cette fois, je ne laisserai pas passer ma chance.

– Je connais un super restaurant japonais.

– C’est que...

– Je vous en prie, c’est le moins que je puisse faire.

Elle réfléchit, l’air contrarié. Elle soupire.

– Bien, c’est d’accord. Ce soir, me surprend-elle.

Elle fouille dans son sac et me tend une carte avant d’ajouter :

– C’est ma carte professionnelle. Vous n’avez qu’à m’envoyer un message pour m’indiquer l’adresse.

– Je viens vous chercher, lui dis-je.

– Ce n’est pas nécessaire.

– Je vous assure que ça ne me pose aucun problème, insisté-je.

À vrai dire, je crois que c’est l’image de son corps serré contre le mien sur ma bécane qui me

motive plutôt que la galanterie. Mais ça, elle n'est pas censée le savoir.

– Bien dans ce cas, c'est moi qui vous enverrai mon adresse. Bipez-moi !

Je suis surpris par tant d'aplomb. Je réalise soudain que l'inviter le soir même n'était peut-être pas une bonne idée. Privatiser un restaurant va être compliqué. Pourtant si je veux que nous soyons tranquilles, je n'ai pas d'autre choix. Je sais comment ça se passe. Si quelqu'un tombe sur nous, nous risquons de nous retrouver en une des tabloïdes. Et je déteste ça.

Je prends la carte qu'elle me tend et elle file avant que je n'aie pu ajouter quoi que soit.

Cette femme est surprenante. Ça fait longtemps qu'une nana ne m'avait pas autant intrigué. Ça n'aura pas été aussi facile que je ne le pensais. La plupart des femmes auraient sauté sur l'occasion de sortir avec moi. Mais elle est différente. Elle semble vouloir se protéger. En bon sportif que je suis, je suis fier de moi. J'ai réussi. J'ai fait plier sa défense...

7. Sortir de sa zone de confort

Apolline

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire oui. J'aurais pu refuser ; après tout, je le connais à peine. Mais cette petite voix intérieure au fond de moi me criait : accepte, tu n'as rien à perdre. Et j'étais hypnotisée par lui, comme lors du match. Il a annihilé toute pensée cohérente pour que n'agisse uniquement mon instinct.

Du coup, mes consultations s'enchaînent sans que je ne sois à cent pourcents avec mes patients. J'en viens à leur balancer des questions impersonnelles du genre « qu'avez-vous ressenti à ce moment-là ? » ou « et vous qu'en pensez-vous ? ». Je ne suis pas de celles qui font dans l'autopsychanalyse, j'aime chercher la petite bête en posant des questions construites, pour pousser mon interlocuteur à trouver lui-même la solution à son problème.

La plupart de mes patients sont des blessés de la vie. Ils ont tous subi un traumatisme plus ou moins grave. Je reçois encore beaucoup de militaires, malgré mon départ de l'armée il y a plus de deux ans. Sur ma période là-bas, j'ai passé environ six mois en mission à l'étranger, le reste du temps, j'étais en cellule de crise. Je servais de liaison avec les familles, rencontrais les militaires les plus amochés psychologiquement par les horreurs qu'ils avaient pu voir. J'ai essentiellement travaillé sur l'entraide lors de catastrophes naturelles ou de mouvements de panique dus à un acte de terrorisme. Mais j'ai aussi traité certains cas de choc post-traumatique lors de missions plus sanglantes.

Quand mon dernier patient sort de mon cabinet, je me précipite sur mon manteau. Il est dix-neuf heures quinze et il faut encore que je me change et, accessoirement, que je prenne une douche. Je salue brièvement ma secrétaire et sors comme une tornade de l'immeuble. À cette heure, la circulation s'est un peu fluidifiée, pour mon plus grand bonheur. Par chance, Savannah est chez Daniel cette semaine, du coup, je n'ai pas à trouver de baby-sitter.

Lorsque je pénètre dans l'appartement, Izy est affalée sur le canapé, une tasse de chocolat chaud dans les mains, plaid sur les genoux. Elle relève la tête lorsque je passe la porte.

– Te voilà ! Tu as passé une bonne journée ?

– M'en parle pas. J'ai fait ma conférence à l'hôpital ce matin et j'avais une tonne de rendez-vous cet après-midi... raconté-je en accrochant mon manteau dans l'entrée.

Je file sans un mot de plus sous la douche. L'idéal aurait été d'avoir le temps de me détendre à l'aide d'une ou deux salutations au soleil avant de la prendre histoire d'être totalement détendue. Sauf que techniquement, je n'ai pas le temps. Si je ne suis pas prête dans quinze minutes, il va sonner et je vais devoir l'accueillir en serviette ou pire Izy va l'accueillir en pyjama !

Une fois propre, je sèche mes cheveux en quatrième vitesse. Je me précipite dans le dressing afin de trouver la tenue adéquate.

– Adéquate ? Mais c’est quoi au juste ce rendez-vous ? Un rancard ? Un dîner entre amis ? Mais qu’est ce qui m’a pris d’accepter... soliloqué-je.

– Accepter quoi ? demande Izy me faisant sursauter.

Je tourne la tête, elle se tient dans l’encadrement de la porte, un sourire aux lèvres.

– Le dîner que j’ai ce soir...

– Tu dînes ?

– Ça m’arrive, oui... ironisé-je.

– Non mais, ce que je veux dire c’est, tu dînes avec qui ?

– Keagan Hunter.

– Tu parles du Keagan Hunter qui joue aux Celtics ? Non... ricane-t-elle.

Voyant mon regard sérieux, son sourire s’efface immédiatement.

– Attends t’es sérieuse ? Tu dînes vraiment avec le mec qui pèse des millions et qui a tous les fans de sport à ses pieds ?

– Faut croire, et arrête, il ne pèse pas des millions.

Elle sort son portable et pianote dessus.

– Son salaire s’élève exactement à vingt millions de dollars pour la saison, soit un ratio d’un peu plus de deux millions par mois pendant huit mois, lance-t-elle en tournant l’écran vers moi.

– Oh la vache...

– Non mais attends, y a un truc que je ne pige pas... Comment tu le connais ?

– Ah mais je ne le connais pas... Enfin, pas vraiment ! Tu te souviens de la semaine dernière où t’es venue me chercher à l’hôpital ? commencé-je.

Elle acquiesce d’un signe de tête en attendant la suite.

– En fait, j’ai bien fait une crise de panique. Il se pourrait que le mec qui avait le nez qui pissait le sang et à qui j’ai tendu mon foulard, ce soit lui. Il se pourrait qu’il soit venu à ma conférence ce matin et il se pourrait aussi qu’il m’ait invitée à dîner ce soir et que j’ai dit oui.

– Dis-moi, ça fait beaucoup de « il se pourrait », se moque Izy.

– Il se pourrait aussi qu’il arrive dans un peu moins de dix minutes et que je sois encore en petite culotte, plaisanté-je.

– C’est un style... Sans déconner cougar, pourquoi il t’a invitée ?

– Pour me remercier.

– Te remercier ? Sérieusement ? Apo, tu lui as tapé dans l’œil !

– N’importe quoi ! On se connaît à peine ! m’exclamé-je en enfilant une tunique.

– En tout cas, profite, ce mec est canon !

– C’est juste un dîner, rien de plus.

– Ouais, t’as raison, juste un dîner, raille-t-elle avec un clin d’œil avant de sortir de mon dressing.

Je finis de m’habiller et peaufine ma tenue avec une paire de cuissardes à talons. Je pare mes lèvres de rouge carmin, souligne mes yeux d’un trait de crayon et lisse mes cheveux. Lorsque la sonnette de l’interphone retentit, je me précipite en bas pour répondre. Seulement, Izy a été bien plus rapide que moi. J’enfile mon manteau en quatrième vitesse, attrape mon sac à main et sors de l’appartement avant qu’elle n’ait eu le temps de le faire monter.

Arrivée dans le hall, je stoppe net ma course et observe mon reflet dans le miroir. Tunique, bottes noires, style sobre mais classe, parfait pour une soirée au restaurant. Je ferme mon manteau et noue mon carré de soie. Mon regard se dirige vers le trottoir. Mon cœur se met à battre un peu plus fort.

Je sors de l’immeuble, le plus naturellement possible. Mes mains tremblent légèrement et j’ai l’impression de suffoquer. Simplement vêtu d’un jean sombre, d’une chemise, d’un blouson en cuir et d’une casquette, il m’adresse un sourire resplendissant. La visière cache ses yeux azur qui m’ont perturbée à la minute même où ils ont croisé les miens.

– Bonsoir... me salue-t-il de sa voix rocailleuse.

– Pile à l’heure, noté-je approbatrice.

– Toujours, tout sportif qui se respecte se doit d’être ponctuel ! plaisante-t-il.

Adossé à une moto, il se redresse pour me tendre un casque.

– C’est votre véhicule ?

– Un problème ?

– Non c’est que... je n’ai jamais fait de moto de ma vie. Et pourtant mon ex est militaire.

Mais qu’est-ce qui me prend ? Toute fille normalement constituée sait qu’on ne parle pas de son ex à un rendez-vous. Je perds totalement les pédales et ça m’effraie. Cela ne m’arrive jamais. Je gère tout, de ma psyché à mon corps.

– Quel est le rapport ? demande-t-il curieux.

– Aucun, oubliez ce que je viens de dire, répliqué-je en attrapant le casque avec un rire gêné.

Je l’enfile rapidement pour cacher ma confusion autant que possible. Il s’approche de moi et règle la sangle. Puis, il s’empare du sien et enjambe la moto. Zut, je n’avais pas réalisé que nous balader ainsi impliquait que je monte derrière lui. Je me félicite intérieurement de ne pas avoir opté pour une robe. J’aurais eu l’air de quoi, moi, mère de famille, à cheval sur la moto d’un sportif millionnaire et les fesses presque à l’air ?

Mon cerveau déraile totalement, c’est mauvais signe. Je suis, d’ordinaire, une fille sensée et raisonnée, mais en sa compagnie j’ai l’impression de perdre toute notion de contrôle de soi. Ce qui est de mauvais augure quand on pense que je le connais depuis à peine quelques heures. Avoir fréquenté la même fac ne fait pas de nous des amis, il me reste bien trop à découvrir sur lui.

Je chevauche à mon tour la moto et me presse dans son dos. Je tremble légèrement, sans savoir si c'est à cause de la température ou de son contact. L'odeur de cuir et de camphre me parvient. J'ai la frousse mais je n'ai pas vraiment le choix.

– Ne vous inquiétez pas, le trajet sera assez court, nous n'allons pas loin, m'assure-t-il avant de démarrer le moteur.

J'enserme sa taille de mes bras et me plaque contre lui, mon sac à main en bandoulière. Le cuir froid de sa veste contre ma joue m'arrache un léger frisson. Il presse une main au-dessus des miennes pour m'indiquer de bien le serrer. Le contraste de chaleur provoque un léger picotement qui remonte de mon bras jusqu'à la base de mon cou en nouant mon estomac. Il enfle ses gants puis se met en route. Je serre les jambes autour de ses cuisses, geste purement sécuritaire, qui prend, avec lui une connotation bien plus sexuelle. Je rougis sous ma visière, prise tout à coup d'une bouffée de chaleur.

Le vent glisse sur nous tandis que nous nous faufile entre les voitures qui parcourent les rues de Boston. J'ai cette sensation en moi, celle de liberté, que je n'éprouve que rarement. Je ne peux m'empêcher de sourire. Tout simplement parce que, je me sens bien et que ça ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Notre proximité naissante devrait me déranger. Ce n'est pas commun d'avoir un contact si rapproché avec un quasi-inconnu. Pourtant, c'est plutôt l'inverse. Il y a cette connexion inexplicable qui s'installe, une complicité instinctive.

Une quinzaine de minutes plus tard, il gare sa moto entre deux voitures. Je prends appui sur ses épaules. D'un geste habile et souple, je glisse comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Il descend de son bolide à son tour tandis que je retire le casque et secoue mes cheveux pour leur redonner une forme un peu plus convenable. J'observe mon reflet dans la glace d'une devanture de magasin, histoire de vérifier que je ressemble toujours à quelque chose. Je prends discrètement soin de placer une mèche pour cacher le centimètre à nu.

– Ne vous inquiétez pas, vous êtes toujours aussi jolie.

Ma main qui replaçait mes cheveux quelques secondes avant s'arrête. Si nous n'étions pas dans une rue si peu éclairée, il m'aurait vue rougir. Il dit ça avec une telle décontraction qu'il déstabiliserait même une funambule sur son fil.

– Avec les cheveux en bataille, la marque du casque sur le menton et emmitouflée jusqu'au cou, c'est vrai que je suis digne d'une gravure de mode, ironisé-je en rougissant, mal à l'aise sous l'effet de son compliment.

Il rit et répond :

– Moi j'ai trouvé la solution, plaisante-t-il en enfilant une casquette.

– Je devrais vous la piquer ! m'amuse-je.

– Alors je devrais vous tuer... me menace-t-il en souriant. Venez c'est par là, un peu plus loin, me dit-il en indiquant du menton la rue à droite.

Nous marchons en silence l'un à côté de l'autre, comme si c'était la chose la plus évidente du monde. La situation est curieuse. J'ignore pourquoi il m'a donné rendez-vous. Après tout, un simple « merci » et un café après le travail ou un autre jour aurait suffi. Nous aurions aussi pu en rester là.

Et j'ai accepté, sans même hésiter un bref instant. Mais il a ce quelque chose dans le regard qui m'intrigue et j'ai envie de savoir ce qui se cache derrière ce mec surdimensionné en tout point. La plupart des hommes ne laissent paraître que ce qui les arrange. Dans son cas, je suis persuadée qu'il y a beaucoup plus que ce physique de titan.

Devant le restaurant, il tire la porte et me laisse le devancer d'un geste galant. À première vue, ce lieu n'a rien d'un restaurant japonais. Rien de surprenant étant donné que nous sommes dans le quartier italien de Boston.

– Vous ne m'aviez pas parlé d'un restaurant japonais ? demandé-je intriguée.

– Euh, si... répond-il en passant une main nerveuse dans ses cheveux, petit changement de programme.

Un serveur nous accueille et nous guide vers une table en retrait. Il n'a toujours pas ôté la casquette qu'il a vissée sur sa tête. Le serveur tire ma chaise pour m'aider à prendre place tandis que mon cavalier s'installe face à moi.

L'ambiance est chaleureuse et intimiste. L'endroit est assez petit et doit disposer d'à peine plus de cinquante couverts. Il est quasi désert. Un piano est situé dans un coin de la pièce. Les murs en briques donnent de la chaleur et rappellent l'authenticité. Ce n'est pas le genre de restaurant que je l'imaginais fréquenter.

– L'endroit vous plaît ?

– Oui, c'est très joli... Donc... Ce changement de programme ? le taquiné-je.

Il est dos à la porte et a enfin ôté sa casquette. Son visage, malgré les traces de l'hématome, dégage quelque chose de doux et fort à la fois. Il est rasé de frais et ses cheveux, d'un blond clair et un peu trop longs, lui tombent sur le front. Ses iris bleu Caraïbes se figent dans les miens. Je me demande à quoi il pense, là, en cet instant précis. Lui aussi sonde mes pensées.

Le serveur interrompt notre conversation silencieuse et nous apporte deux cartes. J'attrape mes lunettes et les pose sur mon nez. Tandis que j'étudie le menu, il explique :

– Je ne suis pas fan des endroits bondés. Tout le monde pense qu'être célèbre c'est génial, moi j'ai horreur de ça... grimace-t-il.

Je l'observe par-dessus mon menu. Cet homme est déroutant. Aux antipodes de ce que l'on pourrait penser de lui. Comme quoi, il ne faut pas se fier à ce qu'on dit sur Internet, les millions ne font pas l'homme. Au moins une chose sur laquelle nous sommes d'accord, c'est un bon point.

– Je comprends mieux la casquette...

- Ce n’est pas juste une astuce beauté, dit-il en référence à l’échange que nous avons eu plus tôt. Moins on me reconnaît, mieux je me porte. J’aime pouvoir vivre comme tout le monde. Là d’où je viens, soit l’argent manque, soit il est sale. Dans tous les cas, il n’est pas bien vu.
- Et vous venez d’où, au juste ?
- De la banlieue de Chicago.
- J’imagine que c’est votre métier qui vous a poussé à venir ici ?
- Oui, l’offre des Celtics, c’est pour moi une chance en or. Mais ne vous y méprenez pas, ce n’est pas parce que je suis sportif que je n’ai rien dans le crâne... plaisante-t-il.
- Loin de moi cette idée, me moqué-je.

Le serveur s’approche, coupant court à la conversation. Je commande un plat de raviolis au pesto rouge, parmesan et tomates fraîches, lui des spaghetti *alle vongole*. Lorsque l’employé s’éloigne, il me dévisage en souriant.

- C’est drôle, je ne vous imaginais pas comme ça...
- Comment ?
- Impromptue, drôle...

Je rougis légèrement tandis qu’on nous apporte le vin. Suivant les usages, Keagan est servi en premier, goûte le vin puis incline la tête, appréciant les nuances fruitées de la boisson ocre. Après un signe d’approbation, le serveur me verse un verre. Je ne me fais pas prier et trempe mes lèvres à mon tour, savourant le nectar à la fois frais et sucré en le faisant rouler doucement sur ma langue.

- Je peux vous poser une question ? demandé-je après avoir avalé la première gorgée.
- Bien entendu.
- D’où vient votre prénom ?
- C’est un dérivé d’un prénom irlandais. Ma mère a toujours adoré ce pays et elle a rencontré mon père lors d’un voyage là-bas. Il est irlandais. Du coup, elle m’a donné un prénom avec des sonorités irlandaises. Il paraît que les Keagan sont des hommes virils et imposants, qui savent ce qu’ils veulent. Il faut croire que certains prénoms définissent qui nous sommes...

La mention de l’Irlande me renvoie une très brève seconde vers le type de speed dating... « Quand je m’énerve, je prends un accent irlandais immonde, bien que je n’aie jamais vécu là-bas », m’avait-il précisé. J’écarte rapidement ce souvenir, me concentrant sur l’instant présent et le beau blond qui me fait face.

- Au moins le vôtre ne fait pas vieillot, dis-je en prenant une lampée de vin. Quand je suis née, ma mère s’est mis en tête de faire honneur à mes origines françaises. Du coup, je me retrouve avec un prénom sorti tout droit d’un manuel d’histoire, je ris détendue.

Le serveur nous apporte nos assiettes et nous mangeons tout en poursuivant la discussion. J’apprends notamment qu’il a étudié la littérature en plus de ses années dans l’équipe de basket. Je me garde bien de lui préciser que nous venons de la même faculté, c’est déjà assez troublant de me dire que nous nous sommes peut-être déjà croisés, mais que son visage m’est pourtant inconnu.

– Pourquoi la littérature ? m'intéressé-je.

– Pourquoi pas ? Je veux dire, j'ai toujours aimé lire. Et je suis conscient que je ne jouerai pas au basket toute ma vie. Alors j'avais besoin d'une porte de sortie. Et vous ? La psychologie ? demande-t-il avec un sourire.

Un instant, j'ai une impression de déjà-vu. Un courant d'air se fait sentir dans mon dos, je tremble légèrement. Puis mes yeux se posent sur son sourire, l'ardoise s'efface, il n'existe plus que ces charmantes fossettes qui se creusent et ce regard...

– Oui. C'est une sorte de vocation, même si je ne me suis spécialisée qu'en dernière année. J'ai toujours aimé aider les autres... mais j'ai vraiment appris avec l'armée. Ces années ont été sans doute les plus enrichissantes. Notamment les six mois de mission au Chili, après un tremblement de terre.

– Alors, vous avez fait partie de l'armée ?

– En tant que consultante seulement. Les uniformes et moi n'avons jamais fait bon ménage, plaisanté-je. Non pas que je déteste ça... Je n'ai aucun problème avec ça. Je les trouve même sexy parfois, mais... (Je réalise soudain que je m'égare et rougis.) J'ai formé les soldats à gérer leur stress, maîtriser leur instinct de survie... expliqué-je en reprenant un semblant de sérieux.

Il ne se défait pas de cet air bienveillant, un sourire complice aux lèvres. Je le sens étaler ses longues jambes sous la table et n'ose plus bouger d'un pouce. Pourtant, je suis à l'aise. Tandis que nous dînons, je passe la demi-heure suivante à lui expliquer ce que j'ai mis en place au sein de l'unité pour pouvoir suivre la compagnie.

– Donc vous êtes partie à l'étranger pour assister les soldats ?

– En quelque sorte. Je les aidais plus à maîtriser leurs instincts. Le but était qu'ils aient le maximum de cartes en main pour gérer une situation compliquée sans paniquer. Il faut bien les endurcir un peu ces gaillards. Les hommes sont tous des bébés, dédramatisé-je un peu.

– Vous sous-entendez que je suis un bébé ? demande-t-il l'air malicieux en portant le verre de vin à ses lèvres.

Je décroise mes jambes et rencontre une des siennes sous la table. Une décharge part de mon pied et remonte lentement le long de ma colonne vertébrale. Je me redresse pour reprendre un peu de contenance. Je ne sais pas si c'est l'alcool, mais je meurs de chaud tout à coup. Je passe une main dans mes cheveux pour les dégager de ma nuque et les placer sur mon épaule.

– Non. Mais j'en ai vu plus d'un pris de remords après avoir laissé une personne dans des décombres car ils étaient dans l'incapacité de faire quoi que ce soit pour la sauver, ou pire, donner sa ration de bouffe à un gosse pour qu'il puisse manger à sa faim. Aussi dévoués sont-ils à leur pays, ils restent des hommes avec un cœur pour la plupart. Car certains se forgent une carapace, un monde où la douleur n'existe pas. Alors qu'au final, c'est normal de souffrir, ça fait partie de la vie. Un peu comme la mort.

Il m'écoute, pose des questions, il semble vraiment s'intéresser à ce que je lui raconte. Pour une

fois, je me sens juste moi-même, comme si le reste autour n’existait pas. Comme si nous étions seuls au monde.

– Nous ne réagissons pas tous de la même façon à la mort de quelqu’un, complète-t-il.

– C’est vrai. Quand mes parents sont morts, j’ai fui. Certains se retranchent derrière une armure. Sauf que quand l’armure explose ça engendre souvent des dommages collatéraux.

C’est tellement étrange, tout paraît si... facile avec lui. Je n’aurais jamais parlé de mes parents si cela n’avait pas été le cas. Je pose doucement mes couverts dans l’assiette et m’essuie la bouche délicatement. Le vin me monte un peu à la tête.

– Souhaitez-vous un dessert ? nous propose le serveur en débarrassant nos assiettes.

J’observe Keagan, qui me lance un regard complice. Cet homme est surprenant. Plein de contradictions. Je dois avouer que c’est plutôt séduisant. *Il* est séduisant. Ses yeux, son sourire, ses larges épaules sous le tissu tendu de sa chemise à carreaux bleu et rouge...

– On partage ?

– OK, mais surprenez-moi ! je ris.

– Bien, alors ce sera le tiramisu à la framboise, s’il vous plaît. Avec deux cuillères.

– Jusque-là, rien d’original, ironisé-je.

– Vous verrez quand vous aurez goûté.

Quelques minutes plus tard, le serveur dépose sur la table une assiette comprenant une généreuse part et deux couverts. Je saisis l’un d’entre eux et le plonge dans la pâtisserie sans aucun scrupule. Je glisse une grosse cuillerée dans ma bouche et fais rouler la crème sous ma langue. L’accord est parfait, le sucre, le café, le fruit... Paupières closes, je me délecte du goût sublime sur mes papilles. Je n’ai jamais rien mangé de pareil.

– Délicieux, pas vrai ?

J’ouvre les yeux, un sourire aux lèvres.

– Maintenant, essayez de boire une gorgée de vin avec...

Je hoche la tête avant de prendre une seconde bouchée, accompagnée de vin, tandis qu’il se sert à son tour. Le mélange est merveilleux. Les notes fruitées du vin et du sucre se mêlent. En trois coups de cuillère, le dessert est terminé. Ma tête tourne légèrement sous l’effet de l’alcool et j’ai chaud. Pour cause, j’ai bu deux fois plus que lui.

Keagan insiste pour payer l’addition, je le laisse faire sans vraiment lutter. Tandis qu’il règle, je sors prendre l’air. Les mains dans les poches, j’inspire profondément, faisant entrer l’air froid dans mes poumons pour contenir l’ivresse qui s’installe en moi doucement. C’est étrange cette sensation que l’on a parfois. Ça fait longtemps que je ne m’étais pas sentie aussi naturelle en compagnie d’un homme, en particulier dans un endroit public.

Lorsqu'il me rejoint, nous nous mettons en marche pour rejoindre la moto. Aucun de nous ne pipe mots tandis que nous reprenons la route. De retour devant mon immeuble, il se gare juste devant la porte du hall. Une pointe de regret me pince l'estomac à l'idée que notre soirée se termine déjà. Je descends de l'engin d'un geste beaucoup moins assuré qu'à l'aller. Je perds légèrement l'équilibre au moment de poser le pied à terre. Il m'attrape le bras et s'empresse d'enjamber la moto à son tour pour me retenir.

Je retire le casque. Il passe délicatement une main sur ma joue afin de replacer une mèche folle derrière mon oreille. J'ai l'impression d'avoir déjà expérimenté cette caresse. Comme si ce geste n'était pas le premier. Comme s'il était l'écho de quelque chose de connu. Ses yeux accrochent les miens, tandis qu'il me sourit.

- Je crois que j'ai trop bu, chuchoté-je.
- C'est probable...
- Vous n'avez presque rien bu.
- Jamais plus d'un verre...
- Vous auriez pu me prévenir... confessé-je tout bas.
- Pourquoi chuchotez-vous ? Nous sommes seuls.
- Je ne sais pas, répondis-je plus fort.

Il rit et mes joues s'empourprent. Ce gars me plaît. Avec lui, je me sens bien. Je ne suis plus la fille qui a peur de la foule, qui craint que son instinct prenne le contrôle. Je ne suis plus celle qui subit des crises d'angoisses dès qu'on la bouscule, je suis simplement moi. Et j'ai l'impression que ça fait une éternité que ça ne m'est pas arrivé.

- Le restaurant vous a plu ?
- C'était parfait, merci. Bon et bien, je... euh... Merci, répété-je tout à coup gênée ne sachant pas trop comment conclure ce rendez-vous.

Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur sa joue. Je tourne les talons et ouvre la porte de l'immeuble, en songeant que ceci n'était sûrement qu'une parenthèse.

- J'aimerais vous revoir, lâche-t-il tout à coup, me coupant dans mon élan.

Je lâche la porte et me tourne vers lui. Mon cœur danse le tango tandis que mon esprit s'acharne à m'envoyer des signaux d'alerte. Je ne suis pas lucide et pourtant c'est comme si une part de moi entrevoyait la lumière au bout du tunnel. Je ne sais pas si c'est le vin, mais j'ai l'impression d'entendre chacune de mes pulsations résonner dans mes oreilles au rythme de mes pas vers lui.

- Je... je ne sais pas. Ma vie est compliquée et je...
- La soirée était sympa, non ?
- Oui mais...
- Je ne vous demande pas en mariage, simplement un deuxième rancard, se moque-t-il.

J'exhale bruyamment et un sourire s'esquisse sur mes lèvres malgré moi.

– Vous savez, ma vie n’est pas simple non plus. J’ai peu de temps pour moi, je m’entraîne environ six à sept heures par jour, j’ai trois voire quatre matches par semaine. Mais je pense, que quand la vie met sur votre chemin une femme comme vous, il serait dommage de ne pas en apprendre davantage sur elle... tente-t-il dans un dernier élan.

Il a raison. Rien ne nous empêche de nous fréquenter, à part... nous. Et je dois avouer que cette soirée est l’une des meilleures que j’ai passées en compagnie d’un homme depuis des mois.

Parfois dans la vie, il faut savoir prendre des risques, sortir de sa zone de confort. La routine est quelque chose de douillet mais elle est faite pour être bousculée de temps en temps. Alors, avant de changer d’avis, je réponds audacieuse :

– Dans ce cas, vous avez mon numéro, servez-vous-en !

Puis j’entre dans le hall pour de bon, sans prendre la peine de me retourner. La vie est pleine de surprises et le moins que l’on puisse dire, c’est que Keagan Hunter en est une de taille.

8. L'effet de surprise

Keagan

Ça fait trois semaines et pourtant j'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée. Vingt et un jours que je n'ai pas mis un pied sur le parquet. Je joue au basket depuis mes treize ans, je m'entraîne tous les jours depuis plus de dix ans. Et mes courses quotidiennes n'ont pas suffi à m'épuiser, encore moins à me changer les idées.

Il est à peine sept heures lorsque j'arrive à la salle. J'ai obtenu le feu vert hier et j'ai dormi difficilement, trop impatient de toucher une balle à nouveau. Je crois qu'avec le temps, le basket est devenu comme une drogue pour moi.

J'allume les lumières et commence l'échauffement en écoutant « Hit the Ground Running » d'Alice Merton. Hors de question de me blesser, je ne passerai pas une minute de plus sur le banc. Voir mes coéquipiers jouer sans moi a été la pire punition due à ma blessure. J'aurais donné n'importe quoi pour aller sur le terrain avec eux et me défoncer.

– Déjà là ?

Je me retourne surpris de trouver quelqu'un à cette heure-ci. Le coach Stevens se tient derrière moi, encore vêtu de son manteau.

– Oui coach, je ne pouvais pas attendre une journée de plus.

– Fais attention à toi, il ne faudrait pas que tu t'amoches à nouveau.

– Je n'y compte pas.

– Tant mieux. Je vais dans mon bureau, quand il sera là, dis à Jackson de venir me voir, tu veux ?

Je hoche la tête avant de reprendre mes mouvements. Seules mes chaussures crissent sur le parquet. Dans cette salle vide, il n'y a que moi et le bruit de la balle qui rebondit encore et encore sur les planches. Je ne vois pas le temps passer. Je suis seul dans mon monde, concentré sur chacun de mes gestes.

Lorsque Jackson se pointe, je lui indique que le coach l'attend dans son bureau. J'en profite pour regarder mon téléphone. Toujours aucune nouvelle. J'ai mis du temps avant de lui envoyer un message. Je ne sais pas pourquoi. La soirée que nous avons passée ensemble était tellement troublante. J'avais l'impression de la connaître depuis des années – le vouvoiement en plus. Elle est fascinante, étonnante, drôle et sublime. J'ai cru que j'allais fondre sur place lorsque je l'ai vue sortir de ce hall, la démarche assurée. Cette femme en impose, juste par ce qui émane d'elle. Elle est bien loin de celles que je fréquente habituellement, plus préoccupées par l'image qu'elles renvoient ou par l'intérêt que représente ma célébrité. La dernière en date, Selena, n'était pas une décérébrée,

mais on ne peut pas dire non plus que nous avons beaucoup discuté.

Alors quand elle a accepté de me revoir, j'ai paniqué. Le comble pour un grand gaillard comme moi. *Qu'est-ce qu'une femme comme elle aurait à faire avec moi ?* C'est la première fois de ma vie que j'envisage de ne pas être à la hauteur de quelqu'un.

Je ne sais pas trop dans quoi je mets les pieds, mais il m'est impossible de ne pas en apprendre plus sur elle.

Le plus troublant je crois, c'est cette sensation. Celle qui m'a envahie à l'instant où j'ai caressé sa joue. Ce picotement familier sous la pulpe de mes doigts, cette impression de déjà-vu, comme si ce geste n'était pas le premier... Je n'ai pas cessé de tourner la question dans tous les sens, je n'arrive pas à savoir d'où est-ce qu'elle vient. Je suis sûr de n'être jamais sortie avec elle, encore plus de ne l'avoir jamais vue. Je me le serais rappelé. Elle n'est pas le genre qu'on oublie facilement, au contraire...

Ses yeux de chat, ses lèvres carmin qui appellent aux baisers, ce sourire ravageur, sa démarche féline et souple, ses gestes naturellement gracieux... Tout m'obsède, à tel point, que je ne peux pas ne pas essayer de la revoir.

Mais ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est son absence de réponse. J'ai envisagé dix mille raisons à ça. Aucune d'entre elles ne m'est apparue comme acceptable. Je ne suis pas du genre à lâcher le morceau...

– Hey Hunt ! Mec, ça fait plaisir de te voir en tenue ! lance Joe derrière moi.

Après une accolade, il file se changer dans les vestiaires avant de me rejoindre.

– Tu sais que c'est l'anniversaire de Logan dans trois semaines ?

– Crois-moi je ne suis pas près de l'oublier, il m'en parle presque tous les jours.

– Justement, je pense que ce serait sympa de le fêter avec toute l'équipe.

– C'est une super idée, acquiescé-je en lui lançant le ballon.

– On pourrait privatiser un bar pour l'occasion, non ? propose-t-il en le réceptionnant, avant d'aller marquer.

– Excellente idée !

Le coach siffle pour nous rassembler. Il fait souvent ça les veilles de match. Il nous donne nos plans d'entraînement en fonction de l'équipe que nous affrontons. Demain, nous rencontrons les Hawks, une des plus grosses équipes de la saison. L'homme à abattre est leur pivot. Je vais donc devoir faire en sorte que Joe puisse toucher l'arceau, avec malice et tactique.

De ce fait, Stevens nous demande de mettre en place des systèmes basés sur les *pick-and-roll* et les *catch-and-shoot*. Mon rôle va être de marquer, d'actionner la gâchette, tandis que Joe me dégagera le terrain. Il ne reste plus qu'à espérer que l'adresse soit au rendez-vous.

Je passe la moitié de la session à m'entraîner sur les tirs à mi et longue distance. Le coach me force aussi à travailler mes passes à Jackson. Mais je ne sais pas, je le sens pas. Il y a quelque chose de pas clair. Ce mec n'est pas bon. Il se la raconte, il n'a pas l'esprit d'équipe, pourtant Stevens le fait jouer de plus en plus.

La semaine dernière, alors que je venais à la salle de musculation, je les ai vus discuter ensemble dans son bureau. Leur conversation semblait houleuse, mais je ne suis pas resté écouter aux portes, ce n'est pas mon genre. J'espère secrètement qu'ils négocient un départ avancé pour Jackson, car ce mec me tape sur le système.

L'entraînement touche à sa fin et je n'aspire qu'à peu de chose, une bonne douche, un bon plat et dormir. Il est trois heures de l'après-midi et je dois maîtriser mon temps de sommeil, sinon, je serai levé avant le soleil et je vais encore tourner en rond dans mon appartement.

J'essuie mon front à l'aide de ma serviette et récupère mon téléphone. Je déverrouille machinalement l'écran. La pastille près de l'icône des messages fait battre mon cœur un peu plus fort. Lorsque je vois le prénom d'Elin s'afficher derrière le message, je ne peux empêcher une pointe de déception de s'emparer de moi.

[Tu passes nous voir ce week-end ?]

Ma mère et ma sœur vivent dans un pavillon dans la banlieue de Boston. J'ai acheté une petite maison de ville avec un bout de jardin dans un quartier tranquille. Ma mère a investi l'argent de notre semblant de propriété à Chicago dedans, refusant totalement que je paie la totalité du prix. Mais notre ancienne habitation était tellement ancienne, vétuste et le quartier tellement malfamé que le prix qu'elle en a tiré est bien loin de celui de sa demeure actuelle. Pour moi, le plus important était qu'elles soient bien installées, peu importe le prix.

[Je passe manger dimanche midi.]

[Je préviens maman ! Tu me manques.]

Ma sœur et moi avons toujours été proches. Nous avons sept ans de différence, mais j'ai toujours eu cet instinct protecteur envers elle. Je m'occupais d'elle lorsque ma mère travaillait, j'allais la chercher à l'école presque tous les soirs, je lui remontais les bretelles quand elle faisait des conneries. Malgré moi, je crois que j'ai rempli le rôle du père que nous n'avons pas eu.

D'ailleurs je ne lui ai toujours pas dit qu'il avait tenté de reprendre contact avec moi. Comme si j'en avais quelque chose à foutre de lui. Depuis son appel, il y a deux mois, je n'ai pas de nouvelles. Mais je sais que même si je l'ai envoyé bouler, il ne va sûrement pas lâcher l'affaire. C'est un homme à problèmes. Il nous a laissés dans une merde noire, criblé de dettes, que ma mère a dû éponger quand j'avais à peine dix ans. Et encore elle n'a pas pu tout payer. Depuis, j'ai cultivé une sorte de haine envers cet homme, car non seulement il a fait souffrir ma mère, mais à cause de lui Elin n'a pas eu de père. Depuis lui, je ne l'ai plus vu avec un homme, c'est comme si son ex avait brisé quelque chose en elle.

Je dépose mon téléphone dans mon casier, retire mes fringues et file sous la douche. Je prends le temps de laisser l'eau chaude détendre mes muscles, très sollicités aujourd'hui. En sortant, je sèche ma peau et enduis mon corps de gel à base d'aloe vera et de camphre pour les aider à récupérer plus vite.

J'enfile un jogging et rentre chez moi. Je ne prends jamais ma moto pour venir à la salle, je préfère la marche. Le vent glacé cingle mes joues. Nous sommes au mois de février et une vague de froid sévit sur Boston depuis quelques jours. Les températures restent négatives et le soleil peine à percer. Lorsque j'arrive, je suis heureux de retrouver la chaleur de mon appartement.

Je dépose mes affaires dans la buanderie près de l'entrée et lance une machine. Je me laisse tomber sur le canapé et allume la télé, plus par habitude que par intérêt. Quand on vit seul comme moi, la télévision devient une sorte de compagnie peu encombrante. La plupart de mes coéquipiers sont soit en couple, soit en collocation. Moi, je préfère ma tranquillité.

Je fais un tour sur les réseaux sociaux. Je suis peu présent, je ne suis pas fan de la surmédiatisation des sportifs. Je m'en tiens au strict minimum et ça me va plutôt bien. Le NBA All-Star Game se déroule dans deux semaines et les supporters ne cessent de me demander si je ne suis pas trop stressé de ne pas avoir pu m'entraîner pendant trois semaines. Ils ne se doutent pas que ce n'est pas une question d'entraînement, mais aussi une question de feeling. Parfois, certains soirs, l'adresse n'est pas là et on n'y peut rien. On a beau le vouloir très fort, les paniers ne rentrent pas.

Je me prépare une grande assiette de pâtes au saumon et les déguste devant les informations locales. Après le repas, je mate une rediffusion d'un match des Lakers qui jouent dans une autre conférence que la nôtre. Au bout de quelques minutes, la fatigue de l'entraînement se fait sentir et s'empare de mon corps. Je ferme les yeux, juste une seconde, et glisse dans un profond sommeil.

Un bruit bizarre me sort de ma léthargie. Lorsque j'émerge enfin, je me rends compte que c'est mon téléphone. J'attrape mon portable et allume l'écran en plissant les yeux sous la luminosité. Il est vingt-deux heures passées, j'ai dormi tout le reste de l'après-midi.

J'appuie sur l'icône et constate avec étonnement qu'il s'agit d'un numéro non enregistré dans mon téléphone.

[Je suis désolée, je viens de finir
de corriger mes copies, j'ai cru ne jamais finir,
ma tête va exploser... Apolline]

Je comprends mieux...

[En fait c'est toi la prof ?
(Tu permets que je te tutoie ?)]

[(Bien sûr.) Oui je suis prof à l'université
de Boston, j'enseigne pour des masters]

et j'ai eu la bonne idée de leur pondre
un sujet bien complexe comme partiel
de fin de semestre...]

Je souris bêtement. Cette fille est vraiment loin d'être banale, et surtout superoccupée. Je me redresse et allume la petite lampe près de mon canapé.

[Il est trop tard pour cette sortie ?
J'ai besoin de prendre l'air, mais tu es sûrement occupé.]

[Non, il n'est jamais trop tard...
Que veux-tu faire ?]

C'est étonnant comme nos conversations sont instinctives. À première vue, on pourrait penser que nous n'avons rien en commun. Pourtant, tout est naturel. Notre facilité à discuter de sujets basiques en est d'ailleurs la preuve la plus flagrante. C'est comme si nous nous connaissions depuis des lustres. Alors qu'en réalité, ça ne fait que quelques jours... Sa réponse met du temps à arriver. Mon cœur bat un peu plus fort et mes yeux sont rivés sur l'écran. Quand il s'éclaire enfin, ses mots m'arrachent un sourire. Ils reflètent tout ce que me plaît en elle.

[Surprends-moi !]

Je me lève d'un bond. Je n'ai pas besoin de réfléchir, je sais parfaitement ce que nous allons faire. J'ai cette idée depuis que nous nous sommes quittés l'autre soir.

[Habille-toi chaudement, je suis en bas
de ton immeuble dans 15 minutes.]

J'enfile un jean et un pull avant de me précipiter dehors, le portable collé à l'oreille.

- Log' c'est moi, tu penses que tu pourrais me passer tes clés ?
- Pour quoi faire ? demande-t-il curieux.
- T'occupe.
- OK... se résigne-t-il, sachant pertinemment qu'il n'en saura pas plus.
- Je suis à ton appartement dans cinq minutes, précisé-je avant de raccrocher.

Cinq minutes plus tard, je suis arrivé à destination. Je sonne et récupère les clés en vitesse. Il n'a pas eu besoin de précision, il savait quel trousseau il me fallait. Je le glisse dans ma poche de blouson, le remercie et reprends la route.

Il est presque vingt-trois heures lorsque je me gare en bas de chez elle. Mon cœur tambourine dans ma poitrine dès que je vois la lumière du hall s'allumer. Une vague de chaleur s'empare de moi. J'ai l'impression d'avoir quinze ans. Je suis réellement heureux de la revoir. Elle sort, un sourire resplendissant accroché aux lèvres. Elle attrape le casque que je lui tends sans l'ombre d'une hésitation, ni poser aucune question et se hisse habilement derrière moi. Ses bras ensèrent ma taille.

Mon ventre se contracte sous le cuir de mon blouson. Nos peaux se sont pas encore en contact pourtant la mienne ne réclame que ça. Je meurs d'envie de sentir l'effet de ses mains sur mes abdominaux. Je pose une main sur les siennes, les plaquant davantage et m'assurant qu'elle est bien accrochée. Elle me donne envie de la protéger. Ses cuisses enserrant ma taille et me coupent le souffle. J'inspire profondément pour réprimer le désir qui commence à poindre en moi. Je pose mes doigts sur les poignées du guidon et nous prenons la route en direction de notre destination.

Lorsque nous arrivons à notre point de chute, elle retire le casque et secoue la tête d'un geste gracieux pour replacer ses cheveux. Elle observe avec curiosité le bâtiment, puis se tourne vers moi, l'air malicieux.

– Tu m'emmènes vraiment à ton travail ?

– Tu m'as demandé de te surprendre, viens... l'invité-je en lui tendant la main.

Elle l'attrape, et se laisse guider. Je serre ses doigts dans les miens et son contact me procure un bien-être instantané. La familiarité des gestes, l'aisance naturelle avec laquelle s'accordent nos deux corps est presque troublante.

Nous descendons l'escalier et filons au travers du dédale de couloirs que comporte le bâtiment. Je connais les lieux par cœur. Je sais que normalement nous n'avons pas le droit d'emmener des visiteurs, mais à cette heure, il n'y a plus personne mis à part le gardien. Je le connais bien, il n'en dira rien.

Avant d'entrer, je m'arrête et me tourne vers elle :

– Tu permets ? interrogé-je en désignant son foulard.

– Euh... Oui bien sûr.

– J'adore la matière, noté-je en dégageant ses cheveux pour dénouer son foulard.

Je retire son carré de soie et passe derrière elle pour le poser sur ses yeux.

– Fais-moi confiance... lui intimé-je en attrapant sa main.

– Je suis déjà seule avec toi, je n'ai plus vraiment le choix, ironise-t-elle, en rougissant légèrement. Je pourrais toujours m'enfuir mais quelque chose me dit que tu seras plus rapide que moi...

Je vois ses joues rosir. Sa bouche s'entrouvre légèrement. Je contemple avec appétit ses lèvres, rouges comme une fraise bien mûre. Un rouge carmin relève son teint d'ordinaire pâle, mais désormais bien plus coloré. La satisfaction de provoquer une telle réaction m'arrache un sourire. Cela signifie que mes mots ont un impact sur elle et je crois que c'est ce qui me plaît le plus. À cet instant, vulnérable, à ma merci, rose comme un coquelicot, elle est sublime.

Je la guide dans la salle et l'aide pour descendre les marches.

– Ne bouge pas, je reviens, dis-je en m'éloignant. Interdiction de toucher au foulard.

– OK, chef.

Je cours jusque dans les vestiaires. Par chance, je sais qu’il existe tout ce qu’il me faut dans la réserve. J’ai vérifié la semaine dernière avant de lui proposer de nous revoir, aujourd’hui. J’attrape l’équipement en espérant que ça va lui plaire. Je reviens rapidement près d’elle.

– Ça va ?

– Il fait froid mais ça va...

– Prête ?

– Prête ! lance-t-elle en riant.

J’actionne l’interrupteur, les projecteurs claquent un à un et illuminent la pièce. Je me moque en la voyant sursauter légèrement au premier. Je me glisse derrière elle et lui murmure en dénouant le foulard :

– Trois... deux... un...

Je retire le bout de tissu et guette sa réaction tandis qu’elle ouvre les yeux... Voir son regard s’agrandir signifie que j’ai réussi. J’ai gagné : c’est ça, l’effet de surprise.

9. Garder l'équilibre

Apolline

Mon sang claque sur mes tempes, au rythme effréné de mon cœur. J'ai l'impression qu'il menace de se faire la malle à tout moment. Je suis presque sûre que sans mon foulard, on peut voir à l'œil nu ma carotide s'agiter sous ma peau. Ça ne me ressemble pas d'agir sous une impulsion. Mais avec ces copies, j'avais la tête tellement pleine que j'avais besoin de m'aérer l'esprit. Seulement, si j'avais su que je m'apprêtais à être proche de la syncope, j'y aurais réfléchi à deux fois. Maintenant, il est trop tard, je ne peux plus faire machine arrière. Et puis, dans le fond je ne sais pas si j'en ai vraiment envie.

Sa compagnie est agréable. Tout paraît simple. Simple et extrêmement troublant. *Et si, il m'avait emmenée dans un endroit susceptible de me déclencher une crise ?* Cette question se plante comme une flèche dans mon thorax. Tout à coup, j'ai peur, alors que je n'avais pas pensé une seule seconde à ma phobie depuis l'instant où je suis montée sur sa moto.

Je l'entends se mouvoir derrière moi. Je distingue un cliquetis subtil avant de sursauter au bruit qui en découle. Il se moque de moi et s'approche doucement. Je sens sa présence et mon corps s'électrise. Je me répète mentalement qu'il faut que je garde le contrôle. Quoi qu'il arrive. Peu importe l'endroit où je me trouve. Je dois me maîtriser.

L'instant d'après, je perçois sa carrure imposante et la chaleur qui s'en dégage. Tout à coup, des images tout à fait inappropriées s'immiscent dans ma tête. Je l'imagine en sueur, dans l'idéal avec peu de vêtements. Je perçois les muscles bandés de ses bras et de ses épaules, dessine mentalement la ligne de ses abdominaux et de ses pectoraux. J'inspire profondément pour les rejeter. Pour une psy, je devrais me faire interner de penser à des choses aussi... tendancieuses.

Son odeur m'enveloppe quand il s'approche plus près. Il sent un mélange de camphre et de menthe. C'est troublant, j'ai l'impression d'avoir déjà senti ce parfum, sans savoir exactement où. Il caresse doucement une mèche de cheveux avant de dénouer le foulard qu'il m'a emprunté.

– Trois... deux... un... murmure sa voix grave à mon oreille.

Il fait glisser doucement le tissu tandis que j'ouvre les yeux. Je plisse les paupières pour m'adapter à la luminosité. Je m'attendais à tout sauf à ça. Et l'effet de surprise que provoque l'endroit m'arrache un sourire.

Une patinoire.

Et pas n'importe laquelle. Celle de Bruins, l'équipe de hockey de Boston. Je me sens toute petite dans cet endroit hors du commun et immense. Jamais je n'aurais pensé mettre les pieds dans un

endroit pareil, encore moins avec lui.

- C’est idiot, mais j’étais persuadé que ça te plairait.
- C’est immense, commenté-je époustouflée.

Il me contourne et me présente une paire de patins. Je fronce les sourcils.

Il veut vraiment me faire patiner ?

- Je ne connais pas ta pointure mais je pense que ça ira.
- Parce que tu penses que je vais aller là-dessus ?

Il opine du chef.

– Jamais. Si j’enfile ces machins, je risque de me briser la nuque. Ensuite une fois que je serai morte, tu devras cacher mon corps, ça fait vraiment mauvais genre, plaisanté-je à moitié sérieuse. Pas vraiment le rancard idéal.

- Parce que c’est un rancard ? sourit-il, comme si c’était la chose la plus importante à retenir.
- Je euh... eh bien...
- Tu as peur ?
- Clairement, oui !
- Et si pour une fois, tu faisais un truc fou ? Ça ne t’arrive pas souvent pas vrai ?

Je m’en doutais, il pense que je suis une petite fille rangée, bien sous tous rapports. La psy de base dont rien ne dépasse dans la vie. D’un seul coup, j’ai envie de tout lui balancer. Que j’ai dû me gérer seule à mes dix-huit ans, non pas par choix mais par obligation, que la folie m’a été retirée le jour où quelqu’un a voulu ma peau lors d’une alerte incendie et que cette idée m’obsède depuis sept longues années, que j’ai une fille de quatre ans que j’élève seule une semaine sur deux... Et que tout ça ne fait pas de moi un livre bien rangé malgré mon look de bibliothécaire.

- L’autre fois, au match, c’était une première, pas vrai... L’impulsion, insiste-t-il.
- Rien à voir. C’est... Tu sais quoi ? Laisse tomber. Donne-moi ces fichus patins.
- Tu es sûre que...
- Oui, oui ! le coupé-je en retirant mes bottes.

Ce n’est qu’une fois le pied à l’air que je me rends compte de mon erreur.

- Jolies chaussettes ! note-t-il en souriant.
- Ne te moque pas, s’il te plaît, pouffé-je.

Il ricane, faisant de son mieux pour ne pas se foutre de moi. Il est vrai que lorsque je me suis apprêtée, j’ai légèrement zappé que je portais des chaussettes roses avec des petits moutons et des cœurs. Mais ce n’est pas de ma faute, je ne pouvais pas prévoir que j’allais devoir retirer mes chaussures... Au moins elles auront eu le don de me détendre.

– L’avantage c’est que tu n’auras pas froid aux pieds, se moque-t-il en s’agenouillant devant moi.

Même à genou, il est presque aussi grand que moi, assise. Tandis qu’il commence à nouer mes patins, j’en profite pour observer ses trapèzes s’activer sous la laine de son pull. Le spectacle est plutôt plaisant, mais ce n’est rien comparé à celui qu’il m’offre en redressant la tête. Un sourire charmeur, un nez fin et droit, une barbe naissante, des lèvres charnues et surtout, un regard bleu azur qui lance mon cœur dans une folle épopée. Je n’ai jamais fait d’hypnose, mais je pense que ça doit s’y apparenter car je suis incapable de m’en détacher.

Il attrape mes mains et m’aide à me mettre debout. Ses paumes sont chaudes et rugueuses, les miennes, glacées, paraissent minuscules tout à coup. Il m’invite à le suivre et je marche tant bien que mal sur le sol en mousse qui entoure la patinoire. Il ouvre la porte et se lance sur la glace, fait un tour et revient vers moi.

– Viens c’est facile !

– Tu parles, je suis sûre que tu es né avec des patins aux pieds. Ce qui n’est clairement pas mon cas.

– Non, mais c’est une des rares choses que mon père m’a apprises avant de se casser, lâche-t-il légèrement amer.

Je comprends mieux d’où vient sa maturité. On dit souvent que les hommes mûrissent moins vite que les femmes. C’est vrai la plupart du temps. Je l’ai constaté plus d’une fois en thérapie. Les femmes soldats, notamment, gèrent mieux leur stress que les hommes. La plupart d’entre eux s’imaginent la guerre comme une sorte de mélange en jeu vidéo et de Quentin Tarantino, mais quand ils arrivent sur le terrain, c’est différent. Certains rentrent grandis, d’autres en reviennent changés à jamais, traumatisés par les horreurs de la mort au combat ou sous le poids de la nature. La figure du père est essentielle dans la vie d’un garçon, notamment pour construire l’homme qu’il sera plus tard. Quand on manque de cette figure, ou qu’elle est peu présente, l’individu s’oblige de lui-même à prendre une place différente dans la famille, celle du chef. C’est comme chez les loups, si le mâle dominant meurt, le rapport de force se fait et un autre prend sa place.

Sans chercher à en savoir davantage, je pose un premier pied sur la surface glacée, puis un second et écarte les bras pour tenter de garder l’équilibre. On serait tenté de croire que la pratique du yoga est un atout sauf que je n’en ai aucunement l’impression. Lors des séances, on nous apprend à ancrer nos pieds dans le sol, détacher le corps de l’esprit. Or actuellement, c’est plutôt l’inverse qui se passe, mon corps est raide, mon esprit encombré.

Il attrape mes mains et je manque de perdre l’équilibre. Ses bras enserrant immédiatement ma taille pour m’empêcher de tomber. Je pouffe de rire devant tant de gaucherie. D’ordinaire, je suis plutôt du genre habile, mais là j’ai l’impression d’être une savonnette dans une douche.

– On va commencer doucement, m’incite-t-il. Un pied après l’autre.

Je tente de suivre son conseil, sauf que l’un part dans un sens, l’autre à son opposé. En un éclair je

me retrouve à faire le grand écart, sans y avoir été préparée. Je remercie intérieurement mes années de pratique de yoga qui m'ont assouplie. Heureusement, Keagan a beaucoup de réflexes. Il passe rapidement ses bras sous mes aisselles pour m'éviter la chute. Je me retrouve la joue plaquée contre son torse chaud, le cœur battant à tout rompre.

– Allez, essaie à nouveau, tends tes jambes, me conseille-t-il en m'aidant à me redresser.

Je suis ses conseils et fais un premier pas en avant. Les bras écartés en croix pour maintenir mon équilibre, je pousse et me laisser glisser, Keagan devant moi. Je dois certainement avoir l'air d'une cruche, mais à cet instant je suis tellement concentrée sur le fait de ne pas tomber que je m'en moque éperdument. Mes patins glissent et je m'approprie la sensation de la glace.

Une fois qu'il est sûr que j'ai trouvé mon équilibre, il s'élance, loin devant. Il prend de la vitesse et fait rapidement un tour sur l'immense patinoire.

– Pas la peine, tu sais, crié-je, j'étais déjà impressionnée.

– Moi, je t'impressionne ?

– Bien sûr !

Il se précipite dans ma direction et s'arrête près de moi, effectuant un fabuleux dérapage.

– Frimeur !

– Moi ? Jamais, rit-il.

Il commence une leçon en accéléré, m'enseignant les différentes techniques. Je ne vois pas le temps passer, je m'amuse comme une folle. Ça fait longtemps que je n'avais autant lâché prise. Nos rires résonnent mais il n'y a que nous pour les entendre.

Je regarde ma montre et constate qu'il est déjà une heure du matin.

– Il faut que je rentre, sinon je vais être incapable d'assumer mon premier rendez-vous demain matin au cabinet.

– Tu as un cabinet, tu donnes des cours, des conférences... Mais quand est-ce que tu prends du temps pour toi ?

– En ce moment, répondis-je spontanément.

– Quoi en ce moment ?

– À cet instant précis, je prends du temps pour moi. Et je dois avouer que ça fait un bien fou.

Je plonge mon regard dans le sien et jette l'ancre dans l'océan de ses yeux. Une légère tension s'installe entre nous. Jusque-là calmés, les battements de mon cœur reprennent du rythme. Une sensation étrange me dévore le ventre. Quelque chose d'inattendu me pousse à faire un pas vers lui. Le désir.

Dévorant, violent, surprenant. Une terrible envie qu'il m'entoure de ses bras musclés. Celle de nicher ma tête contre sa poitrine et de me sentir en sécurité. Celle de respirer à plein nez cette senteur

camphrée qui l'enveloppe, si particulière et apaisante. Tout ce qui émane de lui m'attire. Ce n'est pas seulement ce physique parfait, mais c'est sa personnalité, ses attentions, le regard qu'il pose sur moi. Comme s'il cherchait à fouiller dans ma tête pour savoir qui je suis vraiment.

Et ça marche. Sans qu'il ne s'en rende compte. Avec lui je suis vraiment moi. Je ne suis pas la psy un peu timbrée ou la prof un peu autoritaire. Je suis simplement Apolline.

Le charme se rompt lorsqu'une porte claque tout à coup. Je tourne la tête, brisant le contact. Un homme d'une cinquantaine d'années, une barbe et une casquette se tient devant la porte.

– Doug ! s'exclame Keagan mal à l'aise, tout à coup.

– Vous ne pouvez pas rester ici, petit gars. Je dois fermer les portes. Alors, aussi mignons soyez-vous, vous devez partir, dit-il fermement.

– Oh oui bien sûr.

J'attrape mon sac à main et me dirige vers la sortie, Keagan sur les talons. Une fois dans le couloir, il m'interpelle.

– Je reviens, je vais ranger ça. Ne bouge pas.

Je hoche la tête, trop perturbée pour aligner une phrase cohérente. J'utilise les techniques de relaxation et inspire profondément pour inviter mon corps à se calmer et reprendre le contrôle. Lorsqu'il revient, j'ai réussi à récupérer le peu de maîtrise qu'il me reste. J'applique mon plus beau sourire sur mes lèvres, histoire de ne pas laisser paraître mon trouble.

C'est ridicule. On se connaît depuis quoi ? Deux semaines, un mois si on compte l'épisode du match. Lui et moi n'avons pas grand-chose en commun si ce n'est la curiosité de l'autre. À quoi ça sert de pousser plus loin, quelque chose qui d'office sera voué à l'échec. Je la connais la rengaine. Dès qu'il apprendra que j'ai une fille, il voudra qu'on reste amis. Il ne me donnera plus de nouvelles, et l'affaire se classera d'elle-même. Alors autant s'éviter de souffrir et oublier l'idée qu'il puisse y avoir plus entre nous que ça.

Nous regagnons sa moto en silence. Je n'ai pas envie d'analyser avec lui ce qui aurait pu se passer ou non avant que l'on soit interrompus. À quoi bon. Dans un sens, je me demande si je ne suis pas heureuse que ce Doug ait brisé le charme. J'enfile le casque qu'il me tend et monte derrière lui.

Après une quinzaine de minutes de route, il se gare devant l'entrée de l'immeuble. Je m'apprête à partir sans un mot après avoir retiré mon casque, mais Keagan me stoppe.

– Tout va bien ? Je veux dire... Entre nous, tout est cool ?

– Tout est cool oui, répondis-je, un peu prise au dépourvu.

Je l'observe, le regard baissé, il semble hésiter, presque nerveux.

– Il se fait tard, je dois rentrer.

- Oh, oui bien sûr, soupire-t-il en ramenant son regard sur moi.
- Merci pour la soirée.

Je lui fais un sourire qui se veut rassurant et tourne les talons.

- Tu as quelque chose de prévu le douze ? lâche-t-il tout à coup, stoppant mon élan.
- Le douze ? me retourné-je.

– Oui le douze mars. Un samedi dans trois semaines. C'est l'anniversaire d'un ami et toute

l'équipe sera là, donc si ça te dit de passer une soirée pleine de testostérone... plaisante-t-il.

- C'est que... euh, je ne sais pas.

Il ne me faut pas longtemps pour calculer que j'aurai Savannah avec moi cette semaine-là. Et sortir les week-ends où je l'ai relèvé d'une organisation hors pair. Mais il m'en faut encore moins pour me rendre compte que cela implique ma présence parmi une foule de gens que je ne connais pas. Rien qu'à cette idée, je sens une perle de sueur couler le long de ma colonne vertébrale.

- J'aimerais vraiment que tu viennes. Je te promets, ils se comporteront bien.

– Je n'en doute pas, et puis au pire, je sais me défendre... C'est juste qu'il faut que...

– Il devrait y avoir quelques femmes de joueurs, mais si tu veux te sentir plus à l'aise, tu peux emmener une copine, insiste-t-il.

Son regard semble me supplier, quant à moi, mon cœur me supplie d'y aller. J'en ai terriblement envie même si je sais que ce n'est pas raisonnable... Il met mon self-control à mal, il annihile ma raison et perturbe mes sens. C'est foutu, même si j'ai la trouille, je sais que je vais céder.

– Vu comme ça... Je pense que je vais pouvoir m'organiser pour être là. L'ennui, c'est qu'il va falloir que je demande à ma coloc de m'accompagner. La connaissant, je suis certaine qu'elle va hésiter à l'idée de se retrouver à une soirée pleine de sportifs, ironisé-je.

- Tu ne vis pas seule ?

– Non.

– Je ne m'en serais jamais douté, je ne pensais pas que tu étais du genre à aimer la vie en communauté, note-t-il avec sourire.

– Si tu savais... marmonné-je dans un souffle, sachant pertinemment qu'il va bien falloir aborder le sujet « enfant » à un moment donné. Tu as encore plein de choses à apprendre sur moi... plaisanté-je pour masquer mon malaise.

- J'en suis sûr !

– Je file, il est tard.

Je lui fais un signe de main et me précipite à l'intérieur. Je monte rapidement dans notre appartement et monte dans ma chambre sur la pointe des pieds. Il sera toujours tant demain d'annoncer à Izobelle qu'elle va passer une soirée entière dans une nuée de muscles. En attendant, moi, il faut que je m'organise pour trouver une baby-sitter qui acceptera de rester tard la nuit.

Je me déshabille, enfle ma chemise de nuit et me glisse sous la couette. J'aurai tout le temps de

me préoccuper de la logistique et de ma phobie de cette soirée demain. J'ai juste envie de profiter de cette sérénité qui m'habite, sans penser à ce que représente ce rendez-vous pour moi. Je règle mon réveil sur sept heures et pose enfin la tête sur l'oreiller. J'inspire profondément, en songeant à cette soirée parfaite. L'instant d'après, je plonge dans un sommeil profond et paisible... une délivrance qui se fait rare ces dernières années.

10. Apprivoiser l'adversaire

Keagan

Un, deux, trois, quatre... quinze, seize, dix-sept, dix...

– Merde ! maugréé-je.

J'enchaîne les paniers à trois points. Le concours est dans quelques jours à peine et je n'ai aucune idée de ce que ça va donner... À des moments, j'arrive à accumuler les shoots mais à d'autres, je ne suis bon à rien.

Il faut dire que j'ai l'esprit un peu ailleurs ces jours-ci. Nous accumulons les défaites à l'extérieur comme à domicile, et malgré ma motivation, il n'y a rien à faire. Nous n'arrivons pas à redresser la barre. Je me démène avec les gars pour maintenir la barque à flot, mais parfois ce n'est pas suffisant et le bateau coule de plus en plus.

Je lance encore quelques tirs avant de me rendre dans les vestiaires. Après une bonne douche, je me dirige vers la salle de kinésithérapie afin d'y retrouver Logan. Je parcours la salle en boxer et le retrouve près de la table pour la séance d'étirements.

– Salut mec !

Je m'allonge sur le dos. Il commence par les jambes en les pliant, les faisant tourner afin de détendre mes muscles.

– En ce moment, je ne sais pas ce que j'ai, j'ai vraiment envie de faire la fête entre potes. Tu sais avec les mecs de l'équipe, et aussi les autres...

L'appel du pied n'est pas vraiment discret et m'arrache un sourire. Il ne sait pas ce que Joe et moi lui préparons pour son anniversaire et s' imagine que nous avons oublié. Mais comme il est un peu têtu, il nous rabâche assez régulièrement – pour ne pas dire tous les jours – ses envies.

– Je ne peux pas, je dois aller voir ma mère samedi.

– Tu y as été le week-end dernier.

– Je sais, mais ma mère et ma sœur ont besoin de moi. C'est comme ça.

Il commence par masser mes jambes à l'aide d'un gel mentholé provoquant un effet froid afin d'aider pour ma récupération. Une fois les jambes travaillées, il s'attaque à mon dos. Je me tourne sur le ventre, et il entame un massage des épaules avec poigne.

– Alors, ça se passe bien avec cette fille ? questionne-t-il.

- Quelle fille ?
- Celle à cause de qui j’ai dû sortir de mon pieu pour te donner mes clés ! J’espère au moins que tu as profité comme il se doit de cette soirée.
- Ce n’est pas ce que tu crois. C’est simplement une amie.
- Une amie, hein ? Tu me prends pour un imbécile ?
- Non, disons juste que l’on apprend à se connaître...

Il presse le bas de mon dos tellement fort que mes vertèbres craquent. L’instant d’après, je sens une tension s’apaiser dans mes lombaires. Ce mec a des doigts de fée.

- Et dis-moi, vous faites connaissance avec ou sans la langue ?

Je relève la tête pour voir son sourire débile sur ses lèvres. Qu’est-ce qu’il peut être con parfois. Ce mec a toujours les idées mal placées. Si je ne le connaissais pas depuis des années, je dirais que c’est juste un branleur qui se la raconte et qui aime un peu trop baiser à droite à gauche. Mais sous ses airs de play-boy enjôleur, je sais que je peux compter sur lui, n’importe quand, n’importe où. Il est passé par plus d’épreuves qu’il ne le laisse entrevoir. Et même s’il ne nous a pas tout dit sur son absence, c’est quelqu’un de bien.

- Tu ne penses donc qu’à ça ? me marré-je
- Quoi pas toi ? D’ailleurs, en parlant de plan d’enfer, la nana du speed dating, c’était une bombe. Elle a un corps, explique-t-il en se mordant le poing, à faire rougir un curé.
- Tu l’as revue ?
- Plutôt deux fois qu’une. Une blonde, sublime, intéressante et sympa. Je n’allais pas laisser passer cette chance, rit-il.

Je sais qu’il dit ça pour se donner un genre. Il n’a pas l’air comme ça, mais il respecte énormément les femmes, même s’il les collectionne la plupart du temps.

- Tu connais son prénom au moins ?
- Pour quoi faire ?
- T’es vraiment impossible...
- On ne me refera pas, conclut-il, en haussant les épaules.

Logan a toujours aimé faire la fête, accumuler les conquêtes. C’est l’archétype même du play-boy si on ne le connaît pas un peu. C’est sûrement pour ça que pendant son stage au Canada, il s’est très vite fait des amis. C’est d’ailleurs l’objet de ma mission, trouver les numéros de ses potes pour les inviter à sa fête d’anniversaire. Pas une mince affaire quand on sait qu’il ne décolle jamais de son portable, hormis pendant le boulot. Alors du coup, avec Joe, nous avons monté un plan.

Lorsque je vois ce dernier apparaître dans l’embrasure de la porte, c’est le top départ. Je lui lance un clin d’œil discret, signal pour débiter l’opération.

- Hey Log’, tu ne veux pas venir voir, je crois qu’un des gars s’est fait mal à la cheville.
- C’est pas vrai... ronchonne-t-il. J’arrive, je vais chercher une poche de glace.

Dès qu'il sort de la pièce, je me précipite dans le vestiaire du staff. Il est à l'opposé du nôtre, près du bureau du coach Stevens. Je me trimbale en caleçon dans les couloirs – parfait pour passer inaperçu. Heureusement qu'il n'y a pas beaucoup de femmes dans le coin, la seule qui bosse avec nous est l'infirmière, et elle ne vient que pour nous faire les prises de sang pour les contrôles antidopage.

J'entre dans la pièce et ouvre le casier de Logan. Comme prévu son portable est bien à sa place. J'envoie les numéros que je cherche sur mon téléphone, le plus rapidement possible en parcourant le répertoire. Il a rencontré l'un d'entre eux lors d'un semestre à Vancouver. Un certain Alex. Je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler. Logan le voit de temps en temps avec deux autres gars. Il paraît qu'ils ont fait des fêtes de dingues ensemble lorsqu'il était là-bas. Raison de plus pour les inviter.

Une fois ma mission accomplie, je remets l'objet du délit en place, prenant soin de le reposer exactement au même endroit où je l'ai pris. Lorsque je ferme la porte du vestiaire, j'entends des voix s'élever. Elles proviennent du bureau de l'entraîneur, et il ne me faut pas longtemps pour comprendre de qui il s'agit.

J'approche sur la pointe des pieds et tends l'oreille.

– Tu te fous de moi ? Ce n'est pas ce qui était prévu !

– Ne vous en faites pas, j'ai couvert mes arrières.

– Comment ça ?

– J'ai fait ce qu'il fallait pour brouiller les pistes. Jamais on ne remontra jusqu'à moi.

– Y a plutôt intérêt. Sinon, je te botterais les fesses en personne. Tu te souviens du plan pour demain ?

– Oui, parfaitement.

– Bien, je compte sur toi.

– C'est comme si c'était fait.

Je perçois une porte qui s'ouvre et se ferme, puis des pas dans le couloir. De dos, Jackson vient de sortir du bureau du coach. Je ne sais pas de quoi il parlait, mais il a dû faire une sacrée connerie pour se faire remonter les bretelles comme ça. Tel que je le connais, il a certainement dû fuiter sur une tactique, ou pire, poster une photo pouvant nuire à sa réputation, voire carrément picoler avant l'entraînement. Car dans les contrôles antidopage, il dépiste aussi toute trace d'alcool. D'où le fait que l'on doit limiter notre consommation durant la saison.

Quand la voie est libre, je retourne dans la salle de kinésithérapie. Je jette un rapide coup d'œil pour vérifier que Logan n'est pas revenu et m'installe dans la position que j'ai quittée il y a quelques minutes. Le timing est parfait car, quelques secondes plus tard, il repasse la porte.

– Cet imbécile n'a rien. Franchement il faudrait parfois leur apprendre à ne pas être des mauviettes. Ils sont payés des millions et, à la moindre coupure, ils sont à la limite de l'amputation.

– Je te rappelle que je fais partie de ces gars.

– Ouais, mais toi c’est différent. Je veux dire... t’as ramé pour en arriver là. T’es conscient de la chance que tu as. Ce n’est pas comme certains.

S’il savait... Dans le fond, il n’a pas tort, mais je sais aussi que la blessure était un coup monté avec certains gars de l’équipe. Mais ça, je ne peux pas lui avouer.

Nous continuons la séance et une fois parfaitement détendu, je retourne dans les vestiaires me rhabiller. En quittant la salle, mon regard ne peut s’empêcher d’être attiré en direction de la patinoire. Plus d’une semaine s’est écoulée depuis notre soirée. Je sais qu’elle est débordée, alors je n’ose pas prendre de nouvelles. Pourtant, ce n’est pas l’envie qui m’en manque.

Parfois, je me surprends à sortir mon téléphone et commencer à écrire un message. Mais je me dis que cette fois, elle pourrait faire le premier pas. Je sais qu’elle a senti ce trouble entre nous ce soir-là. J’ai aussi remarqué le changement dans son regard lorsque nous avons été interrompus. Pourtant, quand je l’ai ramenée, je n’ai pu, encore une fois, me résoudre à la laisser partir.

Ça aurait pu être simple. Elle aurait repris sa vie, moi la mienne, fin de l’histoire. Sauf que je n’arrive pas à en rester là, il m’en faut plus. Elle m’intrigue. Elle fait naître en moi des sensations que je n’ai jamais éprouvées jusque-là. Il y a cette connexion entre nous, ce lien invisible. Comme le vent, on ne peut pas le voir, juste le sentir. Il nous embrasse, nous étreint de toutes ses forces sans que l’on puisse s’en défaire.

Dès qu’elle est dans les parages, je perds le contrôle. Et même si je ne suis pas certain de la finalité de notre relation, ou si nous pouvons la nommer ainsi, j’ai envie de savoir où ça peut nous mener. Au-delà d’une attirance physique évidente, j’aime ce qu’elle dégage. Et en aucun cas, je n’ai envie de me passer de ça. Il pourrait n’y avoir aucune finalité. Mais j’ai envie de tenter le coup, juste pour ne pas avoir l’impression de passer à côté de quelque chose, pour ne pas avoir de regrets.

La vie est faite d’imprévus et de choix. Elle est faite de hasard et de petits instants impromptus qu’il nous est impossible de maîtriser. Elle est constituée de craintes et d’envies. Certaines fois, il s’agit d’un morceau de chocolat, d’autres fois, acheter ce livre si tentant rien que par sa couverture. Il ne faut pas attendre pour vivre, croquer à pleines dents ces plaisirs, sans réfléchir aux conséquences, parce que le temps file plus vite qu’on ne le pense. Il faut saisir ces opportunités si rares et profiter de ces choses qui nous rendent heureux. Et je ne me suis jamais senti aussi heureux qu’en la présence de cette fille.

En arrivant à mon appart, je me sens seul. Je me change en vitesse, attrape les clés de ma moto et file tout droit en direction de la banlieue. Vingt minutes plus tard je me gare devant le grand bâtiment en brique. Il est à peine seize heures mais je sais qu’elle ne devrait pas tarder. J’ôte mon casque, enfle ma capuche et contemple la porte avec attention, scrutant les allées et venues.

Et puis, au loin, j’aperçois une longue crinière blonde. Une version de moi dans un jean serré, une veste bien trop courte et juchée sur une paire de bottines à talons. Des yeux clairs et des formes à faire tourner plus d’une tête. Il n’y a qu’à voir le regard de ces petits gars qui croisent son chemin.

Dès qu'elle me remarque, plus rien n'existe autour d'elle. Je descends de ma bécane pour accueillir son corps frêle dans mes bras.

J'inspire cette odeur familière dont je ne me lasserai jamais.

- Tu grandis trop vite.
- Tu vieillis trop vite, répond-elle en riant.
- Ça te dit de faire un tour ?
- Comment refuser ?

Elle enfle le casque que je lui tends et ne se fait pas prier pour monter derrière moi, sous les yeux éberlués des autres élèves.

- Tu les laisses toujours penser que je suis ton petit ami ? crié-je par-dessus le bruit du moteur.
- Ce qu'ils pensent m'est égal... Au moins, ça leur fera un sujet de discussion.
- T'es vraiment impossible.
- Devine de qui je tiens ?
- Certainement pas de moi ! rétorqué-je. Encore moins de maman, par contre le facteur, on n'est pas sûrs ! la charrié-je.

J'aurais bien aimé, mais ce n'est pas le cas. Elin ressemble à notre père. Si elle a les traits physiques de ma mère, elle a hérité du caractère de notre paternel. Elle est indépendante, un peu bêcheuse et intelligente. Contrairement à moi, son truc, c'est les sciences et les mathématiques. Elle a l'esprit logique et affûté. Je suis sûr qu'elle ferait un très bon médecin, mais elle se voit plutôt chercheuse dans un laboratoire.

Peu importe, ce qui compte, c'est qu'elle fasse ce qu'elle veut, sans avoir à se préoccuper d'autre chose que de réussir.

Lorsque nous arrivons devant la maison, je me gare dans l'allée qui mène jusqu'à l'entrée. Je sais que ma mère déteste le fait que je conduise une moto, et certainement encore plus le fait que je laisse ma petite sœur monter derrière moi. Et je n'y coupe pas. À l'instant où je pose le pied au sol, elle sort avec précipitation pour nous rejoindre.

- Keagan Hunter, serais-tu devenu fou ? Combien de fois vais-je devoir t'interdire de la faire monter sur cette machine ?
- Bonjour maman, toi aussi tu m'as manqué, dis-je en l'attirant à moi pour l'embrasser sur le front.
- M'man, tu sais très bien qu'il est superprudent avec moi, se justifie ma petite sœur.
- Ce n'est pas une raison.
- Il n'a fait que me ramener... Et regarde, ô surprise, je suis en vie ! s'exclame ma sœur en levant les bras au ciel.
- C'est ça, moque-toi de moi.
- Promis, la prochaine fois je lui appelle un taxi... renchéris-je.
- Toi aussi tu t'y mets, mais où sont passés mes enfants aimants ?

– M’inviter à dîner ne serait pas mal pour commencer... Ensuite on discutera de notre avenir si tu le veux bien...

– Tu restes ? demande Elin.

– Ouais, faut croire que je n’ai rien de mieux à faire ce soir...

Il n’y a qu’à voir le sourire qui s’affiche sur les lèvres de ma sœur pour savoir qu’elle est ravie. Ma mère, elle, a beau essayer de garder son air sérieux, je sais qu’elle est tout aussi contente qu’elle. Je me rends ici de temps en temps, mais avec le rythme des matches et des entraînements, il n’est pas toujours facile de venir.

Je passe le pas de la porte et inspire profondément. Cannelle et orange, une odeur familière qui me rappelle mon enfance. Ma mère s’affaire en cuisine tandis que nous discutons des matches de la saison. Je sais qu’elle n’y connaît pas grand-chose en basket, mais elle s’y intéresse, pour moi. Elle me suit de loin. Je sais qu’elle aurait préféré que je mette à profit mon diplôme de littérature, mais elle respecte mes choix.

Une heure plus tard, nous prenons place à table.

– Alors c’est quand que tu ramènes une fille à la maison, demande ma sœur trop curieuse.

Elle pose ses pieds sur la chaise d’en face, bien trop décontractée. Je les vire gentiment.

– Quand les poules auront des dents.

– Sérieux Keag’ tu ne peux pas rester célibataire toute ta vie. Tu as vingt-six ans. Il serait temps de te trouver une nana...

– Je suis au regret, ma chère sœur, de t’apprendre que je côtoie des femmes. C’est juste qu’elles ne restent pas...

– Bah, faudrait peut-être que tu les attaches...

– Lin ! intervient ma mère. Laisse-le tranquille.

– Merci maman.

– Bon, je précise tout de même que je plussoie ta sœur. Mais j’estime que tu n’as pas à nous donner les détails de ta vie privée. Je te fais confiance...

– La seule et unique femme que je ferai entrer dans cette maison sera la bonne. Autrement, faudra vous y faire, il n’y aura que moi, annoncé-je d’un ton faussement solennel.

– Je pense qu’on s’en contentera, hein m’man ! plaisante ma sœur.

Ma mère sert le dessert et je ne peux m’empêcher de laisser mes pensées dériver vers elle. Je regarde une nouvelle fois mon téléphone portable. Je suis surpris de constater que j’ai un message.

[Mes élèves auront ma peau !]

[Trop de copies ? Tu n’as qu’à mettre des A à tous au lieu de faire ton tyran :-)]

[Grrr... Moque-toi !]

Ma vengeance sera terrible...]

[J'ai hâte de voir ça !]

– Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? demande ma mère en revenant dans la salle.

J'hésite un instant à lui parler d'elle, lui avouer que cette fille que je connais à peine me plaît bien plus que de raison. Mais je me ravise. Je dois d'abord l'apprivoiser avant de tirer des plans sur la comète. Je ne sais pas où tout ça me mène, mais ce qui est sûr, c'est que je fonce tête baissée, et sans me retourner.

11. Ne pas se fier aux apparences

Apolline

Nous sommes le douze. Et qui dit le douze dit soirée d'anniversaire du pote de Keagan. Ce qui implique, intrinsèquement, une pièce remplie de personnes que je ne connais pas.

Cette idée m'obsède depuis trois semaines. Et si je perdais complètement les pédales comme le soir du match ? Si je n'arrivais pas à garder le contrôle parmi cette foule de testostérone ?

Je me retourne pour la énième fois dans mon lit. Nous sommes samedi matin et je pourrais être en train de dormir paisiblement, mais au lieu de ça, je ressasse une soirée qui n'a pas encore eu lieu, imaginant les pires scénarios les uns après les autres. J'ai le trac comme une gamine de quinze ans à l'idée de revoir un homme que je connais à peine et que j'ai vu pour la dernière fois à la télévision alors qu'il tentait ce fameux concours à trois points.

Je crois que je n'avais jamais retenu ma respiration aussi longtemps. Je me souviens avoir tourné les yeux en direction de l'écran un quart de seconde. L'instant d'après, dès que mon cerveau avait assimilé l'image qu'il renvoyait, j'étais les fesses dans le canapé, complètement happée par cette concentration et ces mouvements tout en muscles devant mes rétines.

Je pousse la couverture et observe l'heure sur mon réveil. Sept heures. Une de plus que d'ordinaire mais toujours trop tôt pour un jour chômé. Je m'habille rapidement, attache mes cheveux et descends dans la cuisine pour préparer une cafetière.

Je monte à la salle de sport de notre petit immeuble, au dernier étage. Elle est déserte, comme d'habitude. Les résidents de cet immeuble sont soit trop vieux pour faire du sport, soit trop jeunes pour se lever aux aurores. Izobelle et moi sommes les seules « entre-deux », ce qui me convient parfaitement en cet instant.

Je lance la musique de relaxation, tandis que le soleil perce au travers des baies vitrées. J'installe mon tapis et me positionne face au levé afin d'entamer la salutation au soleil. J'inspire profondément et expire doucement par le nez, recentrant mon énergie positive et canalisant mes sens pour ne former qu'un entre mon corps et mon esprit.

La salutation au soleil est l'occasion d'inculquer à ce dernier des pensées positives. Mon mantra favori : je suis forte et je me contrôle. Mains au sol, j'entame une fente, puis glisse en position chien tête en bas, j'enchaîne avec le crocodile, puis le cobra et revient en position chien tête en bas avant de ramener doucement mes pieds entre mes mains. Je me concentre sur ma respiration et reproduis l'enchaînement cinq fois.

Sentant qu'il faut que je travaille ma psyché, je me focalise sur des positions d'équilibre tel que

l'arbre ou l'avion pour le relier à mon physique, prenant le temps de la médiation entre chaque posture, mains au cœur. Seulement à chaque fois que mes yeux se ferment, des iris azur viennent s'immiscer dans ma tête et troubler ma concentration.

Si quelqu'un entrerait à cet instant, n'importe qui, il verrait en moi une fille faisant sa séance de yoga quotidienne. Ce qu'il ne verrait pas, c'est la difficulté de cette dernière à lier son corps avec son esprit meurtri. On ne sait jamais ce que possèdent les gens à l'intérieur avant de les connaître vraiment. Dans mon cas, il n'y a que mes proches qui savent à quel point, pour moi, la simple idée d'aller à cette soirée peut être angoissante. Qu'aller là-bas ce soir et rester moi-même, me sentir à l'aise, se révèle être un défi.

Une fois ma séance finie, je m'installe en position du lotus et passe une dizaine de minutes à me relaxer avant de retourner à l'appartement. Lorsque j'arrive, je distingue immédiatement mon téléphone en train de sonner. Je regarde l'heure : huit heures. Il n'y a qu'une personne qui est susceptible de m'appeler à cette heure si matinale : la détective.

Je me précipite sur mon portable et le décroche les mains tremblantes.

– Allô ?

– Mademoiselle James. Comment allez-vous ?

– On fait aller.

– J'ai une bonne nouvelle pour vous, annonce-t-elle de but en blanc.

– Je vous écoute, répondis-je.

– Tout d'abord, je dois vous avouer qu'il n'est pas facile d'accéder aux archives de la faculté sans y travailler. Cependant, je suis sur une piste. J'ai pu retrouver la liste des élèves et du personnel en poste à la date de votre accident. J'ai réduit la liste des élèves à ceux qui faisaient partie d'une fraternité. Il n'en reste pas moins d'une centaine, mais c'est un grand pas.

– Et au niveau du personnel ?

– Il ne nous apportera rien si ce que vous dites est vrai. Mais je vais tenter de fouiller car si quelqu'un a constaté votre accident, il a forcément fait un rapport. Par contre, je ne suis pas certaine qu'il permettra d'avoir accès aux auteurs. Et puis, comme vous n'aviez pas vos papiers, votre nom ne sera mentionné nulle part.

– Non mais la personne qui m'a secourue sait sûrement ce qui s'est passé et je ne peux laisser aucune hypothèse de côté.

– Je vois. Je vais faire le nécessaire dans ce cas.

– Parfait. Tenez-moi au courant.

– Je vous contacte dès que j'ai du nouveau, conclut-elle.

Je raccroche et fixe l'écran. À cette idée, mon sang se glace et un frisson me parcourt le corps. Mes nerfs s'agitent et ma mâchoire se contracte. Le goût du fer envahit ma bouche et je dois prendre une grande inspiration pour retrouver les bienfaits – trop vite envolés – de ma séance matinale. J'en ai eu assez des doutes, des cauchemars et des points d'interrogation. Je veux connaître la vérité. Et si je n'en ai jamais eu le courage, maintenant je l'ai. Je me sens prête à affronter cette part de vérité.

– Mamaaaaaan ! hurle une petite voix, suivie de petits pas précipités.

Elle me sort de ma torpeur et je me place en bas de l’escalier pour l’accueillir, bras grands ouverts.

– Ma chériiiiiiiiie ! crié-je sur le même ton.

Elle se jette contre moi et je la soulève dans les airs. Son bout du nez chatouille le mien. C’est notre façon de nous dire bonjour, notre rituel à toute les deux : un câlin et un bisou esquimau.

– Vous n’avez pas fini vos effusions d’amour toutes les deux ? Je vais finir par être jalouse !

Je ris tandis que je vois apparaître ma troisième coloc, vêtue d’un simple débardeur et d’un short trop court, pieds nus et les cheveux en bataille.

– Maman, c’est quoi une effusion ?

– C’est ce qui se produit quand les gens s’aiment très fort, expliqué-je en la serrant contre moi de toutes mes forces.

Lorsque je la pose par terre, elle se précipite dans les jambes d’Izy pour la prendre dans ses bras et se plaquer fort contre elle.

– Que fais-tu chouquette ?

– Je fais une effusion avec toi aussi.

– T’es trop mignonne, souligne ma meilleure amie en s’agenouillant devant ma fille.

Je souris en les contemplant. Je n’aurais pas pu espérer mieux. Car quand elle m’a choisie moi, elle a aussi choisi ma fille. Et je sais à quel point ce n’est pas si simple de vivre avec une enfant. Mais elle s’adapte, comme si son instinct maternel se développait autant que le mien de jour en jour. Je suis persuadée qu’elle fera une mère exceptionnelle. Mais pour ça il faudrait qu’elle décide de se poser avec un homme. Et aux dernières nouvelles, ce n’est pas prévu au programme.

Izobelle est un électron libre. Elle n’aime ni les règles, ni les conventions. C’est ce trait de caractère qui l’a poussée à vivre avec nous et à exercer son métier. Elle m’a raconté qu’elle a souffert de son image toute sa scolarité. En devenant infirmière, c’était sa façon à elle de clouer le bec à ceux qui disaient qu’elle n’avait rien dans le crâne. Elle est intelligente et maligne. Les gens la jalouent pour son assurance et sa beauté, mais ils devraient plutôt se méfier de sa matière grise.

À nous voir comme ça, nous paraissions totalement opposées. Pourtant, comme moi, elle s’est construite seule. À la différence près qu’elle, c’était par choix, moi par obligation. Ses parents ne font plus partie de sa vie depuis son diplôme de fin d’études, moi mes parents sont morts juste avant mon entrée à la faculté. C’est grâce à mon héritage que j’ai pu aller aussi loin dans mon cursus et que j’ai pu accéder au métier de mes rêves : psychologue.

Bien sûr je n’avais pas imaginé que je serais une psy aussi amochée, mais la vie donne parfois des

coups qu'il faut encaisser en silence pour pouvoir avancer. Et justement, ce soir fait partie des pas en avant. Et je crois qu'il est temps de mettre mon amie dans la confidence.

- Dis-moi tu bosses ce soir ? demandé-je innocemment en me servant une tasse d'or noir.
- Non, figure-toi que j'ai un week-end complet pour une fois.

Ça, je le savais déjà, j'ai pris soin de vérifier son planning à l'instant même où j'ai passé la porte de l'appartement il y a trois semaines. Après l'invitation de Keagan.

- Je suis invitée à une fête ce soir, et je me demandais si tu voulais m'accompagner.
- Une fête ? Vraiment ? s'intrigue-t-elle. Un truc pompeux avec des profs et des médecins ou un truc cool ?
- Disons qu'il se pourrait qu'il y ait quelques sportifs de haut niveau.
- Quelques ? s'exclame-t-elle d'une voix trop aiguë pour tromper son enthousiasme.
- Disons... une bonne dizaine. Enfin la quantité nécessaire à une équipe de basket quoi...
- Tu veux dire que Keagan Hunter t'a invitée à une soirée ?
- Ça se pourrait...
- Et que je suis invitée aussi ?
- Il m'a proposé d'emmener quelqu'un effectivement. Mais si tu n'es pas intéressée j'ir...
- Je viens ! me coupe-t-elle. Oh putain, j'y crois pas ! Je vais me retrouver à une soirée avec les Celtics.

Je me tourne vers ma fille, qui mange tranquillement ses céréales. Elle ne dit rien, mais je sais qu'elle n'a pas raté une miette de la conversation.

- Savannah ?
- Hum...
- Une soirée avec des pop-corn, un dessin animé et ta baby-sitter préférée, ça te plairait ?
- Je pense que oui...
- Tant mieux, parce que j'ai eu papa et il viendra te chercher seulement dimanche.

Elle fait mine de réfléchir un instant avant de décréter :

- Je pense que ça me convient.
- Dans ce cas, je crois que tout le monde est content !

La journée passe bien trop vite. Nous allons faire quelques courses pour la semaine toutes les trois et Izy arrive à me traîner par la même occasion dans une ou deux boutiques afin de m'acheter une tenue parce que, dit-elle, « mes fringues font trop cougar ».

Ce n'est pas Savannah qui s'en plaint. Elle adore que nous jouions les princesses. Du coup, j'en profite pour lui acheter une jolie robe aussi. Une fois nos emplettes terminées, nous retournons à l'appartement. L'heure est déjà bien avancée. Tandis qu'Izy s'occupe de ma fille, j'en profite pour aller me préparer.

Je prends le temps de boucler mes cheveux. Je crois que je ne les ai jamais eus aussi longs. La dernière fois, c'était un peu avant mon accident. La semaine d'après j'avais coupé vingt centimètres et je les avais décolorés, troquant le châtain naturel, pour un blond platine. Un changement radical nécessaire à ma survie. J'ai compris par la suite que c'était ma façon à moi d'exorciser ce qui m'était arrivé. J'ai rapidement retrouvé une couleur plus foncée à ma sortie de l'université, lorsque je suis arrivée ici. Tout simplement parce qu'à Boston, personne ne savait qui j'étais, ou n'était supposé le savoir. La suite de la thérapie a été de fréquenter à nouveau des lieux bondés. Et cette étape a pris plus de temps que les cheveux.

Après avoir souligné mes yeux d'un trait de noir, je dépose quelques gouttes de parfum sur mes poignets et derrière mes oreilles. Dans le dressing, j'enfile la jupe et le chemisier que m'a choisis Izy et accessoirise le tout avec une paire de boucles d'oreilles dorées et une chaîne assortie ornée d'un pendentif en forme de bouddha. J'enfile une paire d'escarpins et descends pour qu'Izy puisse prendre le relais.

En m'entendant, elles se retournent toutes les deux vers moi, se jettent un coup d'œil avant de se taper dans la main. Je fronce les sourcils tandis qu'Izy se contente de hausser les épaules, avant de partir dans la salle de bains un sourire satisfait aux lèvres.

Plus le temps avance, plus je sens une boule se former dans mon ventre. Je regarde la pendule, scrutant chaque minute qui passe, presque avec obsession. Je ne sais pas si j'ai hâte ou si j'ai peur. C'est troublant pour une psy de ne pas savoir ce que l'on ressent. Mettre des mots sur ses émotions est la base de l'analyse. Or j'ai toujours du mal à les définir pour moi. Je navigue toujours entre deux eaux.

La sonnerie de la porte me fait sursauter. J'ouvre à Kara, la baby-sitter, tandis qu'Izy déboule dans le salon affublée d'une robe bleu électrique, faisant ressortir ses grands yeux. Je me sens tout à coup, beaucoup trop vieille pour ce type de soirée. J'ai presque envie de faire demi-tour et d'annuler. Sauf que je ne peux pas lui faire ça. Pas quand je vois ce splendide sourire affiché sur son visage.

Avant de partir, je prépare mon sac avec mon minimum vital : rouge à lèvres fétiche, portable, clés de voiture et d'appartement, papiers et carte d'identité. Ensuite, je donne les dernières indications à Kara puis enfille mon manteau et mon foulard. Mon cœur bat à tout rompre et mon estomac fait des nœuds, alors que nous montons en voiture.

- T'es sûre que tout va bien ? demande Izy.
- Oui ! Bien sûr, répondis-je trop vite pour paraître sincère.
- Apo, qu'est-ce qui ne va pas ?

J'entre l'adresse dans le GPS avec des doigts tremblants.

– Rien... Tout... Je ne sais pas... Tu es magnifique, je me sens vieille, j'ai la trouille. Et si je me faisais des films ? Si je faisais une crise ? Et s'il arrivait quelque chose à Savannah ? Pire, si je suis maladroite, que je reverse un verre, que je me ridiculise ? Je ne connais rien au sport. Je ne connais

rien aux sportifs. Oh mon Dieu, mais je ne peux pas y aller !

– Houlà, houlà, houlà, on se calme, m'arrête Izy en attrapant mes bras. Premièrement, tu ne te fais pas de films. Deuxièmement tu ne feras pas de crise. Enfin il n'arrivera rien à Savannah, car tu connais Kara, c'est la meilleure baby-sitter qui puisse exister. Quant au reste, tu t'adapteras, comme tu l'as toujours fait. Écoute Apo, tu es la personne au monde qui s'y connaît le mieux dans l'analyse humaine. Alors tu vas conduire ton petit cul de cougar jusqu'à ce bar, et tout déchirer à cette soirée.

Je reste muette un instant, le temps d'assimiler ce qu'elle vient de débiter. Je ne pensais pas qu'elle puisse dire des choses aussi sensées en une seule fois.

– Hum d'accord...

– Quoi ? Tu ne protestes pas ?

– Non. Enfin si, je te demande juste une chose : ne dévoile pas mon surnom devant eux tu veux... Keagan se fera un plaisir de se moquer de moi s'il l'entend.

Je me mets en route et m'engage dans la circulation. Je conduis en focalisant mon attention sur le chemin et mon environnement. Au moins, en l'espace de quinze minutes, mon cœur se calme et je respire un peu mieux. Cependant, quand je gare la voiture, j'ai l'impression que je vais vomir. Je n'ai jamais été aussi anxieuse, même pas pour mes examens. La dernière fois que j'ai ressenti ça, j'étais au secondaire et c'était juste avant mon premier rendez-vous. Et je n'ai plus rien à voir avec la fille de ce jour-là...

– Tu comptes sortir de la voiture ou passer ta soirée ici ?

– Je pensais justement dormir là mais puisque tu insistes... soufflé-je avant de m'extraire de la voiture

J'inspire profondément et j'ouvre la portière. Tout à coup, je me sens cruche. Ma jupe est trop courte, mon chemisier trop transparent, mes talons trop hauts. Je tire dessus dans l'espoir de l'allonger, en vain. Mes jambes tremblent et mes oreilles bourdonnent.

D'après ce que m'a dit Keagan, ils ont privatisé un bar pour l'anniversaire d'un ami. D'extérieur, on a l'impression que c'est une bâtisse classique. La porte en bois laisse paraître une lumière légèrement tamisée. Lorsque je passe la porte, une petite clochette retentit. Mon regard s'ancre sur le parquet sous mes talons. Je sens les regards sur nous, mais je suis incapable de lever les yeux. Je lisse une fois de plus ma jupe lorsque j'entends murmurer à côté de moi :

– Ce n'est pas vrai. Apo. PQD, murmure Izy, un soupçon d'urgence dans la voix.

– Oui je sais, ce sont des sportifs.

– Non tu ne comprends pas ! Le gars dont c'est l'anniversaire, il s'appelle comment ?

– Logan, je crois.

– Eh bien moi j'en suis certaine. Logan est mon PQD.

J'ai à peine le temps de lui en demander plus qu'il vient à notre rencontre, accompagné de Keagan.

– Izy ? Mais qu’est-ce que tu fais là ? lance le fameux Logan à notre intention.

Je lève les yeux et croise ceux de Keagan. Puis je jette un coup d’œil à Izy et Logan qui paraissent très bien se connaître, en effet. Je reste interloquée lorsque je les vois s’embrasser à pleine bouche, sans retenue. J’ôte mon manteau et l’accroche au portemanteau. J’ai la vague impression d’avoir manqué quelque chose...

12. Foncer tête baissée

Keagan

Je sais bien avant de tourner la tête qu'elle est entrée. Je le sens. C'est comme si l'air se chargeait d'une électricité, une sensation particulière qui ne se produit que lorsque je suis en sa présence. J'ai presque l'impression de penser comme une nana mais c'est la réalité. Je sais qu'elle vient de passer la porte quand mon pote se manifeste.

– Izy, mais qu'est-ce que tu fais là ? lance Logan en se dirigeant vers elles.

Je relève la tête et reste sous le choc. Apolline est magnifique. Sous son long manteau noir ouvert, je distingue un chemisier noir et une superbe jupe blanche taille haute, mettant en valeur ses sublimes jambes aiguisées dans un collant sombre, prolongées d'escarpins vertigineux. Ses cheveux lâchés bouclés et ses lunettes lui donnent cet air faussement sérieux que j'adore chez elle.

Logan se jette carrément sur la fille qui l'accompagne et je le suis, mal à l'aise. Ils s'embrassent à pleine bouche. Il ne faut pas être devin pour comprendre qu'ils se connaissent, et plutôt bien. Les yeux d'Apo se lient aux miens et je distingue que, comme moi, elle ne comprend rien de cette situation.

– On peut savoir ce qui se passe ? demandé-je une fois que leurs bouches se décollent.

– Hunt, je te présente Izy.

– Enchanté, dis-je en tendant la main.

– Tu te souviens du speed dating d'il y a quelques semaines ? Eh bien j'ai rencontré Izy lors de cette soirée.

Mes yeux se posent sur Apolline que je vois devenir livide. Elle secoue la tête puis demande :

– Tu étais à cette soirée ?

Mon regard s'accroche de nouveau au sien, et sans trop savoir pourquoi, je suis incapable de répondre. Pourtant un simple oui n'a rien de compliqué. Mais cela laisserait sous-entendre qu'elle m'a tapé dans l'œil dans ce fameux bar.

– Tu parles qu'il y était. J'ai dû le traîner ! Bon le pauvre, il n'a pas été choisi par la fille sur qui il avait craqué.

Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Est-ce vraiment nécessaire de donner des détails ?

– J'y étais aussi... lâche-t-elle soudain.

– Ah oui ?

– Ah mais c’est fou ça ! Vous avez forcément dû vous rencontrer puisqu’on a vu tous les participants...

Oui c’est bien ce qui me fait peur. Et si... Non impossible, ça ne peut pas être elle. Impossible que cette fille qui détestait son prénom, avait des mains superdouces et froides, celle qui... Putain de bordel de merde ! Comment ai-je pu ne pas m’en rendre compte avant ? C’est elle. Ce qui signifie que la fille de bar et celle du speed dating sont une seule et même personne.

Izy et Logan s’éloignent un peu tandis qu’elle s’approche de moi et chuchote.

– Dis-moi, tu n’es pas professeur ?

– Non pas que je sache.

– Pourquoi l’avoir prétendu ?

– Hum, je ne sais pas. Je suppose que c’est pour ne pas être reconnu. Je me voyais mal dire :

« Hey salut, je suis le meneur de l’équipe des Celtics et toi tu fais quoi dans la vie ? »

Elle fronce les sourcils avant de commenter :

– Pas faux... Mais ça reste bizarre.

– Tu m’en veux ?

Elle fait mine de réfléchir, puis sourit.

– Je suppose que non. Mais par contre, tu peux m’inviter à dîner pour te faire pardonner, me taquine-t-elle.

– C’est toi qui n’as pas voulu me revoir après notre rencontre nocturne.

– En fait euh... Je le voulais, mais j’ai eu une urgence.

– Vraiment ?

– Vraiment !

– Alors je suppose que je peux t’inviter à dîner.

– Parfait !

J’adore cette fossette qu’elle a lorsqu’elle sourit. J’adore voir ses yeux briller sous l’effet de la malice. J’adore la façon qu’elle a de replacer sa mèche de cheveux derrière son oreille, laissant apparaître de jolies boucles dorées. Elle est sublime. Tout ce qu’elle dégage me plaît et là tout de suite je n’ai qu’une envie : l’embrasser.

– Hey mec ! Comment ça va ? m’interrompt une voix que je reconnais.

Je me retourne et constate qu’Alex, Liam et Mike viennent d’arriver et me saluent chacun leur tour par une accolade virile. Je les ai déjà croisés lors de soirées organisées par Logan une fois ou deux. J’ai longuement échangé avec eux pour les faire venir ici.

– Bien et vous ? Logan ne sait pas que vous venez, mais je suis certain qu’il sera content.

Apolline s'éclipse discrètement tandis que je ne peux m'empêcher de la suivre du regard.

- C'est ta copine ? demande Liam.
- Non.
- Dans ce cas, qu'est-ce que tu attends ? Elle est canon, renchérit Mike.
- Carrément, c'est le genre de nana sur qui j'aurais pu me retourner, ajoute Alex.
- Aurais pu ? demande Mike en le dévisageant avec un air faussement menaçant.
- Tu sais bien qu'il n'y a que ta sœur qui compte pour moi...
- T'as plutôt intérêt sinon je t'arrache les couilles et te fais un collier avec !
- Vous voulez boire quelque chose ? lancé-je pour changer de sujet.
- Et comment, on est venus pour ça !

Je les guide jusqu'au bar en cherchant des yeux la jolie brune aux mèches rouges qui m'obsède. Lorsque je la vois en pleine discussion avec Joe, je sais que j'ai bien fait de l'inviter. Je suis heureux qu'elle soit ici. Mais quand j'entends son rire et que je m'aperçois qu'elle parle avec Jackson, j'ai envie d'exploser. De quoi peuvent-ils bien parler ? Ils n'ont rien en commun. Rien du tout.

Les gars commandent une bière chacun tandis que je me rabats sur un whisky. Nous avons choisi cette soirée en fonction du calendrier. Le prochain match tombe dans deux jours, ce qui laisse suffisamment de temps pour la plupart d'entre nous de récupérer après un excès. Ça sera dur c'est certain, mais nous avons besoin de souffler. Surtout après les derniers matches que nous avons joués.

- Tu sais qu'il est impossible de tuer d'un seul regard, plaisante une voix féminine derrière moi.
- Je déteste ce mec.
- Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, note la copine de ma prétendante.
- Keagan, tu sais où est Logan ? demande Alex.
- Il arrive, il est aux toilettes, répond Izy.
- Il ne changera jamais, déjà à la fac, il faisait un malheur... plaisante Mike.
- Je crois que de ce côté-là, on n'a rien à lui envier, renchérit Alex.
- Ça c'est clair ? Vous vous rappelez ce jeu... lance Liam.
- Quel jeu ? s'intrigue Izy.
- Eh bien, il consistait à couch... entame Liam, avant de se prendre un coup de coude de la part de Mike, complété d'un regard noir.

Visiblement, personne n'est censé être au courant de ce petit jeu installé entre eux à la fac. Mais je ne suis pas dupe. Je sais qu'il s'agit certainement d'élaborer le tableau de chasse le plus fourni possible. Un joli concours de séduction visant à allonger un maximum de filles sur n'importe quelle surface et dans n'importe quel lieu.

- Et si on faisait un bière-pong ? propose Alex.
- Alors là, je suis partant ! lance Logan.
- Mec ! On attendait plus que toi. Au fait, bon anniversaire ! s'exclame Alex avant de lui donner la même accolade dont il m'a gratifié plus tôt.
- Ça me fait plaisir de vous voir.

- Tu rigoles, nous n’aurions raté ça pour rien au monde ! Alors les Celtics ?
- Arf, des sportifs... commente Izy.
- Hey ! m’indigné-je.
- Heureusement, ils ne sont pas tous pareils.
- Raccroche-toi aux branches, macaque ! plaisante-t-elle.

Ils rigolent et commencent à assembler les tables pour en former une seule grande. Je récupère des gobelets au bar et demande au barman de les remplir de bière. Ensuite, nous les installons sur la table. Le gérant doit avoir l’habitude de ce genre de jeu car il dispose d’un stock de balles de ping-pong impressionnant.

- Deux équipes de deux. Les perdants ont un gage.
- Logan, tu arbitres avec Mike. Keagan, tu t’y colles avec moi et Liam... Tu n’as plus qu’à te trouver un ou une partenaire !

Je le vois regarder autour de lui, puis un sourire naît sur ses lèvres. Oh non, non, non ! Je vois d’ici son idée. Je sais tout de suite sur qui son dévolu se jette. Et il est absolument hors de question que je la fasse boire, ou qu’elle se soumette aux idées farfelues des gars présents ici. Mais avant que je n’aie eu le temps de l’arrêter, Liam part à sa rencontre. Lorsqu’ils se serrent la main, je ne peux m’empêcher de sentir une vague de colère me transpercer de part en part. Je n’ai aucun droit sur Apolline, pourtant, lorsqu’il se penche pour lui chuchoter quelque chose et qu’elle éclate de rire, j’ai presque envie de lui coller mon poing dans sa tronche d’intello. Un écrivain et une psy, ils ne pouvaient que bien s’entendre. Il revient vers nous, Apolline à sa suite.

- Bien, j’ai trouvé ma partenaire. Honneur aux dames évidemment.

Il lui tend la balle et elle se contente de sourire en plongeant son regard dans le mien. Elle est craquante quand elle ne sait pas où elle met les pieds. Je vois bien qu’elle est clairement mal à l’aise et que ce genre d’activité n’est pas son style. Elle regarde autour d’elle, fixant son attention sur toutes les personnes qui l’entourent. Les invités se sont approchés pour assister à la partie, et elle semble blêmir lorsqu’elle s’en rend compte. Izy s’approche d’elle et lui murmure quelque chose à l’oreille. Elle sourit brièvement avant de prendre une profonde inspiration. Mes yeux glissent malgré moi sur sa poitrine se soulevant, étriquée dans un chemisier près du corps, laissant deviner des formes sulfureuses.

Contrairement à ce que je pensais, le score est serré. Izy se fait une joie de scander le nom de sa copine, ce qui a le don de me déconcentrer. Par chance, Apolline n’est pas celle qui boit le plus, elle se débrouille pour filer son verre à Liam ou à Izy. J’ai pris soin de remplacer la bière par du soda pour mes verres, histoire de ne pas avoir de problème. Cependant je commence à voir les effets de l’alcool chez mon partenaire... Heureusement que c’est un grand gaillard, sinon il tiendrait à peine debout.

La balle de match arrive et je prie intérieurement pour ce soit nous qui gagnions. Non pas par cupidité ou par esprit de compétition, mais simplement parce que je connais un peu Alex et qu’il est

le genre à trouver des gages aussi hilarants que rocambolesques. Et, je ferais tout ce que je peux pour éviter à cette superbe brune de se ridiculiser. J'ai beau savoir qu'il est en couple et qu'il a deux enfants, je ne peux m'empêcher d'être jaloux. Ces deux intellectuels ont l'air tellement... complices. Je me sens tout à coup comme le dernier des idiots.

- Hey Liam, j'espère que tu vises mieux avec Hailey qu'à ce jeu.
- La ferme Alex !

Il tente de faire diversion et malheureusement pour moi, ça fonctionne. Liam lance la dernière balle et rate le gobelet, Alex, lui, vise juste après une tonne de rebonds.

- Yeaaaaah ! C'est qui les meilleurs ?
- Bien joué mec !
- J'ai pris un shooter dans mon équipe ! ironise-t-il. Bon maintenant, il va falloir trouver un gage. Qu'est-ce qu'on pourrait bien donner aux perdants ?
- Aucune idée, éludé-je en espérant qu'il laisse tomber.

Mais c'est mal le connaître, ce mec est le plus têtu de tous les anciens sportifs d'Amérique du Nord. Et si je ne l'appréciais pas autant, je lui aurais tordu le cou pour avoir prononcé cette idée débile :

- Je sais ! Trouvez-moi un balai. Votre défi sera de faire du limbo !
- Du quoi ? s'exclame Apolline.
- Du limbo. C'est Anna qui m'a montré ça. A priori, c'est une pratique courante au Brésil.
- Et depuis quand ma sœur est aussi calée en culture brésilienne ? interroge Mike.
- Hum, je ne suis pas sûr que tu aies envie de savoir, Morgan, ricane Alex.

Son pote grimace avant de lui intimer de se taire en levant la main.

- Mec, combien de fois je t'ai dit de ne pas me parler de la sexualité de ma petite sœur ?
- OK, OK... En tout cas, ce jeu est drôle vous allez voir.
- Heu, les gars. Ce n'est pas que je veux casser votre délire, mais personnellement, je ne suis pas certain d'être capable de faire ça, je les interromps.
- Moi si !

Je tourne la tête et mes yeux entrent en collision avec ceux d'Apolline. Le sourire qu'elle affiche me trouble plus qu'il ne devrait. Je suis figé sur place tandis qu'Alex est tout excité à l'idée qu'ils exécutent des acrobaties. Cette fille me plaît. Et je viens seulement de réaliser à quel point. Ce n'est pas juste un physique à tomber, c'est un tout. Un état d'esprit, un caractère, une façon de faire. Tout en elle me plaît et pour la première fois depuis des années, j'ai envie de quelque chose de sérieux avec une femme. Comme si mon instinct me dictait que c'est elle, qu'elle vaut le coup de prendre le risque, de foncer tête baissée.

Les autres font de la place et je remarque Jackson au loin qui nous étudie avec un sourire satisfait. Je sais ce qu'il pense. Il nous prend pour une bande de crétins. Il n'y a qu'à voir l'expression

suffisante sur son visage pour se rendre compte que ce mec n'est pas net. Mais ne pas l'inviter aurait créé des problèmes, notamment avec le coach ou le reste de l'équipe, qui pour la plupart n'ont aucun souci avec lui.

Lorsque tout est prêt, Alex lance les hostilités. Liam est le premier à tester ce jeu ridicule qui consiste à tenir un bâton – un balai dans le cas présent – tendu et à passer en dessous, les jambes d'abord, en se penchant en arrière, et surtout en ne le touchant pas. La première étape est plutôt facile étant donné que les porteurs font plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Je me sers un verre, juste pour supporter l'idée que la fille la plus intelligente de la pièce va se ridiculiser.

Au bout du troisième passage Liam s'effondre en riant. Tout le monde l'applaudit et il gagne le droit de reprendre un verre, lui aussi.

Vient alors le tour d'Apolline. Contrairement à ce que je pensais, elle n'a pas l'air stressée outre mesure. Elle ôte ses chaussures et commence. Les premiers passages se font facilement et elle ne met pas longtemps avant de dépasser le record de Liam. Entre deux passages, elle en profite pour prendre une gorgée de boisson.

La barre s'abaisse à nouveau pour se retrouver à environ un mètre vingt du sol. Elle passe habilement cette hauteur sans grande difficulté et à ma plus grande surprise.

- Je suis certain que tu n'es pas capable de passer plus bas, la provoque Alex.
- Ne sois pas si sûr ! Les gars, vous pouvez baisser encore, le contre-t-elle.

Ils s'exécutent. Elle me lance un sourire ravageur, prend une grande inspiration et entame une prouesse de souplesse. Elle se penche en arrière, défiant toutes lois de l'équilibre et commence à marcher doucement, glissant doucement sous la barre. Lorsqu'elle se redresse elle affiche un sourire victorieux.

- Tu as de la chance que je sois en jupe, sinon je t'aurais prouvé que je peux faire mieux, rien que pour te clouer le bec ! le chambre-t-elle en lui donnant une tape sur le nez comme elle l'aurait fait pour un gosse.

Alex rigole et abdique. Hormis Anna – dont j'ai beaucoup entendu parler –, ou les moitiés de ses potes, c'est la seule femme que je vois capable de le moucher. Mike et Liam se font d'ailleurs un plaisir de se foutre de lui.

Son verre à la main, Apolline revient vers moi, tandis que les autres reprennent leur activité.

- Tu m'as bluffé.
- Il faut croire que tu n'es pas le seul à être plein de surprises.
- Tu veux bien m'expliquer où tu as appris à être aussi souple ?
- Non.
- Non ?
- Si je te le disais, je devrais te tuer, mais ça fait vraiment trop cliché. Et puis, la pression

psychologique n'est pas tellement une chose que je pratique. Cependant, je peux affirmer, sans aucun doute, que je ne te confierai pas d'où je tiens ce talent, ricane-t-elle.

– La danse ? La gymnastique peut-être ?

Elle éclate de rire en secouant la tête. J'adore son rire. Et j'aime comment je me sens en ce moment. Comme si plus rien ne comptait. J'ai l'impression d'être dans un endroit différent, sans odeur de whisky mêlée à celle de la bière autour de nous, sans vacarme et rire liquoreux, sans blagues douteuses, sans discussions tournant autour du sport ou des nanas.

Juste moi me lançant tête baissée, dans une chose complètement délirante. Une chose défiant raison et entendement. Un truc mettant à mal tous mes principes et que j'ai toujours refusé jusqu'à cet instant précis où nos iris s'accrochent. Une chose qui va me mettre dans une mouise phénoménale, je le sens.

13. Tenter sa chance

Apolline

Une seule personne peut parfois changer notre vision de la vie. Surtout lorsqu'on est en confiance. Je suis dans une pièce remplie de gens, et pourtant pas un seul instant je n'ai paniqué. Depuis que mes yeux ont croisé les siens en entrant, une partie de cette peur s'est envolée. Je me sens libérée. Je suis enfin une femme, presque, normale.

Mes patients m'en avaient parlé. J'ai toujours eu du mal à croire qu'on pouvait lire dans quelqu'un, rien qu'en le regardant dans les yeux. Pourtant, il se pourrait qu'en cet instant précis, je sois en train de réviser ma position. Je suis presque sûre qu'en me plongeant dans ses iris azur, je suis capable d'y déceler une profonde envie de m'embrasser. À moins que ce soit la mienne, latente depuis des heures, qui se reflète en lui. Peut-être qu'il s'en est rendu compte ? Oh mon Dieu...

Je rougis légèrement et romps le contact pour m'empêcher de lui sauter dessus. Je passerais certainement pour une folle, un comble pour une psy. Heureusement pour moi, je sais me tenir. J'ai encore un minimum de jugeote et je sais qu'il serait malvenu de sauter sur un mec, aussi beau soit-il dans sa chemise laissant apparaître des muscles taillés dans la pierre.

- Apooooooooo ! C'est Lenny ! hurle Izy au travers de la pièce, tombant à pic.
- Tu m'excuses un moment ? Je reviens, lâché-je en le plantant là.

Tout le monde se retourne sur nous, sans vraiment comprendre ce qui se passe, tandis que je distingue les premières notes de guitare. Cette chanson c'est la nôtre. Celle que l'on met à fond dans notre appartement dès que l'une de nous a un coup de mou. D'après Izy, la vie n'est jamais assez rock, Lenny Kravitz est la solution.

Je prends le temps de remettre mes chaussures et cours en sa direction comme une dingue en intimant au gars qui gère la musique de monter le son. Nous rions comme des folles : « American Woman ». Une chanson mythique faisant ressurgir la seule part de folie que je possède. Nous dansons collées l'une à l'autre, oubliant le regard des autres, qui peu à peu se joignent à notre délire momentané. Les dernières notes se jouent et laissent place à une musique plus douce.

- Il fallait me prévenir que tu étais la psy la plus folle de cette ville, murmure une voix derrière moi, avant de me faire face.
- Je n'ai jamais prétendu ne pas l'être...
- Je n'étais pas préparé à ça !
- Tu t'y feras, commenté-je en haussant les épaules en souriant.

Il attrape ma main et instinctivement nous nous mettons à danser. Il me fait tourner une fois sur

moi-même puis me ramène à lui d'un geste gracieux et doux à la fois. Je pose une main sur son épaule, et me laisse aller à ce rapprochement physique inattendu. Qui aurait cru qu'un sportif de son envergure serait un aussi bon danseur ? La chanson « I'll Be Waiting » nous entraîne et je lâche prise. Je profite de l'instant, m'enivrant de cette fragrance de camphre qui m'envoûte depuis notre première rencontre.

Je sens sa poitrine se soulever, comme s'il lui était difficile de respirer. Il s'éloigne légèrement de moi et plante ses yeux dans les miens. La revoilà. Cette sensation que j'ai ressentie l'autre fois à la patinoire, le fâcheux pressentiment qu'il est sur le point de faire basculer mon équilibre entier.

Je pince mes lèvres, refusant de laisser paraître l'impact de la provocation de ses yeux caribéens sur moi. Il ne devrait pas être autorisé par la loi de posséder des yeux comme les siens. C'est un appel au crime, aux dérapages incontrôlés, aux excès de vitesse de mon rythme cardiaque. Il murmure doucement les paroles du refrain. L'instant me semble irréel. Comment un mec comme lui pourrait s'intéresser à quelqu'un comme moi, si torturée ? S'il savait la vérité, à quel point je ne suis pas facile à vivre, à quel point cet épisode me gâche la vie... Impossible.

Lorsque la chanson se termine, je me détache de lui, sans un mot. Je suis tout à coup prise de panique à l'idée qu'il puisse se passer quoi que ce soit, alors que j'en meurs d'envie depuis le début de la soirée. En un claquement de doigt, je retrouve cet enchaînement au passé qui me pourrit la vie. C'est trop compliqué, je suis trop brisée. Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?

Je prends la poudre d'escampette aussi vite que possible, décroche mon manteau de sa patère à la volée et fonce me réfugier dans ma voiture. Une fois dans l'habitacle, je cherche mes clés dans mon sac. Dans la précipitation, elles m'échappent et se font la malle côté passager.

– Flûte ! maugréé-je.

Je me penche pour les attraper, m'enfonçant, au passage, le levier de vitesse dans la poitrine. En me redressant, ma tête heurte le rétroviseur.

– Foutu Karma, tu ne vas pas me laisser tranquille ce soir, hein ! Allez, démarre ! pesté-je en fourrant la clé dans le démarreur.

Le moteur se met à ronronner. Je démarre en trombe et m'engage sur le boulevard qui longe le parking. J'appuie sur l'accélérateur et fonce au travers de la ville. La circulation est plus que fluide étant donné l'heure tardive. Je conduis au hasard des rues sans vraiment savoir où je vais.

– Regarde-toi, cougar, tu ne sais même pas ce que tu fuis ! Stupide ! Stupide ! Stupide ! râlé-je en tapant sur le volant, donnant un coup dans le klaxon et effrayant les piétons qui traversent. Quoi ? hurlé-je après eux. Vous n'avez jamais entendu un klaxon de votre vie ?

Je fais crisser les pneus et conduis pendant encore une demi-heure avant d'échouer sur les quais, lassée par la sonnerie de mon téléphone qui ne cesse de m'agresser depuis dix minutes. Pas la peine de regarder l'écran pour savoir qui c'est. Je n'ai aucune envie de répondre ; je vais devoir me

justifier, et pour ma défense, je n'ai aucune excuse. Pas un seul argument valable à sortir qui expliquerait mon comportement totalement irrationnel. Pourtant, quand il se remet à hurler, je sais que je n'ai plus le choix.

– Quoi ?

– Apolline ! Tu veux bien m'expliquer ce que tu fous ? T'es passée où ? J'ai juste eu le temps de sentir le vent froid de la porte que tu étais déjà partie ? Mais c'est quoi ton problème ? Ce mec est super, il se préoccupe de toi, il te dévore des yeux. Et cette alchimie entre vous, on en parle ? Quand vous vous regardez, on pourrait presque voir la bulle qui se forme autour de vous ? Tu te rends compte ? Une bulle ! Une putain de bulle de savon que tu fais exploser dès que tu flippes ? Mais putain, t'es où ?

– J'ai pris ma voiture, je suis sur les quais, réponds-je simplement.

– Eh bien ramène tes fesses, parce que depuis que tu es partie, les gars se sont mis en tête de faire un jeu bizarre, auquel Keagan s'est prêté presque trop volontairement, et je suis presque sûre qu'il fait exprès de perdre pour avoir un prétexte pour boire... Non mais sérieusement Apo, c'est un sportif, il ne boit jamais, Logan me l'a confirmé. Même lui ne comprend pas ce qui se passe.

– J'ai flippé, OK ? Il allait m'embrasser j'en suis presque certaine.

– Tu es partie sur une supposition ? Sur la probable hypothèse qu'un mec intelligent et beau comme un dieu grec t'embrasse ! Bon sang, sauvez-la ! ironise-t-elle.

– Je...

– Tu ramènes tes fesses ici, et illico presto, sinon je te jure que j'appelle la maison de retraite pour qu'il te trouve une place. Putain Cougar, il est temps de te secouer les puces ! Fonce, tente ta chance ! À tout de suite, je t'attends, et si tu n'es pas là rapidement, je... non tu n'as pas besoin de savoir ce que je vais te faire, tu le sais ! hurle-t-elle avant de me raccrocher au nez.

Mon cerveau bloque sous le trop-plein d'informations. La seule que j'ai retenue, c'est que par ma faute Keagan déroge à ses principes, ce qui n'est pas du tout son genre. Il a un match dans deux jours. Je le sais car je crois que j'ai dû apprendre le calendrier par cœur. Et il ne boit pas autant lorsqu'il est censé jouer... Il va avoir des problèmes à cause de moi.

Sans réfléchir une minute de plus, et parce que j'ai un peu peur des représailles, je l'avoue, j'enclenche la marche arrière pour faire demi-tour.

Au moment où je pose la main sur la poignée de porte du bar, cette dernière s'ouvre en grand.

– Tiens, tiens ! Hey les mecs, Cougar est revenue ! lance Logan à la tablée, visiblement trop joyeuse pour être sobre si j'en crois les sifflements qui en parviennent.

– Qui c'est qui... Arf laisse tomber, je sais. C'est Izy.

– Pourquoi tu t'es enfuie ? demande Alex.

– Ouais c'est vrai, t'es partie plus vite qu'une flèche, surenchérit Mike.

– Hum... besoin de prendre l'air, prétexté-je mal à l'aise.

– Aussi longtemps ? interroge Liam.

– La bière, éludé-je.

Je tourne sur moi-même, cherchant des yeux la raison de mon retour.

– Au comptoir. Il enchaîne les verres depuis ton départ... murmure Liam dans mon dos.

Mes yeux se dirigent vers l'endroit indiqué. Keagan est sur un tabouret, sa tête reposant sur son bras tendu. Il est affalé. C'est tellement cliché, j'ai l'impression d'avoir vu ça dans des dizaines de films. Pourtant, je suis intimement convaincue que ça ne lui ressemble pas. Je me demande comment il fait pour tenir assis sur ce siège de bar.

– Tu es une piètre menteuse. Tu as à peine bu. Je le sais parce que la plupart de tes verres, c'est moi qui les aie sifflés. Pourquoi t'es partie ? Une dispute ?

– Oh. Non. Pas vraiment.

– Alors, dis-moi ?

Je me contente de hausser les épaules et me retourne vers lui. Liam a un sourire contagieux. C'est un écrivain charmant, et malgré le fait qu'il n'ait rien à envier au sportif, il ne me fait pas le moindre effet...

– Est-ce vraiment nécessaire ? Je veux dire on est même pas en couple et je ne sais pas si on peut vraiment dire que l'on est amis non plus.

– Vous n'êtes pas ensemble ? J'aurais pourtant juré que...

– Non. Pas encore. Un jour peut-être. Je n'en sais rien à vrai dire, je n'ai pas vraiment réfléchi. Ce n'est pas quelque chose que l'on prévoit, si ? Non je ne crois pas... Désolée, je parle trop.

– Te voilà ! nous interrompt tout à coup Izy. Bon, on a un problème. Les gars prennent un taxi pour rentrer et dormir chez Logan. Les autres s'en vont un à un. Au passage, tu as loupé le gâteau, mais ce n'est qu'un détail. Bref, il faut ramener Keagan.

– Bien.

– Bien ?

– Oui, ramenons-le. Après tout je lui dois bien ça.

Ni une, ni deux, je m'approche de lui et pose ma main sur son épaule. Sa réaction est proche du néant. Il grogne, tandis qu'Izy me rejoint, son manteau sur le dos. Nous le poussons et tentons tant bien que mal de le faire tenir debout, sous le regard moqueur de ses copains.

– Ce n'est pas beau de vous moquer les gars ! leur lancé-je.

– Hey ! Tu te débrouilles ma grande, c'est toi qui l'as mis dans cet état, me pique Logan.

Izy lui fait signe qu'elle l'appelle plus tard et nous emmenons la statue grecque vivante en direction de ma voiture. Il titube, marmonnant des choses incompréhensibles. J'ouvre la portière et prie pour qu'il nous aide un minimum afin de rentrer dans l'habitacle. Pour la première fois de ma vie, ma Mini me semble minuscule. Comment introduire un mètre quatre-vingt-dix de muscles dans un véhicule aussi petit, surtout quand ledit corps n'est pas très coopératif ? Impossible. Izy recule le siège passager au maximum afin de pouvoir faire rentrer ses longues jambes.

– Par pitié Apolline, la prochaine fois, choisis-en un moins grand. Ou non, mieux ! Change de

bagnole ! dit-elle en se faufilant à l'arrière, se contorsionnant pour trouver une place entre le dossier du siège passager et le siège auto de Savannah.

J'éclate de rire, ce qui me vaut un regard noir et une mine ne m'inspirant rien qui vaille. Je ravale mon rire, et pouffe sous cape, tandis que je me place derrière le volant. La tête de Keagan repose sur l'appui-tête, il dort paisiblement. Je m'engage dans la rue et réalise soudain :

– Tu sais où il habite ?

– Pas la moindre idée.

– Merde...

– Je ne vois qu'une solution.

– Laquelle ? demandé-je en la regardant dans le rétroviseur.

– Le canapé. Enfin tu peux choisir ton lit, mais je ne suis pas sûre que tu en tires quoi que ce soit dans cet état... plaisante-t-elle.

– Bien. Dans ce cas, va pour le canapé. Au point où j'en suis... Je n'arrive pas à croire que l'on soit partie sans prendre la peine de demander son adresse.

– Quand bien même tu l'aurais fait, je suis presque certaine que Logan ne te l'aurait jamais donnée. Il est plus futé qu'il n'y paraît !

Le reste de la route se fait dans le silence. Je pense à Savannah et ce qu'elle dira demain en le voyant. Je pense à la réaction qu'il aura quand il apprendra que c'est ma fille et ce que ça implique, pour moi, pour lui et pour nous. Et s'il prenait ses jambes à son cou ? Va-t-il me pardonner de le lui avoir caché ? Ce n'est pas rien...

La sortie de la voiture s'avère être aussi sportive que l'entrée. Je dois même lui mettre une ou deux claques afin qu'il reprenne un peu conscience et ne soit pas totalement un poids mort.

Nous entrons dans l'appartement, et je tâche d'être la plus discrète possible. Kara se lève immédiatement pour nous laisser la place. Nous déposons Keagan sur notre immense canapé. Alors que je paie la baby-sitter, Izy file dans sa chambre me laissant seule avec le magnifique fardeau.

Je dépose ma gabardine en laine et m'approche doucement. Son visage paraît paisible, il a l'air de dormir profondément. Je m'en veux. J'ai été horrible avec lui et je l'ai blessé. Franchement, je dois être la seule fille à le fuir alors qu'il s'apprête à l'embrasser.

Je monte dans ma chambre pour récupérer un oreiller et un plaid. Lorsque je redescends, il n'a pas bougé d'un pouce. Je n'ai pas allumé la lumière, mais celle de la lune et des lampadaires de la rue suffit largement. Je dépose un verre d'eau sur la table basse, le recouvre d'une couverture et entreprends de lui ôter ses chaussures.

Il marmonne légèrement lorsque je retire la première, et gesticule lorsque je me débats avec la deuxième.

– Zut, bredouillé-je.

À l'instant même où elle touche le sol, il redevient immobile. Je m'assieds près de lui et l'observe. Ce type a vraiment un truc en plus. Un je-ne-sais-quoi qui me pousse à bousculer mes habitudes et mes interdits. Je crois que j'aime ça de plus en plus. Je passe doucement mes doigts sous sa tête et la soulève délicatement afin de glisser l'oreiller. Je me redresse, posant une main protectrice sur son torse, comme pour m'assurer qu'il respire toujours. Je ne touche pas sa peau, pourtant, je frissonne.

– Bonne nuit, soupiré-je en me relevant.

J'ai à peine le temps de me relever, que sa main attrape mon bras pour me retenir et me maintenir en place. Il se redresse légèrement sans lâcher la prise sur mon poignet. Mes yeux cherchent le contact avec ses iris azur, un sourire apparaît sur ses lèvres tandis qu'il enroule la pulpe de ses doigts sur ma nuque et plaque ses lèvres sur les miennes.

Prise de court, je me fige, incapable de répondre à ce baiser. Se rendant compte de mon manque de réponse, il s'éloigne pour contempler mon expression.

– C'est impossible. Ce n'est pas réel, soufflé-je, persuadée d'être en plein délire.
– Tente ta chance et tu verras, murmure-t-il contre mes lèvres.

J'inspire profondément, laissant l'ivresse s'emparer de moi. Son souffle sent la tequila, mais peu importe. En cet instant précis, tout mon corps ne réclame qu'une chose : lui. Je savoure ce moment, celui précédant la délivrance, le moment où la tension est à son comble. Je me délecte de ces quelques secondes d'euphorie où nos yeux se dévorent. Une seconde, deux tout au plus, avant de céder à la tentation. Je réduis l'espace entre nous et presse à mon tour mes lèvres sur les siennes.

Notre baiser est doux et sauvage à la fois, témoin de la frustration qui nous a habités toute la soirée. Je ne me rappelle pas avoir ressenti quelque chose de similaire avant. Je suis partagée entre l'envie d'en avoir plus et celle de prendre mes jambes à mon cou tellement je suis en train de dérapier. Son pouce caresse doucement ma nuque tandis qu'il goûte avec avidité mes lèvres. Je savoure cette sensation exaltante en soupirant de plaisir.

Il se détache de moi et se laisse tomber sur le canapé. Il ferme les yeux et se rendort presque immédiatement.

Qu'est-ce qui m'a pris ? J'ai aimé ça plus que de raisonnable. Je touche mes lèvres, cherchant l'empreinte de ce qui vient de se passer. J'ai du mal à réaliser. J'ai l'impression d'être dans un monde parallèle.

Je remonte dans ma chambre, caressant, au passage, mes lèvres meurtries par son assaut. Je ne sais même pas s'il se souviendra de cet épisode demain.

Je fais un détour par la chambre de Savannah pour m'assurer qu'elle dort profondément. Je remonte la couverture sur elle et caresse ses cheveux tendrement. Elle ressemble tellement à Daniel quand elle dort. C'est dingue. Je ne pensais pas qu'il était permis d'aimer autant quelqu'un, pourtant

le jour où on l'a posée sur moi, j'ai eu l'impression d'avoir à nouveau une famille. Ma mère avait l'habitude de venir dans ma chambre le soir lorsque je dormais et je crois que reproduire ce geste me rapproche un peu d'elle.

Je sors et ferme discrètement la porte. Lorsque je me glisse entre mes draps, je souris bêtement. J'aurai tout le temps d'analyser ce qu'il s'est passé avec l'Apollon qui dort dans mon canapé demain. En attendant, après m'être plongée dans ces eaux, je veux simplement profiter de l'ivresse des profondeurs...

14. Déclarer forfait

Keagan

Pourquoi ma tête fait si mal ? Ça ne devrait pas être permis de laisser les gens boire autant. J'ai l'impression d'avoir tout l'orchestre philharmonique de New York qui joue la *Cinquième Symphonie* de Mozart dans ma boîte crânienne et je déteste ça. J'inspire profondément et l'odeur de café me parvient. Mais où suis-je ? La porte d'entrée claque et le bruit sourd m'arrache une grimace. Je distingue des pas dans ce que je suppose être un escalier. C'est officiel, je ne suis définitivement pas chez moi...

Des pas plus légers se font à nouveau entendre dans l'escalier, tandis que je tente de me remémorer le fil de la soirée. Je tâte sur les côtés et me rends compte que je suis sur un canapé. Il est certes confortable, mais ce n'est assurément pas celui de Logan.

– Bonjour ! entonne une petite voix.

Oh putain, c'est pire ce que je croyais. Il semble que je n'ai pas encore déçu car on dirait une voix d'enfant...

– Savannah, laisse-le tranquille, murmure une autre voix qui m'est plus familière.

– C'est qui, maman ?

Maman ? Attendez une minute ? Où suis-je ?

– Parle moins fort, tu veux ? susurre une autre.

J'ouvre les yeux, réalisant tout à coup que je suis dans un lieu totalement inconnu. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi une petite tête brune aux cheveux bouclés se penche juste au-dessus de moi, m'observant avec attention. La luminosité me fait plisser les yeux, et ma tête cogne davantage.

– Maman, je crois qu'il est réveillé. Salut ! claironne de nouveau la petite inconnue avec un grand sourire.

– Euh, saluuut ! bégayé-je un brin hésitant.

– Je m'appelle Savannah mais tu peux m'appeler chouquette si ça te fait plaisir !

– Bien ! D'accord... acquiescé-je, pas vraiment sûr de ce que je suis censé répondre à une petite fille de son âge.

Je ne sais pas si c'est parce que j'ai ingurgité beaucoup trop d'alcool, mais mes pensées manquent cruellement de cohérence. Je me redresse doucement et observe l'appartement d'un regard circulaire. Je ne connais absolument pas celui-ci. Par contre la blonde qui m'approche, elle, je la reconnais.

– Hey, bel inconnu. Enfin pas si inconnu que ça, mais bon, passons... Un café ? C’est la cougar qui l’a préparé et c’est le meilleur remède contre la gueule de bois, propose Izy en me posant une tasse dans la main sans attendre ma réponse.

– C’est quoi une gueule de bois ? demande la petite fille.

– C’est quand tu as mal à la tête après avoir fait trop de bêtises.

– Comme lorsque je mange trop de bonbons ?

– On va dire ça comme ça, chouquette !

Izy emmène la fillette et la fait s’asseoir devant le plan surélevé de cuisine. De dos, je reconnais Apolline qui est en train de s’affairer à je ne sais quoi, une tasse de café à la main. Je pousse la couverture et avale une première gorgée. Izy a raison, c’est un très bon remède et en plus il est divin. J’inspire profondément en observant mes pieds, en chaussettes.

Je me rappelle vaguement que quelqu’un m’a retiré mes chaussures et que ça m’a réveillé. Je ne vois pas qui, à part elle, aurait pu avoir ce type d’attention. Ce que j’aimerais savoir, c’est pourquoi j’ai atterri ici. Et la dernière chose dont je me souviens c’est qu’elle a pris la poudre d’escampette alors que nous allions nous embrasser.

Je me lève et prends place sur un autre tabouret. Je ne peux m’empêcher de détailler cette silhouette que je rêve de serrer contre moi. Elle porte un tee-shirt ample, un legging mettant en valeur son fessier parfait, se déplaçant pieds nus dans la cuisine. Elle n’a toujours pas levé les yeux vers moi. Pourquoi évite-t-elle mon regard ?

Je plisse les yeux et me rends compte qu’il est à peine neuf heures. Bien trop tôt après une soirée comme hier. Le décrassage va être de rigueur et je crois que je vais détester ça. Je vais me faire passer un savon pour avoir bu. J’espère juste ne pas subir un contrôle aléatoire, sinon je vais avoir des ennuis.

J’observe le grand salon lumineux donnant sur une cuisine ouverte encadré par un escalier et un couloir. Un lieu à son image. Apolline se retourne pour me faire face, enfin. Elle sourit timidement, tandis que j’incline simplement la tête pour la saluer en continuant de siroter mon café.

La gamine, à mes côtés, mange avec appétit jusqu’à ce que la sonnette se fasse entendre. À ce signal, elle bondit tout à coup de son siège en criant :

– C’est papa !

Elle se précipite vers la porte et l’ouvre pour laisser entrer un homme presque aussi grand et musclé que moi. Elle lui saute dans les bras et ce dernier l’enlace affectueusement. Puis le plus naturellement du monde, il nous rejoint dans la cuisine. Je m’attends à ce qu’il embrasse Izy, avant de me rendre compte qu’en réalité il se dirige droit vers Apolline. À son tour, il l’enlace tendrement et bien *trop* longtemps à mon goût. Elle s’écarte de lui, tandis que la fillette s’adresse à elle.

– Maman, je monte chercher mes affaires.

– D’accord, mais ne cours pas dans l’escalier, lui répond Apolline. Tu veux un café ? propose-t-

elle à l'intention de l'homme.

– Avec plaisir.

Izy se racle bruyamment la gorge, et lance un coup de tête dans ma direction. Je ne suis pas certain de bien comprendre. Non seulement elle a quelqu'un dans sa vie, mais en plus de ça elle a un enfant. J'ai dû rater un épisode, car aux dernières nouvelles, un gosse et un mari ça ne se trouve pas en une nuit. Ou alors je suis en plein rêve et mon imagination me joue des tours.

Impossible !

L'homme se tourne vers moi et me tend une main :

– Salut, je m'appelle Daniel.

– Keagan, me présenté-je laconiquement.

– Ah c'est drôle, comme le joueur des Celtics. Tu sais celui que j'adore, lance-t-il en se tournant vers Apolline, qui tout à coup paraît très embarrassée.

En même temps, qui ne le serait pas en présence de son mec et de celui qui lui fait du rentre-dedans depuis des semaines. *Mais quel con !* J'aurais dû me douter qu'une fille comme elle ne s'intéresserait jamais à moi de cette manière-là. Elle est bien trop... Trop tout, mais surtout trop en couple.

– Bah en même temps, c'est lui, donc pas étonnant que ça y ressemble, précise Izy.

– Attends, tu veux dire que... vous êtes vraiment Keagan Hunter ?

– Il paraît, réponds-je un peu sur la défensive.

– Waouh, c'est fou ! Je n'en reviens pas. T'aurais pu me dire que tu le connaissais !

– Bah, en fait, ce n'est pas moi... répond Izy.

– Toi ? se tourne-t-il de nouveau vers Apolline.

Elle se contente de hausser les épaules, avant de m'adresser un regard contrit. Pourquoi fallait-il que cette femme soit déjà prise ? À quoi a-t-elle joué avec moi ? Est-ce que je me suis fait des films ? C'est quoi ce délire ? C'est plus fort que moi, je suis jaloux et furieux.

Les dix minutes qui suivent me paraissent interminables. Daniel me pose un tas de questions, et je me force à parler sport avec ce type sympa, qui a visiblement tout pour lui, y compris la femme de *mes* rêves.

– Bon, je crois que je vais y aller, lâché-je en cherchant mes chaussures. Merci pour le café et pour euh... le canapé, précisé-je en les enfilant à la va-vite.

– Attends, je peux te ramener, annonce Apolline.

– Non, ça va aller. Je vais marcher.

– Ravi d'avoir fait ta connaissance, me lance chaleureusement Daniel.

– De même.

Je jette un dernier coup d'œil à Apolline qui m'observe complètement paniquée. Je ne sais pas ce

qui m'a pris de m'imaginer qu'elle pouvait envisager quelque chose avec moi. Je comprends mieux pourquoi elle était si discrète et si distante parfois. Je ne sais pas ce qui me vexe le plus, qu'elle n'ait rien dit et soit entrée dans mon jeu ou qu'elle soit en couple avec une môme.

Je sors sans plus de cérémonie, claquant la porte derrière moi. Une fois dehors, je relâche la tension. Soudain, je réalise que je vais devoir prendre un taxi pour rentrer car si à moto, le chemin est rapide, à pied c'est une autre paire de manches. Et il est hors de question de prendre les transports en commun, surtout sans ma casquette. Ça reviendrait à me jeter dans la gueule du loup, et clairement je ne suis pas du tout d'humeur. Alors résigné, je tâtonne la poche de mon jean.

– Fait chier, marmonné-je en me rendant compte que je n'ai pas mon téléphone.

J'hésite un instant à remonter pour demander si je peux emprunter le sien, puis me ravise. Tant pis, je préfère marcher plutôt que la voir une minute de plus dans les bras de ce type. Je me mets en marche lorsqu'une voix crie derrière moi :

– Keagan !

Je me retourne et Apolline en pleine course me percute de plein fouet. Mais qu'est-ce qu'elle fout ? Je la rattrape de justesse avant qu'elle ne tombe en arrière, passant mes bras autour de sa taille, comme l'a fait son compagnon quelques minutes auparavant. Je regrette aussitôt mon geste, l'impression que j'ai outrepassé mes droits.

– Oups, je ne pensais pas que tu t'arrêterais si rapidement, tente-t-elle de plaisanter.

– Ce n'est pas pour cette raison que tu as crié mon nom ? lâché-je sèchement.

– Euh, si.

Ses yeux scrutent les miens, une main sur mon torse. Pourquoi faut-il qu'elle me fasse autant d'effet, alors qu'elle ne devrait pas ? Elle est tellement mignonne avec ses cheveux en bataille et les joues rosies. Elle est belle comme ce n'est pas permis et moi je suis le dindon de la farce. Il me faut toute la volonté du monde pour m'éloigner d'elle.

– Je suppose que tu m'en veux, remarque-t-elle alors que je la relâche.

– Non ! Je ne vois pas pourquoi. Ce n'est pas comme si tu avais déjà un mec et une famille, ironisé-je.

– Je sais que j'aurais dû t'en parler. Mais ce n'est pas ce que tu crois.

– Je ne crois rien, je constate, lâché-je sèchement en reculant un peu.

– Eh bien tu constates mal ! s'énervé-t-elle. Je pensais que toi, mieux que quiconque, savais que les apparences sont parfois trompeuses. Mais apparemment j'avais tort...

– Comme quoi, on est deux à s'être trompés.

– Savannah est bien ma fille. Et celle de Daniel aussi.

– Jusque-là, je n'avais pas vraiment faux.

– Tu veux bien me laisser finir ! Daniel et moi sommes amis, mais ça s'arrête là. Je ne t'aurais jamais laissé faire hier, ni les autres soirs, autrement...

– Tu me pardonneras, mais j’émets quand même des doutes, soupiré-je, commençant à perdre patience.

– Pourtant, c’est vrai. Il a la garde alternée de Savannah une semaine sur deux...

– Je n’arrive pas à croire que tu as un enfant ! Ça me paraît totalement dingue ! Ce n’est pas rien... Je sais pas comment tu as fait pour ne pas m’en parler.

– Ça aurait changé quelque chose ?

– Non mais...

– Alors pourquoi ça changerait quelque chose maintenant.

– Parce qu’en plus de la fille, tu as le père.

– C’est un ami.

– Tu m’excuseras, mais j’ai du mal à croire qu’il n’y ait que de l’amitié entre vous. Vous paraissez tellement proches...

Elle baisse les yeux, inspirant profondément. Pas besoin d’avoir fait maths sup’ pour savoir ce qu’elle va me dire, et je n’ai aucune envie de l’entendre. Autant arrêter les frais là, chacun ne s’en portera que mieux. Je préfère lui épargner un long discours qui ne mènerait à rien du tout, si ce n’est m’achever un peu plus.

– Laisse tomber, je sais ce que tu vas dire... Ne te fatigue pas j’ai compris, soupiré-je avant de tourner les talons.

Je fais quelques pas avant qu’elle ne lâche :

– Tente ta chance et tu verras !

Je m’arrête net. Mon cœur rate un battement et toutes mes idées se remettent en place d’un seul coup. Les souvenirs reviennent peu à peu et s’imbriquent les uns dans les autres. La fin de soirée au bar, elle et Izy peinant à me mettre dans la voiture et à m’installer sur leur canapé. Mais aussi ses gestes attentionnés, lorsqu’elle a retiré tant bien que mal mes chaussures, mais surtout lorsqu’elle a posé sa main sur mon torse, comme pour s’assurer que j’allais bien. C’est cette main qui m’a sorti de mon état comateux.

Je me rappelle alors m’être redressé et l’avoir embrassée. Je me souviens qu’elle n’a pas réagi tout de suite. Jusqu’à ce que je murmure cette phrase. Celle-là même qu’elle vient de prononcer.

Un sourire apparaît malgré moi sur mes lèvres au souvenir de son baiser. Je ne me souviens pas avoir ressenti autant de choses en même temps, simplement en embrassant une femme, une seule fois dans ma vie. Une part de moi voudrait tellement la croire...

– Et puis, tu me dois toujours un dîner, tu te souviens ? Monsieur le professeur... ajoute-t-elle.

Je me retourne, et l’observe. Son regard espiègle me fait craquer et m’arrache un sourire. Elle a gagné sans même avoir joué. Elle possède ce don, celui de retourner la situation en une fraction de seconde et de reprendre l’avantage.

- Sans mensonge ?
- Avec toute la vérité, plutôt, sourit-elle en passant une main dans ses cheveux.
- C’est la même chose.
- Pas tout à fait...
- Tu veux bien arrêter tes trucs de psy sur moi ?
- Déformation professionnelle, va falloir t’y habituer, plaisante-t-elle.
- Bien, je suppose que je devrais pouvoir m’arranger... concédé-je.
- Chez toi, ça sera parfait !
- Par contre, pense à mettre des chaussures ça pourra t’être utile ! en désignant ses pieds nus sur l’asphalte.
- J’y penserai, c’est promis ! rit-elle avant de courir et d’entrer à l’intérieur de l’immeuble.

J’ai comme l’impression que je viens de me faire berner. Je suis sorti de l’appartement plus furieux que jamais et je me retrouve avec un rendez-vous. Il y a quelque chose qui m’échappe totalement, un truc insaisissable. Je sais maintenant que je n’ai pas rêvé cette nuit. Ce baiser, il était bien réel. Il était fait de chair et de désir, d’intensité et de douceur.

Je sais que je cours sûrement à ma perte, mais j’ai envie de voir jusqu’où elle peut aller. Jusqu’où *nous* pouvons aller. Après tout, peut-être qu’elle dit vrai. Peut-être que ce mec, taillé dans l’acier, n’est pas le sien. En tout cas, je crois qu’une part de moi a envie de s’en convaincre, rien que pour ressentir à nouveau cette exaltation qui m’a possédé lorsque mes lèvres se sont posées sur les siennes.

J’ai l’intime conviction que je ne dois pas laisser passer cette fille. Et même si ce mec veut plus, je me battraï pour elle. Un match n’est jamais terminé tant qu’on ne s’est pas battu. Et une chose est sûre : hors de question que je déclare forfait.

15. Changements de stratégies

Apolline

– Je vais vous rendre vos dossiers. Je dois dire que je suis agréablement surprise. Bon, je n'en attendais pas moins d'étudiants de dernier cycle, mais je suis heureuse de l'investissement que vous avez fourni. Pour les notes c'est comme d'habitude, vous les trouverez sur l'intranet. Et ne sortez pas vos portables c'est...

Peine perdue. Ils sont déjà tous en train de pianoter pour vérifier leurs notes. Je dois dire que ces dossiers tombent à point nommé. Durant quelques jours j'ai pu me plonger à fond dans le travail, sans avoir à penser à ce fichu dîner.

Malgré ses nombreux déplacements, j'ai eu quelques messages de Keagan. Il m'a expliqué qu'après les défaites consécutives qu'ils ont subies ces derniers matches, le coach leur avait demandé de travailler plus. Du coup, il a doublé l'entraînement pour les faire remonter dans le classement. Sauf qu'a priori ça n'a pas eu l'effet escompté puisqu'ils continuent de perdre les trois quarts de leurs matches. Et pour un club tel que les Celtics, ce n'est pas bon signe.

Parfois, l'idée me traverse que ce n'est peut-être qu'un prétexte pour éviter notre dîner. Dans un sens je peux le comprendre. Qui accepterait une femme si déjantée et maman par-dessus le marché. Tout serait tellement plus simple s'il ne me plaisait pas autant. Il faut que j'arrête de me voiler la face. La première chose que l'on nous apprend en psychologie, c'est que quand quelqu'un vous obsède à ce point, il y a toujours une part de désir qui en est la raison. Pour les criminels il s'agit souvent du désir de tuer, d'obtenir, de venger. Pour d'autres, comme en amour, c'est le désir de l'autre, autrement dit, une attraction purement sexuelle.

Assise à mon bureau je contemple mon portable, non mécontente de ne pas avoir énoncé plus tôt, lors du cours, la correction des exposés.

– Bon puisque vous êtes tous attentifs, je vous signale que le cours est terminé, annoncé-je en me levant. Si vous avez des questions, n'hésitez pas à m'envoyer un mail. D'ici là bon après-midi à tous.

Certains se lèvent, d'autres ne bougent pas et poursuivent leurs bavardages. Pour ma part, j'attrape mes affaires et sors de la salle.

– Salut beauté, me lance une voix que je ne connais que trop bien avant de m'étreindre sous l'œil étonné de mes élèves.

Ils ont beau être de jeunes adultes, je n'en reste pas moins leur professeur. Je m'écarte de Daniel et lui demande :

- Qu’est-ce que tu fais là ?
- Je voulais t’inviter à déjeuner pour parler du planning de la garde.
- Comment ça du planning ?
- Justement, je voulais en discuter avec toi.

Je regarde autour de nous, soupire en constatant les regards de mes élèves braqués sur nous et lui indique la porte d’un signe de tête. Nous marchons côte à côte dans le couloir en direction de la sortie.

Une fois dehors, nous parcourons les allées du parc de l’université. Je suis nerveuse. Tout a toujours été facile entre nous, et le fait qu’il ne veuille pas aborder le sujet dans un couloir m’inquiète. Il s’agit sûrement de quelque chose d’important. Nous nous installons dans un restaurant proche du campus. Ça fait longtemps que je n’avais pas senti Daniel aussi nerveux. Tout a toujours été si naturel entre nous.

- Tu voulais discuter du calendrier, je t’écoute, lancé-je dès que nos plats arrivent.
- Je vais devoir m’absenter quelques semaines. Huit pour être exact.
- Huit semaines ?
- Je pars en opération extérieure. Ce n’était pas prévu, mais avec tout ce qui se passe partout dans le monde, nous devons nous déployer pour former les autres unités.
- Wow, je dois t’avouer que je ne m’attendais pas à ça...
- Je suis désolé. Je sais que tu n’as jamais apprécié les missions à l’étranger. Mais j’aime mon métier et...
- Je sais. Inutile de te justifier, ne t’en fais pas. Tu partirais quand ?
- Dans trois jours.
- Trois jours ? m’étouffé-je, surprise.
- Je sais c’est court. Mais je me demandais si ça te dérangerait si je prenais Savannah durant ces trois jours. Je voudrais passer du temps avec elle avant de partir.
- Oui, tu sais bien que je ne m’y opposerai jamais. Je la dépose ce soir après l’école si tu veux.
- Ça serait parfait...

Son visage reste fermé. Il n’a pas l’air soulagé alors que je n’ai opposé aucune difficulté à sa requête. Je connais Daniel, je sais que quelque chose d’autre le tracasse. Je crois aussi que je suis la seule personne à pouvoir lui faire cracher le morceau. Ses sourcils sont froncés, ses yeux fuyants. Ce n’est pas normal, pas entre nous.

- Tu es certain que c’est tout ce dont tu voulais me parler ? insisté-je.

Il passe une main nerveuse sur sa nuque, ce qui ne présage rien de bon.

- En fait non... ce gars... le basketteur... c’est sérieux ? Je veux dire entre vous ? Vous êtes... ensemble ? Je ne sais pas pourquoi ça m’inquiète, je n’ai même pas le droit de te demander ça. Nous deux, on est séparés depuis quatre ans. Mais depuis que tu n’es plus avec moi, c’est la première fois que je te vois regarder un homme comme tu le fais avec lui. Tu ne m’as jamais regardé de cette

manière...

Je reste sans voix un moment. Je ne m'attendais pas du tout à ces questions. L'idée qu'il ait rencontré quelqu'un m'a déjà effleuré l'esprit. Mais pas un seul instant je n'ai imaginé qu'il se préoccupe de ce que moi je peux ressentir pour un autre. À vrai dire, je ne me suis pas du tout posé ces questions moi-même. Pas une seule fois ces interrogations ne m'ont interpellée. Est-ce que nous sommes ensemble ? Je ne crois pas. Un seul baiser suffit-il à définir une relation ? Non, certainement pas. Est-ce que je le regarde différemment ? Je ne pense pas... Est-ce qu'il est différent des autres à mes yeux ? Oui, ça ne fait aucun doute. Il possède cette faculté de faire tomber une à une les pierres qui constituent mon armure. Et puis, il a cette façon d'être à la fois désinvolte, sexy et déstabilisante. Mais de là à dire que j'ai des sentiments...

- Je... euh... non pas vraiment. Nous sommes amis. Enfin nous nous sommes embrassés mais...
- Embrassés ?
- Oui. Enfin, juste une fois. Mais je ne sais pas ce que ça signifie...
- Moi, je sais... murmure-t-il.

Je n'ai pas vu cette lueur dans le regard de Daniel depuis le jour où nous nous sommes quittés. Nous étions d'accord l'un et l'autre. Le temps, les missions, la vie tout simplement ont fait que nous nous sommes éloignés. Il est un des rares à savoir ce que j'ai subi, ici à Boston. Et je sais à quel point ce n'est pas facile de vivre avec quelqu'un comme moi, amoché. Mais le confort d'une relation stable ne suffit parfois pas à maintenir la flamme. Nous étions devenus des amis, plus que des amants. La passion des premiers jours s'était essoufflée. Alors se séparer paraissait être la meilleure solution.

Et puis, il y a eu Savannah. Ce n'était pas réellement prévu, mais elle est apparue comme une évidence. On a trouvé notre équilibre même si ce n'est pas la famille parfaite.

Mon téléphone sonne et me tire de mes pensées. Je regarde l'écran, c'est Keagan. Un bref coup d'œil à Daniel et je vois qu'il sait de qui il s'agit. Pourtant je ne peux pas laisser passer cet appel même si ça implique de le planter là.

- Tu m'excuses un instant ? demandé-je en me levant déjà.

Il hoche la tête et je m'éloigne histoire d'avoir un peu plus d'intimité.

- Keagan ! décroché-je.
- Apolline, répond-il en riant.
- Tu en as mis du temps... soufflé-je réellement heureuse de l'entendre.
- Je viens juste de rentrer de Chicago. Je passe la porte de mon appartement à l'instant.

Mon cœur fait une embardée rien qu'en sachant qu'il est là, près de moi. Et peut-être un peu à la mention de Chicago aussi...

- Je suis touchée de voir que je suis la première personne que tu appelles, le charrié-je.

- J’ai appelé ma mère dans le taxi, plaisante-t-il.
- Alors la deuxième ! renchéris-je.

Je l’entends soupirer fortement, comme s’il s’apprêtait à larguer une bombe.

- Nous n’avons pas de déplacement avant dimanche, soit dans cinq jours, alors je me disais que...
- C’est parfait, le coupé-je, trop précipitamment.

Je ne devrais pas montrer tant d’enthousiasme, mais c’est plus fort que moi, je meurs d’envie de le revoir. À tel point que je commençais à désespérer de ne jamais voir arriver ce fameux dîner qu’il m’avait promis.

- Mais je n’ai encore rien dit.

Je souris, l’imaginant froncer les sourcils à cause de mon aplomb.

- Tu allais m’inviter à dîner, non ?
- Donc tu es libre ? Enfin... Je veux dire avec ta fille... interroge-t-il visiblement mal à l’aise
- Elle sera chez Daniel.

Je le sens se raidir à l’autre bout du fil. À première vue, il n’est toujours pas à l’aise avec ma situation. Je ne lui en tiens pas rigueur, à sa place, j’aurais sûrement eu la même réaction. Mais j’ai décidé d’opérer un changement de stratégie. Après tout, je sais mieux que personne que la guérison passe aussi par une évolution de la zone de confort dans laquelle on se trouve. Les habitudes, les rituels, les petits plaisirs quotidiens constituent cette zone. Et lorsqu’on la quitte, c’est comme plonger dans l’inconnu. Alors je fais un triple salto et me lance. Je n’ai rien à perdre, si ce n’est apprendre à faire confiance. Cette soirée sera l’occasion pour moi de lui parler de ce qui fait de moi ce que je suis. Je lui dois bien toute la vérité après les mensonges que je lui ai servis.

- Bien alors...
- Demain ?
- Oui, lâche-t-il dans un soupir.

J’ai presque l’impression de lui forcer la main. Ça ne me ressemble pas. Je dois lui laisser une porte de sortie. S’il refuse de la saisir, c’est qu’il en vaut le coup. S’il s’y engouffre sans réfléchir, c’est que c’est un enfoiré de plus. Dans ce dernier cas, j’aurais du mal à m’en remettre mais j’y arriverais. *Après tout, ce n’est pas comme si j’étais amoureuse...*

- Tu sais Keagan, si tu n’as pas envie, je ne t’oblige à rien. Tu reprends ta vie, moi la mienne et on arrête là, expliqué-je cinglante.
- Quoi ? Non ! s’exclame-t-il. Écoute, je suis désolé, je ne suis pas très loquace. Je viens de passer les vingt-six dernières heures éveillé. On dit vingt heures ?

Je réalise seulement que sa vie et le rythme qui y est lié sont différents des miens. Lui passe son temps dans un avion à parcourir une grande partie du pays alors que moi ma vie se résume à

travailler à mon cabinet ou à la fac et m'occuper de Savannah. Deux univers diamétralement opposés qui se télescopent pour former une bulle parallèle. Ce qui me terrifie, ce n'est pas ce qu'il y a dans la bulle, c'est ce qui se produira lorsqu'elle éclatera.

Mon cœur se serre un peu à l'idée qu'un jour, tout ce petit jeu entre lui et moi puisse cesser. Mais il faut que je sois réaliste, la probabilité que notre histoire fonctionne frise plutôt le zéro que les cent pourcents.

– C'est trop tôt ? m'interroge-t-il face à mon absence de réponse.

Sa voix me ramène à la réalité. Et puis merde ! Je passe mon temps à dire à mes patients de vivre pleinement leur vie, de profiter de chaque instant, de se forcer à ne pas laisser le passé prendre le dessus sur nos envies. Je n'ai qu'à en faire autant. J'en suis capable.

– Vingt heures, chez toi. Envoie-moi ton adresse. En attendant tu devrais aller te coucher, lui recommandé-je.

– À demain ma belle.

– À demain, répété-je avant de raccrocher.

Lorsque je retourne à notre table, Daniel m'observe l'air intrigué. Ses yeux clairs me scrutent avec attention tandis que je fais de mon mieux pour cacher mon malaise. Je déteste quand il fait ça...

– Tout va bien ? demandé-je.

– C'est plutôt à toi que je devrais poser la question, dit-il un brin amer.

Qu'est-ce qui lui prend ? On dirait presque qu'il est jaloux... Et puis, d'un seul coup, je me rends compte que c'est peut-être la dernière fois que je le vois. Je le sais, il va partir en mission et il peut se passer n'importe quoi là-bas.

– Tu vas me manquer, lâché-je malgré moi.

– Toi aussi, souffle-t-il adouci. Tu sais, je crois que si j'avais été...

– À quoi bon ? Ne dit-on pas qu'avec des « si » on mettrait Paris en bouteille ? Personne ne sait ce que l'avenir nous réserve. Mais promets-moi une chose. Reviens vivant. Savannah a besoin de toi et moi aussi.

Il m'adresse un sourire chaleureux et attrape ma main posée sur la table. Nous échangeons plus dans un regard que dans un long discours. Je vois tout son amour. Je sens ses doutes. Je ressens la peine qu'il a, nous savons l'un comme l'autre ce que représente cette journée. Non seulement je lui dis au revoir car il part en mission, mais nous disons aussi adieu à tout ce qui composait encore un « nous ».

L'atmosphère a changé. Nous nous quittons après une brève étreinte reflétant toute la sincérité de notre relation, de ce qu'elle a été et de ce qu'elle ne serait désormais plus. Il n'a aucune envie de partir, mais il le doit.

– Tu passes prendre les affaires de Savannah tout à l’heure ?

Il hoche la tête, puis tourne les talons. Je sais que notre relation a changé. Car même si je refuse que ce soit le cas, mon changement de stratégie aura des conséquences... Mais je ne sais pas ce qui me fait le plus bizarre, le quitter lui ou admettre que notre relation ne sera jamais plus la même à cause d’un autre.

16. Mettre en confiance

Keagan

C'est la fin de l'entraînement. On a enchaîné les défaites sans que je n'arrive à changer la donne. L'ambiance dans l'équipe devient de plus en plus mauvaise. Il est temps que j'assume mon rôle de meneur et que je rebooste l'ego des mecs.

– Bon les gars, le match est dans deux jours. Il faut à tout prix qu'on le gagne, mais vous savez ce qui est le plus important encore ? C'est de prendre du plaisir. J'vous fais confiance pour que notre équipe brille comme il se doit. Alors à trois « ensemble » !

« ENSEMBLE ! » crient les gars en joignant leurs poings au mien.

J'enfile un survêtement sans même prendre de douche. Je dois encore passer à l'épicerie italienne pour acheter les produits frais dont j'ai besoin pour ce soir. Une fois les courses faites, je rentre à mon appartement. Je suis exténué mais je crois que la nervosité prend le pas sur ma fatigue. D'ordinaire, je ne suis pas ce genre de gars. Je ne suis pas de ceux qui flippent à l'idée qu'une femme vienne chez eux et rentre dans leur intimité.

Je jette mon sac de sport dans la buanderie et étale mes emplettes sur le plan de travail.

– Allez Hunt, ça ne doit pas être aussi compliqué. Même un parfait crétin serait capable de le faire. C'est que de la cuisine, m'encouragé-je.

J'ouvre mon téléphone, et lance le moteur de recherche en tapant la recette de mon choix. Je clique sur le premier lien que me propose Google et commence la préparation. Si je suis plus qu'adroit avec un ballon entre les mains, avec un couteau, je dois me focaliser autant que possible pour ne pas me couper. J'aurais l'air de quoi avec la main en sang ?

Je secoue mes épaules pour tenter tant bien que mal de me détendre. Une fois tous les légumes coupés finement, je décide de mettre de la musique. Elle a toujours eu le pouvoir de m'apaiser. Je l'utilise avant chacun de mes matches. Les premières notes résonnent dans mon appartement, je baisse le feu de ma sauce. Lorsque je me rends compte que l'heure est déjà bien avancée, je file me laver. Je prends une douche rapide et fonce dans ma chambre m'habiller.

Je reste devant mon armoire quelques instants avant d'opter pour un jean foncé et une chemise à carreaux claire. J'ai à peine le temps de l'enfiler que la porte d'entrée sonne.

– Oh non, non, non ! C'est pas vrai ! Si encore elle pouvait être comme tout le monde et sonner à l'interphone, j'aurais au moins eu le temps de fermer ma chemise... marmonné-je.

Je baisse le son d'un cran et ouvre la porte à la volée en m'efforçant de fermer un maximum de

boutons avant qu'elle ne s'aperçoive que je suis à moitié à poil. Mais lorsque je relève la tête, je sais instantanément qu'il est trop tard. Ses yeux sont grands ouverts, sa bouche forme un magnifique O qui me donne immédiatement envie d'en prendre le contrôle. Je secoue la tête pour éviter de dérapier une nouvelle fois. Cette fille me rend fou, elle me fait perdre tout contrôle.

– Tu n'avais pas dit que cette fois il fallait mettre des chaussures ? demande-t-elle en pointant de la tête mes doigts de pied qui dépassent de mon jean. Si j'avais su, j'aurais opté pour autre chose que ces échasses inconfortables...

– Je croyais que les femmes étaient biologiquement constituées pour porter ce genre de choses, commenté-je en ouvrant la porte, lui indiquant d'entrer.

Elle passe devant moi avec grâce et pénètre dans mon appartement le plus naturellement du monde. Comme si elle connaissait déjà les lieux, elle en prend possession, laissant traîner derrière elle les effluves de son parfum. Elle vient d'arriver et j'ai déjà l'impression d'avoir perdu la partie.

– C'est ce que la société fait présumer à tous, mais en réalité, c'est une véritable torture... répond-elle en observant mon appartement.

– Dans ce cas, je euh... mets-toi à l'aise. J'ai encore deux trois choses à faire en cuisine, mais je peux peut-être te servir un verre ? Du vin ?

– Avec plaisir, acquiesce-t-elle en étudiant ma bibliothèque.

Retournant à mes fourneaux, je la contemple un instant depuis le bar passer en revue chacun de mes livres et disques qui composent mes étagères. Je lui sers le vin blanc que j'ai acheté spécialement pour l'occasion, le même que celui que nous avons bu au restaurant, lors de notre premier dîner. Elle se déchausse, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Elle lève une jambe derrière elle pour attraper son talon et retirer la chaussure, puis procède de même avec l'autre pied. Un geste si simple, mais tellement sexy. Un sourire m'échappe lorsque je la vois soulager ses pieds en remuant ses orteils. Elle porte une sorte de combinaison noire, fluide, qui souligne parfaitement ses courbes. Ses cheveux sont légèrement remontés à l'aide d'une petite pince, laissant quelques mèches rouges retomber sur ses épaules. C'est simple mais élégant, avec une touche d'originalité.

Comme elle...

– Alors c'est donc vrai, tu es passionné de littérature ? rit-elle en attrapant le verre que je lui tends.

Elle trempe ses lèvres dans son verre. J'observe ses paupières se fermer alors qu'elle savoure le nectar que j'ai choisi pour elle. Ses papilles se réveillent et je suis fasciné.

Comme hypnotisé.

– Non pas que j'en doutais, reprend-elle, mais je n'imaginais pas que tu avais autant de livres.

– Tu écoutes aussi beaucoup de musique, hausse-t-elle la voix pour que je puisse l'entendre depuis la cuisine alors que je tente de ne pas carboniser notre repas.

Lorsqu'elle arrive enfin à l'immense baie vitrée devant laquelle j'ai dressé la table, elle contemple l'horizon l'air pensif. Je l'étudie à la dérobée. Je tente de me concentrer sur mon plat, histoire que nous ayons quelque chose de mangeable à déguster, mais je crois que je pourrais passer des heures à l'observer. Elle si mystérieuse. Plus je la regarde, plus elle me captive. Elle est une énigme à elle toute seule ; une équation dont je rêve de trouver la solution.

Alors que les maths, ce n'est vraiment pas mon truc...

Dans quoi je m'embarque avec elle ? Je n'en ai aucune idée. Pourtant, ce dont je suis sûr, c'est que même si je ne suis certainement pas le mec qu'il lui faut, que je ne sais pas comment gérer une femme avec une telle aura, je *la* veux. *ELLE*. Je veux tout ce qui la compose, de sa chair à ses pensées les plus intimes.

J'attrape le plat et le saladier puis les dépose sur la table. Son regard perdu dans les lumières de la ville, je paierais cher pour savoir à quoi elle pense en cet instant précis. Pourtant, je ne me paie pas le culot de demander. Elle a des secrets, sans aucun doute. Je sais que sa fille n'est que la partie immergée de l'iceberg et qu'elle cache bien plus que ce qu'elle veut bien laisser croire.

– C'est prêt !

Elle se retourne et observe la table. J'ai fait simple, pas de tralala, ça ne me ressemble pas. J'ai cuisiné, c'est déjà bien.

– Tu as préparé des lasagnes ?

– Ouais, je sais ce n'est pas exceptionnel, mais je ne cuisine presque jamais...

– C'est vrai ? m'interroge-t-elle en prenant place sur la chaise que je lui tire.

– Je pense que je peux les compter sur les doigts d'une main. Je n'ai pas le temps. Je me contente de repas rapides et qui ne demandent pas trop de temps.

– Tu préfères passer du temps le nez dans tes bouquins ?

– À choisir avec la cuisine ? Carrément ! Par contre ma mère cuisine très bien.

Je dispose une part de lasagnes dans son assiette et la laisse se servir en salade avant de remplir mon assiette.

– J'aime cuisiner, mais je préfère quand les autres le font pour moi, ironise-t-elle.

Elle prend une première bouchée, et sourit avant d'en reprendre une deuxième.

– Et je crois que la cuisine italienne va vraiment devenir ma préférée...

Ouf ! Ce n'est pas immangeable.

Nous discutons de tout. De sa meilleure amie, de sa famille qui vit en Caroline du Sud, de mon parcours pour arriver jusqu'aux Celtics. Tout est si facile entre nous. Il n'y a pas de blanc, pas de temps mort.

– Donc, tu as étudié à Lake Forest aussi ? C’est fou de se dire qu’on a déjà dû se croiser. Pourquoi avoir choisi cette université si tu es originaire du Sud ? Je veux dire, ils ont de bonnes facs là-bas, non ?

– Je voulais juste m’éloigner, confesse-t-elle.

– De tes parents ?

Elle secoue la tête en signe de dénégation.

– C’est grâce à eux que je suis allée à la fac. Enfin, j’y serais allée de toute manière. Mais ce sont eux qui ont payé d’une certaine façon...

– C’est-à-dire ?

– J’ai perdu mes parents dans un accident de voiture six mois avant de finir le secondaire. J’ai pu me payer mes études grâce à mon héritage. Lorsque je me suis retrouvée sans eux, j’ai ressenti ce besoin irréprensible de changer d’air...

Wow, je ne m’attendais pas à ça. Tout à coup, je comprends mieux sa relation avec sa fille et le fait qu’elle veuille la protéger autant.

– D’où ton arrivée à Lake Forest ?

– C’est ça. À l’époque j’étais totalement différente de celle que je suis aujourd’hui. J’étais un rat de bibliothèque, extrêmement studieuse. Réussir mes études, je n’avais que ça en tête, il n’y avait rien d’autre qui comptait. Et puis physiquement, je changeais de coupe de cheveux très souvent. Lorsque je suis entrée à la fac, j’avais les cheveux courts, coupés au carré et je ne portais pas encore de lunettes. Crois-moi, ça change un visage !

Mon nom n’a été placardé sur tous les murs de la fac qu’en avant-dernière année. Elle a un an de plus que moi, pas étonnant qu’elle ne me reconnaisse pas. À vrai dire à l’époque, je n’étais pas le même qu’aujourd’hui. Je partageais mon temps entre quelques heures à la bibliothèque et les entraînements. Je ne suis passé meneur principal que l’année de la fameuse alerte incendie qui m’a valu mon tatouage.

– Au fond, nous ne sommes pas si différents l’un de l’autre. Je voulais à tout prix réussir pour sortir ma mère de la banlieue pourrie dans laquelle nous vivions, je renchéris. Alors j’ai fait mon possible pour me donner à fond dans les deux passions et réussir dans l’une d’entre elles...

Je débarrasse nos plats et les ramène en cuisine lorsque son téléphone sonne. Je la vois hésiter un bref instant, avant de se lever pour décrocher. Elle s’éloigne pour avoir un peu d’intimité.

Tout en préparant nos assiettes, je ne peux m’empêcher de lui jeter quelques coups d’œil. Ses épaules s’affaissent de plus en plus au fur et à mesure de la discussion. Son visage se ferme, elle fronce les sourcils derrière ses fines lunettes qui soulignent son sublime regard noisette.

Lorsqu’elle raccroche, elle tient un instant son portable serré contre son cœur, avant de reprendre place. Son regard est perdu dans le vide, elle semble être à des années-lumière. Elle attrape une branche et pose ses lunettes sur la table avant de se pincer le nez, comme si elle faisait de son mieux

pour ne pas céder sous la pression qui l'accable tout à coup. Je ne sais pas quel était l'objet de cet appel, mais cela n'a pas l'air de lui plaire.

- Tout va bien ? osé-je en apportant le dessert.
- Oui, enfin... je crois.
- Tu veux en parler ?

Elle me fait non de la tête avant de poser son portable sur la table.

- Si on goûtait ce fabuleux dessert plutôt ? change-t-elle de sujet.

Je ne vais pas la forcer à parler. Si elle se sentait suffisamment en confiance, elle m'expliquerait ce qui la tracasse. Mais j'ai l'impression que c'est un peu le problème chez elle. Elle n'a pas l'air de faire confiance aux autres. Dès que ça devient trop personnel, trop profond, son attitude change, elle se renferme, imperceptiblement.

Elle déguste le tiramisu que j'ai spécialement commandé au restaurant italien où nous avons eu notre premier rendez-vous. Je vois bien que quelque chose cloche, mais je ne sais pas quoi faire pour qu'elle cesse de dresser ces barrières entre nous.

Et puis, tout à coup, en tendant l'oreille vers la musique, seul son qui emplit la pièce avec celui de nos cuillères depuis près de dix minutes, j'ai une idée. Je lance la chanson « Escape » de Kehlani en version acoustique, et m'approche d'elle. Elle lève les yeux vers moi, lorsque je l'invite en lui tendant la main. Elle place sa paume dans la mienne, puis se lève d'un geste gracieux. Sans ses talons, elle semble minuscule à côté de moi. Il faut dire que je suis un peu hors norme niveau taille et musculature. Pourtant, son corps épouse parfaitement le mien, comme la première fois où nous avons dansé ensemble.

Au milieu de mon appartement, j'entame quelques pas lents en la serrant contre moi. Elle place sa joue contre mon torse et se glisse au creux de mes bras, comme si c'était exactement ce dont elle avait besoin. Je suis presque sûr qu'elle peut sentir mon cœur battre sous ma peau.

- Je suis désolée, ce n'est certainement pas ce à quoi tu t'attendais en m'invitant.
- Ce que je voulais, c'était de l'honnêteté. Mais ce que j'aimerais avant tout, c'est savoir ce qui te tracasse autant.

Elle soupire puis lâche :

- C'était ma cousine au téléphone. Elle organise une sorte de réunion de famille dans quelques mois. Toute ma famille y sera. Et elle compte sur ma présence sauf que...
- Sauf que tu n'as aucune envie d'y aller, deviné-je.
- C'est à peu près ça.

Je la presse un peu plus fort contre moi. On aurait presque l'impression que c'est une petite chose fragile, pourtant elle est plus forte qu'il n'y paraît. La pulpe de mes doigts caresse doucement les

courbes de ses hanches, parcourant lentement chaque centimètre carré de chair à ma disposition, sous le tissu fin qui sépare ma peau de la sienne.

Elle redresse la tête et plante son regard dans le mien. Sans réfléchir une seconde de plus, je me penche légèrement, passe une main derrière sa nuque pour l'attirer à moi et pose mes lèvres sur les siennes. Comme si elle se languissait de cet instant, comme si c'était ce qu'elle attendait pour remédier à son malaise, elle répond à mon baiser avec une telle ardeur que mon corps frissonne. Jamais le baiser d'une femme ne m'avait fait autant d'effet. J'ai envie de la sentir encore et toujours plus proche de moi. Comme si mon corps ne désirait qu'une seule et unique chose : ne faire qu'un avec le sien.

Agrippant ses fesses à pleines mains, je la soulève. Elle enroule ses fines jambes autour de ma taille. Je recule lentement jusqu'à arriver à mon canapé. Je l'entraîne avec moi alors que je nous laisse tomber dessus. Elle se place à califourchon sur moi, sans décoller un seul instant sa bouche de la mienne. Ses ongles plantés dans mes épaules, elle fait glisser délicatement sa langue aguicheuse le long de ma lèvre inférieure, m'arrachant un grondement. Elle veut ma mort, j'en suis certain. C'est une tornade de sensations. Lorsqu'elle me mord délicatement tout en tirant légèrement sur mes cheveux, j'ai l'impression que je vais perdre totalement pied.

Mes mains s'aventurent plus loin, sur la rondeur de ses fesses, l'agrippant pour combler la moindre particule d'air entre elle et moi. Plus rien ne passe entre nous, si ce n'est ce désir ardent qui pulse de plus en plus fort dans mes veines. J'ai une peur bleue de perdre le contrôle, d'aller trop loin. Pourtant chacun de ses gestes me prouve qu'elle aussi en veut plus.

Je passe doucement mes mains le long de ses côtes, frôlant sa poitrine qui se soulève sous l'effet de son souffle erratique. J'ai tellement chaud et j'ai tellement envie d'elle que j'ai l'impression que toute couche de tissu devient désormais superflue. Mais contrairement à ce que je pensais, c'est elle qui s'attaque la première aux boutons de ma chemise. Elle s'écarte légèrement de moi, ses yeux sombres de malice et d'envie plongés dans mes iris, puis elle ouvre adroitement les boutons. Une fois l'accès libre à mon corps, elle effleure du bout des doigts la peau de mon torse. C'est comme si elle était dans un état second, une hypnose totale créée par la fusion de nos deux êtres.

Contre toute attente, et avant d'avoir réalisé le sens des mots qui franchissent mes lèvres, je murmure :

- J'ai envie de toi, plus que je n'ai jamais eu envie de personne. Mais je pense qu'on devrait y aller doucement...
- Vraiment ? s'étonne-t-elle.
- Vraiment. Pour une fois dans ma vie je veux essayer de faire les choses bien. Et même si j'ai très envie de toi en ce moment, précisé-je en plaquant mon bassin contre le sien pour lui faire ressentir la force de mon désir, je souhaite prendre le temps qu'il faut.
- Tu sais que je n'ai pas couché avec un homme depuis des lustres ? Enfin pas tant que ça... mais un bon moment... s'embrouille-t-elle.

Elle plaque les mains sur sa bouche, comme si elle venait de m'avouer le pire de ses secrets.

– Oh mon Dieu ! Je ne viens pas vraiment de dire ça, si ? s'exclame-t-elle en se cachant le visage avec ses mains.

– Sérieux ? ris-je.

– Non mais Keagan, tu ne te rends pas compte ! J'ai un mec qui a le corps d'une statue grecque devant moi ! C'est une véritable torture de ne pas pouvoir te toucher.

– Qui a dit que tu ne pouvais pas toucher ? osé-je doucement.

Je l'attire à moi et l'embrasse de nouveau avec ferveur. Je ne sais pas où cette soirée va nous mener, mais une chose est sûre, je n'ai aucune envie qu'elle s'arrête.

– Tu as du temps devant toi ? demandé-je.

– Toute la nuit... murmure-t-elle.

Sa réponse est plus que ce que j'attendais. Ce soir, je ne baiserais pas cette femme. Je ne lui ferai pas non plus l'amour, même si je commence à me sentir à l'étroit dans mon pantalon. Ce soir, je vais apprendre à la connaître. Sans artifice. Juste elle et moi, l'un contre l'autre, dans notre bulle.

Ses doigts passent le long de mes épaules et caressent doucement mes muscles. Son regard plongé dans le mien, un léger sourire étire ses lèvres. Elle plaque doucement une main gelée contre mon cœur pour en percevoir les battements. Difficile de ne pas constater à quel point il bat fort. Mes mains, quant à elles, sont accrochées à ses hanches. Je la presse contre moi, attisant le désir que j'ai pour elle au lieu de l'apaiser.

– Bordel, expire-t-elle.

Puis, je laisse courir mes paumes dans son dos jusqu'à tomber sur la fermeture Éclair de son vêtement. J'hésite un bref instant, sonde son regard, implore son accord. Elle hoche la tête d'un geste presque imperceptible, et j'attrape le fermoir. La descente est longue, le supplice réel, mais je prends mon temps. Une fois en bas, elle se charge de retirer le haut de sa combinaison, me dévoilant sa poitrine enveloppée dans un sublime soutien-gorge en dentelle noir.

– Magnifique, murmuré-je en souriant.

Je mords ma lèvre pour retenir un grognement. Délicatement, je m'approche d'elle et l'embrasse. Sur la bouche, d'abord, puis laisse glisser mes lèvres lentement le long de sa clavicule. Je m'écarte légèrement et place ma paume contre elle. Je ferme les yeux, retiens ma respiration et profite de la sensation. Sa peau contre la mienne, sa poitrine qui se soulève au rythme de ses inspirations profondes, et ces légers soubresauts. Un métronome, régulier et rapide : son cœur. C'est incroyable de sentir l'effet que je lui fais.

Nous faisant basculer sur le sofa, je l'étends sous moi, faisant attention à ne pas l'écraser. Je prends d'assaut son cou pour savourer le goût sucré de sa peau.

– Tu es délicieuse, glissé-je à son oreille, la voix rauque.

Elle rit. J'ai terriblement envie d'aller plus loin. Encore plus quand elle enserme ma taille de ses longues jambes. Pourtant je me retiens. Je me contente d'imposer à nos corps de légers va-et-vient, délicieuse torture. Je m'empare de ses lèvres et étouffe un premier gémissement. Mon jean devient trop étroit mais je me refuse de céder à la tentation de le retirer.

Je perds totalement le contrôle lorsqu'elle commence à haleter. Putain ! Je ne veux pas la frustrer, mais si je continue comme ça, la situation risque de dérapier. Alors je glisse sur le côté. Elle me fait de la place et se plaque contre le dossier de mon canapé. Elle ouvre ses paupières et ses yeux me font l'effet d'une bombe. Ses cheveux s'échappent de sa pince et encadrent son visage. Elle est sublime.

Elle se niche contre moi et je la serre fort. Sa paume contre la mienne, les minutes passent, et nous laissons à nos corps le temps de reprendre leur contenance, à nos cœurs le temps de se calmer, à notre souffle celui de se réguler. J'inspire profondément, m'enivrant de son odeur. Je suis tellement bien en cet instant que j'aimerais arrêter le temps et simplement rester ici...

17. Perfect Timing

Apolline

Pour ne réveiller personne dans la maison, j'ai mes habitudes. Après une séance de yoga aux aurores, suivant les quelques heures de sommeil que mon esprit a bien voulu me laisser, je dresse la table du petit déjeuner pour ma fille – l'officielle – et mon autre fille – l'officieuse –, mes écouteurs sur les oreilles. C'est idiot, simple comme bonjour, mais commencer la journée en musique après une nuit si courte m'aide à bénéficier pleinement des bienfaits de ma séance et me met de bonne humeur.

« Sun Comes Up » de Rudimental résonne dans mes oreilles tandis que je me déhanche doucement en préparant la pâte à pancake. Je ne sais pas ce qui me réjouit le plus, la perspective de ne pas aller bosser ou celle de passer l'après-midi avec Keagan. Je suis un peu stressée à l'idée que Savannah ne l'apprécie pas autant que moi, mais j'essaie de me convaincre que je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

Pas vrai ?

Je mime les paroles et danse en rythme. Je fais un tour sur moi-même puis m'arrête net. Logan. Mais qu'est-ce qu'il fout en caleçon dans ma cuisine, lui ? Surprise, je tire sur le fil de mes écouteurs en remarquant son sourire et ses lèvres bouger.

- Je comprends pourquoi Hunt craque... sous-entend-il, le regard appréciateur parcourant mon corps.
- Qu-quoi ?
- Hunt. Je comprends pourquoi tu lui plais autant.
- Qui ?
- Keagan. Hunt c'est son surnom depuis la fac.

Mon souffle se coupe un bref instant et mon cœur manque un battement quand Logan répète ce nom. J'ai la sensation qu'il ne m'est pas étranger...

Je secoue la tête en réalisant que j'ai sûrement dû l'entendre lors de la soirée d'anniversaire de Logan ou qu'on l'a sans doute mentionné à l'université. Pourtant, mes mains tremblent, comme si la crise n'était pas loin. Un frisson me parcourt. Rien que de penser à Lake Forest me ramène malgré moi cinq ans en arrière. Je me revois dans ce fichu couloir qui hante mes nuits, celui qui est le centre de tous mes cauchemars.

- Tu étais à Lake Forest avec lui ?
- Oui. Je jouais au basket aussi à l'époque.

Il se poste en face de moi sur l'un des tabourets devant le plan de travail surélevé et poursuit :

– J’ai dû arrêter suite à une mauvaise blessure en dernière année. Heureusement, j’étais en double cursus kinésithérapie. J’ai fait un stage à Vancouver au Canada, c’est là que j’ai rencontré Mike, Alex et Liam.

– Ces trois-là sont des phénomènes, commenté-je.

– À qui le dis-tu ! Quand je suis arrivé, ils étaient encore dans leur petit jeu « à qui aura le plus... » enfin tu vois quoi. Et dire que maintenant ils ont tous la corde au cou ou presque, c’est fou !

– D’ailleurs en parlant de corde au cou, qu’est-ce que tu fais ici ? demandé-je en lui servant une tasse de café.

Il se contente de hausser les épaules avant d’en avaler une gorgée. C’est drôle, ça ne ressemble pas à Izy. Elle ramène des gars, c’est déjà arrivé. Mais en général, ils ne passent jamais la nuit à la maison. Non pas que nous ayons une règle qui l’impose, mais elle se débrouille toujours pour les mettre à la porte avant que le jour ne soit levé. Dans un sens ça m’arrange bien que Savannah n’assiste pas à un défilé de mecs en sous-vêtements.

Il fallait qu’on parle d’elle pour qu’elle pointe le bout de son nez. Izy, fraîche et pimpante, déboule dans la cuisine comme si de rien n’était.

– Bonjour ! lance-t-elle nonchalante.

Les mains sur les hanches, les sourcils froncés, je l’observe se servir du café comme s’il n’y avait pas un homme à moitié nu dans notre cuisine.

– Quoi ? s’étonne-t-elle.

Je désigne Logan de ma spatule et elle semble enfin se rendre compte de sa présence. Pas à moi, comme si elle ne l’avait pas vu avant.

Ce n’est pas à un vieux singe qu’on apprend à faire la grimace.

– Il est resté dormir. Pas de quoi en faire un plat ! Tu me fais un pancake je dois partir dans vingt minutes et j’aimerais profiter du petit déjeuner que tu as préparé, si tu le veux bien.

– Parce qu’en plus tu bosses ce matin !

– Roh ça va, t’es pas ma mère, cougar ! Détresse, on s’est couchés tôt. Ce matin...

– C’est moi qui te prépare le petit déjeuner presque tous les jours, alors si, je pense que je le suis un peu, lui dis-je en attaquant la cuisson de notre petit déjeuner.

– N’oublie pas que c’est toi qui m’en dois une aujourd’hui, alors ne joue pas trop les malignes.

Je lui sers une assiette, puis en dépose une autre devant Logan après lui avoir demandé d’aller s’habiller. Savannah ne devrait pas tarder à se lever et je ne veux pas qu’elle en voie trop à son âge. Elle a le temps avant de découvrir ce que cachent les hommes sous leurs habits. Elle remarquera bien assez tôt que la plupart d’entre eux ne pensent pas avec leur cerveau...

D’ailleurs, cette dernière ne tarde pas à faire irruption dans la pièce. Elle commence par enlacer Izy avant de se tourner vers Logan en lui demandant de but en blanc :

– T’es l’amoureux de ma marraine ?

Izy le couve d’un regard inquisiteur tandis que Logan fixe ta tasse de café comme si la réponse allait en sortir. Il paraît si gêné par la question de ma fille que c’en est hilarant.

Devant cette non-réponse, Izy décide de partir au travail et m’assure d’être rentrée à l’heure pour le déjeuner. Cette dernière nous embrasse tous les deux avant de mettre Logan à la porte. Enfin en tête à tête avec ma fille, il est temps de lui annoncer le programme de la journée. Je respire un bon coup, expire presque trop bruyamment pour être discrète.

– J’ai des choses à faire cet après-midi, mais que dis-tu de rester avec Izy et de me rejoindre en fin de journée ?

– Manger une glace ? s’enthousiasme-t-elle.

Elle ne perd pas le nord. S’il y a une chose qu’elle aime par-dessus tout, c’est la crème glacée. Et même si nous ne sommes qu’en avril, elle est toujours partante en toutes saisons pour déguster un sorbet quelque part. Comme pour toute fille, la glace, c’est sacré.

– Si tu es sage... promets-je en débarrassant son assiette, ne sachant pas trop par où commencer.

– Dis maman, tu crois qu’un jour toi aussi tu auras un amoureux ?

Je reste un instant interdite, un brin choquée par sa question. Finalement, peut-être que ce sera plus simple que prévu.

– Je ne sais pas, ma chérie. Tu aimerais ?

Elle se contente de hausser les épaules. Je crois en réalité que sa question cache le manque de son père. Daniel est parti depuis une bonne dizaine de jours et je sens qu’il lui manque. C’est compliqué pour une petite fille de quatre ans de n’avoir aucune nouvelle de son père pendant des jours. Elle a besoin de repères, d’un visage masculin pour lui donner confiance en elle.

Je prends une douche rapide, enfile un jean et une chemise légère avant de la rejoindre dans sa chambre. Nous passons la matinée à jouer ensemble. J’aime ma fille plus que tout au monde. Elle est pleine de vie, futée et très malicieuse. Elle adore me faire des petites blagues et ne cesse de m’émerveiller un peu plus tous les jours. Je crois qu’on ne sait pas vraiment ce qu’est d’être mère jusqu’à ce qu’on le devienne. Parfois, j’aimerais pouvoir partager mes doutes avec la mienne, seulement elle n’est plus là... J’aurais tellement voulu qu’elle voit ma fille grandir et que Savannah puisse avoir une grand-mère qui la gâte. Ma mère et ma fille se seraient parfaitement entendues.

Après le déjeuner, je mets Savannah à la sieste et attends le retour d’Izy en regardant les actualités à la télé. À vrai dire, je ne suis qu’à moitié, ne cessant de regarder l’heure. Les minutes qui défilent me rapprochent sans cesse de l’instant où j’irai le retrouver. Et à l’impatience se mêle une part d’anxiété. Un milliard de questions tournent dans ma tête, inlassablement. Et s’il ne lui plaisait pas ? S’il ne savait pas s’y prendre avec elle ? Est-ce que je fais une erreur en la lui présentant ? Comment dois-je l’appeler ? Est-ce mon amoureux ? Mon ami ? Nous n’avons pas vraiment défini les termes

de notre relation. Aurions-nous dû le faire avant ?

L'autre nuit, nous avons passé des heures à nous découvrir, sans jamais aller plus loin. Nous avons bu du vin, écouté de la musique, parlé de ses œuvres préférées. Il m'a expliqué pourquoi il adorait tant *L'Étranger* de Camus et son personnage si spécial par ce qu'il dégage. Et puis on s'est embrassés, aussi. Beaucoup. Mon corps frissonne encore au souvenir des caresses que ses grandes mains viriles m'ont prodiguées. Au-delà de sa force, il est doté d'une infinie douceur. Notre corps-à-corps a bien failli me faire perdre la tête, mais jamais – pas un seul instant – il n'a cherché à aller plus loin. Alors, bien que frustrée, j'ai pris tout ce qu'il me donnait.

Et ce soir-là j'ai eu beaucoup plus que ce que j'avais eu ces dernières années...

Quand Izy passe la porte de notre appartement, je sursaute. Sans m'en rendre compte, je m'étais assoupie sur le divan.

– Désolée, je suis légèrement en retard, les transmissions ont été un peu longues.

Je l'admire. Elle n'exerce pas l'un des métiers les plus faciles. Pourtant, avec passion, elle subit les heures impossibles que lui impose son planning, sans rechigner.

– Ne t'en fais pas. On se rejoint en fin d'après-midi chez Gino. Elle meurt d'envie de manger une glace. Tu sais à quel point elle adore sa crème glacée aux morceaux de brownies.

– Oui presque autant que sa poupée Cally qui parle !

– Elle est à la sieste. Merci d'être là pour elle.

– Les amies, c'est fait pour ça cougar. Allez, file ! Profite de ton bel Apollon ! lance-t-elle malicieuse avant de filer dans sa chambre pour se changer.

J'enfile mon sempiternel foulard de soie, une veste en cuir, attrape mon sac à main et mes clés de voiture dans le vide-poches sur le meuble de l'entrée. Nous avons prévu de nous retrouver sur les quais. Je file donc, musique à fond, passant pour une folle à lier auprès des passants qui m'observent. Une quinzaine de minutes plus tard, je gare ma voiture sur le petit parking non loin de Charles River. Nous devons nous rejoindre à l'esplanade le long de la rivière et avec ce soleil magnifique, la balade promet d'être plus qu'agréable.

En direction de l'esplanade, je fouille du regard les alentours. Il devrait m'être facile de le repérer étant donné son gabarit hors norme. Et puis il est plutôt du genre ponctuel. Ne le trouvant pas, je décide de l'attendre près du point de rendez-vous. Il a choisi un lieu calme où la foule ne s'amasse pas. J'ai presque l'impression de participer à une rencontre clandestine. Pourtant, autant que je sache, je ne suis pas hors la loi.

L'endroit est paisible, seuls quelques piétons et joggers foulent le bitume de l'allée qui borde le cours d'eau. Le léger bruit de la rivière dans son nid et des oiseaux est apaisant. Nous étions déjà venues nous promener avec Savannah mais je n'avais jamais réellement apprécié le calme et la sérénité que dégage cet endroit.

– Bonjour charmante demoiselle, me lance un homme derrière moi.

Je me retourne, surprise. Un jean, une chemise épaisse surmontant un tee-shirt, une casquette vissée sur la tête, pas de doute, c'est bien celui que j'attends.

– Tu es en retard, le piqué-je avec ironie.

– Je cherchais une place, s'excuse-t-il.

– Pour ta moto ? Ne me dis pas que tu fais partie de ces hommes fétichistes de leur engin...
poussant le vice jusqu'à lui donner un petit nom et...

Ses yeux malicieux se plantent dans les miens et il éclate de rire.

Les mecs ont vraiment l'esprit mal tourné...

Je fais mine de partir et il attrape ma main pour me retenir, m'attirant à lui. Il dépose un baiser au coin de mes lèvres, m'arrachant un soupir de frustration. Il m'embrasse sans vraiment le faire, prend un malin plaisir à me torturer. Il replace une mèche folle derrière mon oreille, frôlant l'endroit de la mèche manquante, puis s'écarte de moi.

Nous marchons un long moment, main dans la main sans que l'un ou l'autre ne pipe mot. Je romps le silence la première, curieuse d'en apprendre plus sur lui...

– Pourquoi avoir choisi Lake Forest pour étudier ?

– C'était proche de chez moi, et puis j'y ai obtenu une bourse grâce au basket. C'était l'occasion parfaite de me barrer tout en n'étant pas trop loin...

– De tes parents ? demandé-je.

– Ma mère et ma sœur.

– Ton père ? osé-je, légèrement anxieuse de m'aventurer sur un terrain glissant.

– Il n'a pas vraiment été présent pour nous.

Il a l'air tendu, il serre ma main un peu plus fort depuis que j'ai prononcé le mot « père ». Un peu comme s'il l'avait banni de son vocabulaire car il était trop dur à prononcer.

– Je vois, me contenté-je de répondre.

Nous nous asseyons sur un banc, face à l'eau. Le regard perdu au loin, il poursuit :

– Mon père est parti quand j'avais une dizaine d'années, nous laissant dans une merde noire ma mère, ma sœur et moi. J'ai grandi dans une banlieue un peu craignos où si tu ne fais pas tout pour t'en sortir, tu deviens vite dealer de drogue ou membre d'un gang. Le sport m'a aidé à maintenir un cadre de vie, des règles pour ne pas tomber dans la facilité. Mon père était ce qu'on appelle un joueur compulsif. Sauf que la plupart du temps, il jouait de l'argent qu'il n'avait pas pensant rembourser sa dette de la veille. Poker, black-jack, paris... tout ce qui pouvait lui rapporter de l'argent, il tentait, quitte à y faire passer tout son salaire. Et puis, un jour, il est parti. Ma mère a trimé des années pour tenter de nous offrir une éducation digne de ce nom et rembourser les dettes. Sans bourse sportive, je

ne serais jamais allé à l'université. Tu sais ce que j'ai fait avec mon premier salaire pro ?

Je secoue la tête pour l'inviter à continuer. En le voyant comme ça, jamais on ne se douterait que c'est un garçon qui vient d'une banlieue où être criminel est un métier. Il est droit dans ses bottes, la tête sur les épaules. C'est le schéma classique de l'enfant qui a vécu sans modèle. Il veut surtout ne pas reproduire les erreurs de son père, même si pour ça il doit en payer le prix fort...

– J'ai remboursé les dettes de mon géniteur. Ensuite, j'ai acheté une maison à ma mère ici et j'ai placé de l'argent pour que ma petite sœur puisse aller à l'université sans avoir à se préoccuper de ses finances. Elle veut être chercheuse. C'est une matheuse contrairement à moi. Elle vise Harvard... sourit-il, fier.

Je lui prends la main. Son histoire me touche. Je ne suis pas la seule à souffrir des erreurs du passé.

– C'est un beau geste.

– Je lui en veux tellement. À mon père. Ma mère... elle a beaucoup souffert de son départ. Elle l'aimait. Vraiment. Elle n'a jamais retrouvé quelqu'un, je crois qu'il l'a trop brisée.

Ses yeux se voilent et je sens à son timbre que sa gorge se serre. Il en veut à son père autant qu'il aime sa mère.

– Et ta sœur ?

– Elin ne l'a pas vraiment connu. Elle devait avoir à peine deux ou trois ans quand il a foutu le camp... Ensuite, j'ai fait mon possible pour jouer au mieux mon rôle de grand frère. Un peu trop parfois.

– C'est assez habituel. Lorsqu'un membre de la famille est absent, l'aîné d'une fratrie tente toujours de le remplacer. Tu as dû te sentir obligé de prendre son rôle, de lui offrir ce que toi tu n'avais pas eu. Même si ce n'est pas vraiment ce que tu voulais... J'imagine que vous êtes très proches.

Il joue avec mes doigts qui sont maintenant entrelacés aux siens. Imperceptiblement, mon corps se rapproche du sien pour en sentir le contact. C'est plus fort que moi, l'attraction entre nous est irrésistible.

– Je donnerais ma vie pour elle. Elle est intelligente, drôle, elle a les pieds sur terre, pourtant ce n'est qu'une gamine. Elle aurait dû voir la vie en rose, au lieu de ça elle a dû se contenter de ma mère qui rentrait tard le soir et de moi en guise de nounou. J'ai pris l'habitude d'aller la chercher à l'école, et je le fais encore quand je peux. Petite, elle était fière de dire que j'étais son grand frère, maintenant, elle fait croire que je suis son petit ami... juste pour rendre jalouses les autres filles. Elle est tellement différente de ces gamines, à croire que la vie l'a fait grandir trop vite.

– J'imagine que ta mère a eu du mal à partir.

– Oui et non. Elle a tenu à payer une partie de la maison. Je pense que c'est plus par dignité. De toute façon ce n'est pas avec ce qu'elle a gagné en vendant celle de Chicago qu'elle aurait pu se

payer celle qu'elle a ici, ironise-t-il.

– Tu n'as jamais tenté de le revoir ? tenté-je, sachant pertinemment que le sujet est épineux.

– Mon père ? Non. Je ne veux plus rien avoir à faire avec lui. Il a essayé de reprendre contact, mais je suis persuadé que c'est pour l'argent. J'en ai plus que je ne pourrais jamais en dépenser. Mais ce n'est pas le plus important pour moi. Le plus important c'est de subvenir aux besoins de ma famille, aux miens et faire plaisir aux gens que j'aime. Et puis qui sait de quoi l'avenir sera fait... Demain tout peut s'arrêter.

– C'est drôle.

– Pourquoi ?

– Daniel raisonne comme toi. Il place toutes ses primes au cas où il lui arriverait quelque chose en mission. Il ne veut pas que Savannah manque de quoi que ce soit.

– Qu'est ce qui s'est passé ? Je veux dire... entre vous ? m'interroge-t-il un peu hésitant.

Le voilà le sujet délicat. Il marche sur des œufs, alors qu'au fond il n'y a pas vraiment de raison de le faire.

– On s'est rencontrés lorsque j'ai commencé à travailler avec l'armée durant mon stage de dernière année. Ma spécialisation les intéressait. On est tombés l'un sur l'autre simplement parce qu'il s'est trompé de bureau. Nous avons bu un café et puis de fil en aiguille... On était bien tous les deux. Et puis un jour, je me suis juste rendu compte que je ne l'aimais plus. Il était devenu un ami, mon meilleur ami, mais plus l'homme que j'aime. Il m'a aidée à me construire, à devenir une femme...

– Et ta fille ?

– Savannah ? C'est un imprévu. Une semaine après avoir annoncé à Daniel que je le quittais, j'ai découvert que j'étais enceinte. Je voulais cet enfant, lui aussi. Il a simplement fallu trouver un équilibre. Il m'a accompagnée tout au long de ma grossesse, s'est impliqué comme un père doit le faire. C'est un père formidable et Savannah l'adore.

Il inspire profondément en regardant au loin et se contente de lâcher :

– Il a l'air d'être un chouette type.

– Je sais que c'est beaucoup à assimiler. Je veux dire moi et aussi mon passé. Je peux comprendre que tu aies peur.

Il ne sait pas à quel point je lui en dis dans ces quelques mots. Il n'a aucun doute quant au sens de ma phrase, pourtant elle révèle un immense secret. Une brèche dans mon être qui me pourrit la vie depuis des années.

– En fait, je n'ai pas peur. Je crois que j'étais juste en colère à l'idée qu'il puisse y avoir un autre homme dans ta vie et que tu ne m'aies rien dit.

C'est l'occasion ou jamais de lui dire mon plan pour aujourd'hui. Le moment parfait.

– J'avais pensé qu'Izy pourrait nous rejoindre pour que tu fasses la connaissance de Savannah.

Elle me tanne depuis ce matin pour aller manger une glace, lâché-je hésitante.

– Je trouve que c’est une excellente idée, approuve-t-il doucement en glissant une main sur ma nuque pour me faire tourner la tête.

Mes yeux rencontrent les siens et je lui souris timidement. Il n’y a plus que lui et moi sur le banc. Il pourrait se passer n’importe quoi, tout ce qui nous entoure s’est éclipsé à la seconde où nos iris se sont accrochés.

– Je te dois toujours un foulard... plaisante-t-il à mi-voix.

J’inspire profondément et murmure :

– Je me sens bien avec toi. Je veux dire... vraiment bien. Ça faisait longtemps que ça ne m’était pas arrivé. Tout paraît si...

– Facile ? finit-il.

Je hoche la tête. Il comprend exactement ce que je veux dire. Comme si lui aussi sentait cette connexion entre nous. Ce lien si naturellement tissé qu’un cordage de bateau. Mon corps est en train de s’amarrer à son port. Mon cœur, lui, est sur le point de jeter l’ancre pour prendre le temps d’aimer à nouveau et de faire confiance.

Il se penche doucement vers moi et pose ses lèvres sur les miennes. En quelques secondes, le baiser qui se voulait doux comme le miel devient ardent comme les braises. Il m’attire près de lui et mes jambes passent par-dessus les siennes pour permettre à nos corps de se rapprocher. Je pose une main sous sa chemise tandis que la sienne se faufile sous mon haut. Lorsque sa paume rugueuse entre en contact avec ma peau, un frisson s’empare de moi. Qui aurait cru qu’on pouvait avoir si chaud et froid en même temps ?

Nous nous écartons, l’un et l’autre à bout de souffle. Je ne perds jamais pied. Je suis quelqu’un de raisonné, de stable, de terre à terre. Mais avec lui, j’ai l’impression de flotter. Pour la première fois je ne suis plus prisonnière de ce que mon accident a fait de moi. Je ne suis plus cette fille amochée par la vie, traumatisée par un fou qui l’a poussée, mais juste celle que j’aurais toujours dû être si ça ne m’était pas arrivé.

– On y va ? Tu appelleras Izy quand nous serons chez le glacier.

– Oui, tu as raison.

Au moment où nous nous relevons, quelqu’un me bouscule et manque de me faire tomber. Keagan se précipite vers moi mais c’est déjà trop tard.

L’espace spatio-temporel qui me sépare du jour où tout a basculé vient de s’ouvrir. Je m’engouffre dedans sans pouvoir y échapper. Mon cœur cogne fort, bien trop fort. Je peine à respirer et mes mains tremblent. J’ai l’impression que la terre est en train de s’écrouler sous mes pieds. Ma tête tourne et j’ai du mal à distinguer ce que les gens disent autour de moi.

– Monsieur Hunter, puis-je avoir un autographe ? Je suis un grand fan.

La voix me paraît si lointaine que j'ai la sensation que mon corps est en train de flancher, que chaque cellule qui compose mon être se disloque. J'ai chaud et mon cœur se comprime dans ma poitrine.

C'est à ce moment que je réalise que sa tête est découverte. Ma vision est brouillée pourtant je distingue parfaitement sa tignasse à l'air libre. J'ai dû lui retirer sa casquette lors de notre baiser, l'exposant aux yeux de tous. À cette heure de l'après-midi, il y a plein de gamins, normal qu'ils le reconnaissent. Il passe une main dans ses cheveux paniqué, en me maintenant contre lui de l'autre. Je vois bien qu'il cherche une solution, et vite.

– Écoute, là je suis un peu occupé. Mais viens me voir demain à la sortie de l'entraînement, je te signifierai ce que tu veux, promet-il en m'entraînant avec lui.

Il me soutient et nous éloigne du petit attroupement qui commençait à se former.

– Ta voiture ? Elle est loin ?

Je secoue la tête pour lui dire que non. Doucement il m'emmène vers l'endroit où nous nous sommes retrouvés un peu plus tôt. Il me garde collée à lui, tandis que je fais de mon mieux pour reprendre ma respiration. J'ai l'impression qu'un étau comprime mes poumons pour les empêcher de se remplir d'air. S'il ne me serrait pas aussi fort, je suis presque sûre que je serais tombée dans les pommes. Mais la chaleur de son corps contre le mien, son bras autour de moi, la pression de ses muscles me maintiennent à flot et m'empêchent de sombrer.

Arrivés à la voiture, il attrape les clés dans mon sac et m'installe côté passager. Il prend place tant bien que mal côté conducteur en ronchonnant un peu. Il met le contact et s'insère dans la circulation en me jetant des coups d'œil régulièrement. Je suis dans un état tellement comateux que je me contente de le laisser faire sans protester. Et malgré quelques gestes un peu maladroits, il s'y prend plutôt bien.

Après une dizaine de minutes, il se gare devant un magasin et se tourne vers moi.

– Chocolat ?

– Quoi ? demandé-je la voix tremblante.

– La glace pour ta fille. Au chocolat ?

Je hoche la tête surprise qu'il se souvienne de ma promesse à *ma* fille. Il me sourit avant de sortir de la voiture.

Il revient quelques minutes plus tard, deux boîtes en polystyrène dans les mains. Il me les tend et se remet en route. En arrivant, je lui indique où il peut se garer. Il m'aide à sortir de la voiture et m'attire vers l'ascenseur. Une fois devant ma porte, je me redresse, et profite des quelques secondes de répit pour prendre de grandes inspirations. Quand j'ai l'impression d'être à peu près calme,

j'ouvre la porte à l'aide de mon trousseau et nous fais entrer.

– Maman ! m'interpelle Savannah à peine le seuil passé.

– Hey !

– On ne devait pas aller manger une glace avec tata Izy ?

– Ta maman ne se sentait pas très bien, sûrement un vilain coup de froid. Mais nous avons pensé à toi, lance Keagan dans mon dos.

J'observe ma fille lever les yeux vers lui, plus que reconnaissante qu'il reste discret sur la raison de notre retour prématuré. Elle lui sourit à pleines dents, il n'en faut pas plus pour qu'elle soit conquise.

Il dépose les deux boîtes sur le plan de travail tandis que je m'assieds sur le canapé, attrapant un plaid déposé sur le dossier. J'ai froid tout à coup. Izy vient à ma rencontre après avoir indiqué à Keagan où trouver les bols et les couverts.

– Une crise de panique ?

Je hoche la tête, alors qu'elle attrape mon poignet pour prendre ma tension. Réflexe purement médical et déformation professionnelle.

– Tu as perdu connaissance ?

Je secoue la tête pour lui indiquer que non.

– Première fois. Tu fais des progrès pour les gérer.

Mes yeux se tournent vers Keagan. J'ai géré parce qu'il était là. Il a su quoi faire, sans poser un milliard de questions auxquelles je n'aurais pas voulu, ni pu répondre. Je l'observe servir de la glace à ma fille et discuter avec elle. Ils rient, complices. Un poids s'envole de mes épaules, le courant a l'air de passer entre eux.

– Maman, Keagan a pris ma glace préférée ! me crie-t-elle en m'apportant un bol.

– C'est génial ma puce. Profite.

– Tu devrais en manger aussi, la glace c'est bon pour la santé.

– De qui tu tiens ça ?

– C'est un secret, répond-elle en se tournant complice vers Keagan.

Je le remercie silencieusement. Il me renvoie un sourire en hochant la tête.

Un jour viendra où il faudra que je lui explique ce qui s'est passé. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je veux profiter de ce moment parfait en tout point, enfin presque...

18. Quand l'adversaire devient votre meilleur allié

Keagan

La vie est parfois drôlement faite. En une fraction de seconde, elle peut basculer. L'instant auparavant suspendu dans le temps sur un nuage de douceur peut se transformer en l'un des pires moments de votre journée. Je n'aurais jamais cru revivre un de ces moments. Celui où l'instinct prend le dessus sur votre raison. Je n'avais qu'une seule et unique envie, la sauver. Comme ce jour-là dans le couloir de l'université. L'hésitation en moins.

Je n'ai jamais géré de telles crises. Je ne sais pas si j'ai fait les gestes qu'il fallait, ni si mon attitude l'a aidée en quoi que ce soit. Je voulais simplement la ramener chez elle, et surtout, oui surtout qu'elle se calme. C'est comme si un voile s'était posé sur ses yeux auparavant rieurs et emplis de désir. Ses mains se sont mises à trembler. Son regard cherchait un point d'accroche sans vraiment le trouver. Elle suffoquait. Elle tenait à peine debout.

Je l'observe dans son canapé, assise sur ses jambes, la tête négligemment posée sur sa main. Elle regarde avec amour sa petite fille pleine de vie. Pourtant, je sais parfaitement qu'elle n'est pas avec nous. Son esprit est ailleurs, loin. Et je donnerais n'importe quoi pour que quelqu'un m'en fournisse l'itinéraire.

Elle a dans les prunelles ces ombres qu'ont certaines personnes : les stigmates de nombreuses épreuves vécues. C'est le spectre d'un passé qui la hante et qui influence sa vie bien plus qu'elle ne le voudrait.

J'ai vu ces mêmes ombres dans le regard de ma mère lorsqu'elle a dû mentir à tout le monde sur le départ de mon père. Elle ne voulait pas que les gens se rendent compte qu'elle portait son cœur en bandoulière, qu'une faille s'était creusée au plus profond d'elle, la faisant sombrer un peu plus chaque jour. Elle cherchait ce qu'elle avait pu faire de mal pour qu'il préfère l'argent. Elle a mis des années à s'en remettre...

Apolline dégage cette aura qui impressionne les autres et qui empêche la plupart d'entre eux de l'approcher. Comme une sorte d'armure qui pèse sur ses épaules. Un foutu instinct de protection qui l'empêche d'exprimer ce qui se trame dans cette si jolie tête.

Tout à coup, une idée me vient. Je dépose les bols lavés sur le plan de travail et m'approche d'elle. Je m'assieds derrière elle.

- Comment te sens-tu ? murmuré-je en déposant un baiser discret sur son épaule.
- Ça va, merci... souffle-t-elle, sans même me regarder.
- J'aimerais que tu m'accompagnes chez ma mère demain.

Elle se tourne vers moi, le regard surpris.

- Je ne peux pas, j’ai Savannah.
- Emmène-la. Elin adore les enfants.

Je la vois hésiter. Elle tourne la tête en direction de la fenêtre, comme si le ciel pouvait lui apporter une solution à son dilemme intérieur. Elle ne sait pas si elle doit accepter.

- S’il te plaît, insisté-je. Ça te fera du bien de te changer les idées...

Elle soupire et hoche la tête.

- Je suppose que je vais pouvoir m’arranger.
- Super. Je te laisse, je vais aller m’entraîner un peu à la salle et puis je dois aller chercher ma moto.
- Mince ! Ta moto. Je suis désolée, s’excuse-t-elle l’air coupable.
- Pas de souci ma belle. C’était avec plaisir, la rassuré-je avant de l’embrasser sur le front.

Savannah me saute au cou lorsque j’annonce mon départ. Elle me remercie pour la glace et plaque un baiser sur ma joue. Je cherche une dernière fois du regard Apolline. Elle m’adresse un sourire reconnaissant. Je lui fais un clin d’œil et quitte l’appartement persuadé d’avoir fait ce qu’il fallait. Si elle ne veut pas m’en parler à moi, ma mère, elle, saura lui apporter ce dont elle a besoin, j’en suis convaincu.

En bas de chez elle, le lendemain, je ne suis plus aussi certain que ce soit une bonne idée. Après tout, je m’étais toujours promis que celle que je présenterais à ma mère serait différente de toutes celles que j’ai eues dans mon lit. Je ne sais pas s’il y a une bonne ou une mauvaise fille, mais ce qui est sûr, c’est que notre relation avec Apolline n’a rien à voir avec ce que j’ai connu auparavant. C’est une succession de surprises, de petits instants qui chamboulent notre quotidien. Je crois que l’on ignore qui l’on est vraiment, jusqu’à ce qu’on se découvre dans les yeux d’une personne qui en vaut vraiment la peine. Dans les siens, je ne suis pas seulement un sportif assis sur un confortable matelas de dollars, je suis aussi un homme qui donnerait n’importe quoi pour que les gens qu’il aime soient heureux, et peu important les efforts que ça doit lui coûter.

Mon père m’a encore appelé ce matin. Je sais que c’est lui car j’ai cherché. Il n’est pas difficile de trouver, même pour quelques dollars, à qui appartient un numéro. Et quand le nom de Charles Hunter m’est apparu, je n’ai même pas été étonné. Il n’y a que lui pour insister à ce point.

En les apercevant du coin de l’œil, je range mon téléphone dans ma poche avant qu’elles ne passent la porte de l’immeuble, main dans la main. Je suis adossé contre sa voiture qui n’a pas bougé d’un centimètre de la place à laquelle je l’ai garée hier. Elle m’adresse un sourire resplendissant lorsqu’elle m’aperçoit tandis que Savannah court vers moi. Je l’attrape au vol et elle plaque ses lèvres roses humides sur ma joue.

- Tu piques ! note-t-elle.
- Bonjour à vous aussi mademoiselle.
- Savannah ! la réprimande sa mère alors que je la pose par terre. Tu conduis ? me demande-t-elle ensuite.
- Oui, si tu veux.
- Parfait ! approuve-t-elle avant de me lancer les clés.

Je m'installe au volant tandis qu'elle attache sa fille sur son siège. Elle se glisse côté passager. Je l'observe brièvement, ses yeux sont légèrement cernés, preuve d'une nuit certainement trop courte. Tout le maquillage du monde ne pourrait pas cacher la lassitude qui se dégage de son visage. Elle fait semblant devant les autres, mais elle ne trompe personne à part elle, et surtout pas moi.

La route se fait dans la bonne humeur, elles chantent toutes les deux à tue-tête les chansons qui passent à la radio. Enfin, Apolline chante et Savannah crie. Ces deux-là sont complices. C'est dingue ce qu'elles se ressemblent. La mère et la fille ont les mêmes mimiques.

Je me gare dans l'allée qui borde la maison en brique de ma mère. En gentleman que je suis, je fais le tour de la voiture pour lui ouvrir la portière. Elle accepte la main que je lui tends pour sortir de l'habitacle, puis s'occupe de sa fille.

La porte de l'entrée s'ouvre presque aussitôt. Ma mère vient à notre rencontre, sourire aux lèvres, trop impatiente pour attendre que nous sonnions.

- Bonjour mon chéri. Comment vas-tu ? demande-t-elle en me serrant dans ses bras. Et vous devez être... commence-t-elle en se tournant vers Apolline.
- Apolline, je suis ravie de faire votre connaissance madame Hunter. Et je vous présente Savannah ma fille.

Ma mère s'accroupit pour saluer la petite fille.

- Mais c'est mon grand frère préféré ! lance Elin qui sort à son tour de la maison.
- Je suis ton seul frère, maugrée-je loin d'être dupe.
- Justement, si j'en avais un autre, tu serais mon préféré !

Je lève les yeux au ciel et m'esclaffe. Ma sœur est vraiment une gamine à part.

Elle accueille Apolline et Savannah d'un signe de la main, puis lance :

- Donc vous êtes ensemb...
- Amis, la coupé-je précipitamment avant qu'elle n'en dise trop.

Apolline lui sourit poliment alors qu'Elin hausse un sourcil en riant. Elle sait pertinemment que si elle est ici, ce n'est pas n'importe qui. Mais tant que nous n'aurons pas défini la nature de notre relation, que je ne serai pas certain que nous avons envie des mêmes choses, je ne veux pas la présenter comme mon éventuelle copine. Je note cependant que son corps se raidit un peu à mes mots.

Comme je le présumais, Elin et Savannah s'entendent très bien malgré leur différence d'âge. Elin adore les enfants. Elle fait d'ailleurs du baby-sitting de temps à autre. Elle aurait fait une incroyable grande sœur. Quant à ma mère et Apolline, le courant passe plutôt bien aussi. Elles s'échangent même des recettes de cuisine quand nous arrivons au dessert.

– Dis-moi Keagan, tu pourrais regarder les étagères dans la buanderie. Je crois qu'elles sont mal fixées, l'une d'entre elles m'est restée dans les mains cette semaine.

– Oui m'man. Je vais chercher les outils, précisé-je en me levant. Pas de bêtise toutes les deux, plaisanté-je avant de quitter la pièce.

Je vais chercher les outils dans le garage. Nous n'avons pas grand-chose car mon père n'était pas vraiment un superbricoleur, mais nous avons quelques tournevis qui devraient faire l'affaire pour une étagère. Je passe dans la cuisine et me rends dans la buanderie. Maman et Apolline sont occupées à faire la vaisselle.

Malgré moi, depuis la pièce où je me trouve, je ne peux m'empêcher de tendre l'oreille pour écouter leur conversation. Les mains plongées dans l'eau savonneuse, elles discutent comme si elles se connaissaient depuis des années. C'est si naturel, comme avec moi...

– Vous avez une fille magnifique, complimente ma mère.

– Je pourrais vous retourner le compliment, répond Apolline. Et votre maison est splendide.

– Elle est beaucoup plus grande que celle que nous avons avec Charles. Je m'y plais beaucoup.

Lorsque le mot Charles me parvient, je ne prête plus vraiment attention aux planches de bois que je suis censé fixer.

– Keagan m'a parlé un peu de son père. Il est parti quand il était jeune.

– Parfois, je me dis que j'aurais sûrement dû refaire ma vie, mais je n'ai jamais pu. Charles a été mon unique amour. Je l'aimais de tout mon cœur, même s'il nous a fait énormément souffrir. Son départ a été un choc pour nous tous, mais surtout pour Keagan. Il adorait son père. Mais quand il a appris dans quelle situation il nous avait laissés, il s'est mis à le détester...

– Le père de Savannah est absent en ce moment. Il est militaire. Je l'ai aimé, mais je crois qu'un jour cet amour a simplement cessé. Je n'ai jamais retrouvé quelqu'un qui me donne l'envie de lui faire partager ma vie. J'ai toujours eu du mal à m'attacher aux gens. J'accorde difficilement ma confiance aux gens. Le comble pour une psychologue, ironise-t-elle.

Elle se rend sûrement compte qu'elle en a dit plus que ce qu'elle n'aurait voulu.

– Tu es psy ?

– Oui j'ai fait mes études à Lake Forest avant d'arriver à Boston.

– La même université que Keagan, c'est drôle. Vous vous êtes rencontrés là-bas ?

– Non pas du tout... J'ai un an de plus que lui, poursuit-elle en prenant place à table devant une tasse de café que lui tend ma mère. Et pour tout vous dire, je ne garde pas vraiment un bon souvenir de l'université...

Je ne pensais pas que ça marcherait aussi bien. Mon but était qu'elle se confie à quelqu'un et visiblement, c'est ce qu'elle s'apprête à faire. Comme si le trop-plein d'émotions devait sortir. Ma mère a toujours su mettre les gens en confiance et quoi de mieux que quelqu'un qui a la fibre maternelle surdéveloppée quand on a manqué d'une mère à qui se confier.

– Comment ça ?

– En fait, j'ai eu quelques soucis là-bas. Quelques semaines avant de partir. C'était lors d'un match de basket d'ailleurs. Je m'étais dit que pour une fois je pourrais aller voir à quoi ça ressemble plutôt que d'aller à la bibliothèque. Mais j'aurais mieux fait de m'abstenir... L'alarme incendie s'est déclenchée et alors que je m'apprêtais à sortir, quelqu'un m'a poussée, j'ai trébuché et je me suis cogné la tête. Ensuite tout est assez flou, les autres élèves m'ont piétinée et j'ai perdu connaissance. J'ai eu des contusions et des entailles, j'ai même perdu une mèche de cheveux. Je serais certainement morte si quelqu'un ne m'avait pas sauvée.

Je lâche le tournevis que je tenais dans les mains. *Putain de merde !* Comment est-ce possible ? Jamais, à aucun instant, l'idée ne m'a effleuré que ça pouvait être elle. Je pense chaque jour à cette fille que j'ai sauvée, celle qui est la raison de mon tatouage. Je l'ai cherchée partout, sans arriver à mettre la main dessus. Cette nana a changé ma vie, elle m'a non seulement valu mon surnom de « héros » mais cet épisode m'a fait prendre conscience que nous étions peu de chose face à notre instinct de survie.

Et là, au moment même où je tente de me dépatouiller avec des sentiments que j'éprouve pour cette femme extra, elle largue une bombe atomique sans en avoir conscience. Ma mère n'a jamais su ce que j'avais fait... Je me suis toujours refusé à lui en parler.

– Oh mon Dieu ! Vous avez pu remercier cette personne ?

– Non. Je ne suis pas certaine d'avoir envie de la voir un jour... En fait, je... Vous allez dire que c'est ridicule, mais je suis persuadée d'avoir été poussée. Je peux encore sentir ces mains dans mon dos. Pire encore, je suis intimement convaincue que la personne qui m'a poussée et celle qui m'a sauvée sont une seule et unique personne.

Je me fige. *Quoi ? Mais non !* Comment peut-elle penser une chose pareille. Mon cœur se serre à m'en faire mal. Je ne devrais pas, pourtant, je me sens blessé qu'elle puisse penser cela. C'est insensé.

– Oh mon Dieu. Mais c'est horrible ! s'exclame ma mère. Pourquoi cette personne vous aurait-elle sauvée après vous avoir bousculée ?

– Les remords, j'imagine. La panique peut-être. Je ne sais pas. Je ne me souviens de presque rien. Juste des cris, de la douleur...

Je secoue la tête en réalisant la bêtise de mes sentiments. Comment pourrait-elle savoir qu'elle me fait du mal alors qu'elle ne sait pas que c'est moi ? Elle ne se souvient de rien et j'ai refusé de donner mon nom à l'époque des faits. Comment pourrait-elle savoir que c'est moi ? Seulement, je crois qu'une part de moi lui en veut de ne pas laisser le bénéfice du doute à son sauveur, de ne pas se

souvenir...

Je finis les étagères et dépose les bouquins que ma mère avait entassés pour les ranger dessus. Je tombe par hasard sur un journal qu'elle a gardé de la faculté. Je me rappelle quand je lui ai ramené l'exemplaire, elle était tellement fière que je figure en première page. Mes cheveux étaient certainement trop longs, tout comme aujourd'hui, et mon visage fait enfantin.

Je feuillette les pages et un nom retient mon attention. « Apolline James, étudiante en psychologie. » Sa photo dans l'encart attire mon regard et je constate que je l'ai déjà vue. J'étudie la première page à la recherche de la date sur le journal et remarque qu'il est de l'année où je suis entré à la fac. Et cette fille à la page 6, c'est celle sur qui j'ai flashé au détour d'un rayon de bibliothèque. Je me le rappelle comme si c'était hier.

Je cherchais un ouvrage que le professeur de littérature européenne avait demandé que nous lisions pour son cours. Et là, en extrayant un livre d'une étagère, je l'ai aperçue. Les cheveux courts, un air sérieux. Ses yeux chocolat m'avaient déjà fait craquer à l'époque. Elle paraissait insouciante. Totalement différente d'aujourd'hui. Je n'ai pas osé l'aborder tout de suite, mais j'ai passé une heure à l'observer plongée dans son manuel et ses notes. Le lendemain, après avoir passé une nuit de merde, je suis retourné à la bibliothèque dans l'espoir de tomber à nouveau sur elle. J'ai continué tous les jours qui ont suivi, sans succès.

Je n'en reviens pas de ne pas l'avoir reconnue lors de ce fameux match et encore moins aujourd'hui. Toutes les pièces de ma vie s'imbriquent les unes dans les autres. Chaque fois que mon cœur s'est mis à battre un peu plus fort pour une fille, que je pensais différente, c'était en réalité une seule et même personne...

Je m'adosse à l'encadrement de la porte et l'observe parler avec ma mère. À bien y regarder, il y a des détails qui auraient pu me mettre sur la voie. Notamment, son regard, sombre et puissant. Il dégage tellement de choses. Cette femme porte en elle une béance, bien loin d'un manque d'amour de parents partis trop tôt. Ce qui lui manque, ce sont des réponses à des questions qu'elle se pose depuis cinq ans. Et cinq années, ça peut être long quand on est persuadé qu'un jour quelqu'un nous a voulu du mal.

À croire que quand la vie met une personne sur votre route, ce n'est jamais par hasard...

19. Besoin d'une trêve

Apolline

J'avais oublié à quel point ça pouvait être chouette d'avoir quelqu'un à qui se confier. J'ai Izy, bien sûr, mais ce n'est pas pareil. Je connais Elizabeth depuis seulement quelques heures et pourtant la connexion entre nous a été immédiate. Elle ressemble beaucoup à ma mère dans les attitudes, les gestes, les expressions... Il paraît que certaines personnes sont faites pour s'entendre, que c'est une juste question d'alchimie. En voyant celle qui nous habite Keagan et moi, je ne m'attendais pas à ce que la même osmose soit présente avec sa mère. Et pourtant... c'est comme si je la connaissais depuis toujours.

Elle couve ses enfants d'un tel amour. Cette femme a vécu tellement de choses... Néanmoins, elle est encore capable d'ouvrir son cœur à une inconnue telle que moi. J'ai pu confier mes travers sans avoir peur d'être jugée.

– C'est fixé, nous interrompt Keagan en faisant irruption dans la pièce.

Je me redresse et retire mes mains de celles de sa mère. Je ne sais pas pourquoi je me sens coupable. Je sais que je ne devrais pas lui cacher ce traumatisme qui fait partie intégrante de moi. Pourtant c'est comme si je refusais de lui en donner l'accès.

Keagan m'adresse à peine un regard. Je le dévore pourtant des yeux, mais lui s'obstine à éviter les miens. Il m'a tout l'air de fuir, mais j'aimerais savoir qui exactement. *Moi ?*

J'ai besoin de connaître la raison de ce changement d'attitude si abrupte. Et s'il y a bien une personne capable de faire parler les autres, c'est bien moi. Vider mon sac m'a fait du bien, il est temps qu'il fasse de même.

– Tout va bien ? tenté-je comme première approche.

Il se retourne, surpris.

Oui je m'adresse à toi, qui d'autre ?

Le vent glacial de ses yeux azur, d'ordinaire si chauds, me gèle sur ma chaise. Mon cerveau, lui, réagit au quart de tour. Une grande partie de moi espère que ce n'est pas ce à quoi je pense, mais une infime autre est persuadée du contraire. Je suis convaincue qu'il a entendu plus de choses qu'il n'aurait dû. Il paraît tendu, presque en colère.

– Je sors, j'ai besoin de prendre l'air.

Ces mots claquent dans l'air comme une sanction. Je regarde sa mère qui secoue la tête, signe qu'elle ne sait pas plus que moi ce qui se passe. Je ne comprends pas, il y a à peine une heure, tout allait bien. Et là, j'ai cette impression de distance... Il érige ce mur entre nous, le même que celui que j'ai mis tant de temps à briser pour lui.

Sans réfléchir une minute de plus, je cours après lui et lui attrape le bras pour le retenir. Lorsqu'il fait volte-face, prise dans mon élan, je m'écrase contre son corps musclé. Il attrape mes bras pour m'empêcher de tomber en arrière à cause du rebond.

– Fais gaffe à toi, je ne serai pas toujours là pour te sauver.

Ses mots sonnent presque comme un reproche. Prise au dépourvu, j'ai un mouvement de recul. C'est la première fois qu'il montre ne serait-ce qu'une once de méchanceté envers moi. Il a l'air contrarié. Ses yeux clairs comme l'eau des lagons sont plus foncés et je vois qu'il serre les dents pour s'empêcher de débiller ce qui le ronge.

Par expérience, je sais que le changement d'humeur ne peut être dû qu'à deux choses. La première : une contrariété, un événement qui se passe et qui modifie notre état d'esprit ; la deuxième : la bipolarité. Et sauf erreur de ma part, il ne semble pas que Keagan souffre de cette pathologie. Si c'est le cas, je ferais bien de changer de métier car je ne suis vraiment pas une bonne psy.

– Tu es sûr que ça va ? me risqué-je à demander.

Il inspire profondément, laissant le silence s'installer, fixant un point à l'horizon, loin derrière moi. Il évite mon regard et je déteste ça. Je veux me noyer dans l'océan de ses yeux, me perdre dans les tréfonds de son âme troublée, me noyer dans l'abysse que ces perles bleues m'offrent chaque fois qu'elles accrochent mon regard.

– Pour être honnête, je n'en ai aucune idée.

– Dans ce cas, viens, on va chercher tous les deux, l'intimé-je en lui indiquant la rue du menton.

Je commence à avancer et choisis une direction au hasard. Il me suit sans rien dire. Nous marchons avec pour seule compagnie le vent qui joue dans les feuilles des arbres qui bordent les trottoirs de ce quartier résidentiel. L'air est doux pour un mois d'avril. La pluie a cessé il y a quelques jours seulement, laissant une odeur humide dans l'air.

Son regard, droit devant, fixe le bout de la rue. Il paraît être en pleine réflexion.

– Je crois qu'on devrait faire une pause, lâche-t-il soudain.

Je me fige sur place instantanément. J'ai l'impression de me prendre une claque, les traces de doigts en moins sur la joue.

– Qu-quoi ? bégayé-je.

– Je crois qu'on devrait faire une pause... tous les deux, répète-t-il en fuyant mon regard.

– Oui ça, j’avais compris, mais ce que je ne comprends pas c’est pourquoi ?

– Parce que... commence-t-il avant de se tourner vers moi. J’ai besoin de temps pour me consacrer à ma carrière. L’équipe est au plus mal et si je veux faire en sorte de limiter la casse, il faut que je me remette au travail.

Prétexte...

– Et qu’est-ce qui t’en empêche ?

– Toi ! Toi tu m’en empêches ! souffle-t-il.

Il s’approche de moi et passe un de ces longs bras autour de ma taille. Il m’attire à lui et colle son front contre le mien.

– Depuis que je t’ai vue la première fois, tu occupes chacune mes pensées. Tu m’obsèdes.

Il prend quelques instants pour respirer. Son souffle se mélange au mien. Mon corps contre le sien tremble d’impatience. Ses doigts caressent doucement la peau de mon dos au-dessus de mon jean. Je n’aurais jamais cru vouloir quelque chose aussi fort qu’en cet instant précis. Alors que lui est en train d’imposer une distance entre nous.

– Six semaines. C’est tout ce que je te demande. Le temps que la saison de basket se termine.

– Il peut se passer un million de choses en six semaines.

– Aucune ne sera une raison suffisante pour m’empêcher de te revoir.

– Même pas une grande blonde aux jambes vertigineuses ?

– Surtout pas. Pas quand je rêve de découvrir ce qui se cache là, dit-il en pointant ma tête du doigt.

– Et si le jeu n’en vaut pas la chandelle ?

– Il n’y a qu’un moyen de le savoir... murmure-t-il avant de poser ses lèvres sur les miennes.

Il m’embrasse comme si c’était la dernière fois. Comme s’il n’avait plus rien à perdre. Il dévore ma bouche, la goûte avec avidité tout en resserrant son étreinte. Une de mes mains joue avec ses cheveux blonds, l’autre agrippe sa nuque pour ne pas perdre l’équilibre. La chaleur de sa peau réchauffe la mienne alors que les rayons du soleil percent au travers du feuillage.

Lorsqu’il rompt notre baiser, je suis à bout de souffle. J’ai l’impression de planer à dix mètres au-dessus du sol.

– OK, alors promets-moi une chose, l’imploré-je.

– Tout ce que tu voudras...

– Tu sais le truc dans ma famille dont je t’ai parlé lors de notre dîner chez toi ?

Il hoche la tête.

– Accompagne-moi là-bas. Daniel sera rentré et je lui ai promis de lui laisser Savannah à son retour. Je n’ai pas vraiment envie de m’y rendre seule...

– C’est d’accord, accepte-t-il en m’offrant un magnifique sourire.

Après tout, je peux bien attendre quelques semaines. La fin du semestre est proche, je vais avoir un boulot monstre entre les partiels et Savannah. Et puis, ne dit-on pas que l'éloignement est la meilleure façon de tester une relation ? C'est l'occasion de nous tester. Voir ce que l'on fait vraiment l'un avec l'autre et si ça en vaut la peine.

– Une trêve.

– Juste quelques semaines pour que je puisse me concentrer pleinement sur ce pourquoi je suis payé des millions.

Il faudrait que je lui parle, que je lui dise dans quoi il s'apprête à mettre les pieds. Je devrais lui expliquer que de tous les psys de cette ville, je suis sûrement la plus paumée et la plus torturée. Mais je n'y arrive pas. Avec lui, j'ai la sensation que tout ça n'a jamais existé. Ce couloir n'est qu'un mirage et mon accident un vague cauchemar. Mon cœur est pris au piège, il commence à prendre le pas sur ma raison.

Je sais que ce n'est pas raisonnable, que ce type génial n'a rien à faire avec une nana comme moi. Mais je ne peux me résoudre à le laisser partir. Et tout lui avouer signerait la fin de ce qui compose notre relation...

Un jour je trouverai la force de lui dire. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui je veux juste profiter des dernières heures avant cette trêve, qui je le sais sera un véritable supplice...

– Savannah dépêche-toi, je vais être en retard !

Je presse ma fille pour qu'elle enfle sa veste et l'attire rapidement en dehors de l'appartement. Pour éviter de penser à ce qui m'attend dans quelques jours, je me suis plongée dans le travail tête baissée. Résultat, j'ai pondu un partiel des plus complexes et me retrouve avec une quinzaine de dossiers de fin d'études à lire avant leur soutenance.

Entre mes patients et les cours, j'ai l'impression de ne pas avoir une minute à moi si ce n'est lorsque je dors. Les seuls instants que je m'accorde sont mes séances de yoga quotidiennes. Sans elles, je ne suis pas certaine que je tiendrais le rythme. Ces derniers jours, mon sommeil est perturbé.

Et puis, je dois l'avouer, il y a quelque chose qui me manque. Quatre semaines se sont écoulées et je n'ai eu le droit qu'à quelques messages aussi brefs qu'impersonnels. Il dit que tout va bien, qu'il s'entraîne dur, que les déplacements commencent à lui peser, mais pas un seul instant il n'indique ne serait-ce qu'un début de preuve que je lui manque aussi. Malgré moi, je crois que ça joue sur mon humeur.

– Maman, tu crois que Keagan va nous apporter une glace bientôt ?

– Je ne pense pas ma chérie.

– Tu sais maman, moi je l'aime bien.

– Moi aussi ma chérie je l'aime bien...

Non en fait, je crois que je l'aime plus que bien. Mais c'est plutôt dur à avouer quand on ne voit que l'autre au travers d'un écran de télévision depuis des jours. Hormis causer encore plus de frustration que mon corps ne peut en contenir, ça ne m'avance pas à grand-chose.

Je préfère me concentrer sur ce qui est concret. Daniel qui revient dans deux semaines, la réunion de famille qui se tient dans trois. La fin des cours dans une.

Je dépose Savannah à l'école, et file jusqu'à l'université, frisant l'excès de vitesse tout le long. Par chance, je trouve une place facilement. Je sors de ma voiture, les dossiers de mes étudiants sous le bras, courant pour rejoindre ma classe. Si j'avais su que j'allais être autant en retard, j'aurais évité les talons et la jupe crayon. En passant la porte d'entrée, je percute un étudiant, envoyant valser le tas de papiers que je portais.

– Merde ! Vous ne pouvez pas faire attention ! aboyé-je.

– Désolé m'dame. Je ne vous ai pas vue arriver, s'excuse-t-il en ramassant les feuilles éparpillées.

– Apo tout va bien ? demande Collin qui vient d'arriver.

– Oui, ça ne se voit pas, j'adore passer mon temps à quatre pattes dans les couloirs de l'université, en jupe qui plus est pour que ce soit plus sexy ! je réponds, excédée.

L'étudiant pouffe tandis que je grogne d'agacement. Collin se contente de suivre le mouvement. Je récupère les dernières feuilles et me relève sans la moindre classe.

La prochaine fois je mets des baskets !

Je prends la direction de ma salle de cours, Collin sur les talons. Tout à coup quelque chose me frappe, je m'arrête net. Pour la première fois depuis cinq ans, quelqu'un me bouscule et je ne panique pas. Je fais un rapide check-up. Pas de tremblement, pas de vision troublée, l'air parvient à mes poumons sans difficulté, je ne suis pas sur le point de perdre connaissance.

Je pousse mes patients à exprimer leur vécu, car c'est la base de toute guérison. Depuis cinq ans, je n'en ai parlé qu'à deux personnes de mon entourage, Daniel et Izy. Aucun d'eux n'a pu m'aider à passer le cap, prendre conscience de la chance que j'avais d'être encore là. La détective, c'était purement professionnel, je ne me suis pas étalée dans les détails, elle n'avait pas besoin de savoir. Ma famille ne connaît pas non plus les détails, ni à quel point ça a pu me pourrir la vie.

La seule différence qu'il y a avec Elizabeth, c'est qu'avec elle j'ai tout livré sans retenue. Et cela comprend notamment mon envie de retrouver celui qui m'a fait ça. Avant elle je ne l'avais jamais formulé à haute voix. La détective que j'ai missionnée l'a été par mail. En aucun cas, avant ce déjeuner avec elle, je n'avais verbalisé cette envie irrépressible de mettre un nom et un visage sur celui qui m'a poussée.

– T'es sûre que tu vas bien ? me demande Collin interloqué.

– Oui. Je vais bien, lui indiquée-je avec un sourire.

Pour la première fois, depuis cinq ans, je ne mens pas. Parce que c'est la stricte vérité. Je n'ai pas résolu tous mes problèmes, et le responsable court toujours, mais moi, je vais mieux. Il y a quelques semaines encore, je faisais une crise, mais quelque chose a changé depuis. Pour la première fois depuis cinq ans, je m'élance dans le couloir de l'université sans me retourner pour vérifier mes arrières, j'avance la tête haute, le sourire aux lèvres...

Comme la fleur de lotus, je peux enfin sortir des tréfonds du lac sombre dans lequel je baigne depuis des mois pour m'épanouir et m'ouvrir au monde.

20. D'adresse en maladresse

Keagan

Défaite.

C'est le mot qui résonne dans ma tête depuis des semaines. On a fait ce qu'il fallait. J'ai fait ce qu'il fallait pour que notre équipe remonte la pente. Mais les gars avaient de moins en moins de motivation. En particulier Jackson.

Cet enfoiré a joué en dilettante tout le reste de la saison. Il n'arrête pas de se vanter d'avoir signé chez les Spurs. Bon débarras ! Qu'il se barre à l'autre bout du pays et surtout ne revienne jamais.

Je suis tellement sur les nerfs que j'ai failli en venir aux mains avec lui. Son sourire arrogant et prétentieux lorsque le coach Stevens me hurlait dessus m'a mis hors de moi. Je ne suis pas un mec violent, loin de là. Je sais l'importance de la rigueur et de la discipline dans une vie. Mais là, la pression qui pesait sur mes épaules, plus forte après chaque match perdu, m'a fait péter un plomb. S'il n'y avait pas eu Joe et Logan, je lui aurais mis la raclée de sa vie. Il aurait pris tellement de coups dans sa petite face de macaque qu'il serait allé pleurer dans les jupons de sa maman.

Du coup, le coach m'a obligé à m'entraîner plus dur encore que les semaines précédentes. Juste pour me punir de mon comportement. Moi ce que je constate, c'est que malgré cette foutue fin de saison, il continue de protéger Jackson. Et ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi. Ce mec n'apporte rien à l'équipe, il n'a aucun talent, aucun sens du jeu... Il brille par ses frasques auprès des paparazzis, sa faculté à décrocher des contrats de publicités avec des grandes marques de sport et grâce à moi et mes passes. Sans *MES* passes, précises et rapides, il n'aurait jamais pu faire le show.

Il ne joue pas au basket, il joue la comédie. Une comédie pure et dégueulasse impliquant le naufrage d'une équipe donnée gagnante en début de saison...

- Hey mec ! Tout va bien ? Tu as l'air tendu ces derniers jours ? me demande Joe alors que je viens de jeter la balle de rage contre le mur.
- Moi tendu ? C'est peu dire...
- Tu sais, ce n'est pas uniquement ta faute si la saison ne se termine pas bien. Tu as fait ce que tu as pu, tu as travaillé dur... Plus dur que la plupart d'entre nous d'ailleurs.
- Il faut croire que ce n'était pas assez.

Joe est un mec bien, même si ça n'a pas toujours été le cas. Il est arrivé à Chicago avec une bourse d'études sportives, comme moi. Nous nous sommes tout de suite bien entendus. Il vient du Sud, d'une famille d'Indiens. Dans sa tribu, c'était soit le basket, soit les armes. Son grand-père l'a poussé à choisir la première option, voyant en lui de grands projets. Aujourd'hui, après deux saisons en

Europe, il exploite son talent dans une ligue à sa hauteur. Ce mec a le jeu aussi facile que son caractère. Il n'emmerde personne, s'accorde avec tous et surtout il fait de la place dans la raquette. Deux mètres dix et cent vingt kilos de muscles, ça déménage. Mais je sais également qu'il ne faut pas trop le chercher et qu'il n'est pas du genre causant. Il ne parle pas facilement de sa vie ou de ses sentiments, c'est une question de culture.

Il mérite de se trouver une nana qui lui permettra de s'épanouir, seulement il renferme en lui de noirs secrets qu'il se refuse de partager avec qui que ce soit. Il n'a jamais voulu en parler à personne, pourtant ça fait plus de dix ans que je le connais. Il a simplement promis qu'un jour, il retournerait chez lui, dans sa tribu, mettre de l'ordre comme il dit.

Logan est son opposé, jovial, il croque la vie à pleines dents. Je crois qu'avoir traîné pendant plus de six mois à Vancouver avec un mec rescapé d'un accident de voiture lui a fait prendre conscience de l'importance de notre existence. À présent, il en jouit autant qu'il peut et dans tous les sens du terme. Même si depuis la mort de son père, ce n'est pas toujours facile, je trouve qu'il a bien surmonté cette épreuve. Enfin, si on met de côté l'année où il a disparu des radars.

– Tu es certain qu'il n'y a que ça ? insiste-t-il une lueur lubrique dans le regard.

Non !

– Certain !

– Donc ça n'a rien à voir avec le fait qu'une certaine M^{me} James ne soit plus dans les parages depuis, quoi... cinq semaines et demie ?

– Absolument pas, mentis-je effrontément.

– Dupe qui tu veux, mais tu ne me feras jamais gober ça, ricane-t-il. Après tout si tu t'en convaincs toi, c'est l'essentiel, se moque-t-il davantage.

Il reste un match, un seul et unique match. Plus que quelques jours avant que je puisse la revoir. Je me languis de cette attente. Je rêve de pouvoir la serrer contre moi, sentir sa peau contre la mienne. Je ne compte même plus le nombre de douches froides que j'ai dû prendre rien qu'en pensant au goût de ses lèvres et à son corps contre le mien dans mon canapé. Ce soir-là, j'étais proche de l'implosion, je ne pensais pas qu'il était physiquement possible d'avoir autant de désir pour une femme, le tout en gardant l'intégralité de nos fringues.

– Hunter ! Dans mon bureau ! m'ordonne le coach.

Je tourne la tête, stoppant net mon mouvement. Qu'est-ce qu'il me veut ?

– Il ne va jamais me lâcher, marmonné-je entre mes dents.

– Je ne sais pas ce qu'il a en ce moment, mais t'es dans sa ligne de mire... admet Joe.

Je lui jette le ballon que j'ai dans les mains. Il le réceptionne aisément. Traînant des pieds, je me dirige vers le bureau de Stevens. Je frappe trois coups avant d'entrer. Son visage fermé ne m'inspire rien de bon.

– Assieds-toi, commande-t-il l’air grave.

Je prends place sur le siège, face à lui, sans un mot.

– Vous vouliez me parler ?

– En effet. J’ai quelque chose à t’annoncer et j’ai bien peur que cela ne te fasse pas plaisir.

– Je vous écoute.

– Les dirigeants m’ont annoncé hier qu’ils envisageaient de ne pas reconduire ton contrat.

– C’est une blague ?

– Non. Rien d’officiel pour l’instant, c’est pour ça que ton agent n’est pas au courant encore. Mais avec les résultats de cette année, ils pensent à une refonte totale de l’équipe, et ça passe notamment par toi.

Merde, j’en reviens pas. Si je n’étais pas assis je crois que je tomberais sur le cul. Mon contrat était composé d’un 1 + 1, autrement dit, une année sûre, l’autre en option. Et maintenant l’option pourrait bien être, nada, que dalle, le néant total... Je me suis démené comme un fou, tout ça pour qu’on me foute à la porte alors que je ne suis pas la cause du désastre. C’est injuste.

– Je suis désolé, poursuit-il.

– Ce n’est rien. Je vais trouver une solution de repli, dis-je en me levant.

– Comme je te l’ai dit, rien n’est officiel. Tu devrais sûrement attendre la position du club.

– Mieux vaut prévenir que guérir, lancé-je avant de sortir du bureau.

Le lendemain, comme pour boucler la boucle, nous terminons la saison sur une défaite de plus. Après l’annonce d’hier, je n’avais plus envie de me battre, alors j’ai laissé Jackson faire ce qu’il voulait, même si ça s’est résumé à quinze pauvres points marqués sur quatre fautes offensives. Autrement dit, que dalle. Le reste de l’équipe s’est contenté de le regarder en train de faire le guignol, effectuant le strict minimum pour ne pas paraître minable. Nous ne jouerons même pas les *play-off*.

Résultat, au lieu de fêter la fin de la saison tous ensemble, on s’est tous barrés chacun de notre côté. Heureusement Logan a proposé de finir la soirée chez lui. Je ne me serais pas senti d’humeur à rester seul.

– Bière ? nous interroge-t-il en ouvrant le frigo.

– Carrément ! nous exclamons-nous avec Joe.

Il ouvre trois bouteilles et nous en tend une à chacun. Devant mon air dépité, Logan tente de me rassurer.

– Tu feras mieux l’année prochaine, ne t’en fais pas.

– Je ne suis même pas sûr qu’il y ait une année prochaine, avoué-je.

J'ai gardé ça pour moi depuis la veille, il faut que ça sorte.

– Comment ça ? s'étonne Logan.

– Il se pourrait qu'on ne valide pas l'option prévue dans mon contrat.

– C'est ton agent qui te l'a dit ? demande Logan.

– Le coach, intervient Joe. C'est pour ça qu'il voulait te voir dans son bureau hier ?

Je hoche la tête en soupirant.

– J'ai intérêt à trouver une solution de rechange et vite. Sinon, je risque bien de me retrouver sans club l'année prochaine. Et on sait tous ce que veut dire une saison blanche. Il sera difficile de se refaire une place en NBA après ça... Je refuse de passer une année sans jouer.

– Et l'Europe ? Ou la Russie ?

– Je ne sais pas...

À vrai dire, l'idée m'a traversé l'esprit. Mais il y a une chose qui me retient. Ou plutôt quelqu'un. J'hésite un instant à leur dire que j'ai retrouvé la nana qui me vaut mon surnom depuis la sortie de l'université. Celle qui a fait de moi le héros. Ils étaient présents, et pourtant c'est comme s'il ne l'avait pas vécu. Ils n'ont jamais vraiment compris ce qui m'avait poussé à agir ce jour-là, ni ce qui m'incitait à vouloir la retrouver. Je ne suis pas sûr qu'ils comprendraient qu'une femme puisse me faire rester, alors que nous n'avons pour l'instant pas échangé plus que quelques baisers.

– C'est la fille aux cheveux rouges qui t'en empêche pas vrai ? se moque Joe.

– Ahhhh, mais c'est donc ça ! Notre vieux Hunt est devenu accro à une nana ! surenchérit Logan.

– Tu parles, il est carrément raide dingue de cette gonzesse !

– Hé ho ! Ça suffit, m'énervé-je un peu.

– Oh oh oh... C'est qu'on touche une corde sensible, plaisante Logan. Combien de temps que tu ne l'as pas vue ?

– Six semaines.

– La vache ! Tu as du courage ! s'exclame Joe admiratif.

C'est le moins que l'on puisse dire. Plus que quelques jours avant de la revoir. À ce moment-là je saurai. Je saurai si je fais la pire des conneries de m'accrocher à cette fille alors qu'elle ne veut pas savoir qui je suis. J'ai bien peur de connaître la réponse au fond de moi. Je suis en train de tomber fou amoureux de cette femme. Et putain, ça me fout les jetons.

Du haut de la passerelle d'embarquement, je scrute les passagers qui arrivent. Je ne cherche que deux choses : un foulard en soie et des mèches rouges. Lorsqu'au bout de cinq minutes, mes yeux se posent enfin sur elle, je suis étonné du changement. Mon cœur fait une embardée. Je savais qu'elle était belle, mais après ne pas l'avoir vue durant toutes ces semaines, je m'aperçois que c'est bien plus que ça. Et son changement ne la rend que plus sexy à mes yeux.

Putain ce qu'elle m'a manqué !

Elle me repère enfin et monte les escalators. Elle s'approche de moi, un sourire timide aux lèvres. Nous avons échangé quelques textos, notamment pour l'organisation, mais ça n'a pas été plus loin. Une chose est sûre, six semaines, c'était beaucoup trop long. Surtout pour le résultat que ça a donné.

– Tu as coupé tes cheveux ?

– Oui, j'avais envie de changement, souffle-t-elle.

Exit les mèches rouges. Elle a raccourci ses longueurs de vingt bons centimètres. Ces cheveux, auparavant longs, lui arrivent désormais en dessous des épaules. Ils ondulent avec délicatesse et quelques mèches encadrent à la perfection son visage.

Je l'attire à moi, et plante un baiser langoureux sur ses lèvres rouge carmin. Tant pis pour le maquillage. J'ai trop envie de la serrer contre moi et de l'embrasser pour me préoccuper de ce genre de détail. À l'instant où ma bouche entre en contact avec la sienne, l'effet se produit. C'est comme dans les films. La musique résonne autour de nous, une chanson lente avec un fond de guitare, comme « Don't Be a fool » de Shawn Mendes.

Plus rien n'existe. Il n'y a que mon cœur qui bat à tout rompre et elle. Je suis tombé amoureux de cette fille et jamais je ne pourrai la quitter pour aller en Europe. Être à trois pâtés de maisons d'elle a été suffisant.

L'embarquement de notre avion est annoncé et je me détache d'elle à contrecœur. Elle passe un pouce sur mes lèvres, retirant les traces de rouge et m'adresse un sourire.

– Tu sais que la deuxième classe n'embarque que dans trente minutes.

– Ça tombe bien car nous ne sommes pas en deuxième classe.

– Comment ça ?

– J'ai pris soin de nous prendre des billets en classe affaires, histoire que nous soyons tranquilles durant le trajet.

– Sérieux ?

– Il faut bien que mon argent me serve à quelque chose, plaisanté-je.

Nous enregistrons nos valises et accédons à l'embarquement sans tarder. Le temps que les autres passagers prennent place, les hôtesses nous servent à boire. Mon téléphone sonne. C'est mon agent. Je décroche, un brin anxieux.

– Monsieur Hunter. J'ai appelé les Celtics ce matin. A priori, il y a dû y avoir méprise, car ils veulent vous garder pour l'année supplémentaire.

– Je ne comprends pas, c'est le coach en personne qui me l'a dit.

– Eh bien d'après Ainge, leur manager, il n'a jamais été question de vous virer...

– Bien, merci, raccroché-je avant d'éteindre mon téléphone.

Je ne comprends pas. Pourquoi Stevens aurait intérêt à me dire que je suis viré si ce n'est pas le cas ? Il joue à quoi au juste ? Je ne sais pas quel est son délire, mais la blague n'est pas du tout de bon goût.

– Une mauvaise nouvelle ?

– Non. Enfin pas tout à fait. Le coach m’a convoqué cette semaine pour m’annoncer que mon option ne serait certainement pas actionnée mais mon agent vient de me dire que les dirigeants n’avaient même pas songé à me mettre dehors.

– C’est bizarre.

– Je trouve aussi... Je m’occuperai de tout ça à notre retour. Pour le moment, je veux uniquement profiter de toi. Comment va Savannah ?

– Elle est contente de retrouver son père et de l’avoir rien que pour elle. Les deux mois de mission ont été longs. Et même s’il n’en parle pas, je sais que Daniel a vu un certain nombre de choses horribles là-bas.

– C’est normal elle est petite et Daniel est top avec elle. Au début, mon père me manquait. Et puis après, j’ai appris à vivre sans lui. Je lui en veux tellement pour ce qu’il a fait. Tu sais qu’il a tenté de reprendre contact avec moi, il y a quelques mois de ça et puis ces dernières semaines.

– C’est une bonne chose, commente-t-elle bienveillante.

– Non. Je suis presque sûr que ce qu’il veut, c’est de l’argent. Et j’ai assez payé pour lui. Mais je n’ai pas envie de l’évoquer, parle-moi plutôt de toi.

Elle me raconte ce qu’elle a fait durant ces six semaines. Comment elle a retrouvé trois fois la semaine dernière Logan en sous-vêtements dans sa cuisine. Il peut se moquer de moi, mais je crois que je ne suis pas le seul à être accro.

L’avion commence son avancé sur le tarmac. Elle attrape ma main au moment où il met les gazes. Elle entrelace nos doigts tellement fort qu’elle me ferait presque mal.

– Nerveuse ?

– Un peu...

– C’est l’idée de prendre l’avion, de voir ta famille ou de te retrouver seule avec moi pendant quatre jours ?

– Un peu des trois je crois...

Je lui souris, passe une main derrière sa nuque et l’embrasse tandis que l’avion s’élève dans les airs. Il peut se passer n’importe quoi à Boston pendant ces prochains jours, je m’en moque. La seule et unique chose qui compte, c’est cette femme au regard noisette qui me sourit. Celle que j’ai sauvée, et que j’ai retrouvée... enfin.

21. Présentation des équipes

Apolline

Depuis que nous avons quitté l'aéroport, il n'a pas lâché ma main. Je n'avais jamais songé à faire entrer quelqu'un dans ma vie depuis Daniel, jusqu'à ce que je le rencontre lui. J'ai bien eu quelques aventures, mais jamais rien qui me donne l'impression que cela soit sérieux. Jamais aucun homme qui ne m'a procuré cette sensation de sécurité. C'est l'effet que produit sa main plantée dans la mienne.

Il glisse nos valises dans le coffre de la voiture qu'il a louée pour nous rendre sur le lieu de la réunion. D'après ma cousine Lauren, c'est un grand manoir composé d'une quinzaine de chambres. J'aurais dû aller à son mariage l'an dernier, mais je n'en ai pas trouvé la force. Sans mes parents, j'ai toujours l'impression d'être une étrangère dans les réunions de famille. La seule personne qui m'ait poussée à déroger à mon envie de me défilier, c'est le mètre quatre-vingt-dix de muscles à côté de moi.

Sa main glisse délicatement sur ma cuisse, irradiant de chaleur tout le reste de mon corps. Nous n'avons franchi aucune étape prouvant que notre relation est sérieuse. Mais la façon dont il m'a embrassée à l'aéroport a été une preuve suffisante. Parfois, il n'est pas nécessaire de mettre des mots pour qualifier les rapports humains, ils sont simplement bien comme ils sont. Je me sens apaisée en sa présence, il possède en lui ce quelque chose qui me calme instantanément lorsque je suis dans ses bras.

- Stressée ? demande-t-il, coupant court à mes pensées.
- Un peu... soufflé-je.

Son portable sonne au même moment, mais il ne décroche pas. C'est au moins la troisième fois qu'il carillonne depuis qu'il l'a rallumé à la sortie de l'avion, j'espère que ce n'est rien d'urgent. Je m'en voudrais qu'il loupe un appel important, juste pour mes beaux yeux.

- Ça fait combien de temps que tu ne les as pas vus ?
- Je dirais quelques années. Je ne sais plus combien exactement...
- Tu penses qu'amener un joueur nationalement connu va leur faire oublier ? plaisante-t-il.
- Je ne sais pas, on verra bien. Mais si ta célébrité pouvait me servir dans le bon sens je ne suis pas contre, rétorqué-je amusée.
- Serais-tu en train sous-entendre que tu m'as demandé de venir juste à cause de ma notoriété ?
- Tout à fait !
- Tu as de la chance que je sois en train de conduire...
- Parce que sinon quoi ?
- Je ne sais pas encore, mais je vais y réfléchir, rit-il.

Je pouffe. Je sais pertinemment que ce n'est pas le genre de mec à se venger. Mais je dois tout de même me méfier car le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est plutôt du genre surprenant.

Nous roulons tranquillement pendant encore une bonne heure. Je contemple le paysage qui défile devant mes yeux, sentant peu à peu une boule s'installer dans mon estomac. Je ne sais pas pourquoi je stresse autant, après tout je connais les personnes qui seront là.

Lorsqu'il tourne et s'engage dans l'allée bordée d'immenses arbres, je sens mon ventre se nouer. Au bout de quelques minutes, je vois apparaître devant nous une immense maison blanche aux multiples balcons. Devant elle un immense jardin vers avec une pergola. Au loin un barnum est en train d'être monté. La maison borde un lac en contrebas.

Keagan gare le crossover sur une des places prévues à cet effet. Nous descendons de la voiture simultanément. Je contourne le véhicule pour récupérer ma valise et reste souflée par la beauté de la bâtisse. Nous devons être une quarantaine d'après Lauren, et en observant les lieux, j'espère de tout cœur qu'ils m'aurent réservé une chambre au dernier étage afin que je puisse admirer la vue.

Nous avançons vers le porche, nos valises derrière nous. Ma tante Marge vient à notre rencontre accompagnée d'oncle Harry. Maman avait deux sœurs et deux frères, dont le père de Lauren. Lauren est fille unique comme moi, cependant nos deux tantes ont eu chacune trois enfants. Avec les conjoints et les enfants de certains, les chiffres augmentent rapidement.

Marge ressemble comme deux gouttes d'eau à maman. Keagan doit sentir mon trouble car il pose une main discrète sur le bas de mon dos. Du pouce, il caresse délicatement le morceau de peau à sa disposition entre mon jean et mon tee-shirt.

– Apolline, ma chérie, je suis tellement contente de te voir, lance enjouée tante Marge.

Elle m'enlace chaleureusement avant de m'embrasser sur les deux joues. Oncle Harry ne tarde pas à l'imiter

– Marge, Harry, je vous présente Keagan. Keagan, voici ma tante Marge et mon oncle Harry.

– Dites-moi mon garçon, votre visage me dit quelque chose. Vous ne seriez pas le meneur des Celtics de Boston ?

– Tout à fait m'sieur. Ravi de faire votre connaissance.

– Apo, tu ne nous avais pas dit que ton petit ami était une célébrité !

– Nous sommes justes amis monsieur, précise Keagan devant mon malaise apparent.

– Ah mince, Lauren a du mal comprendre. Elle m'a dit que tu venais accompagnée, alors j'ai supposé que c'était de ton amoureux.

– Ne t'en fais pas oncle Harry, ce n'est pas méchant.

– Ben, non. Mais l'ennui c'est que nous n'avons pas de chambre de libre pour lui. Nous avons supposé que vous dormiriez ensemble... enfin tu vois quoi.

Je regarde Keagan qui se retient d'éclater de rire tandis que moi je deviens rouge comme une pivoine. Entendre mon oncle supposer que Keagan et moi sommes sexuellement « actifs » me met mal

à l'aise, mais pas autant que le fait d'être incapable de leur présenter cet homme comme étant le mien.

– Ne vous en faites pas je vais appeler un hôtel du coin, il devrait avoir une chambre de disponi...

– Non ! m'écrié-je presque trop vivement. Non, répété-je, plus calmement. Ce n'est pas grave. Tu ne vas pas aller à l'hôtel. Nous allons nous arranger.

Je n'ai aucune envie de devoir passer une minute ici sans lui dans les parages. J'ai besoin de lui pour tenir le coup durant ce week-end.

– Tu es sûre ? Ça ne me dérange pas de...

– Certaine, le coupé-je catégorique.

– Pour ce soir, oncle Jim est absent, donc tu n'auras qu'à prendre sa chambre. Par contre demain la maison sera complète...

– Il dormira dans ma chambre, lâché-je avant d'avoir réalisé ce que ça sous-entend.

Keagan se retient de rire, oncle Harry me lance un clin d'œil entendu et tante Marge paraît toute gênée tout à coup. Mes joues s'empourprent instantanément et mes yeux cherchent un petit recoin pour pouvoir me cacher. Manque de bol, tout ce que je trouve c'est une grande étendue d'herbe verte et... la maison.

Sauvée !

– Tu me fais visiter la maison ? demandé-je à ma tante.

– Oui ! s'enthousiasme-t-elle peut-être un peu trop.

Elle tourne les talons, j'attrape ma valise et la suis. Je sens le regard de Keagan sur mes épaules, pourtant je rassemble toutes mes forces pour ne pas me retourner.

– Alors comme ça, je vais partager ta chambre... souffle-t-il d'une voix langoureuse à mon oreille.

Je fais de mon mieux pour garder un peu de contenance lorsque nous entrons dans la maison. À peine le seuil passé, j'entends un cri strident et des pas dévaler l'escalier. Il ne me faut pas plus de trois secondes pour comprendre qu'il s'agit de Lauren.

– Liiiiiiiine ! crie-t-elle avant de se jeter dans mes bras.

Je ne suis pas du genre grandes effusions avec les membres de ma famille. J'ai toujours beaucoup apprécié ma cousine. Quand nous étions petites j'ai passé plusieurs vacances chez elle, mais après la mort de mes parents nous avons pris des chemins différents. Elle vit dans une petite ville de Caroline du Sud avec son mari et son fils, tandis que je m'efforce de mener une vie normale et de dépasser mes peurs malgré mon traumatisme.

– Lauren ! Je suis contente de te voir.

- Moi aussi ! Ça fait tellement longtemps. Depuis...
- Depuis le mariage de Lola, complété-je.

J'ai évité ma famille depuis que j'ai dit au revoir à ceux qui m'ont donné la vie. Les voir m'aurait rappelé à quel point ils me manquent. Alors j'ai évité autant que possible les réunions de famille.

- Tu ne devrais plus être seule... confie-t-elle.
- Mais elle n'est pas seule, intervient une voix masculine derrière moi.

Lauren lève les yeux et ouvre la bouche sous la surprise. Pour peu sa mâchoire se décrocherait. Il fait ce genre d'effet. Il est grand, tout en muscles et beau comme un dieu. Ses yeux azur, ses cheveux blonds comme les blés laissent penser qu'il vient du fin fond des Balkans, des biceps et des épaules qui menacent de faire exploser tous les vêtements qu'il porte tellement ils sont saillants, et ce creux, celui qui se dessine au coin de sa joue lorsqu'il sourit, lui donnant cet air de grand gamin.

Ya pas à dire je suis tombée sous le charme...

- Lauren, je te présente Keagan. Keagan, voici ma cousine Lauren.
- Enchantée de faire ta connaissance ! le salue-t-elle chaleureusement. Savannah n'est pas là ?
- Elle est restée avec Daniel.
- Bien. Nous avons prévu une grande partie de football cet après-midi. Je sais que ça fait cliché, mais Ben a vu une occasion en or de pratiquer un peu le sport qui l'a rendu si populaire au secondaire. Évidemment, Jake l'a encouragé. D'ailleurs, ils sont là. Venez, Leemon sera ravie de te revoir.

Elle nous attire dans la cuisine sans que nous ayons vraiment le choix. Leemon fait un peu partie de la famille. Elle et Lauren se connaissent depuis des années, elles ont fait les quatre cents coups ensemble. Lorsque je passais les vacances chez Lauren, Leemon n'était jamais loin. Son caractère indépendant et bien trempé m'a toujours impressionnée. Elle a toujours su ce qu'elle voulait. Mais lorsque ses parents se sont séparés, elle a un peu oublié ce qui existait autour, se focalisant sur un but uniquement professionnel. Si elle n'avait pas rencontré Jake, je crois qu'elle serait encore à papillonner d'homme en homme. Jake a su dompter la tigresse qui est en elle.

Nous entrons dans la cuisine où Jake s'affaire à préparer le repas de ce soir. Leemon, elle, s'occupe du dessert.

- Leem', Line vient d'arriver.
- Line ? demande Keagan.
- Lauren est la seule à m'appeler comme ça. Quand nous étions enfants, elle n'arrivait pas à prononcer mon nom, trop français pour elle. Depuis c'est resté.
- Je suis contente de te voir, me lance Leemon avant de m'enlacer brièvement.

Elle est comme moi, elle n'a jamais été fan des embrassades en public. Je m'avance vers Jake, que je rencontre pour la première fois. Grand, châtain, des yeux verts et un corps affûté, je comprends pourquoi elle est tombée sous le charme. À eux deux, il forme le couple le plus glamour qu'il m'ait

été donné de voir. Leemon porte un carré bouclé effleurant ses épaules, des yeux bleus et des formes généreuses. Là où je me considère plus comme filiforme, elle est l'archétype de la femme plantureuse.

- Je suppose que tu es Jake !
- Et toi Apolline, j'ai beaucoup entendu parler de toi.
- En bien j'espère ?
- Bien entendu. Il paraît que tu étais la plus sérieuse des trois... rit-il.
- Elle sait se lâcher parfois, faut juste la pousser un petit peu, plaisante Keagan derrière moi.

Jake se retourne pour observer son interlocuteur.

– Je m'appelle Keagan, enchanté de faire votre connaissance, se présente-t-il en offrant une poignée de main virile à Jake et adressant un sourire à sa compagne.

Il a l'air tellement dans son élément. L'exposition médiatique fait de lui quelqu'un d'à l'aise en société. Et même s'il déteste en jouer, je suppose que ça lui a appris à ne pas être timide avec les gens.

- Attends une minute, tu ne serais pas le Keagan Hunter des Celtics ? Les journaux t'appellent « la gâchette ». Mec quand tu enchaînes les trois points tu es impressionnant.
- C'est bien moi. Et merci du compliment.

Lauren m'attire un peu à l'écart tandis que Jake et Keagan entament une conversation animée autour du sport. C'est fou ce que ce sujet peut rapprocher les hommes facilement.

- Attends une seconde, tu sors avec un mec célèbre ? demande Lauren curieuse.
- Nous ne sortons pas ensemble, précisé-je.
- Pas à moi ! proteste Leemon. Tu as vu comment il te couve du regard ?
- Bon d'accord, on s'est peut-être embrassés. Mais ça ne veut pas forcément dire que nous sommes en couple, concédé-je.
- Mouais... dit Lauren peu convaincue. Il faut avouer qu'il est vraiment canon, j'en ferais bien mon quatre heures.
- Lauren ! nous exclamons-nous à l'unisson avec Leemon.
- Bah quoi ? Ce n'est pas parce que je regarde le menu que je vais goûter tous les plats.

Nous éclatons de rire toutes les trois. Je dois avouer que ces moments m'ont un peu manqué. Ma cousine m'a manquée. Même si elle ignore que je ne suis plus tout à fait celle qu'elle connaissait. Ils sont au courant de mon accident puisqu'ils avaient été prévenus de mon admission à l'hôpital. Mais ils ne savent pas que je porte des séquelles encore en moi. Ils ne connaissent que ce que j'ai bien voulu leur raconter. Ils sous-estiment l'importance de cet événement et à quel point j'ai envie de trouver celui qui m'a fait subir ça.

La détective ne m'a pas de donné de nouvelles. Je sais juste qu'elle cherche du côté des registres de la faculté. J'espère sincèrement que cette piste la mènera quelque part, parce que chaque jour que

je passe dans le flou ne fait que me rendre un peu plus folle. Ne pas savoir est certainement la pire des tortures.

Après avoir fait le tour de la maison et salué tout le monde, nous déposons nos affaires dans nos chambres respectives et j'en profite pour me changer. Les hommes se préparent pour la partie de football tandis que nous, les filles, nous allons profiter du soleil pour les regarder s'agiter. J'enfile donc un short taille haute, une marinière et des sandales ouvertes. J'observe mon reflet dans le miroir. J'ai encore du mal à me faire à mes cheveux. Je m'étais presque habituée aux mèches rouges et aux cheveux longs. Mais après cette discussion avec la mère de Keagan et ma prise de conscience, j'ai eu besoin de changement.

Et le changement chez moi, c'est toujours caractérisé par une coupe de cheveux. Alors j'ai dit adieu au rouge et j'ai coupé quelques centimètres, suffisamment pour changer mon visage et pas trop pour garder un peu de longueur. Mes lunettes me donnent cet air sérieux. J'ai l'allure d'une psy à la plage, et je dois avouer que ça ne me déplaît pas. Pour une fois, je peux lâcher prise, ne plus analyser toutes les personnes qui m'entourent et leurs réactions. Je peux me concentrer sur ma personne et me détendre.

Lorsque je prends place dans le fauteuil que m'ont réservé les filles, mon regard le cherche et se pose sur lui pour ne plus le lâcher. Ses yeux rencontrent les miens et il me sourit. D'un geste discret de la main, il me demande si tout va bien. Je hoche la tête pour le rassurer. Les garçons se mettent en place et la partie commence. Quand Keagan retire son tee-shirt, je sens une onde de chaleur m'envahir. Les filles sifflent.

– On comprend mieux pourquoi il te plaît tant ! ricane Leemon.

Je pouffe comme une gamine prise sur le fait.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le week-end commence bien. Le truc c'est que demain, lui et moi nous serons dans la même chambre. Et peu importe ce qui se passera, ou ne se passera pas, je sais que cette nuit changera définitivement la nature de notre relation.

22. La cinquième période

Keagan

Il est à peine cinq heures passées lorsque j'ouvre les yeux dans ma chambre. Seul. À quelques mètres de la sienne.

J'aurais aimé pouvoir le voir avant. Ce changement. Chez elle. Si infime et pourtant si important. Les semaines de séparation lui ont fait du bien. Mais contrairement à ce que le premier crétin pourrait penser, ce n'est pas le fait d'être éloignée de moi qui lui a été bénéfique. C'est autre chose. J'ai mon avis sur la raison, pourtant une part de moi ne peut pas s'empêcher de douter. Ma mère m'a appelé le lendemain du déjeuner pour me dire qu'elle appréciait beaucoup Apolline, elle m'a aussi dit qu'elle avait vécu des choses pas faciles que j'aurais à gérer en temps voulu. Sauf que putain, ces problèmes je les connais.

Ça me rend dingue de me dire que j'ai eu mon rôle à jouer dans toute cette merde qui la hante. Celui du héros que, contre toute attente, elle désire oublier. J'aurais pu lâcher l'affaire, mais impossible. J'avais toujours cette voix dans ma tête qui me soufflait de ne rien dire, que le bon moment viendrait à point nommé.

Je tourne comme un lion en cage, avec un besoin irrépressible d'évacuer cette tension qui m'opprime. Je me déteste presque autant que je déteste le fait de lui mentir. J'enfile un short, un tee-shirt et ma paire de running – mes meilleures alliées ces derniers jours. Je range mes affaires, ferme ma valise et descends aussi discrètement que possible. À cette heure matinale, toute la maison est endormie.

En arrivant sur le perron, je suis surpris de tomber sur Jake. J'ai fait sa connaissance hier. C'est un chic type, le genre pas prise de tête et cool. Il possédait un restaurant à Miami et a tout plaqué pour reprendre celui de son oncle et ainsi rejoindre Leemon, sa future épouse. J'ai été accueilli comme un ami de la famille, sans chichi, avec chaleur et simplicité. La plupart savent qui je suis, mais aucun ne m'a traité différemment pour ça.

- Hey, le salué-je simplement en m'étirant afin de réveiller mes muscles.
- Je pensais être le seul à être debout.
- Tu cours ?
- Je m'apprêtais à y aller, tu m'accompagnes ?
- Ouais.
- OK, par là, il y a un chemin qui mène au lac, m'indique-t-il en entamant sa course.

Nous joggions l'un à côté de l'autre sans un mot. Il a un bon rythme, ce qui révèle qu'il fait ça régulièrement. La course s'apprend, c'est comme la vie. On commence petit, puis on se lance des

défis, on pousse toujours plus loin pour atteindre ses objectifs. Et à première vue, Jake court depuis un certain temps.

Les bienfaits ne se font pas attendre. La tension s'évacue, ma tête se vide et je me focalise sur mes expirations, lentes et contrôlées, sur les muscles de mes jambes qui me portent, sur mes pieds qui foulent le chemin et crissent sur la terre, sur les oiseaux qui commencent peu à peu à chanter. L'air est frais mais agréable. Au bout d'une bonne heure de course nous arrivons à un banc avec une fontaine d'eau potable. Nous nous rafraîchissons, puis nous asseyons face au lac. Le soleil se reflète dans le bleu profond de l'étendue d'eau.

– Comment vous vous êtes connus avec Apolline ? me demande Jake.

Je suis persuadé qu'il n'y a aucune curiosité malsaine dans sa question. Jake semble faire partie de ceux qui s'intéressent réellement aux gens.

– On s'est rencontrés à un speed dating dans le noir.

Il tourne un regard espiègle vers moi.

– L'idée n'était pas de moi. Je ne suis pas du genre à fréquenter ce type de soirées. C'est Logan, un ami, qui m'y a entraîné, me défends-je en rigolant.

– Intéressant, se moque-t-il.

– Mais nous avons étudié dans la même université.

– Et vous vous connaissiez déjà à l'époque ?

– On ne peut pas vraiment dire ça...

À présent, c'est un regard intrigué qu'il me jette.

– Disons que je l'avais repérée en première année, mais que je ne l'ai jamais revue ensuite.

Après un silence, Jake se tourne vers moi :

– Est-ce que tu es au courant de ce qu'elle a vécu ?

– Euh... bégayé-je en me passant ma main dans mes cheveux, gêné.

– L'accident. Je suppose que tu as dû en entendre parler puisque vous fréquentiez la même université. Mais est-ce qu'elle t'en a parlé ? Lauren dit qu'elle n'en parle jamais, pas plus que de la mort de ses parents.

– Je suis au courant, mais elle ne m'en a pas parlé, confessé-je mal à l'aise.

Au final, ma course pour fuir ce qui me trotte dans la tête me revient comme un boomerang. Et ça doit se lire sur mon visage car Jake me fixe. Il me sonde, cherchant sans doute à savoir ce qui se cache dans ma tête.

– C'est moi qui l'ai sauvée, lâché-je dans un souffle libérateur.

Je passe une main dans mes cheveux humides et me lève d'un bond. C'est comme si je venais d'ouvrir les vannes sur ce que je contiens depuis des semaines. Depuis ce déjeuner chez ma mère où elle a clairement dit qu'elle n'en avait rien à faire de moi.

– Et elle le sait ? demande-t-il avec calme.

Je secoue la tête pour lui indiquer que non, je souffle bruyamment, et ajoute :

– Elle ne veut pas savoir.

– Comment ça ?

– Elle l'a dit à ma mère. Elle veut connaître celui qui lui a fait ça. Elle est persuadée que le bourreau et le sauveur n'est qu'une seule et même personne.

Et puis, je ne peux plus retenir les mots...

– Comment je suis censé dire à la nana que j'aime que j'ai joué un rôle dans son traumatisme, celui qui lui pourrit la vie chaque jour ?

– Mais ce n'est pas toi qui l'as causé ?

– Non bien sûr que non ! Lorsque l'alarme incendie s'est déclenchée j'étais sur le terrain. Ils nous ont évacués et c'est là que je l'ai trouvée. Elle était immobile, recroquevillée à même le sol du couloir. Je ne pouvais pas la laisser là. Les autres la piétinaient, sans même prêter attention à elle. Leur putain d'instinct leur disait de sauver leur peau... m'énervé-je.

– Par expérience, je sais que le mensonge n'est jamais bon dans une relation. J'ai bien vu comment vous vous regardiez, comment elle frissonne quand tu la touches, comment ton regard s'assombrit quand elle rentre dans la pièce. Ça crève les yeux qu'il y a quelque chose, et personne ne vous l'a dit, mais il y a une putain d'attraction entre vous !

– C'est plus que ça...

– Alors, dis-lui, qu'as-tu à perdre ? Je suis tombé amoureux de Leemon la première fois que je l'ai vue. J'avais six ou sept ans. Mais je ne le savais pas jusqu'à ce que j'en aie dix de plus. Je n'ai pas eu le courage de lui avouer mes sentiments alors je suis parti. Quand je l'ai revue dix ans plus tard, rien n'avait changé. Tout chez elle m'attirait comme un aimant, même ses côtés les plus sombres. Pourtant, je n'ai rien dit. Je l'ai laissée tomber amoureuse de moi, sans jamais lui révéler que je l'aimais depuis des années et qu'elle n'était pas une inconnue pour moi. Ça a bien failli nous séparer pour toujours. Heureusement que c'est une nana bornée, sinon je crois que je serais encore en train de hurler sur mon second à Miami tellement j'étais malheureux de l'avoir perdue.

– Je ne sais pas comment faire...

– Dis-le-lui simplement. Au moment où tu choisiras de lui avouer, tu trouveras les mots.

Il a sûrement raison. Je devrais lui dire la vérité. Mais j'ai tellement peur qu'elle ne veuille plus de moi. Que ce simple geste suffise à changer la vision qu'elle a de moi.

– Remettons-nous en route, je dois préparer le petit déjeuner avant que tout le monde se lève.

– Pas de repos pour les braves ?

– Jamais. Et puis avec Leemon, c'est toujours un plaisir de cuisiner, acquiesce-t-il en m'adressant

un clin d'œil plein de sous-entendus.

Nous reprenons notre course et finissons le tour du lac. De retour à la propriété, je monte dans la chambre qui est encore la mienne et file sous la douche. Je prends plus de temps que nécessaire, cherchant malgré moi une issue au dilemme qui se joue en moi. Je noue la serviette autour de ma taille, me dirige vers la fenêtre et observe le paysage sublime, espérant trouver un signe qui m'aiderait à savoir quoi faire.

Sous les arbres, une silhouette attire mon regard. Mains collées, bras en direction du ciel, une jambe tendue, l'autre le pied au niveau de sa cuisse. Moulée dans un legging noir et vêtue d'un débardeur, elle exécute certains mouvements précis et contrôlés avant de prendre la même position dans le sens inverse. Mon corps se réveille devant la vision du sien. Je comprends d'où est-ce qu'elle tient sa souplesse. Je ne connais pas tellement cette discipline, mais je sais que le yoga aide beaucoup les gens qui ont besoin de faire le vide. Et je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas étonnée d'apprendre qu'elle le pratique.

Je l'observe faire ses figures sans pouvoir détacher mon regard d'elle. Mon cœur cogne dans ma poitrine et une douce chaleur envahit peu à peu mon corps. Je sais que c'est plus que de l'attraction physique qu'elle provoque en moi. Et si ça continue, je vais devoir reprendre une seconde douche – froide cette fois-ci –, je ne peux empêcher mes yeux de la dévorer. Je voudrais sentir son odeur fleurie, ylang-ylang et notes d'encens, glisser ma main dans ses cheveux, la posséder de toutes les manières qui soient.

Je réalise soudain que c'est pour ça que je n'ai rien dit, ce sont mes sentiments pour elle qui me rendent lâche. Et pas parce que je l'ai sauvée, ou je ne sais quelle raison qui pousserait un héros à vouloir protéger la victime mais pour tout ce qui la compose. Je l'aime pour elle, pour ses incertitudes, ses doutes, son sourire, son regard expressif, la façon dont elle replace ses cheveux derrière ses oreilles, dont elle réajuste ses lunettes, ses lèvres qu'elles parent d'une couleur carmin, la manière dont elle m'embrasse comme si elle voulait savourer chaque instant de peur que ce ne soit les derniers.

J'ai gravé dans ma peau le symbole d'un acte, elle a gravé dans mon cœur les sentiments d'un homme. Elle a fait sa place, doucement, à sa manière, sans l'avoir réellement voulu. Rien ne nous prédestinait à nous rencontrer, rien n'était prémédité. La vie a décidé pour nous, il y a des années déjà...

Je m'efforce à faire volte-face. Je m'habille rapidement avant de rejoindre les invités. Après un petit déjeuner où nous échangeons quelques sourires, nous vaquons tous à nos occupations. Je suis réquisitionné pour accrocher les décorations qui orneront la tente de ce soir. Son regard cherche le mien, mais nous ne nous retrouvons jamais seuls pour discuter.

En fin de journée, je monte me changer et me préparer pour la soirée afin de libérer la chambre pour son oncle. Une fois prêt, je m'assure qu'elle n'est pas dans la sienne avant d'y déposer ma valise dans un coin.

J'ouvre la porte pour sortir et tombe sur elle. Mes poumons cessent de fonctionner, mon cœur de battre. Une irrémédiable envie de l'embrasser s'empare de moi et il me faut toute la volonté du monde pour ne pas céder à la tentation.

- J'ai déposé ma valise ici, mais si tu préfères, je peux toujours trouver une chambre dans un hôtel, on a un peu de temps avant que...
- Non, c'est bon. C'est parfait, coupe-t-elle avant que je ne termine.
- Sûre ?
- Certaine. Je dois me changer. On se voit tout à l'heure.
- Je suppose qu'on devrait se croiser en effet ! plaisanté-je doucement.

Elle s'apprête à entrer lorsque ma main saisit son poignet d'un geste automatique. Son contact m'électrise, son regard me galvanise.

- Tout va bien ? Je veux dire ici ? Tu te sens bien ? m'assuré-je.
- Oui, ça va. Je pensais que ce serait plus difficile mais Lauren et Leemon s'efforcent de ne pas me rappeler ce pour quoi je ne venais plus. Par moments, j'ai l'impression d'avoir à nouveau quinze ans.
- C'est une bonne chose...
- Je parie que tu faisais déjà tomber les filles à cet âge ! s'esclaffe-t-elle en entrant dans la chambre.

Elle se tourne vers moi, appuyée sur la porte, la joue collée à la planche de bois, le corps à moitié caché derrière.

- Je ne pensais qu'au basket. Les filles ne m'intéressaient pas du tout. J'ai commencé à vraiment m'en préoccuper au lycée.
- Je ne te crois pas un seul instant.
- Et pourtant, c'est la stricte vérité, affirmé-je m'approchant d'elle.

Elle secoue la tête en riant.

- Je dois vraiment me préparer, murmure-t-elle alors que je ne suis qu'à quelques centimètres d'elle.

Je vérifie que le couloir est vide et l'attire à moi. Quand ses prunelles brunes rencontrent les miennes, j'arrête de respirer. J'ai besoin de la sentir contre moi, besoin de savoir qu'elle m'appartient. Car une fois qu'elle saura la vérité, elle ne voudra plus de moi. Alors je compte prendre tout ce que je peux prendre tant qu'il en est encore temps. Je me fais la promesse de lui dire toute la vérité à notre retour, puis me penche pour déposer mes lèvres sur les siennes. D'abord doux, son baiser se fait plus pressant lorsque je la serre. Je suis presque sûr qu'elle peut sentir à quel point je la désire, à quel point mon corps la veut. Sa langue joue doucement avec la mienne.

Quand elle mordille délicatement ma lèvre, j'ai l'impression de devenir fou. Je suis bien au-delà du désir. Je suis en pleine combustion spontanée. Ma main caresse doucement la peau de son dos,

passant sous le tissu de son débardeur bien trop moulant. Sa poitrine se soulève, elle gémit doucement. Elle est à deux doigts de perdre le contrôle qu'elle s'efforce de garder. Pourtant, un lien invisible la retient encore.

Je m'écarte d'elle et caresse ses lèvres enflées du pouce avant de glisser ma main sur sa joue dans laquelle elle se niche avec plaisir. Elle embrasse le creux de ma paume puis recule d'un pas, me donnant le signal pour partir. Je hoche la tête et tourne les talons pour la laisser tranquille. Lorsque j'entends le loquet de la porte, je ne peux m'empêcher de lâcher un soupir. Je m'adosse au mur pour reprendre mes esprits. Comment est-il possible d'avoir autant envie d'une femme ? C'est tellement difficile que c'en est presque physiquement douloureux. Je ne suis pas certain de pouvoir lui résister encore longtemps. Pas après le baiser ardent que nous venons d'échanger.

Leemon est la première à descendre. Jake la complimente immédiatement et je ne peux qu'approuver. Elle porte quelque chose de simple mais ça lui va comme un gant.

- Première prête ? l'interrogé-je.
- Oui, je ne suis pas du genre à passer dix ans à me pomponner.
- Tu es belle au naturel ma chérie, la gratifie Jake en l'embrassant dans le cou.
- Tu n'es pas mal non plus, dit-elle en l'attirant à elle par le pan de sa chemise avant de l'embrasser fougueusement.

Je me racle la gorge pour leur indiquer ma présence, ils s'éloignent.

- Tu n'es pas mal toi non plus Keagan ! ajoute-t-elle comme si c'était ce qu'impliquait mon signal.
- Ce n'est qu'une chemise.
- Ouais mais, il faut dire que ça ne laisse pas vraiment place à l'imagination. Tu es... comment dire... assez athlétique.
- Je suis sportif professionnel, je me dois d'être un minimum musclé.
- Certes, mais je crois que tu ferais pâlir l'acteur de Thor ou pire, celui qui joue dans cette série anglo-saxonne que j'adore, *War and Roses* et qui lui ressemble. Sérieux, si tu cherches une reconversion, c'est tout trouvé !
- C'est gentil, mais je m'en passerai volontiers. Je ne suis déjà pas trop fan du statut de célébrité que me confère mon job.
- Toujours est-il que je comprends pourquoi Apolline craque pour toi... lâche-t-elle avant de s'éloigner.

C'est drôle, Jake m'a dit quasiment la même chose ce matin. À croire qu'ils se sont passé le mot. L'oncle Harry est arrivé en fin d'après-midi et vient me saluer. Il reconnaît tout de suite qui je suis alors nous parlons tactique et saison future pendant que le reste des filles se préparent.

Mon portable sonne et je dois m'éloigner pour prendre l'appel.

- Allô ?
- Keagan ? Je cherche à vous joindre depuis des heures, répond aussitôt mon agent.

– Je suis occupé.

Ce n'est pas la seule à avoir tenté de me joindre ces jours-ci, mon père aussi m'a appelé à plusieurs reprises mais comme à mon habitude, je les ai ignorés. On dirait qu'ils se sont ligués pour me casser les pieds.

– Il faut que nous parlions d'une chose importante, en face à face serait préférable.

– Je suis actuellement en Caroline du Sud, ça risque d'être compliqué.

– Ah. Bien. Dans ce cas passez me voir dès votre retour.

– Je n'y manquerai pas. Je rentre dans deux jours.

– Parfait, nous nous verrons à ce moment-là, ajoute-t-elle avant de raccrocher.

Je range mon téléphone dans ma poche et relève la tête lorsque j'entends des pas dans l'escalier. Je reste bouche bée devant la splendeur qui descend. Des cheveux bruns bouclés, un corps fin et gracieux moulé dans une robe verte et blanche, de longues jambes perchées sur des talons aiguilles – qui, j'en suis sûr, lui torturent déjà les orteils. Elle est au téléphone et trop occupée à regarder où elle met les pieds pour me prêter attention. Mon cœur, lui, se lance dans une course effrénée que même le plus virulent des entraînements n'a jamais occasionnée. Il cogne si fort que j'ai l'impression d'étouffer.

Elle lève enfin les yeux sur moi et me sourit timidement. Le portable collé à l'oreille, elle parle d'une voix douce, ne laissant paraître aucune des émotions que son corps dégage. Ses joues sont roses, sa poitrine se soulève fortement alors qu'elle tente de garder une respiration calme. Sa main se pose sur mon torse pour m'indiquer de ne pas approcher. Ce contact me rend fou, mais je respecte son ordre silencieux, comprenant de qui il s'agit au bout du fil.

– Tu as pensé à mettre ta casquette au zoo j'espère. (Silence.) Bien. Passe-moi papa s'il te plaît. (Silence.) Moi aussi ma puce je t'aime. (Silence.) Tu me manques aussi. (Silence.) Daniel comment vas-tu ? Tout se passe bien ? demande-t-elle inquiète. (Silence.) Oui je sais que tu gères la situation. (Silence.) Je suis une mère, c'est normal. (Silence.) Oui. (Silence.) D'accord. À toi aussi, finit-elle avant de raccrocher.

Elle retire sa main, et fait volte-face pour aller dans la cuisine. Je ne pose aucune question, même si ça me démange. Daniel m'a l'air d'un chic type, mais je voudrais simplement savoir ce qu'il a bien pu lui dire qui la contrarie autant. Je m'apprête à la rejoindre mais un de ses oncles m'interpelle avant :

– Hey Keagan, viens par ici mon garçon, la fête va bientôt commencer.

Je le suis, résistant à l'envie de l'envoyer balader. Lorsqu'Apolline nous rejoint, elle paraît plus calme. Elle prend le temps de discuter avec chacune de ses cousines, tandis que je l'observe du coin de l'œil, toujours attentif au moindre flanchage, au moindre signe de faiblesse.

Le repas se déroule dans la bonne humeur. Les blagues et anecdotes fusent. Nous apprenons comment Leemon a demandé Jake en mariage un vingt-huit février et que si elle l'a fait c'est à cause

de Lauren qui regardait des reportages quand elle était enceinte. Ils évoquent des souvenirs de famille tout en prenant soin de ne jamais mentionner les parents d'Apolline ou leur accident. Elle me semble détendue et en confiance.

D'un geste discret, je caresse la peau de son dos, celle qui m'est accessible par le décolleté dorsal de sa robe. Elle cesse de respirer lorsque la pulpe de mes doigts entre en contact avec le velours rose de sa chair, faisant de son mieux pour ne rien laisser paraître. Si mon geste la perturbe, personne n'est capable de s'en rendre compte. Rien à part la couleur rose de ses joues ne laisse entendre que son corps entre en combustion. Pourtant, à la façon dont ses cuisses se serrent, je sais pertinemment l'effet que je provoque sur elle. Ce jeu m'exalte. L'attente est un supplice, pourtant que je sais qu'il en vaut la peine. Elle fera le premier pas quand elle sera prête, en attendant, je patiente. Difficilement.

La musique commence à résonner dans la tente et tout le monde se lève. Le dessert ne va pas tarder, mais je ne suis pas contre me dégourdir un peu les jambes. Je ne suis pas fait pour rester assis des heures durant.

- Tu dances ? je glisse discrètement à son oreille.
- Avec plaisir.

J'attrape sa main et la guide jusqu'à la piste. Malgré ses talons hauts, elle reste plus petite que moi. Elle place une main sur mon épaule, l'autre au creux de la mienne. Je l'attire à moi, mon corps collé au sien.

- Tu veux bien m'expliquer ce qui t'a contrariée tout à l'heure ? osé-je.

La voix de Sam Smith, avec la chanson « Too Good at Goodbyes », se fait entendre. Mes yeux scrutent son visage tandis qu'elle hésite à se confier.

- C'est Daniel. Il m'a dit de m'amuser et lâcher prise...
- Et c'est un problème ?
- Non, avoue-t-elle en détournant le regard.
- Alors quel est le souci ?
- Toi, souffle-t-elle.
- Moi ? Pourquoi ?
- Pour ça...

Sans que je m'y attende, elle se hisse un peu plus haut et pose ses lèvres sur les miennes. Mes mains quittent leur position initiale pour passer autour de sa taille et la plaquer contre moi. Son baiser est tendre et discret. Puis elle glisse une de ses mains dans mes cheveux blonds pour m'attirer un peu plus à elle et approfondir notre échange. Il se fait plus vorace, empreinte de passion. Mon corps se raidit un peu. Le désir s'empare de moi. Elle pousse un gémissement discret qui m'arrache un grognement. Elle me rend dingue. Complètement toqué. Fou à lier.

Des applaudissements nous tirent de notre bulle. Elle s'écarte de moi, dans un geste vif. Comme

pour se protéger. Elle m'adresse un regard affolé et s'apprête à fuir. Je la rattrape in extremis et l'attire à moi de nouveau.

– Tu n'as pas à avoir honte de ce qui te fait envie, murmuré-je à son oreille.

Elle pouffe et cache son visage dans mon torse tandis que tout le monde rit de la situation.

– Parce que moi, j'ai envie d'être avec toi, poursuivis-je avant de redresser son visage et l'embrasser délicatement.

Elle sourit contre ma bouche et nous reprenons notre danse. Elle a fait le premier pas vers moi, maintenant, à moi de faire celui qui m'incombe.

23. La nuit du héros

Apolline

Au moment où il pose ses lèvres sur les miennes, c'est comme une délivrance. C'est comme si je me sentais enfin complète, chose qui ne m'était pas arrivée depuis des années. J'ai l'impression d'être à ma place, avec la bonne personne, et plus rien n'existe autour.

J'ai paniqué, quelques secondes, avant de croiser son regard et de comprendre que ça ne servait à rien. Je lutte, me débats, contre des sentiments qui m'effraient, mais je me rends compte qu'il est bien plus simple de les assumer et de les éprouver pleinement, à l'image de ces peurs que j'affronte chaque jour.

Lorsque mes parents sont morts, je me suis terrée dans le silence. Lorsque j'ai eu mon accident, j'ai éprouvé le besoin irrépressible de changer de vie. Mais cet instant, je ne l'échangerais pour rien au monde. Même si mon cœur manque de faire une embardée spectaculaire pour s'écraser contre mon sternum, même si mes jambes menacent de se dérober sous moi, même si j'ai une frousse effroyable de laisser entrer cet homme dans ma vie et celle de ma fille, je ne veux pas d'une autre place que celle à laquelle je suis à cette seconde. Entourée de ses bras forts, me consumant de désir.

Nous reprenons nos places pour le dessert, sa main caressant mon genou sous la table. Je suis littéralement en train de cuire tellement j'ai chaud. Lui m'adresse un sourire complice, l'océan de ses yeux assombris par des pensées déplacées.

Vers deux heures du matin, tout le monde décide d'aller se coucher. Keagan glisse sa main dans la mienne tandis que nous retournons vers la maison. Nous avons ri, dansé, flirté comme deux gamins. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas autant amusée. Ce soir, j'ai lâché prise, j'ai mis de côté mon passé pour ne profiter que de l'instant présent.

Arrivés devant notre porte, je marque un arrêt forcé, interpellée par Leemon.

- Bonne nuit vous deux ! Et Apolline, n'oublie pas le tiroir de la table de chevet, me lance-t-elle avec un clin d'œil avant de tourner les talons en riant.
- La table de chevet ? m'interroge Keagan intrigué.
- Ne me demande pas ce qu'elle sous-entend par là, je n'en sais absolument rien.

Sans un mot de plus, j'ouvre la porte de ma chambre et me glisse à l'intérieur, suivie de près par mon basketteur. À peine le loquet refermé derrière nous, l'atmosphère change et se charge en électricité.

- Tu peux prendre la salle de bains, j'irai après.
- Bien, je réponds tout à coup gênée.

J'attrape mon nécessaire de toilette et mon pyjama dans ma valise avant de me diriger vers la salle de bains. Une fois dans la petite pièce d'eau, je m'appuie de mes deux mains sur le lavabo, observant mon reflet dans le miroir. Mes cheveux, plus courts, retrouvent peu à peu leur couleur naturelle. Lauren me les a bouclés pour la soirée, donnant quelques heures après des anglaises distendues. J'ai du mal à respirer, mais je sais pour une fois que ce n'est pas une crise d'angoisse qui pointe.

Pas de quoi en faire une, pas vrai ?

Je suis seule, avec un homme doux et attentionné qui ne me veut aucun mal. La détective m'a appelée cet après-midi, mais je n'ai pas répondu. Je ne voulais pas risquer de gâcher ce week-end qui a si bien commencé.

Je retire le maquillage léger qu'il me reste et me passe de l'eau froide sur le visage. Bon sang ! Pourquoi suis-je aussi nerveuse ? Je ne comprends pas. Je veux dire, je ne suis pas l'une de ces vierges effarouchées qui n'ont jamais eu d'hommes dans leur lit. Savannah n'est pas venue au monde par l'opération du Saint-Esprit. Et Daniel et moi nous entendions bien de ce côté-là.

Mince, ce n'est vraiment pas le moment de penser à son ex !

Je me brosse les dents rapidement, ôte ma robe, prends une douche rapide et enfle ma tenue. Je n'avais pas forcément prévu de me retrouver dans cet accoutrement avec lui mais par chance, j'ai opté pour un short court en satin avec un débardeur assorti. Sobre et pas trop affriolant.

J'ai besoin de me détendre, et vite ! Je m'installe sur la cuvette des toilettes après en avoir fermé le couvercle. Le dos droit, les mains sur les genoux, je prends de grandes inspirations et expire aussi lentement que les battements tonitruants de mon cœur le permettent. Si je n'étais pas certaine qu'il est bien enfermé dans mon corps, je serais presque sûre que toute la maison serait capable de l'entendre asséner des coups en moi.

Sans résultat, impossible de faire le vide, je suis toujours aussi nerveuse. Je ne sais pas ce qui me prend tout à coup. Merde à la fin, je ne suis plus une gamine ! Je me lève précipitamment et tapote mes joues pour m'aider à reprendre mes esprits. J'ouvre la porte à la volée et tombe nez à nez avec Keagan. Il s'apprêtait visiblement à taper sur la porte étant donné son poing en l'air.

Il n'est vêtu en tout et pour tout que d'un short ample de basket noir. Mes yeux partent de ses épaules larges – à hauteur de mes yeux – puis contemplent la ligne parfaite de ses pectoraux et de ses abdominaux. De fins carrés, presque imberbes. J'ai envie de tendre la main, juste pour m'assurer que ce sont des vrais tellement ils semblent sculptés, façonnés durant des heures. Je caresse mon ventre dur d'un geste mécanique, cherchant un point de comparaison. Je peine à respirer normalement.

– Je voulais savoir si tu avais fini.

Sa voix rauque me tire de mes contemplations et je redresse la tête. Un léger sourire plaqué sur ses lèvres parfaites manque de me faire craquer. Ses cheveux blonds tombent sur son front bronzé par le soleil de ces deux derniers jours, faisant ressortir l'azur de ses yeux. Ces derniers ne manquent pas

de m'épier de haut en bas à leur tour. Lorsqu'il rit doucement, je me rends compte que je n'ai toujours pas répondu à sa question.

– Ah. Euh... Oui. Bien sûr.

Je cède ma place, le contournant pour le laisser passer. Pourquoi ai-je l'air d'une parfaite godiche ? Lorsque j'entends l'eau de la douche couler, je m'installe sur mon lit, le regard fixé au plafond. Perdue dans mes pensées, je sursaute quand la porte s'ouvre de nouveau sur lui.

– Je peux prendre un oreiller ? demande-t-il.

– Pour quoi faire ? me redressé-je d'un coup.

– Pour dormir, je veux bien dormir par terre, mais un oreiller ne serait pas du luxe, plaisante-t-il.

– Quoi ? Non.

– Comment ça, non ?

– Tu ne vas pas dormir par terre, lui ordonné-je en m'asseyant pour lui faire face.

– Et où veux-tu que j'aille ? m'interroge-t-il en me rejoignant à son tour sur le lit. Il est hors de question que tu dormes à même le sol, et jusqu'à preuve du contraire, ma belle, je ne vois qu'un lit ici.

– Tu n'as qu'à dormir avec moi.

– Sûre ?

– Ne sois pas ridicule, tu m'as embrassée devant toute ma famille, tu peux dormir dans le même lit que moi.

Un silence s'installe entre nous. Ses iris fixés aux miens, l'air se charge à nouveau. Cent mille volts dans un endroit exigu, une électricité qui ne trouve nul autre point de chute que nos deux corps. Doucement, il passe une main autour de ma taille pour me faire glisser sur le lit et m'approcher de lui. Il caresse doucement mes lèvres. Je sais parfaitement qu'il repense à notre baiser de ce soir. Il replace délicatement une mèche de cheveux derrière mon oreille pour me dégager le visage. Un frisson me parcourt lorsqu'il s'approche de ma cicatrice.

Avant que je n'aie le temps de réagir, il m'attire à lui et m'embrasse avec ferveur. Sa main derrière ma nuque plonge dans mes cheveux pour approfondir notre échange. D'un instinct commun, nous nous redressons à genoux sur le lit. Je soupire de plaisir lorsque ma peau entre en contact avec la sienne. Pourtant ce n'est pas assez. Je sens mes seins se dresser sous le tissu fin de mon débardeur, au moment où ils effleurent son torse chaud.

Il glisse de ma bouche à mon cou, le prenant d'assaut pour y déposer de légers baisers et inspire profondément.

– Tu sens incroyablement bon.

Il poursuit son chemin et parsème ma peau de centaines de baisers jusqu'à mon épaule. J'attrape ses cheveux pour le ramener à moi, désireuse de retrouver ses lèvres. Je me fais gourmande, avide de plus.

– Je t’en prie, donne-moi l’autorisation de t’aimer, murmure-t-il contre mes lèvres.

Je m’écarte doucement pour chercher son regard. À la seconde où ses yeux se lient aux miens, je cède. Corps et âme. Je me laisse aller vers cet océan qui m’attire. Je le laisse m’aimer comme je l’aime lui, sans le lui avouer. J’attrape le bas de mon débardeur et le passe par-dessus ma tête d’un geste souple pour me retrouver à moitié nue devant lui.

Il me toise avec gourmandise, savourant ce qui se trouve à sa portée. Mon beau basketteur me dévore des yeux comme si j’étais la plus belle chose qu’il lui ait été donné de voir. Il se mord la lèvre inférieure avant de lâcher :

– Si tu savais c’que t’es belle !

Il m’attire à lui d’un geste vif, me plaquant à lui. La sensation de sa peau nue sur la mienne m’arrache un gémissement. Le désir coule dans mes veines comme la pire des drogues. Il dicte mes gestes, dirige mon esprit. Je sens le sien, dur, contre mon ventre. Je n’ai jamais eu autant envie d’un homme. Pas seulement pour son physique parfait, mais pour ce qu’il est. Chacune de ses caresses répond à un appel silencieux et je découvre des parties de mon anatomie que je ne soupçonnais pas aussi sensibles. Il frôle mon dos de la pulpe de ses doigts, forts et virils, aussi doucement, qu’il m’embrasse vigoureusement. Une parfaite opposition, faisant monter en moi des frissons. Mes mains, elles, s’affairent à empoigner ses épaules afin de ne pas perdre l’équilibre.

Délicatement, il nous fait basculer, me laissant choir doucement sur le matelas. Positionné sur les coudes pour ne pas trop m’écraser, le corps de Keagan se presse contre le mien. J’agrippe ses hanches lorsque son sexe rencontre le mien. Même au travers de nos vêtements, la pression entre nous m’envoie une décharge dans tout le corps.

J’ai autant envie de savourer l’instant que hâte de le sentir en moi. J’ai envie de ressentir chaque parcelle de son corps enchevêtrée dans le mien.

Il délaisse ma bouche pour embrasser mon menton, puis descendre plus bas. Quand sa main attrape mon sein, j’ai l’impression de défaillir. Mes pieds s’enfoncent dans le matelas. Sa langue purlèche l’un de mes tétons tandis que ses doigts titillent l’autre. Ils les caressent, les soupèsent, avant de poursuivre son chemin. Il effleure ma taille, déclenchant chez moi un nouveau frisson. Lorsqu’il atteint l’élastique de mon short, il s’arrête. Son visage se redresse pour attendre ma bénédiction. Je la lui donne sans aucune résistance d’un signe de tête.

À genoux entre mes jambes, il glisse deux doigts derrière l’élastique pour ôter le tissu. Je relève habilement les deux jambes au niveau de sa tête pour lui faciliter la tâche.

– Je compte tester ta souplesse plus tard ma belle, pour l’instant, je te veux toi. Je veux goûter chaque centimètre carré de ta peau, dit-il joignant le geste à la parole.

Il me débarrasse de mon short qui tombe à terre, puis embrasse ma cheville droite. Il lèche délicatement ma peau remontant doucement vers l’intérieur de ma cuisse. Je ferme les yeux, savourant

la caresse de sa langue. Il s'arrête et reprend la même chose avec ma jambe gauche. Lorsqu'il arrive au même point, j'attends la délivrance avec hâte. Mais il n'en fait rien. Il pose de doux baisers sur mon ventre plat, juste au-dessus de mon bassin. Prenant un malin plaisir à me torturer.

Puisqu'il veut jouer, jouons.

J'attrape ses épaules pour lui donner l'ordre de remonter. Il s'exécute et se plaque à mon entrejambe, ne laissant que la barrière de son short entre lui et moi. J'enroule mes jambes autour de sa taille et le pousse pour le faire basculer sur le dos. Il n'oppose aucune résistance – sans quoi il m'aurait été impossible de le faire bouger – se laissant guider à son tour.

En amazone sur lui, j'exécute trait pour trait le même chemin. Je commence par son cou, savoure le goût salé de sa peau, tout en inspirant l'odeur de camphre qui en émane. Puis lentement, je poursuis pour m'attaquer à ses tétons que je mords délicatement. J'effleure des doigts le pourtour de ses pectoraux, puis laisse glisser ma main vers son ventre. Je le sens se contracter contre ma main. Ma bouche suit le chemin de mes gestes, les remplaçant. Lorsque j'arrive à sa ceinture, j'attrape son short et le fais glisser pour le libérer, lui et sa virilité.

Je lui adresse un regard complice en le contemplant. Je me positionne à cheval sur lui, prenant soin de ne pas laisser nos peaux entrer en collision au risque de perdre totalement le contrôle. Un sourire aux lèvres, il m'ordonne :

– Retourne-toi.

Je ne comprends pas tout de suite ce qu'il a derrière la tête, mais je m'exécute. Il tire sur mes jambes d'un coup sec pour m'attirer au-dessus de sa bouche. Au premier coup de langue, j'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes, ivre de plaisir. En appui sur une main, je m'attaque à lui. Au contact de la mienne, il grogne contre ma chair. D'une main, je coulisse, passant le pouce sur son bout avant de le lécher. Après quelques minutes, il me soulève et me plaque sur le lit, face contre couverture. Son érection collée contre mes fesses, il susurre à mon oreille :

– Ça va pas marcher.

– Pourtant j'ai l'impression que la machine fonctionne parfaitement, le taquiné-je.

Il me retourne d'un geste souple, sans jamais me faire mal...

– Ça fait des mois que je n'ai pas touché une femme et si tu continues ton petit jeu, je ne suis pas sûr d'arriver à mes fins.

– Des mois ? Vraiment ? demandé-je dubitative.

– Vraiment, confirme-t-il.

– Dans ce cas, qu'est-ce que tu attends ? ronronné-je.

Il sourit, m'embrasse tendrement puis s'écarte.

– On va avoir un problème.

- Lequel ?
- Il faut qu'on se protège et je n'ai aucune capote sur moi.

Je réalise soudain que ce détail m'avait échappé jusqu'alors. Je réfléchis rapidement, puis me remémore la phrase lancée par Leemon avant d'entrer dans sa chambre. Je me dégage un peu et tends le bras pour ouvrir la table de chevet priant pour avoir compris le message subliminal.

- Bingo ! lancé-je en sentant les sachets.
- Quoi ?

Je sors la rangée de préservatifs qui s'y trouve et l'agite devant ses yeux.

- Tu avais tout prévu ?

Je secoue la tête.

- Pas moi, Leemon.

Nous rions ensemble.

- Je n'aurais jamais cru ça, mais je vais devoir la remercier demain...

Je ne lui laisse pas finir sa phrase et l'embrasse ardemment. Sa langue joue avec la mienne tandis qu'il m'attise un peu plus en basculant ses hanches vers moi. Il s'écarte un bref instant, juste le temps d'enfiler un préservatif, puis se replace entre mes cuisses.

Dans un soupir, il s'enfonce en moi, centimètre par centimètre. Il me pénètre de tout son soûl puis s'arrête. Il ferme les yeux un moment avant d'expirer lentement. En équilibre sur ses mains, son visage au-dessus du mien, je passe une main sur sa joue pour repousser ses cheveux en bataille.

Je casse son flan et sens un léger renflement. Mon regard est attiré par quelque chose que je n'avais pas remarqué jusqu'à présent : un symbole tatoué. Un H qui ne fait pas plus de deux ou trois centimètres de haut. J'en dessine les pourtours, du bout de l'index.

- C'est un symbole qui signifie héros, souffle-t-il.
- Mon héros, murmuré-je avant de poser mes lèvres sur les siennes.

Nos bouches toujours unies, il commence à bouger en moi, doucement d'abord, puis de plus en plus fortement. Je balance mes hanches au rythme de ses coups de bassin pour le sentir, profondément, me remplir. Je m'accroche à lui, comme si ma vie en dépendait, prenant tout ce qu'il veut bien me donner. Je gémis quand l'extase approche. C'est lent et puissant. Un tremblement de terre commençant par une brève secousse pour créer une véritable faille dans tout mon être. Tout se bouscule, je ne suis plus que sensation. Un fourmillement qui part des pieds, des secousses incontrôlables avant l'apothéose.

Ensemble, nous jouissons. Il avale mon gémissement – proche du cri – en posant ses lèvres sur les miennes, étouffant par la même occasion son grognement. Tandis qu’il se tient immobile en moi, nous profitons de cet instant de pur délice, avant de nous laisser tomber sur le matelas. Il reste quelques instants ainsi, sa tête nichée dans mon cou, reprenant son souffle. Nos corps sont en sueur, mais c’était si bon que je ne suis pas sûre de pouvoir m’en passer à présent.

Jamais je n’avais ressenti une telle connexion. C’est au-delà de tout ce que j’ai vécu avant. Peut-être est-ce l’attente, le désir alimenté par ces innombrables occasions manquées, ces baisers échangés sans trop en comprendre la signification ?

Avec lui, je me libère peu à peu. J’ai simplement profité de nous et de ce que la vie nous offre. De ces minutes magiques dans les bras de cet homme qu’elle a mis sur ma route. Celui dont je suis irrémédiablement en train de tomber amoureuse.

Il bascule sur le dos, retire le préservatif avant de se lever pour le jeter. Il revient sur le lit et m’attire contre lui. Je pose ma tête sur son torse parfait, jouant avec mes doigts sur son abdomen ciselé.

– Merci.

– De quoi ?

– Pour tout ça. D’être là. De m’aider, même si tu n’as pas conscience de le faire. Pour m’avoir fait l’amour.

– Ce n’était que l’échauffement ma belle. Je n’ai pas dit mon dernier mot, répond-il en me poussant sur lui.

– J’ai hâte de voir ça, le défié-je.

En guise de réponse, ses mains recommencent ses caresses aguicheuses. Elles remontent de mes cuisses à ma poitrine, ravivant les braises d’un feu en sommeil. Il se redresse et m’embrasse passionnément. Sa main sur ma nuque pour s’assurer que je ne vais pas bouger, la mienne tire sur ses cheveux clairs. Assise sur lui, ma poitrine collée à la sienne, mes jambes autour de ses hanches, je sens son sexe prêt à confirmer ses promesses.

Entre nous ses mains s’affairent à nous protéger avant de me soulever doucement pour me mettre en place. Je m’empale sur lui, l’accueillant à nouveau pour le deuxième quart-temps, un sourire aux lèvres. Son regard dans le mien, je le domine de ma petite hauteur, savourant le frottement de sa peau contre la mienne du bout de mes seins jusqu’au creux de mes hanches. J’entame alors des mouvements langoureux, nous plongeant tous deux vers une nouvelle bulle de plaisir où seuls nos souffles et corps contre le tissu des draps en sont les témoins.

Les témoins que je perds le contrôle, et que je le laisse m’aimer... enfin.

24. Établir un plan de jeu

Keagan

À l'aube, les rayons du soleil percent au travers des rideaux, inondant la chambre d'une douce chaleur. Un sourire s'étire sur mes lèvres au souvenir de ces dernières heures.

Si j'avais su que le sexe avec elle serait aussi phénoménal, j'aurais sûrement sauté le pas avant. Attendre fut une douce torture, mais y succomber fut au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Tout chez elle est un appel à la luxure. Il n'y a qu'à regarder la façon dont elle est étendue au milieu des draps blancs froissés. Ses cheveux ondulent sur l'oreiller, son corps se soulève au rythme de sa respiration. Le tissu ne couvre que ses jambes, laissant à découvert son dos pâle et filiforme. Elle possède une silhouette athlétique mais pulpeuse.

Et je ne parle même pas de sa souplesse...

La nuit que nous venons de passer est assurément la meilleure que j'ai jamais passée avec une femme. J'ai eu l'impression de redécouvrir ce qu'était de faire l'amour, une leçon dans chacun de ses gestes. Cette pensée réveille davantage mon corps. Je me remémore la façon dont ses hanches s'accordent parfaitement aux miennes, celle qu'elle a de tirer sur mes cheveux, de s'accrocher à mes épaules pour ne jamais rompre le contact de nos peaux, la manière dont elle se mord la lèvre lorsqu'elle approche de l'extase, son regard brûlant sur moi, ses doigts caressant mon dos, les mots qu'elle a murmurés, troublants de vérité.

« Mon héros »

Deux simples mots me rappelant à l'ordre. Sans en avoir conscience elle a mis le doigt sur ce qui se dresse encore entre nous. Au moment où elle les a prononcés, il m'était impossible de lui révéler la vérité sans mettre un terme à ce qui était en train de se produire. Mais au réveil... tout est différent. La culpabilité s'abat sur moi comme une giflette qui me frappe de plein fouet. Je lui dois la vérité. Elle la mérite plus que quiconque.

Le bruissement des draps à ma gauche me tire de mes pensées. Je tourne la tête instinctivement et découvre le splendide sourire qu'elle m'adresse. Ses traits paraissent détendus, son expression sereine.

– Bien dormi ? demandé-je.

Elle hoche la tête vigoureusement avant d'ajouter :

– Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

Je fronce les sourcils et lui lance un regard interrogateur.

– Pas maintenant répond-elle. J’ai d’abord besoin d’un petit déjeuner. (Elle se lève emportant avec elle le drap). Et d’une douche, ajoute-t-elle le regard espiègle.

Elle se dirige vers la salle de bains, laissant derrière elle la porte ouverte, comme une invitation à la rejoindre. J’attends quelques minutes que l’eau se mette à couler et ne me fais pas prier. Je coulisse la porte vitrée et la rejoins sous le jet brûlant. Elle sursaute puis gémit sous la pression de mes lèvres sur sa nuque. Elle bascule sa tête en arrière contre mon torse, se laissant aller sur moi.

Le bassin plaqué contre ses fesses, mes mains s’occupent de sa poitrine. Elle ondule contre moi, attisant mon désir un peu plus. La vapeur recouvre sa peau de fines gouttelettes, n’empêchant pas ses seins de se dresser sous mes doigts malgré la chaleur. Elle lève le bras et agrippe mes cheveux, se tournant un peu vers moi pour m’attirer à elle. Elle m’embrasse avec passion, me demandant un peu plus que de simples caresses. Taquin et envieux de faire monter la température de quelques degrés encore, je laisse glisser ma main jusqu’à son entrejambe. Je la titille doucement, la faisant exalter bruyamment contre mes lèvres. Au bout d’une ou deux minutes, elle commence à trembler contre moi, signe que l’orgasme n’est pas loin. Juste avant qu’elle ne bascule je me détache d’elle, me protège rapidement puis la penche pour m’enfouir en elle.

La pénétrant entièrement, je m’arrête, savourant l’instant précis où nous deux corps s’unissent à nouveau. Je me délecte des sensations que me procure notre union, la maintenant de mes deux mains sur ses hanches tandis qu’elle plaque ses paumes à la paroi pour garder l’équilibre. Au premier coup de reins, elle crie, au deuxième elle lâche un râle de plaisir signe qu’elle aime ce que je lui fais. N’attendant pas plus, je me meus en elle, lançant un jeu de va-et-vient, oscillant entre lenteur et vigueur. Au moment où son corps me donne le signal, je m’immobilise en elle, profitant de sa jouissance pour décupler la mienne.

À bout de souffle, l’un comme l’autre, nous tentons de retrouver notre respiration. Elle se redresse et me fait face, les joues rouges, la poitrine se soulevant. J’attrape le gel douche et en verse un peu dans ma paume. Je frotte mes mains pour le faire mousser avant d’enduire son corps. Avec douceur, je passe mes mains savonneuses sur chaque parcelle de peau. Lorsque j’ai terminé, elle me rend la pareille. Elle s’attarde un instant sur mon tatouage, en dessinant les contours comme elle l’a fait cette nuit, puis poursuit son chemin sur mes pectoraux et mes abdos. L’eau nous rince au fur et à mesure, amplifiant les bienfaits de ses gestes.

Nous sortons de la cabine. Je noue une serviette autour de ma taille puis l’enveloppe dans la seconde et la serre contre moi.

– C’est malin, se plaint-elle.

– Quoi ?

– Maintenant, je suis vraiment affamée.

– Désolé, m’excusé-je faussement coupable.

Elle attrape mon menton entre son pouce et son index puis murmure avant de m’embrasser délicatement :

– Ne t’excuse jamais de m’avoir fait l’amour comme tu viens de le faire, parce que c’était le meilleur des réveils qu’une femme puisse rêver.

Elle se détache de moi et je susurre à mon tour :

– J’aimerais te réveiller de cette façon tous les matins.

– Fais attention, je pourrais te prendre au mot, déclare-t-elle avant de s’échapper.

Nous nous habillons rapidement et je ne peux m’empêcher de la regarder lorsqu’elle enfile sa tunique à fleurs et son jean qui lui moule divinement les fesses. Une fois prêts, nous sortons de la chambre. Avant qu’elle ne parte trop loin, je la retiens et l’embrasse passionnément en la plaquant contre le mur du couloir.

– Tu vois, je te l’avais dit que ça leur servirait... commente une voix derrière nous.

Nous nous écartons pour trouver Leemon et Jake dans le couloir, morts de rire. J’attrape la main d’Apolline, leur lance un clin d’œil entendu et l’attire vers la salle de petit déjeuner.

Après une overdose de pancakes et autres gourmandises préparées par nos deux cuisiniers, nous décidons d’aller nous promener autour du lac.

Sa main dans la mienne, je caresse doucement sa paume avec mon pouce. Elle semble nerveuse, le regard fixé droit devant, perdu à l’horizon. Elle inspire fortement puis expire d’un coup avant de se lancer :

– Tu m’as demandé ce matin pourquoi ça faisait longtemps que je n’avais pas aussi bien dormi.

– Techniquement je n’ai rien demandé, souligné-je.

– Tu n’as rien dit, mais tes yeux ont parlé pour toi. N’oublie pas que je suis douée pour décrypter ce que les gens ne disent pas. Depuis cinq ans, je fais presque chaque nuit le même cauchemar.

Oh non !

Mon cerveau s’agite tandis que je fais de mon mieux pour ne rien laisser transparaître. Le moindre tremblement pourrait me trahir et l’obligerait à me regarder. Elle verrait alors la panique qui m’envahit de plus en plus. Après une courte pause, elle reprend :

– Il y a cinq ans, lorsque nous étions à la fac, je suis allée à un match de basket. Je t’y ai vu d’ailleurs et il est vrai que tu avais déjà du potentiel à l’époque, me complimente-t-elle. Ce jour-là, je suis partie avant la fin car je devais aller à la bibliothèque rejoindre mon groupe d’étude. L’alarme incendie s’est déclenchée pendant que je sortais du gymnase. J’ai entendu des pas derrière moi, j’ai senti quelqu’un me pousser puis c’est le trou noir. Lorsque je me suis réveillée j’étais à l’hôpital. On m’a dit que j’avais eu un accident et que quelqu’un m’avait sortie de là. J’ai dû passer tout un tas

d'examens, mon corps était couvert de bleus et il me manquait même une mèche de cheveux, juste là (elle me montre sa peau à nue, un centimètre carré vide de tout cheveu, caché derrière son oreille). J'étais très angoissée et je suffoquais dès que je me trouvais dans un lieu public.

Elle explique tout ça d'une traite, sans que je ne puisse l'arrêter. Le pire n'est pas ce qu'elle vient de me raconter, mais ce qui va suivre. Je sais d'avance que ces mots seront comme un coup de couteau dans le bide.

– Les médecins ont dit que je souffrais de stress post-traumatique, comme ceux que subissent les soldats en revenant de la guerre. Parce que je n'aurais jamais dû me trouver dans ce couloir, et parce que les gens n'ont eu aucune pitié pour moi. Il explique ça par le fait que j'ai été la victime d'une situation extrême. Après ça, il me restait à peine six mois pour finir la fac, j'ai décidé de suivre l'option de psycho pour la gestion de ces troubles. C'est con à dire, mais si ça ne me sauvait pas moi-même, je voulais sauver d'autre personne comme moi.

– D'où ton engagement dans l'armée.

– J'ai été détachée six mois dans une unité spécialisée. J'étais chargée du suivi psychologique des soldats et de leur famille lorsqu'ils intervenaient dans des situations de crises. J'ai fait autant de prévention que de soin je crois.

– De la prévention ? demandé-je.

– Je voulais apprendre aux gens à éviter ce qui m'était arrivé. Personne, hormis celle ou celui qui m'a sauvée, n'a daigné se préoccuper de moi lorsque j'étais au sol. Les autres élèves se sont contentés de me piétiner alors qu'il aurait suffi d'une seule main pour que je m'en sorte indemne. Après ça, je me suis teinte en blonde et j'ai rasé les murs pour éviter d'avoir à me retrouver dans la foule. J'ai mis je ne sais combien de temps avant de pouvoir retourner ne serait-ce que dans un supermarché.

Il faut que je lui dise. Si ce n'est pas maintenant, je ne sais pas si j'en aurai le courage un autre jour. Et puis, elle est en train de s'ouvrir, en toute sincérité. Je me dois de l'être avec elle, sinon notre relation n'aura pas l'équilibre qu'elle mérite.

– Je ne suis pas tombée par hasard Keagan, me coupe-t-elle l'herbe sous le pied avant que je n'aie pu larguer ma bombe. Quelqu'un m'a poussée et j'ai engagé une détective pour retrouver cette personne. Je veux connaître le nom du responsable de mon enfer bien au-delà du fait de savoir le nom de la personne qui m'a sauvée. Depuis que j'ai Savannah, c'est pire. Je lui en veux tellement de ne pas me permettre d'être une mère comme les autres. Alors oui, je fais des efforts, je prends sur moi, je fais des progrès chaque jour, comme celui où je suis venue te voir jouer. Mais ce n'est pas suffisant. Rien ne le sera tant que je ne saurai pas qui c'est. Je veux mettre un visage sur le coupable, savoir pourquoi il m'a choisie moi, les raisons qui l'ont poussé à me blesser pour ensuite me sauver.

Tout s'explique. Notamment pourquoi elle est presque tombée dans les pommes quand le fan l'a bousculée sur les quais. Elle tremble de tout son être mais cette fois, elle est loin de l'état de transe de ce matin. Elle tremble de peur, de frustration et aussi, mais surtout, de colère. Elle est tellement en colère après la personne qui lui a imposé de vivre cette épreuve qu'elle ne voit pas ce qu'il y a autour. Elle ne voit pas de différence.

Elle ne me voit pas, moi.

Moi qui ai passé ces cinq dernières années à me demander ce qu'était devenue la fille du match, celle qui m'a valu mon surnom pour le reste de la saison, celle à cause de qui j'ai fait graver dans mes chairs ce symbole. Ce signe, si petit, mais me rappelant chaque jour à quel point il suffit de rien pour que l'homme soit grand, à quel point par nos actes, nous pouvons changer les choses. Je sais que sans moi, elle serait peut-être morte. L'infirmière me l'a dit. Et au fond de moi, j'espérais sûrement qu'elle cherche celui à qui elle doit la vie plutôt que la personne qui la lui a gâchée.

Je m'en suis voulu d'avoir hésité avant de comprendre que cette fille a changé ma vie. J'ai transformé ma haine contre mon père en quelque chose de bénéfique, non plus uniquement pour moi, mais pour les autres aussi. Ma mère et ma sœur tout particulièrement. Que si cette fille était passée à côté de la mort pour quelque chose d'aussi con, je me devais de faire honneur à la vie qui s'offrait à moi et être le héros de ma propre histoire.

Une chose est sûre, c'est qu'elle n'a pas toutes les cartes en main, et elle mérite de les avoir. Même si pour ça je dois la perdre. La soulager de son fardeau sera une bien moindre peine que celle de garder ce secret pour moi. Elle va m'en vouloir, mais ça l'aidera peut-être à avancer.

Je l'attire à moi et savoure une dernière fois ses lèvres tant qu'elles m'appartiennent encore. Puis je prends une profonde inspiration et entame mes aveux :

– Il faut que je...

À ce moment-là, mon téléphone sonne, interrompant mon élan de courage. J'hésite un instant à laisser sonner, mais avec ce qui se passe en ce moment pour mon avenir, ça doit sûrement être important.

Je décroche sans prendre la peine de regarder de qui il s'agit, un bras toujours autour de sa taille, possessif.

– Oui.

– Keagan. Je ne m'attendais pas à ce que tu décroches, commence une voix grave.

Je reconnais immédiatement à qui elle appartient. Je le sais car malgré ces presque vingt années d'absence, elle n'a pas changé. C'est toujours la même, grave mais mielleuse, avec une pointe d'autorité. Juste assez pour se faire respecter d'un gamin de dix ans et d'une petite d'à peine un an. Et ce phrasé qui n'appartient qu'à lui.

À mon visage, Apolline comprend directement que l'interlocuteur ne me fait pas plaisir. Et pour cause, ma mâchoire se crispe et je crois que j'ai serré un peu trop fort sa hanche sous le coup de la surprise. Elle m'observe, m'interrogeant silencieusement du regard pour savoir si ça va. Je hoche la tête pour la rassurer avant de répondre à mon tour.

– Charles. Je ne sais pas comment tu as eu mon numéro et à vrai dire je m'en fous. Je vais être

clair. Je n'ai aucune envie de te parler, ou d'avoir quoi que ce soir à faire avec toi.

– Mais, écoute-moi c'est important.

– NON ! m'exclamé-je un peu trop fort. La dette que tu nous as laissée, ça c'était important. La tristesse de maman et celle d'Elin, ça c'était important. Ce que j'ai accompli pour nous sortir de la merde dans laquelle tu nous as fourrés, ça c'est important. Mais rien de ce qui pourrait désormais sortir de ta bouche ne l'est. Tu as perdu ce droit le jour où tu t'es barré sans un mot.

Je ne lui laisse pas le temps d'ajouter quoi que soit et raccroche. Fou de rage, je manque de lancer mon téléphone contre l'arbre le plus proche. Je m'éloigne d'Apolline et serre les poings de toutes mes forces, au bord de l'implosion. Il ne m'a adressé en tout et pour tout que trois phrases, pourtant ça a suffi à réveiller cette haine que j'ai envers lui.

De quel droit fait-il irruption dans ma vie ?

– On dirait que je ne suis pas la seule à être en colère. Tu veux en parler ?

– Non, refusé-je. Il n'y a rien à dire.

– Bien, consent-elle sans insister. Mais un jour, il faudra que tu exprimes tout ce qui boue en toi.

– S'il te plaît, ne me psychanalyse pas. Je n'ai pas besoin de ça maintenant.

– Alors dis-moi de quoi tu as besoin ? demande-t-elle en me dévisageant de ses grands yeux bruns.

Ses cheveux volent légèrement dans la brise. Je m'en veux déjà d'être aussi lâche. Je m'approche d'elle en deux enjambées et plaque mes lèvres contre les siennes.

– De toi, murmuré-je contre sa bouche. J'ai juste besoin de toi.

Je profite de cet instant, la savoure, joue avec sa langue. Je profite du réconfort qu'elle m'apporte et du calme qu'elle m'insuffle malgré elle. Je prends tout ce que je peux prendre, regrettant déjà de ne pas lui avoir dit la vérité à mon sujet.

– Bah dis donc, on ne vous arrête plus ! lance une voix féminine.

Nous nous écartons l'un de l'autre pour regarder notre perturbatrice. L'air canaille, les mains sur la taille, un sourire illuminant son visage, elle se marre de nous voir si gênés.

– Ne vous dérangez surtout pas pour moi, poursuit Lauren. Mais j'ai été chargée de venir vous chercher. Enfin surtout toi Keagan. Il paraît que vos adversaires de la veille veulent une revanche. Mais je peux aussi bien dire que vous préférez pratiquer le sport en chambre !

– Non ! Ça ira, s'exclame Apolline, les joues rouges.

– Nous n'avons pas fini notre discussion, indiqué-je.

– Nous aurons tout le loisir de poursuivre plus tard. Le devoir t'appelle je crois, m'incite-t-elle.

– Tu es sûre ?

– Certaine.

– Bien dans ce cas, dépêchez-vous ! ordonne Lauren.

Apolline part devant avec sa cousine, me laissant seul derrière sans même avoir le temps de

protester. Intérieurement, je me promets de tout lui avouer dès que nous serons rentrés. Demain, à la même heure, nos destins seront scellés et rien ni personne ne pourra m'empêcher de lui dire la vérité. *Ma vérité.*

25. Faire une passe décisive

Apolline

Le vol jusqu'à Boston m'a paru délicieusement long. Il n'y a pourtant que quatre petites heures qui nous séparent de notre destination. Mais j'ai l'impression de voler sur un nuage duquel je n'ai absolument aucune envie de descendre.

Je me sens légère, et pas seulement parce que j'ai bien dû perdre trois kilos suite à notre nuit de sexe, mais surtout parce que je me sens libérée et heureuse. Et je n'ai aucune envie que ça change. Car à ses côtés, j'ai l'impression d'être plus forte que je ne l'ai jamais été.

– À quoi tu penses ? demande-t-il en passant une main affectueuse sur mon ventre.

– Je me demandais si tout changerait une fois que l'on aurait atterri. Je veux dire... ces trois jours ont été parfaits et j'aimerais que ça reste comme ça...

– Il ne tient qu'à nous... répond-il avant de m'embrasser tendrement. Ça ira à l'aéroport ? demande-t-il inquiet.

Après ce que je lui ai raconté, je comprends qu'il se soucie de ce détail. Mais oui ça ira, puisqu'il est avec moi.

Je m'étais toujours promis que jamais mon état psychologique ne dépendrait d'une personne. Cependant, je dois avouer que depuis qu'il est entré dans ma vie, je me sens de mieux en mieux chaque jour. Et ça ne peut pas être dû au hasard, ou au temps qui guérit toutes les blessures. Cinq ans, c'est suffisamment long.

– Je devrais m'en sortir.

L'avion se pose sur le sol quelques minutes plus tard. Nous sommes les premiers passagers à descendre et allons récupérer nos valises. Keagan prend soin de déposer ses effets personnels dans la poche avant de sa valise, attrape sa casquette et la visse sur sa tête, puis place un bras autour de ma taille. L'aéroport de Boston est immense, et il fourmille dans tous les sens. Nous nous dirigeons vers les escalators menant à la sortie. Il me serre contre lui et me bécote comme si nous étions des adolescents.

Un flash attire mon regard et je constate une nuée de journalistes proche de la seule et unique sortie qui nous est accessible. Autrement dit, aucun moyen de les éviter.

– Tu crois qu'ils sont venus pour toi ? l'interrogé-je, en lui indiquant les appareils photo en bas.

– Pourquoi seraient-ils là pour moi ? Rien ne sera annoncé pour le recrutement avant quelques semaines...

Les marches continuent de défiler tandis que nous approchons de la horde qui ne demande qu'à nous assaillir. Dans un élan protecteur, Keagan me cache derrière lui, m'évitant ainsi de me retrouver sous le feu des projecteurs, mais aussi et surtout d'être bousculée.

– Monsieur Hunter, qu'avez-vous à dire au sujet des rumeurs ? le questionne d'emblée un homme avec un micro, à peine notre pied posé sur le seuil d'arrivée.

– Je ne vois pas de quelle rumeur vous parlez. Si c'est pour avoir une exclue sur mon recrutement je ne peux rien dire...

– Et qu'en est-il au sujet de la corruption ? Qu'avez-vous à dire au sujet des matches truqués ?

– Quoi ? s'exclame Keagan ahuri.

– Monsieur Hunter, l'interpelle une autre voix, plus ferme.

Cachée derrière lui, je suis toujours incapable de voir la tête de ses interlocuteurs. Pourtant, à la façon dont il serre ses poings, à la manière dont son corps se tend comme un arc, je sais qu'il ne les apprécie pas. Et j'aimerais pouvoir l'aider, peu importe de quelle façon.

– Je vais vous demander de nous suivre s'il vous plaît.

– Je ne vois pas pourquoi je vous suivrais, inspecteur.

Inspecteur ?

C'est quoi ce bordel ? Je m'écarte un peu pour retrouver Keagan devant deux policiers en uniforme. Cette histoire est donc vraie, ce n'est plus une simple rumeur.

– Vous êtes accusé de corruption. Et pour ça vous êtes passible de prison. Aussi, je vais vous demander de nous suivre au poste.

– Mais qu'est-ce que vous racontez ? Je n'ai jamais corrompu qui que ce soit, se défend-il.

– Je ne voudrais pas être obligé de vous passer les menottes, soyez coopératif. Votre club vient de porter plainte contre vous, prévient le flic.

– Monsieur Hunter, qu'avez-vous à dire à ce sujet ? commence un premier journaliste.

Les autres suivent le mouvement, l'assaillant de questions, toutes ayant la même teneur. Qu'a-t-il à dire à ce sujet ?

Il se tourne vers moi un instant, attrape mon visage dans ses mains. La panique commence peu à peu à me gagner.

– Je t'assure que je n'ai rien à voir avec tout ça. Il faut que tu me croies. Je n'ai truqué aucun match, ni donné d'argent à qui que ce soit pour défavoriser mon équipe. Tu me crois n'est-ce pas ? me supplie-t-il en collant son front au mien. Je vais régler ça et on se rejoint chez toi.

Je hoche la tête vivement, mon regard effrayé dans ses prunelles azur, complètement perdue. Il ne sait pas ce qui lui arrive, mais il a sûrement aussi peur que moi. Il est aussi à deux doigts de craquer, je le sens à la façon dont ses doigts tremblent de colère contre mes joues.

– Monsieur Hunter, l’appelle le flic en lui attrapant le bras pour qu’il se retourne.

C’en est trop. D’un geste brusque il se dégage. Prenant ça comme une résistance, l’inspecteur fait signe à son collègue de l’attraper et lui passe les menottes. Les yeux de Keagan accrochent les miens tandis que le policier l’attire vers la sortie.

La plupart des journalistes, ces rapaces, en profitent pour faire des photos et le suivre jusqu’à ce que les forces de l’ordre l’embarquent à l’arrière de leur voiture. Les autres me scrutent en attendant que j’esquisse un geste pour se ruer sur moi. Si l’un d’entre eux me bouscule, je ne suis pas certaine de tenir le coup. Mais si je ne fais pas quelque chose, je ne sortirai jamais d’ici. Je tente de calmer mon cœur qui bat à toute vitesse.

Moi qui voulais continuer de planer, on va plutôt dire que je viens de m’écraser en beauté.

Une main se pose sur mon bras, je sursaute. Casquette à l’effigie des Celtics sur le crâne, un homme, cheveux blond clair grisonnants, une barbe de quelques jours m’observe. Je ne vois pas ses yeux, pourtant je sais qu’ils sont braqués sur moi.

– Venez avec moi, m’incite-t-il.

– Quoi ? Mais je ne vous connais même pas.

Il lève la tête, laissant apparaître le haut de son visage. C’est immédiat. Le bleu des iris qui me scrutent, je ne l’ai rencontré qu’une seule fois. Et il appartient à l’homme qui vient de se faire arrêter par la police. Ce qui signifie que...

– Vous êtes son père ! Mais qu’est-ce que...

– Une longue histoire. Je sais comment le sortir de là, mais je vais avoir besoin de votre aide. Suivez-moi.

Sans réfléchir, j’attrape ma valise tandis que l’homme attrape celle de Keagan et je le suis. Je n’ai pas pour habitude de partir avec des inconnus, mais ce n’est pas n’importe qui. C’est son père. Et s’il est là c’est forcément pour une bonne raison. Je préfère lui laisser le bénéfice du doute tout en restant sur mes gardes et écouter ce qu’il a à me dire, plutôt que l’envoyer balader immédiatement. Cet homme a l’air de souffrir, il mérite peut-être qu’on essaie de le comprendre. La psy qui est en moi prend le dessus, encore une fois.

Nous sortons de l’aéroport et nous engouffrons dans un taxi.

– Bacon Hill, ordonné-je au chauffeur.

– 70 Charles Street, complète-t-il. Je connais un café là-bas, nous pourrions discuter tranquillement, poursuit-il à mon attention.

La route me semble interminable. Le taxi se gare devant le « Tatte Bakery & Café ». Je descends les deux valises du coffre et suis le père de Keagan à l’intérieur. L’ambiance est *cosy*, presque agréable si la situation n’était pas aussi pesante. J’ai presque l’impression d’avoir rendez-vous avec

un dealer.

Je commande un latte au caramel, son père un expresso, puis j'attends en silence qu'il daigne enfin me dire ce qu'il sait. L'idée qu'il m'ait bernée me traverse brièvement l'esprit. Après tout c'est un joueur compulsif, doublé d'un menteur. Le bluff est sa spécialité, la tromperie son arme. Lorsque la serveuse apporte nos commandes, il souffle sur son café avant d'en avaler une longue gorgée. Au-delà de leurs traits physiques communs, ils partagent aussi ça. Leur amour du café. Le père et le fils le prennent de la même façon. Noir et serré.

Maintenant qu'il a ôté son couvre-chef, la ressemblance est frappante. Les mêmes cheveux blonds, la même couleur dans le regard – ce bleu caribéen si peu commun, presque nordique -, les mêmes gestes, et cette petite ride sur le front.

- Vous êtes proches de Keagan, je me trompe ?
- Non. Lui et moi sommes ensemble depuis peu, mais en quoi ça peut l'aider ?
- Je voulais juste m'assurer que je ne faisais pas erreur sur la personne.
- Vous pouvez avoir confiance en moi, le rassuré-je.
- Keagan est innocent, lâche-t-il comme si j'en avais douté une seule seconde.
- Je sais. Ce que j'aimerais savoir c'est comment vous, vous le savez, je lui réponds suspicieuse.

Je me méfie de lui. Même s'il peut m'apporter certaines réponses, il n'en reste pas moins l'homme le moins fiable de l'entourage de Keagan. Après tout, il a abandonné ses deux enfants, sans éprouver le moindre scrupule. Donc question fiabilité, je crois que le niveau est proche de zéro.

- Parce que j'ai participé à ce pourquoi il est arrêté.

Je reste un moment, scotchée sur ma chaise. Si elle ne me retenait pas, je serais tombée à la renverse, sans aucun doute. Je m'attendais à tout sauf à ça.

– Pour vous la faire courte, poursuit-il, il est la victime d'une machination destinée à truquer des matches dans le but de faire gagner de l'argent aux membres d'un cercle fermé, un club très sélect. Club dont j'ai fait partie. Je suppose qu'il vous a parlé de mon problème d'addiction.

- Un peu...

– Je suis retombé dedans il y a un an à peu près. Ça paraissait être un bon moyen de me refaire sans trop de risque. J'ai quitté le club il y a environ six mois, quand j'ai compris ce qui se tramait et que son nom apparaissait partout.

- Il faut que vous alliez au commissariat pour leur dire ce que vous savez.
- J'ai peur de finir en tôle. Avec mon passif, il pourrait croire que j'ai tout orchestré.
- Pas si vous leur dites la vérité.

On peut dire tout ce qu'on veut de cet homme, mais ce qui est sûr et je le vois dans son regard : il aime son fils. Plus qu'il ne souhaiterait le laisser paraître. La culpabilité se lit sur son visage et le fait qu'il ait eu la volonté de quitter l'engrenage du jeu au moment où il a compris que ça impliquait Keagan est le témoignage qu'il se préoccupe de lui.

– Pourquoi ? demandé-je.

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi est-ce que vous vous préoccupez de lui maintenant ? Je veux dire... je suis au courant de votre histoire. De ce que votre fils a dû sacrifier pour en arriver là. Pourquoi revenir dans sa vie maintenant ?

J'ai envie de savoir ce qui le pousse à faire tout ça maintenant. Car même si son fils l'ignore, son père cache bien plus de choses qu'il ne devrait. Les secrets n'ont jamais été bons pour personne.

– Parce que ça fait presque vingt ans que je vis avec la culpabilité d'avoir laissé mon fils et ma fille sans repères. Je suis revenu, environ quatre ou cinq ans après mon départ. J'ai vu mon gamin se comporter comme un homme alors qu'il avait à peine quinze ans. Je me souviens, il était droit dans ses bottes, faisant attention à sa petite sœur. Il était tout ce que je n'avais jamais été. Il était... mieux sans moi. Je me sentais tellement coupable...

Schéma classique des dépendants. Ils abandonnent une partie de leur vie pour se consacrer à l'activité qui provoque chez eux ce plaisir incontrôlable. Parfois, lorsque cette dernière se fait moins présente, voire les lassent, ils reviennent sur leur pas, pris de remords. Pour les plus chanceux d'entre eux, ce sera seulement quelques jours après. Pour d'autres, c'est plus long. Mais chaque fois, ils ont ce sentiment de ne plus être à leur place, comme si le monde réel, la vie sans addictions était bien trop belle pour eux, et qu'ils ne la méritaient pas.

– Alors vous avez fait demi-tour ?

– Oui, avoue-t-il. Je ne me pardonnerai jamais de les avoir abandonnés tous les trois. Mais je n'avais plus le choix. J'avais une dette affreuse et si je n'étais pas parti, nous aurions été à la rue, tous les quatre.

– Vous êtes au courant que c'est Keagan qui a épongé vos dettes ?

Il secoue la tête, surpris.

– Je l'ignorais. Je pensais juste que si je me volatilais, me faisais porter pour mort, la dette s'effacerait avec moi.

Je finis ma boisson, pose délicatement la tasse sur la soucoupe avant de me lever. Je tire sur le manche de ma valise pour en sortir la poignée, fais de même avec celle de Keagan, puis enfile mon manteau. Enfin, je plante mon regard dans celui de l'homme qui me fait face depuis quinze minutes.

– Eh bien monsieur Hunter, je crois qu'il est temps pour vous de réparer vos erreurs. Ça n'effacera sûrement pas tout, mais ce serait la moindre des choses, car après tout il reste votre fils.

Sur ce, je me dirige vers la sortie, espérant qu'avec ces quelques mots, j'ai convaincu la seule personne qui puisse sortir l'homme que j'aime de cette situation.

26. La chance du débutant

Keagan

Je ne comprends toujours pas ce que je fais ici. Et c'est ce que je ne cesse de répéter aux inspecteurs depuis près de deux heures. Pourtant, ils tentent tout, de la méthode douce, à la méthode forte pour me tirer les vers du nez.

– Monsieur Hunter, pour la dernière fois, quel rôle avez-vous eu dans les matches truqués des Celtics au cours de cette saison ? Quel était l'intérêt ? Une prime supplémentaire ? De l'argent placé dans les paris ? Votre nom apparaît partout.

– Mais puisque je vous dis que je n'aurais jamais perdu un match volontairement ! m'énervé-je. Écoutez, je ne suis peut-être pas un mec parfait, mais j'ai obtenu mon niveau par le travail et rien de plus.

– Pourtant votre père est...

– Je ne suis PAS mon père ! crié-je en me levant et tapant violemment la table.

– Inspecteur, l'interrompt un autre flic avant qu'il n'ait pu me répondre, passant la tête par la porte.

– Quoi ? répond le flic qui m'asticote depuis tout à l'heure.

– Il y a de nouveaux éléments.

– J'en ai pas fini avec vous Hunt ! Je vais revenir.

Il quitte la salle d'interrogatoire en claquant la porte. Je hais ces mecs qui pensent que, parce qu'ils portent un flingue à la ceinture, ils ont tous les pouvoirs. Je hais le système de justice américain qui nous incrimine jusqu'à preuve du contraire. À cet instant, c'est la présomption de culpabilité qui prime et non celle d'innocence comme cela devrait être. Alors, il est toujours plus facile de coller des étiquettes rapidement plutôt que de chercher la vérité.

Le flic revient dans la salle, l'air grave.

– Bon monsieur Hunter, vous êtes libre ! m'indique-t-il presque à regret.

– Ça vous emmerde, hein ? Vous auriez préféré me coincer.

– Écoute petit merdeux, les fils à papa dans ton genre, je n'aime pas particulièrement ça.

– Je ne suis pas un... je me défends en m'approchant de lui.

– Rentre chez toi avant de dire quelque chose que tu regretterais et de finir au trou pour outrage à agent.

– C'est ça, sifflé-je en sortant par la porte qu'il m'ouvre. Vous faites le cow-boy parce que vous avez un flingue à la ceinture, un pseudo-pouvoir d'autorité qui vous donne l'impression d'avoir des couilles. Mais écoutez bien, que je me fais plus d'argent que vous n'en aurez jamais, et cet argent, je l'ai gagné la sueur de mon front. Et ce n'est pas un petit flic minable qui m'enlèvera ça, lui balancé-je avant de quitter la pièce.

Après avoir récupéré mes affaires, je passe enfin les portes du commissariat. Je n'ai jamais été aussi content de respirer l'air pollué du centre de Boston. Maintenant, il faut que j'aille retrouver Apolline pour lui expliquer qu'il s'agit d'un malentendu.

Je visse ma casquette sur ma tête. Il faut vraiment que j'aille chez le coiffeur un jour... Je fourre mes mains dans les poches de mon jean et scrute les alentours à la recherche d'un taxi.

J'ai à peine descendu les marches, qu'une voix masculine m'interpelle encore.

– Keagan !

L'accent irlandais qui se fait entendre ne tromperait personne, la voix rocailleuse usée par les abus de tabac et du whisky lors des soirées pokers non plus. J'hésite à me retourner. Est-ce que ça en vaut la peine ? Je ne suis pas certain, pourtant je le fais quand même.

– Qu'est-ce que tu veux Charles ?

L'appeler « papa » m'écorcherait les lèvres, m'arracherait la gorge. La dernière fois que j'ai prononcé ce mot, c'est lorsque je suis rentré de l'école et que j'ai trouvé ma mère en pleurs dans le salon. Je lui ai demandé où était mon père, elle a simplement répondu « il est parti ». Depuis ce jour, il a perdu son titre, il n'est devenu que mon géniteur, celui grâce à qui j'existe.

– Je voulais m'excuser...

– T'excuser de quoi au juste ? De nous avoir laissés dans la merde il y a vingt ans ? De m'avoir laissé payer ta dette ? Ou de me harceler alors que je t'ai clairement dit de ne plus me contacter ?

– Non, je voulais m'excuser de ne pas être venu plus tôt... avoue-t-il.

Je marque un temps d'arrêt. J'ai besoin d'être éclairé.

– Comment ça ?

– C'est moi qui t'ai fait sortir de là.

– Tu peux faire ton numéro à un autre, je ne croirai pas un mot qui sort de ta bouche, asséné-je méchamment.

Je n'ai aucune raison de le croire. Il ne m'en a jamais donné. Il a toujours menti. Le soir lorsqu'il me laissait seul à la maison avec Elin alors qu'il devait veiller sur nous, il disait toujours qu'il reviendrait bientôt. Le soir où il est parti, je l'ai entendu claquer la porte, sans même marquer une seule seconde d'hésitation.

– Pourtant c'est la vérité.

– Eh bien, je suppose que je devrais te dire merci, mais tu comprendras que je n'en ai pas spécialement envie. Alors je vais me contenter de te poser une question : pourquoi ?

– Parce que tu es mon fils.

– Un peu tard pour t'en soucier... sifflé-je avant de tourner les talons.

Je m'apprête à le planter là, lorsque ses mots me stoppent.

– Je sais ce qui s'est passé.

Je fais volte-face et fronce les sourcils. J'ai l'impression que ce qu'il va me dire ne va pas me plaire. Je suis d'un naturel calme, mais en sa présence, je deviens nerveux. Et je n'ai aucune envie de retourner à l'intérieur du bâtiment devant lequel nous sommes. Je lui indique d'un mouvement de tête que nous devons nous éloigner. Il me suit sans protester. Je le guide à quelques rues d'ici, dans un parc, légèrement à l'abri des regards.

– Je t'écoute, lâché-je sèchement.

– Il y a à peu près neuf mois, un mec est venu me voir pour me proposer un plan afin de me faire de l'argent facilement. C'était sur une base de pari sportif, et ça me permettait de gagner beaucoup en peu de temps. Je voulais éponger ma dette pour récupérer ma vie, peu importe ce que ça impliquait...

– Ta dette c'est moi qui l'ai effacée.

– Je sais, ta petite amie me l'a dit. Je l'ignorais il y a encore quelques heures.

– Apolline ? Tu lui as parlé ?

D'un coup, je suis excédé. L'idée qu'il ait pu approcher la femme que j'aime me met hors de moi. Il a déjà sali mon enfance, je ne veux pas qu'il salisse aussi mon histoire avec elle.

– Oui, c'est elle qui m'a dit quoi faire.

– C'est-à-dire ?

– Tu n'es que la victime d'un complot, la personne qui porte le chapeau à la place des coupables. Le mec qui m'a parlé du coup, c'est en réalité un homme d'affaires très riche et ami de ton coach. Le plan était simple, vous faire grimper dans le classement, puis, organiser des paris. Après il ne s'agissait que de cote et de statistiques. Si votre défaite rapportait de l'argent, vous perdiez et vice versa.

– Jackson... C'est lui cet enfoiré. Pendant que moi je me défonçais, lui était de mèche avec le coach.

– C'est ça. Évidemment, ils se sont arrangés pour que ton nom apparaisse dans celui des parieurs à leur place, comme ça, si jamais la situation tournait mal...

– Tout retombait sur moi.

– Exactement, confirme-t-il.

– Et toi tu as participé à ça ?

– Au début seulement. J'ai tout stoppé quand ton nom est ressorti. Quand j'ai su que tu serais impliqué, que le but était que tu sois accusé si leur machination était découverte.

C'en est trop pour moi. Mon sang ne fait qu'un tour et je me jette sur lui. J'attrape son col et lui décoche une droite monumentale. Sa lèvre se fend et mon poing me brûle.

– Tu comptais me pourrir la vie jusqu'au bout, hein ? hurlé-je avant de lui en mettre une nouvelle.

– Non ! J'ai tout arrêté quand j'ai su. Je dois encore de l'argent à ce gars tu sais... beaucoup d'argent.

Je le relâche violemment, le laissant choir par terre. J'ai envie de le cogner jusqu'à ce qu'il perde connaissance, mais ça serait compromettre la totalité de ma carrière. Manquerait plus que j'ajoute à mon CV une incarcération pour coups et blessures et là je suis certain qu'aucune équipe ne voudra plus jamais de moi.

– Tu vas faire autre chose pour moi, lui ordonné-je sèchement. Je vais éponger une nouvelle fois ta dette et de ton côté tu vas sortir de ma vie... à jamais. Tu ne reviendras jamais. Tu quittes la ville, l'État même, le pays si ça te chante ! MAIS, tu ne cherches plus à reprendre contact, ni avec moi, ni avec Elin ou maman. Tu disparais. DÉFINITIVEMENT !

– Keagan, je... commence-t-il en se relevant.

– Ce n'est pas négociable, le coupé-je. Tu as besoin de combien ?

– Non, je...

– COMBIEN ? Je te dis ! À combien s'élève ma putain de liberté ?

– Cinq cent mille, souffle-t-il. Mais...

Je sors la carte de mon agent et la lui donne.

– Bien. Tu n'as qu'à appeler cette personne d'ici une dizaine de jours, elle t'enverra ton chèque.

– Tu n'as pas besoin de faire ça.

– Crois-moi, ce n'est pas cher payé pour ne plus t'avoir dans ma vie, l'achevé-je.

J'ai à peine le temps de voir ses épaules s'affaïsser et son regard se perdre au loin. Mais peu importe. Il faut que j'aille la retrouver. Je dois la voir.

S'il y a une chose que cette discussion m'a fait réaliser, c'est que les secrets pourrissent l'existence et les relations avec les autres. Et je tiens bien trop à elle pour la faire souffrir comme moi j'ai pu être blessé par les secrets de mon père. Ça va certainement me coûter très cher, elle va sûrement m'en vouloir énormément, mais au moins je n'aurai plus à porter ce poids sur mes épaules. La base d'une relation amoureuse repose sur la confiance et quel genre d'homme je serais pour elle si je ne lui révélais pas la vérité.

Je siffle un taxi. Lorsque la voiture jaune s'arrête devant moi, je m'engouffre à l'intérieur et lui indique l'adresse d'Apolline. Qu'une hâte : la retrouver et lui expliquer qui je suis. Après, il faudra que je passe le reste de mes jours à tenter de lui prouver que je ne suis pas un véritable enfoiré.

Le chauffeur s'arrête devant son immeuble et je prends quelques instants avant d'en sortir. Une fois dehors, tout changera. Cette bulle de bonheur volera en éclats. Je risque de la perdre. Peut-être pour toujours. Et ça me fait gravement flipper. Mais si je n'en ai pas le courage maintenant, je ne le ferai jamais. Je repousserai sans cesse l'échéance, une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Ce n'est pas une vie, ce n'est pas juste pour elle.

Au moment où je m'apprête à sonner à l'interphone, une voisine sort de l'immeuble. J'en profite pour me glisser à l'intérieur du hall lorsqu'elle s'éloigne. Je gravis les marches menant à son appartement quatre à quatre, pressé d'en finir.

Lorsque j'arrive devant sa porte, je frappe. La voix d'Apolline résonne à l'intérieur de l'appartement. Discrètement je tends l'oreille pour savoir si elle est seule. Il n'y a pas d'interlocuteur direct, elle est donc au téléphone.

Elle m'ouvre, son portable collé à l'oreille. Elle m'indique d'un signe de la main d'entrer et de patienter deux minutes, un immense sourire aux lèvres.

– Je vous écoute, indique-t-elle à son correspondant.

Nos deux valises sont au milieu de la pièce, elle vient de rentrer il n'y a pas longtemps. Son manteau est négligemment jeté sur le canapé. J'entre et referme derrière moi. Elle me tourne le dos. Mon ventre se tord d'anxiété. Jamais je n'aurais cru que c'était possible de tenir autant à quelqu'un.

Ses épaules s'affaissent au fur et à mesure que son interlocuteur lui parle. À la façon dont ses mains commencent à trembler, je sais que ce n'est pas une chose plaisante.

Je pose une main affectueuse sur son épaule, elle se retourne d'un geste brusque en reculant. Les yeux embués, elle tient fermement son téléphone comme si ce que lui disait l'autre personne au bout du fil était vital. Ses yeux croisent les miens et elle lâche l'appareil qui s'écrase par terre en un bruit fracassant. Je vois l'appareil tomber au ralenti, comprenant immédiatement de quoi il s'agit.

Elle sait.

Elle sait tout.

Qui je suis, pourquoi je suis là, ce que j'ai fait. Je n'ai pas eu à lui apprendre, quelqu'un d'autre l'a fait à ma place, m'a volé l'occasion de la préserver, de trouver les mots justes pour éviter l'inévitable.

27. Encaisser les coups

Apolline

Quelques heures plus tôt

Je sors du café et prends le temps de passer à mon cabinet pour voir si ma secrétaire a laissé des messages. J'ai bloqué mon agenda jusqu'à demain, mais mardi, il faudra que je reprenne mes consultations.

Une vingtaine de minutes plus tard, j'arrive enfin à l'immeuble dans lequel mon bureau se trouve. Je laisse les valises dans la salle d'attente et fonce dans mon bureau. J'allume mon ordinateur et lance la messagerie. L'alerte info de mon ordinateur ouvre deux fenêtres. La première me glace le sang, un tremblement de terre vient de se produire en Amérique du Sud. Ce qui signifie que Daniel va repartir d'ici quelques jours pour mettre en sécurité les lieux et aider les populations. La seconde est au sujet de Keagan. J'ouvre la fenêtre pour en lire davantage.

L'article ne m'apprend rien quant à l'affaire en cours. Pourtant, je ne peux m'empêcher de parcourir les photos accompagnant l'article. Quelques-unes ont été prises lors de matches clés de la saison, d'autres lorsqu'il s'est rendu à un gala de charité pour Noël. Il apparaît tout à coup au bras d'une jeune femme, blonde, taille mannequin. La jalousie m'étrangle et mon estomac se serre. Le voir avec une autre me donne la nausée.

Je ne peux m'empêcher de googler son nom pour en savoir plus sur elle. J'ai l'air d'une vraie psychopathe. Il s'agit d'une certaine Tina. Je reviens à l'article après avoir étudié un peu la vie de cette femme. La fin de l'article précise que les poursuites pourraient être abandonnées à cause d'un témoignage clé.

Je jette un œil à mes mails, réponds à quelques étudiants qui ont des questions au sujet de leur devoir de fin d'études. Avant que je ne m'en aperçoive, il s'est déjà écoulé une heure. Je ferme le clapet de mon PC et récupère mes affaires.

Je hèle un taxi et me glisse à l'intérieur en direction de mon appartement. Keagan a promis qu'on se rejoindrait chez moi et je veux être là à son retour.

Nous nous sommes quittés il y a quelques heures seulement, pourtant il me manque. C'est dingue comme il me manque. Il faut que je me rende à l'évidence, je suis complètement, irrémédiablement, follement tombée amoureuse de lui. Jour après jour, mon cœur a pris le temps de lui forger une place particulière afin de le faire battre un peu plus fort.

Ce n'est pas toujours évident de s'avouer ses sentiments. Surtout pour quelqu'un comme moi. Après tout ce que j'ai vécu. Les personnes que j'aimais le plus au monde sont mortes. Je me suis

tellement protégée de tout, du mal que peuvent me vouloir les autres, des sentiments que j'éprouve, que j'en ai oublié comment on fait. Même Daniel, je ne lui ai jamais dit que je l'aimais.

En arrivant en bas de chez moi, je paie le chauffeur et retrouve le confort de mon antre. On réalise toujours combien nous a manqué notre chez-soi lorsqu'on le quitte quelque temps. Je retrouve les odeurs familières qui flottent dans notre appartement. Un mélange de pain d'épice et de produits de beauté. Izy doit être partie il n'y a pas longtemps, je peux encore sentir sa fragrance flotter dans la pièce principale. J'attrape une poupée de Savannah sur le canapé et inspire son odeur. Elle aussi m'a manqué. J'ai hâte de la retrouver, Daniel doit me la ramener tout à l'heure.

Je dépose mon sac et mon manteau sur le canapé et entreprends d'entamer un peu de rangement avant que Keagan n'arrive. Izy a tendance à s'étaler quand je ne suis pas là. Et puis j'ai une valise pleine qu'il faut défaire.

Mon téléphone ne cesse de sonner depuis maintenant dix minutes. Dans un premier temps, je n'ai pas répondu, pensant que c'était Izy qui voulait me joindre après avoir vu l'actualité de Keagan à la télévision. Quand je m'aperçois qu'il s'agit en réalité de la détective que j'ai engagée, je me précipite pour décrocher.

- Bonjour madame James, entame-t-elle.
- Bonjour.
- J'ai du nouveau pour vous.

Mon cœur se met à cogner plus fort dans ma poitrine. Je jurerais que ma température corporelle s'est élevée d'un ou deux degrés, juste sous l'anxiété de ce que je m'apprête à entendre.

C'est le moment que choisit Keagan pour frapper à ma porte. J'ouvre sachant pertinemment de qui il s'agit. Mes yeux rencontrent les siens et d'un coup je n'ai plus aussi peur des révélations qui vont suivre. Je crois que tant qu'il est à mes côtés, je pourrai tout affronter. Je lui fais signe d'entrer de la main et me dirige vers le salon.

Dos à lui, je reprends ma conversation.

- Je vous écoute.
- Je suis allée fouiller du côté des archives de l'université, notamment au niveau du personnel car malheureusement tous les rapports sont sous secret médical. Je suis remontée jusqu'à l'infirmière qui s'est occupée de vous ce jour-là. Elle s'en souvient parfaitement.

La pression augmente et la peur de ce qui va suivre reprend le dessus.

- Je n'ai pas pu avoir le nom de la personne qui vous a poussée, poursuit-elle.

Le poids de la déception tombe sur mes épaules. J'ignorais à quel point je tenais à avoir ce nom jusqu'à ce qu'elle me dise qu'elle ne le connaissait pas.

– Cependant, continue-t-elle. J’ai le nom de la personne qui vous a sauvée. Il s’agirait d’un joueur de l’équipe de basket, un certain Keagan Hunter.

Je marque un blanc, comme si le temps se suspendait.

Et puis tout s’arrête. Mon cœur, mon souffle, l’horloge au mur...

– Pardon ? balbutié-je, certaine d’avoir mal compris.

– C’est un certain Keagan Hunter qui vous a amenée à l’infirmierie. À l’époque il n’a pas voulu donner son nom.

Elle répète son nom. Mon monde s’effondre. Littéralement. La terre se dérobe sous mes pieds.

Il choisit cet instant précis pour poser une main sur mon épaule, provoquant chez moi un mouvement de recul. Les yeux emplis de larmes, je manque d’air. Je tiens mon téléphone fermement, comme si c’était le seul point d’ancrage qu’il reste à ma réalité.

C’est impossible. Pas lui.

Je lève les yeux et lorsque je constate son expression, je comprends qu’il sait. Je lâche mon téléphone, le laissant tomber sur le sol, ne prenant pas la peine de raccrocher avec mon interlocuteur.

Un million de choses se bousculent dans ma tête. Pourquoi ? Pourquoi n’a-t-il rien dit ? Le sait-il depuis le début ? M’a-t-il reconnue ?

Mon cerveau occulte totalement la vérité, ne parvenant pas à l’assimiler. J’ai l’impression de suffoquer, l’air s’échappe de mes poumons sans pouvoir y entrer de nouveau. J’ai mal, comme une lame, fine et longue que l’on me plante dans les tripes. C’est lui. Lui qui est la cause de tout. En plus de m’avoir brisé le corps il y a cinq ans, il vient de briser mon cœur.

– Apolline, commence-t-il doucement en avançant vers moi.

Je recule à nouveau d’un pas, affolée. Je ne veux pas qu’il me touche. Plus jamais.

Je n’arrive pas à croire que je suis tombée amoureuse de lui. Que je l’ai laissé à ce point entrer dans mon intimité... Et puis, tout me paraît clair. Il n’y a qu’une seule raison pour qu’il n’ait rien dit.

– C’est toi, soufflé-je.

Je retiens du mieux que je peux mes larmes qui menacent de couler de plus belle. Non ! Il est hors de question que je me montre faible face à mon bourreau. Je savais depuis le début que mon agresseur et mon sauveur étaient une seule et même personne. Je dois savoir pourquoi il m’a choisie, pourquoi moi.

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? demande-t-il soudain.

L'horreur me frappe quand je me rends compte que je suis tombée amoureuse de l'homme responsable de mon traumatisme. J'ai pourtant étudié le syndrome de Stockholm en cours. Alors sans crier gare, ne laissant aucune place à la douleur, la colère s'empare de moi, emplissant chacune de mes veines. Je vois rouge parce que non seulement il m'a menti, mais aussi parce qu'en plus de vivre avec cette faille, je souffre désormais du syndrome que je n'ai que trop bien étudié. Par sa faute. Il a tout fait pour que je tombe amoureuse de lui à coups de surprises et de petites attentions.

Il ne pouvait pas ignorer qui j'étais. Il savait depuis le début et il a tout fait pour me séduire. Ce que j'ai pu être stupide !

– C'est quoi ton délire ?

– Quel délire ?

– Ça ! crié-je en pointant du doigt pour nous désigner. Ça n'était pas assez de m'avoir pourri la vie, tu voulais en plus que je tombe amoureuse de toi.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que... écoute... bégaye-t-il.

Il s'approche d'un pas, me coinçant entre lui et le canapé. Je fais de mon mieux pour garder mon sang-froid, ne pas craquer.

– Oui, c'est vrai c'est moi qui t'ai sauvée. Je le sais depuis le déjeuner chez ma mère. Je sais que je n'aurais pas dû, mais j'ai écouté aux portes et je t'ai entendue lui dire ce que tu as vécu, mais surtout lui expliquer à quel point tu voulais connaître l'identité de la personne qui t'a fait ça. À quel point tu lui en voulais. J'étais censé faire quoi moi au juste ?

– Tu aurais pu tout simplement me dire la vérité.

– Ça aurait changé quelque chose ? m'interroge-t-il.

Il marque une pause et me défie du regard avant de poursuivre. Bien sûr que non ça n'aurait rien changé, puisque c'est lui. Je passe une main contre ma cicatrice derrière mon oreille, douloureuse tout à coup.

– On sait aussi bien l'un que l'autre que non, répond-il à ma place. Ta colère n'a rien à voir avec le fait que ce soit moi qui t'ai sauvée.

J'avais presque oublié que derrière les muscles et le visage d'ange, derrière ses cheveux blonds comme les blés et ses fossettes craquantes, il y a aussi de l'intelligence. Il sait exactement où je veux en venir...

– Tu penses que c'est MOI qui t'ai poussée, pas vrai ?

– Est-ce que j'ai tort ?

– Si je te disais oui, est-ce que tu me croirais ?

– Non, lâché-je intransigente.

– Donc à quoi bon que je te le dise, se résigne-t-il.

– Alors c'est tout ? Tu n'as aucune explication à me donner.

Il s'écarte de moi, faisant les cent pas. Il est en colère mais étrangement je n'ai pas peur. Même

s'il est devenu pour moi l'homme à abattre, mes sentiments ne se sont pas éteints en quelques minutes. Je sais que la douceur de ses caresses, la tendresse de ses gestes ne faisaient pas partie du jeu. Il s'est pris à son propre piège, tel l'arroseur arrosé.

– Tu veux que je t'explique quoi au juste ? À quel point je suis tombé sous ton charme ? Que c'est la seule et unique raison pour laquelle je ne t'ai rien dit ? Si c'est ça que tu veux entendre, très bien ! s'énervait-il à son tour. La première fois que je t'ai rencontrée, j'ai su que tu étais différente. Je m'en moquais car tu me plaisais, plus que de raison. J'ai toujours refusé de laisser une femme entrer dans ma vie, j'ai vu ce que ça a donné pour mes parents. Lorsque mon père est parti, j'ai cru que ma mère n'allait jamais s'en remettre... Mais putain ! J'ai été incapable de te résister ! Tes yeux noirs, si vifs et expressifs, ces lèvres qui dévoilent le plus magnifique sourire que j'ai jamais vu, ta façon d'appréhender les choses. Chaque fois que je te regarde, je me répète la chance que j'ai que tu t'intéresses à un type comme moi. Ce n'est pas la fille que j'ai sauvée qui m'a plu, mais toi, avec tout ce que cela comporte... finit-il à bout de souffle. Et si tu veux tout savoir, tant qu'on est dans les révélations, je craquais déjà pour toi avant ton accident. Je t'avais croisée à la bibliothèque en première année et je n'ai jamais pu t'oublier. Si je suis coupable, ce n'est pas de ce que tu crois. Mon seul crime est d'avoir hésité lorsque je t'ai vue par terre. Rien de plus.

Je reste estomaquée devant cette déclaration. Surprise aussi. Je ne m'attendais pas à ça. Je pensais qu'il allait essayer de se défendre, mais en réalité il justifie simplement son geste.

– Je t'ai cherchée... souffle-t-il en s'arrêtant et plongeant son regard azur dans le mien.

– Quoi ?

– Après l'alerte incendie. Je t'ai cherchée. Je voulais savoir comment tu allais...

– J'ai une théorie à ce sujet. La culpabilité. Elle te rongeaient tellement que tu as voulu t'assurer que j'étais toujours en vie après m'avoir poussée. Logique en fait. Peut-être même que j'étais ton obsession. Tu viens de m'avouer que tu m'avais repérée dès la première année. Tu as vu que je ne m'intéressais pas à toi, tu as voulu me faire payer.

Son regard se voile. Je ne ferai pas l'impasse sur ce que je viens d'apprendre. Aucun retour en arrière n'est possible. Pas maintenant que je sais ce qui s'est réellement passé. Jamais je n'imposerai à ma fille l'homme qui m'a fait tant souffrir. Même si pour cela je dois avoir le cœur brisé.

Il récupère sa valise et ouvre la porte d'entrée. Il marque une pause sur le seuil. Une infime partie de moi espère qu'il va rester et tenter de me convaincre encore qu'il n'est pas celui que je crois, une autre, bien plus grande, est soulagée de la voir enfin sortir de ma vie.

– Ne cherche pas à me retrouver cette fois, ce n'est pas la peine, craché-je froidement.

Il avance un peu, et se retourne pour fermer la porte. Ses yeux entrent en contact avec les miens, puis il baisse la tête et attrape la poignée.

– Si tu savais à quel point tu te trompes... m'intime-t-il avant de fermer la porte d'un coup sec.

Je sursaute quand elle claque. Puis je me précipite contre le panneau de bois, attrapant à la volée

le trousseau de clés sur le meuble de l'entrée. Je l'averrouille, et plaque mon front contre la planche de bois. Je n'aurais jamais cru qu'il était possible d'avoir aussi mal physiquement à cause des pensées qui traversent notre esprit. Mon estomac menace de rendre ma boisson avalée il y a plusieurs heures déjà, mes jambes et mes mains tremblent, mon cœur se comprime à tel point que je me sens obligée de plaquer l'une de mes paumes au-dessus. Les larmes dévalent mes joues et me coupent la respiration.

Mon esprit ressasse en boucle ce qu'il vient de se passer, les mots, les révélations, les constats. Tout ce que je n'aurais jamais voulu savoir. La trahison fait presque aussi mal que la mort. C'en est trop. Mon estomac se soulève et je cours rendre son contenu dans l'évier de la cuisine.

La dernière fois que j'ai ressenti ce genre de sentiments, c'était lorsque l'on m'a annoncé la mort de mes parents. J'ai cru que je ne survivrais pas. La vie sans eux me paraissait inconcevable, anormale, irréaliste. Je me laisse tomber lentement, tenant ma poitrine et pleurant de tout mon cœur. Hurlant ma rage et mon incompréhension.

Je me relèverai, je le sais. Mais pas maintenant. Maintenant, j'ai juste besoin d'affronter la vérité et d'encaisser les coups.

28. Planifier la contre-attaque

Keagan

Affalé dans mon canapé, aucun des livres que j'ai tenté de lire n'a été capable de me changer les idées. Mon cerveau repasse sans cesse cette scène. Celle où elle me fout à la porte et me hurle de ne jamais revenir, la rage au ventre, le dégoût dans les yeux. Elle pense que c'est moi le coupable de son malheur alors que la seule chose dont je suis coupable, c'est d'avoir hésité quelques instants à l'avoir sauvée. Et ça m'a rongé un certain temps.

Je m'en veux.

Je m'en veux car j'aurais dû insister davantage. J'aurais pu me défendre, je sais le faire. Mais je me suis retrouvé pris au dépourvu, le souffle coupé. Tous les mots du monde n'y auraient rien changé. C'était plié d'avance. Je savais que ça arriverait, mais je ne pensais pas que ça me ferait aussi mal.

Tout me rappelle sa présence. Chaque endroit où je vais me renvoie à ces instants que j'ai passés avec elle. Les quais, mon restau préféré, mon canapé...

Je tente de me concentrer sur la rediffusion d'un match de légende quand j'entends frapper à ma porte. Un instant, j'ai l'espoir que ce soit elle. Qu'elle vienne pour me dire que tout est pardonné. Mais je reviens vite à la réalité lorsque j'ouvre et découvre Logan et Joe sur le pas de ma porte. Log' me présente un pack de bières, comme si c'était le remède à tout. Je m'écarte sans un mot et les laisse entrer. Je reprends ma place dans le canapé, les yeux rivés sur mon écran, sans vraiment le voir.

– Écoute mec, on s'inquiète.

– Y a vraiment pas de quoi s'inquiéter. Tout va bien. Le club m'a disculpé, il renouvelle mon contrat, tout va bien.

Logan soupire et je le vois lancer un regard insistant à Joe pour qu'il prenne la parole. S'il croit que parce qu'il pèse trente kilos de plus que moi, il va parvenir à me sortir de mon trou plus facilement, il se fout le doigt où je pense...

– Logan a raison, il y a un truc qui cloche.

– Puisque je vous dis que tout roule ! m'impatienté-je.

Je n'ai pas le temps pour ces conneries. Je n'ai besoin que d'une seule et unique chose pour aller mieux. Et cette chose, cette personne, je ne peux pas l'avoir. Le seul soulagement qui ressort de cette situation c'est qu'au moins, mettre un nom sur son agresseur, même le mauvais, aura sûrement eu un effet bénéfique sur elle.

– Bon, plan B. Izy m'a tout raconté, tente Logan.

– Depuis quand Izy et toi êtes si proches.

– C’est compliqué. Mais le sujet ce n’est pas moi, c’est toi.

– Bien, je ne vois pas ce que je peux ajouter, me résigné-je.

– Mais putain mec, on sait tous les deux que ce n’est pas vrai. Elle m’a dit qu’Apolline pensait que c’était toi le mec qui l’a poussée le jour de son accident. Mais tous les trois ici présents savons très bien que c’est impossible. À moins que tu ne sois doté de pouvoirs magiques impliquant la capacité de te dédoubler, tu ne nous as pas quittés du vestiaire, au terrain. Il est donc impossible que ce soit toi.

– Elle peut penser ce qu’elle veut, je m’en fous.

– Pas à nous ! intervient Joe. Je ne t’avais jamais vu aussi heureux que ces derniers mois et ça, c’est depuis que cette fille a littéralement volé à ton secours sur le parquet quand tu pissais le sang. On aura beau dire ce qu’on veut, ce qu’il y a entre elle et toi n’est pas dû au jeu du hasard.

Il a raison, c’est comme si la vie avait décidé de la remettre sur ma route, pour me renvoyer la balle. Sauf qu’elle m’en veut tellement qu’elle ne peut pas entendre la vérité, persuadée que tout ce qui sort de ma bouche est un pur mensonge.

Je me redresse, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Putain, je me sens tellement merdique. Je ne sais pas quoi faire. Les filles j’en ai connu quelques-unes, mais aucune ne lui arrive à la cheville. Aucune ne m’a fait ressentir ce que je ressens en sa présence...

Logan dépose une bière ouverte devant moi avant de servir Joe, puis lui.

– Je suis dans la merde les gars... Cette nana, je l’ai dans la peau. Et le pire, c’est qu’il n’y a rien que je puisse faire pour arranger ça...

– Pas si sûr... répond Logan.

J’avale une gorgée de liquide ambré et l’interroge du regard.

– Tu peux toujours le lui prouver.

– Comment ?

– En trouvant la personne qui lui a fait ça... complète Joe.

– Izy m’a dit qu’elle avait engagé quelqu’un, elle m’a filé son numéro, surenchérit Logan. Tu pourrais voir avec lui directement où en est l’enquête.

Je n’avais pas pensé à cette éventualité. Une semaine que je tourne en rond, cherchant une solution à mon malheur. Et si Logan avait raison, s’il suffisait de trouver la personne qui l’a véritablement poussée, elle n’aurait d’autre choix que de me croire. Quand une personne ne veut pas écouter ce qu’on lui dit, le meilleur moyen de lui faire entendre raison est de lui prouver qu’elle a tort de douter de vous.

Je me lève, pris d’un élan de lucidité.

– Qu’est-ce que tu fous ? demande Logan surpris de ma réaction.

– Je vais à Chicago.

– Maintenant ?

Je regarde l'heure sur l'horloge murale de la cuisine. Elle indique quatre heures de l'après-midi. Il y a environ quinze heures de route. En me débrouillant bien je serai à Buffalo avant la nuit, je n'aurai qu'à trouver un endroit pour dormir et à l'aube je reprendrai la route.

– Oui.

– Et les bières ?

– Tu n'as qu'à les mettre au frais pour mon retour.

Joe se lève et pose une main sur mon épaule.

– Mec, t'es sûr que c'est une bonne idée.

– Si ça peut la ramener, alors ça vaut la peine d'essayer.

Je n'aurais jamais cru que je remettrais les pieds ici un jour. Lorsque je suis parti, je m'étais juré de ne jamais revenir. Mais parfois la vie décide à notre place. Je suis épuisé par cette journée et demie de route. Je n'ai dormi que cinq heures hier, ressassant ce que je devrais faire une fois ici. Maintenant que j'y suis, je n'aspire qu'à une chose : dormir. J'ai besoin de me reposer pour avoir les idées claires.

Je m'arrête à un hôtel proche de l'université, histoire d'être sur le terrain pour demain. La réceptionniste tique sur ma casquette lorsqu'elle me voit entrer, mais lorsque je lui donne ma pièce d'identité, son attitude change. C'est fou ce que le fric et la notoriété peuvent arranger un certain nombre de situations. Elle me propose sa suite, mais je me contente d'une chambre simple. Je ne suis pas là pour prendre du bon temps, j'ai un objectif et je compte bien l'atteindre.

Après avoir passé la clé dans la serrure, je dépose mon sac et mon cuir sur le fauteuil puis ouvre les rideaux. La nuit enveloppe la ville et le paysage. Il fallait qu'une femme, *la* femme, me tourne la tête pour que je revienne. Les souvenirs de mon enfance me prennent aux tripes.

Je me rappelle les soirs – trop nombreux – où nous mangions des macaronis au fromage faute de pouvoir bouffer autre chose, la douleur dans les yeux de ma mère certains jours... Je me souviens des entraînements avec le coach de l'université tous les soirs après les cours, les soirées auxquelles je participais rarement, préférant l'échappatoire d'un bon livre dans ma piaule, et ce visage... Elle dégageait déjà cette aura spéciale qui n'appartient qu'à elle, cette expression à la fois revêche et cassée, comme si la vie menaçait de lui donner un coup et qu'elle attendait simplement d'encaisser. La première fois que je l'ai vue, à la bibliothèque, je suis tombé sous son charme. Si seulement je l'avais retrouvée avant, j'avais cherché un peu plus, tout cela ne serait peut-être jamais arrivé.

Je me dessape et me dirige dans la salle de bains. Après une douche rapide, je me laisse tomber sur le matelas, sans prendre le temps de défaire le lit. Une main derrière la tête, je contemple le plafond en me remémorant chaque étape de mon plan. Mes yeux se ferment d'eux-mêmes au bout d'un

certain temps sous le poids de la fatigue. Je sombre dans un sommeil profond et sans rêve, presque comateux.

Lorsque les rayons du soleil inondent la chambre, j'ouvre doucement les paupières, aveuglé par la luminosité. Je n'ai pas pris la peine de fermer les rideaux la veille, ni de me restaurer. Mon estomac me rappelle d'ailleurs cet oubli.

Une fois habillé, je descends dans la salle du petit déjeuner et me sers une assiette bien pleine ainsi qu'une tasse de café. Je fais de mon mieux pour ne croiser le regard de personne et m'installe dans un coin, dos à la salle. J'avale mon plat en scrutant sur mon téléphone la liste des fraternités de l'époque. Je suis presque certain que le déclenchement de l'alarme est le résultat d'un bizutage.

J'avale mon café en passant en revue chacune d'entre elles. Les fratboys n'ont pas grand-chose pour eux, mais ils ont au moins l'avantage de se rappeler leurs exploits, aussi débiles soient-ils. Faire évacuer une salle pleine à craquer doit faire partie de ceux qui restent dans les plus mémorables.

Une heure après, je gare ma bécane devant l'immense maison accueillant de parfaits idiots, pour la plupart fils à papa. Étudiant déjà, je détestais ce genre de types, aujourd'hui, encore, je ne les porte pas dans mon cœur. C'est quand même les seuls mecs à demander de l'argent dans la rue, pour la « bonne cause » dans le seul et unique but que cette même personne foute un de leurs congénères dans un bac d'eau glacée...

Sombres idiots qu'ils sont...

Je frappe à la porte et attends quelques instants que quelqu'un daigne m'ouvrir. Après quelques minutes de silence, je cogne un peu plus fort.

– Ouais, minute, j'arriiive, hurle une voix rauque à l'intérieur.

La porte s'ouvre, laissant apparaître un grand gaillard en caleçon, à peine réveillé. Je lève les yeux au ciel quand sa mine se décompose en s'apercevant que ce n'est pas une de ces filles des sororités qui vient pour se faire sauter à huit heures du mat'.

– Bonjour.

– Bonjour, marmonne-t-il.

– Je m'appelle Keagan Hunter, j'étais étudiant à Lake Forest il y a cinq ans. Je voulais savoir si l'un de vos anciens membres avait participé au déclenchement de l'alerte incendie qui a eu lieu il y a cinq ans. Tu as dû en entendre parler. Un petit malin a fait évacuer le gymnase pour que dalle.

– Mec, t'es sérieux ? Tu me réveilles à l'aube pour me demander si l'un d'entre nous a participé à ce truc délirant. T'es au courant qu'on est frères et que jamais l'un d'entre nous ne vendra l'autre ? Même si ce mec à cinq ans de plus.

– Ouais... Je sais... Mais je me demandais si vous pouviez faire une exception. C'est pour aider une amie.

– M'en fous, moi. Démerde-toi, mais compte pas sur moi. Sur ce je retourne pioncer. À plus.

– C’est ça à plus.

Il me claque la porte au nez avant que j’aie pu trouver un autre argument. Le résultat sera le même dans les autres maisons. Ces enfoirés ont prêté un serment à la con qui les lie par le secret.

– Putain ! grommelé-je en shootant dans une poubelle qui se trouve sur mon chemin, faisant résonner la ferraille dans la rue encore endormie.

Je fourrage dans mes cheveux et fais quelques pas pour m’éclaircir les idées. Si les fratboys ne donnent rien, je peux toujours aller voir le coach. Peut-être que lui pourra m’aider. Avec toutes les relations qu’il a, il trouvera sûrement une solution.

J’enfile mon casque et grimpe sur ma moto, la faisant démarrer dans un vrombissement bien sonore – histoire de les emmerder encore un peu. Je quitte la rue où se trouvent toutes les maisons des fraternités et emprunte celle bordée d’arbres. J’ai toujours aimé cette route, mais je l’apprécie d’autant plus à moto. Les paysages semblent différents, les lacs plus grands, les immensités plus imposantes. Le bitume est légèrement glissant de la brume matinale. Il a beau faire plus chaud en été, la forêt apporte une humidité.

Je me gare devant le bâtiment principal de l’université. Les cours commencent dans une petite demi-heure mais je sais avec certitude que le coach sera au gymnase. S’il n’a pas changé ses habitudes, il y passe toujours le plus clair de son temps. Je profite des allées qui me rappellent mes cinq années d’études partagées entre la lecture et le sport ; mes deux passions.

Mes pas sont instinctifs. Rien n’a changé. Tout est toujours à la même place. Je longe les mêmes bâtiments, tourne au niveau du même arbre, puis entre dans le gymnase. On sent que la remise des diplômes approche car la quasi-totalité des étudiants que je croise sont en train de réviser.

– Si on m’avait dit un jour que la star des Celtics reviendrait me voir, j’aurais ri à gorge déployée, lance la voix rauque et vieillie par les cris de mon ancien entraîneur.

– Comme quoi tout peut arriver, lui souris-je.

– Qu’est-ce qui t’amène gamin ? S’il y a bien une personne qui souhaitait ne plus remettre les pieds ici, c’était bien toi. Je suis étonné de te voir.

– J’ai besoin de vous coach, confessé-je.

– Appelle-moi Karl, je ne suis plus ton entraîneur à présent.

– Vous le serez toujours pour moi. C’est à vous que je dois tout... ça, lui indiqué-je en pointant du doigt mon palmarès placardé fièrement au mur du couloir.

– Viens par là, ordonne-t-il en se dirigeant vers son bureau. Assieds-toi. De quoi as-tu besoin ? demande-t-il en prenant place derrière son bureau.

J’inspire profondément et décide de commencer par le début, là où tout a commencé.

– Vous vous rappelez le jour où l’alarme incendie a été déclenchée à la reprise de la seconde période.

– Comme si c’était hier. C’était une sale journée. Quand je repense à cette pauvre fille qui s’est

fait littéralement écraser.

– Eh bien justement... Je l'ai... enfin... je sais qui elle est. À vrai dire je l'ai rencontrée il y a environ six mois par hasard à Boston.

– Comment va-t-elle ? m'interroge-t-il réellement intéressé.

– Bien. Enfin autant que peut aller bien une personne qui est persuadée d'avoir été poussée lors de cette alerte.

– Elle sait ce que tu as fait pour elle ?

Je hoche simplement la tête. Il sait où je veux en venir. Je le vois dans son regard qui m'étudie avec attention.

– Cette fille, ce n'est pas une simple nana croisée quelque part, je me trompe ? C'est LA fille ? Celle dont tu es tombé amoureux.

Le coach nous a toujours dit de faire attention avec les femmes, il nous a appris à les respecter. Il ne nous a jamais empêchés de nous amuser, tant qu'on ne faisait pas les cons, qu'on se protégeait et qu'on n'arrivait pas en retard aux entraînements. Mais lui sait mieux que personne qu'aucune ne m'a suffisamment intéressé. Personne sauf une. Celle de la bibliothèque qui m'a obsédé pendant des jours durant lesquels j'étais complètement à côté de mes pompes. Il m'a tiré les vers du nez et j'ai dû lui avouer la vérité sur la cause du manque de performances.

Je confirme à nouveau, il se laisse aller sur le dossier de son siège.

– Bah tu parles d'un putain de hasard toi ! s'exclame-t-il. La probabilité pour que la nana qui t'a fait tourner la tête soit celle que tu as sauvée lors de l'alerte incendie et puis que tu la croises au hasard dans la ville où tu joues cinq ans plus tard était plus que faible. Si j'avais été joueur, je n'aurais pas parié un dollar là-dessus...

– J'ai été le premier surpris quand j'ai tout compris.

– Il y a de quoi... (Il se penche de nouveau vers moi, les coudes sur le bureau). En quoi puis-je t'aider ?

– Je veux retrouver l'enfoiré qui l'a poussée. Je veux lui prouver que ce n'est pas moi, car actuellement, c'est ce qu'elle croit. Je veux connaître l'identité de ce type et lui faire avouer ce qu'il a fait. J'ai bien tenté du côté des fraternités mais rien de concluant.

– Ces gars sont des bons à rien.

– Je suis sûr que l'un d'entre eux sait forcément quelque chose.

– Eh bien, il se trouve justement qu'un des anciens membres des kappa-bêta m'en doit une. Je n'ai jamais trouvé quoi lui demander... Jusqu'à aujourd'hui.

L'espoir s'insuffle en moi. J'ai enfin la clé pour trouver ce qui s'est passé. Je sais que le coach ne lâchera pas jusqu'à ce qu'il ait trouvé qui a fait ça. Il est aussi déterminé que moi... Lui et moi allons organiser la contre-attaque et le moins que l'on puisse dire, c'est que ni lui ni moi ne lâcherons tant que nous n'aurons pas LA réponse que nous attendons.

29. Ne rien laisser au hasard

Apolline

En peu de temps notre vie peut basculer. Il n'aura fallu qu'une seconde d'inattention à mon père pour apercevoir trop tard cette biche, pas beaucoup plus à celui qui m'a poussée pour m'envoyer dans les vapes, six petits mois pour que ma vie change radicalement.

En moins de temps qu'il n'a fallu à mon cœur pour battre, je suis tombée amoureuse de lui. Plus j'y réfléchis, plus je me rends compte que les premières secondes ont été déterminantes. Lorsque mes doigts sont entrés en contact avec les siens, lorsque le son de sa voix grave m'est parvenu, lorsque son odeur de camphre m'a enveloppée, j'avais déjà perdu la partie. Le reste, tous ces instants, le match, la patinoire, la balade sur les quais n'ont été que l'essence pour me faire succomber.

Je suis à la salle de sport depuis presque une demi-heure, j'enchaîne les postures de yoga ashtanga les unes après les autres. Mais rien n'y fait. Mon esprit dérive toujours vers lui. Lorsque je ferme les yeux pour me concentrer, je revois les siens, azur et intenses, notamment lorsqu'il me faisait l'amour. Quand j'étire mes hanches, je pourrais presque sentir à nouveau la pulpe de ses doigts lors de ses caresses. Cette pensée m'achève et je me laisse tomber sur le tapis dans un bruit sourd.

La voisine, qui vient d'entrer il y a cinq minutes, me regarde comme si j'étais folle. C'est ma troisième séance de la journée. Depuis plus de deux semaines, je me surprends à venir plus souvent, même aux heures où les gens normaux fréquentent la salle, à pousser plus fort aussi. Je fais de la course puis poursuis avec une demi-heure voire une heure de yoga intense.

Malgré ça, je pense à lui constamment. Et je déprime. Comment a-t-il pu me faire ça ? Comment a-t-il osé me laisser tomber amoureuse de lui ? Il aurait pu tout arrêter, mais chaque fois il a insisté, m'a attirée dans ses bras. Je n'arrive pas à croire qu'il soit si manipulateur. Je le savais intelligent, mais pas au point de me faire souffrir volontairement.

Je ne me reconnais plus. La semaine passée lors de mon dernier cours, j'ai réprimandé l'un de mes élèves, simplement parce qu'il m'a demandé de répéter ma phrase. Ce n'est pas mon genre. D'ordinaire, je maîtrise tout, surtout mes émotions. Mais depuis des jours je me sens à fleur de peau et ça me fait peur. Un rien me met sur les nerfs, encore moins me met au bord des larmes.

À l'appartement, je tombe sur Izy qui est en train de préparer le dîner. Savannah est à genoux sur un tabouret à côté d'elle. Lorsqu'elle manque de basculer en arrière, je me précipite pour la rattraper en poussant un cri d'effroi.

– Mais bordel Izy, t'es inconsciente ! hurlé-je.

J'attrape ma fille et l'aide à descendre. Elle reste pétrifiée, les yeux apeurés tandis que ma

meilleure amie me regarde la bouche ouverte, ne comprenant pas ce qui se passe.

– Qu’est-ce qui te prend ? demande-t-elle étonnée.

– Tu oses me demander ce qui me prend ? Bon sang, elle a failli tomber. T’imagines si elle s’était fracassé le crâne sur le sol ou pire sur le coin du meuble ?

– Je la surveillais. J’étais là.

– Tu parles... grogné-je, hargneuse.

Avec un calme que je lui connais peu, Izy se tourne vers ma fille qui est restée plantée à mes pieds sans vraiment comprendre ce qui se passe. Elle s’accroupit près d’elle et lui dit d’une voix douce et posée :

– Écoute ma chouquette, je dois discuter avec maman. Tu veux bien aller jouer dans ta chambre, je viens te chercher pour le dîner.

Savannah hoche la tête au bord des larmes et je m’en veux instantanément de l’avoir mise dans cet état. C’est la prunelle de mes yeux et je viens de la blesser. Je hoquette et m’éloigne un peu pour qu’elle ne lise pas l’émotion qui me gagne.

– Ne gronde pas Izy maman, c’est moi qui voulais te faire à manger... m’explique-t-elle de sa petite voix avant de monter l’escalier.

Je la regarde gravir les marches avant de rencontrer le regard fâché de ma colocataire.

– Apo, tu sais que je t’aime, mais tu es devenue invivable. Ça suffit !

Je m’effondre sur le canapé, relâchant toute la pression que j’ai emmagasinée ces dernières semaines. Izy se précipite vers moi et m’entoure de ses bras.

– Hey ma belle, murmure-t-elle. Qu’est-ce qui se passe ?

Elle sait ce qui s’est passé avec Keagan, elle est au courant de tout. De notre nuit inoubliable en Caroline du Sud à son arrestation, aux révélations de ma détective. Elle est aussi au courant de mes doutes quant à son rapport avec mon accident. Je soupire, renifle et me redresse.

– Je crois que je suis amoureuse.

– Ce n’est pas une nouveauté. Tu étais mordue de lui dès de début. Il t’aura juste fallu du temps pour t’en rendre compte.

– Pourtant, je te jure que je ne voulais pas. Je ne voulais plus souffrir comme ça. Ça fait si mal...

– Je sais, mais c’est aussi cette souffrance qui fait de nous des êtres humains. La souffrance tout comme l’amour nous rend vivants. Elle nous permet de ressentir pleinement tout ce qui nous arrive. Ça prouve simplement que tu as un cœur et que même si tu voulais le protéger, il a brisé ton armure. Ce n’est pas un mauvais garçon j’en suis persuadée.

Je secoue la tête, négative. Au contraire.

– Tu sais, poursuit-elle. Logan m’a dit que...

– Je ne veux pas savoir. Je ne veux plus entendre parler de lui ! Jamais ! soufflé-je en m’essuyant les larmes.

– Bien. Mais tu devrais lui laisser le bénéfice du doute. Ne pars pas bille en tête alors que tu n’as aucune preuve, tente-t-elle de me raisonner.

– Non. Il a perdu cette chance quand il m’a menti, lancé-je cinglante et catégorique.

Izy soupire. Je sais qu’elle désapprouve mon choix, mais c’est plus fort que moi, je ne peux pas lui pardonner ce qu’il m’a fait. Je suis intimement convaincue que quelqu’un m’a poussée. Si Keagan ne m’a pas avoué qu’il m’avait sauvée, c’est parce qu’en réalité il avait des choses à se reprocher.

– Va chercher ta fille elle a besoin de toi. Elle a besoin de sa maman. Tu lui manques.

Je hoche la tête, sachant pertinemment qu’il me faudra du temps, mais que pour elle, je remontrai la pente.

Deux semaines plus tard...

Voilà, les dés sont jetés pour la plupart des jeunes individus qui sont présents ici aujourd’hui. Pour l’occasion, une estrade a été installée sous les arbres. Les chaises sont parfaitement alignées les unes à côté des autres, prêtes à accueillir les familles qui sont venues applaudir les diplômés. Pour l’occasion, j’ai revêtu une robe cintrée à la taille confectionnée dans un tissu fluide. Les volants glissent le long de mes cuisses, mes jambes mises en valeur par des escarpins ouverts.

Je souris quand il le faut, faisant de mon mieux pour ne pas montrer que je suis mal à l’aise ici. Après ma discussion avec Izy, Daniel est intervenu. Il m’a aidé à reprendre le dessus et à redevenir maîtresse de mes émotions. Il me connaît, il sait à quel point c’est important pour moi. Et je vais mieux, je le sens.

– Tu es sublime, glisse une voix masculine à mon oreille.

Collin.

Ça fait des semaines que nous ne nous sommes pas vus. Pas facile de conjuguer nos emplois du temps. Et puis, il faut dire que j’ai été accaparée par un regard bleu lagon et des fossettes qui me hantent chaque nuit, prenant peu à peu la place de mes cauchemars habituels. Lesdits cauchemars qui se faisaient d’ailleurs beaucoup plus rares en sa présence.

– Merci.

– Nerveuse ?

– Un peu...

– Je suis certain que tu vas gérer. Tu es incroyable. Je crois qu’il est temps de s’installer. Et au fait, tes cheveux... ça te va très bien, ajoute-t-il avec un clin d’œil avant de prendre place.

Mes jambes tremblent lorsque je gravis les quelques marches qui mènent à l'estrade. La remise des diplômes ne va pas tarder à commencer et le public se place devant moi. Je m'assois sur le siège qui m'est destiné et observe les gens. En tant qu'enseignante de spécialité, je me devais d'être présente pour féliciter mes élèves. D'ailleurs quelques-uns d'entre eux me font un signe de la main en passant.

Balayant d'un regard circulaire, je m'arrête en pleine inspection. Mes yeux se plongent dans ce bleu azur que je reconnaîtrais entre mille. Mon cœur manque un battement tandis que mes mains agrippent le tissu de ma robe. Keagan est là, adossé à un arbre derrière toutes les familles. Le vent s'engouffre dans mes cheveux fraîchement coupés – j'avais besoin de changement, encore. Maladroitement, la main tremblante, je replace une mèche rebelle derrière mon oreille, ce qui lui arrache un léger sourire.

Mais qu'est-ce qu'il fout là ?

S'il cherche à me déstabiliser, c'est gagné. Dans quelques minutes, je vais devoir prononcer un discours pour introduire ma promotion. Et pour l'instant, la seule chose sur laquelle je suis capable de me concentrer, c'est lui. Même si je voulais l'ignorer, sa carrure impressionnante fait qu'il domine la foule, sans parler de son regard qui incendie chaque centimètre carré de ma peau.

Le président de l'université s'avance et l'assemblée se tait instantanément. Je suis incapable de focaliser mon attention sur le discours qu'il est en train de faire, hypnotisée par des yeux bleus qui me scrutent. Je ne quitte pas Keagan du regard, sans vraiment savoir si c'est par peur qu'il s'en aille ou bien qu'il reste.

– Mademoiselle James, c'est à vous.

Je n'avais même pas remarqué qu'il avait terminé. Je hoche la tête, me lève, lisse ma robe machinalement, puis m'avance vers le pupitre.

– Bonjour à tous. On pourrait croire qu'en tant que professeur on a l'habitude de ce genre de discours, mais c'est faux. Chaque année, chaque promotion est différente. Pour celles et ceux qui ne me connaissent pas, je suis Apolline James, psychologue spécialisée dans la gestion d'événements de grande envergure et stress post-traumatique. Certains prendront ça comme un mot complexe, mais ça va au-delà. Je sais mieux que quiconque qu'il est important pour certaines personnes de maîtriser leur instinct.

Je déglutis péniblement, déviant totalement de mon discours initialement prévu beaucoup plus tourné vers l'avenir de mes élèves, mais étrangement je ressens le besoin de justifier ma spécialité. Je poursuis :

– La plupart des explorateurs utilisent ces techniques pour la survie, moi je l'enseigne. Ou tout du moins j'essaie. Je travaille également avec des patients ayant subi des traumatismes suite à ces événements. Parfois l'esprit a du mal à assimiler ce qu'il a vu ou vécu. Il fait comme un blocage et mon rôle est de remédier à ça. Je dois avouer que je n'ai pas été tendre avec mes élèves cette année,

mais chacun a su me prouver qu'il méritait sa place. Je tenais à vous féliciter pour le travail accompli et je crois que vous pouvez en être fier.

– Bien, maintenant nous allons procéder à la remise des diplômes... reprend le président.

Les élèves commencent à faire la queue tandis que je fais signe de la tête à Keagan de me retrouver plus loin. Ils n'ont plus besoin de moi, je peux m'absenter quelques instants le temps de remettre les points sur les « i » car visiblement il n'a pas saisi que je n'avais aucune envie de le revoir.

Collin nous suit du regard et fronce les sourcils. Je lui mime un « tout va bien » pour qu'il reste à sa place et ne se lève pas. Keagan marche dans mes pas sans un mot tandis que je le guide jusqu'à ma classe. À l'écart, je ne risque pas d'être entendue par des oreilles indiscrètes.

– Que fais-tu ici ? attaqué-je sèchement.

On m'a toujours dit que pour ne pas avoir mal, il fallait tirer d'un coup sec, comme avec les pansements. Autant ne pas passer par quatre chemins et aller droit au but.

– Je suis venu te montrer ça, explique-t-il en sortant de sa poche une clé USB.

– Je n'ai aucune envie de visionner une vidéo avec toi. Ni quoi que ce soit d'autre.

– Regarde juste ça, et si après tu ne veux plus jamais me parler, je sortirai de ta vie.

– Si c'est qu'il faut pour que tu me laisses tranquille... Je t'en prie... ironisé-je ne lui pointant du doigt le matériel.

Il fourrage dans ses cheveux, coupés eux aussi, puis soupire avant d'avancer vers l'ordinateur de la classe.

– J'ai besoin du mot de passe...

Il recule autant qu'il peut pour me laisser passer, ce qui n'empêche pas mon corps de frôler le sien. Je ferme les yeux quelques infimes secondes pour tenter de garder un peu de contenance. Par chance je suis de dos et il lui est impossible de voir à quel point mes émotions sont en totale contradiction avec mes mots.

J'ai envie de me jeter dans ses bras, ce besoin est presque vital. Pourtant mon esprit refuse totalement de lui pardonner. Refuse de retomber dans les travers de la victime imprégnée du bourreau. *Raison et sentiments, un classique...*

Je tape mes identifiants puis lui cède la place, il s'installe devant l'écran tandis que je m'assois à la première table de la salle. Les bras croisés sous la poitrine, je fixe l'écran qui s'allume et le regarde lancer une vidéo.

Il ne faut pas plus de trois secondes à mon cerveau pour envoyer le message et comprendre ce que je suis en train de visionner. Puis mon cœur cesse de battre.

OH MON DIEU...

C'est moi.

30. Jouer franc jeu

Keagan

La vidéo se lance et je me déplace sur le côté de l'écran.

À moitié assise sur la table du premier rang, les bras croisés fermement contre sa poitrine, ses yeux fixent l'écran sans jamais dévier vers moi.

Elle est magnifique.

Lorsque je l'ai aperçue sur l'estrade, j'ai cru que mon cœur allait cesser de battre. Ses cheveux courts aux nuances automnales la rendent encore plus sexy, sans parler de cette robe à fleurs légère qui laisse entrevoir ses magnifiques courbes... Elle est encore plus belle que dans mes souvenirs.

J'ai eu envie de tuer ce type qui la mangeait du regard durant son discours au moins une bonne dizaine de fois. Je ne sais pas qui il est. Mais pour la deuxième fois depuis que je la connais, j'ai ressenti cette insécurité que procure le sentiment de jalousie. Plus fort encore maintenant que je connais ce qui s'est réellement passé.

Je savais que ça ne serait pas facile, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle instaure cette distance entre nous. Cet espace qu'elle m'impose et qui me tue à petit feu.

Les images défilent sur l'écran pour arriver enfin à l'instant crucial. Lorsqu'elle se voit apparaître, ses bras tombent le long de son corps, ses yeux s'écrouillent. J'approche d'un pas, prêt à bondir si elle perd pied. Elle comprend parfaitement ce que représente cette vidéo.

Ça n'a pas été facile de l'obtenir. En effet, malgré les relations de mon ancien entraîneur, il nous a fallu mener l'enquête et user de ruses. L'une d'entre elles a notamment été de contacter la détective qu'Apolline avait missionnée. Cette dernière a accepté un entretien avec moi, et après avoir compris que notre intérêt était finalement commun, elle m'a accordé son aide. Grâce à elle, et je ne saurais jamais par quel miracle, nous avons eu accès aux archives des vidéos concernant les bizutages de toutes les fraternités. En l'appelant, je m'attendais à une sorte de Veronica Mars moderne, et je suis plutôt tombée sur une Jessica Jones, sans les pouvoirs magiques : brune, atypique, le teint pâle, un peu garçon manqué.

Le bruit de l'écran me ramène à elle. C'est le moment fatidique, l'alarme incendie vient d'être déclenchée. Des rires sortent des haut-parleurs, graves, masculins et puérils. Si on tend l'oreille on distingue des talons qui claquent sur le carrelage du couloir, au milieu des pas de la bande de mecs. L'un d'entre eux vient de tirer l'alarme incendie, juste pour réaliser le défi débile qui lui a été imposé.

On y voit Apolline dans le couloir, qui marche rapidement, se dirigeant vers la sortie. Les types la suivent, filmant tour à tour leur direction et le groupe derrière.

Tout à coup, on entend un bruit sourd. La caméra se retourne pile au même moment. Devant on voit une silhouette s’emmêler les pinces, trébucher avant de tomber lourdement au sol.

- Oh putain ! lance l’un des gars. T’as vu cette chute ?
- Attends mec, c’est bizarre, elle ne se relève pas, commente un autre.

L’un d’eux s’abaisse et place une main contre le cou d’Apolline pour vérifier son pouls.

- Elle a dû se cogner la tête, elle est simplement dans les vapes, indique ce dernier.
- Si on reste là on va se faire virer, faut qu’on trace.
- On ne peut pas la laisser comme ça.
- T’inquiète, la salle va pas tarder à se vider, ils l’aideront, explique le premier convaincu.

La bande se met à courir en direction de la sortie et une fois dehors la caméra s’arrête, laissant l’écran noir.

Apolline ne bouge pas d’un pouce, continuant de fixer la télé comme s’il allait en sortir quelque chose. Je sais qu’elle a du mal à assimiler la nouvelle. Moi-même, lorsque j’ai vu le film la première fois, je suis resté abasourdi. Et puis j’ai fait des recherches pour comprendre pourquoi. Pourquoi elle était persuadée d’avoir été poussée alors qu’en réalité...

- Je suis tombée, murmure-t-elle sortant soudain de sa torpeur.

J’approche doucement et me place devant elle. Elle lève vers moi un visage trempé par les larmes. Elles coulent en silence, lentement. Presque comme si elle ne les sentait pas.

- Je suis simplement tombée. Je me suis cassé la figure, dit-elle avec ironie, avant de se mettre à rire.

Je reste surpris de l’entendre pouffer, puis me rappelle que c’est parfois le contrecoup d’un choc. Elle s’esclaffe quelques secondes avant de, cette fois, fondre complètement en larmes. D’un geste rapide, je l’enlace pour la soutenir. La voir si mal me déchire le cœur. Pourtant, je n’échangerais ma place pour rien au monde.

Je sens mon tee-shirt me coller à la peau, mais cela m’importe peu. Elle peut pleurer tant qu’elle veut si ça peut lui permettre d’aller mieux.

Au bout de quelques minutes, elle redresse la tête, cherchant mon regard. Délicatement, je pose mes mains sur son visage, essuyant du pouce les dernières perles salines qui coulent sur ses joues.

- Merci, souffle-t-elle.
- Je t’en prie.

Elle inspire profondément et expire lentement plusieurs fois. Je la laisse faire, gardant ses yeux noisette dans les miens, mes mains encadrant son visage. Je vois, au travers de ses iris, que le choc se dissipe peu à peu et qu'elle reprend le dessus. Elle commence à chercher la raison. Et cette réponse, je peux lui apporter.

– Ça s'appelle l'occultation. En gros tu as subi un événement traumatisant. Et pour accepter ce passage de ta vie, ton esprit a préféré remplacer ce qui s'était passé par... je commence à lui expliquer.

– Quelque chose de moralement plus acceptable, complète-t-elle. J'ai étudié ces situations en cours... se souvient-elle. L'individu se crée son propre souvenir pour effacer ce qui n'est pas acceptable pour lui. En l'occurrence, ma culpabilité vis-à-vis de mon accident. J'ai préféré rejeter la faute sur quelqu'un car je ne voulais pas assumer la responsabilité de mon traumatisme.

Elle s'écarte de moi et attrape sa tête en faisant les cent pas. Tout à coup, elle se retourne vers moi et s'écrie :

– Et moi qui t'ai accusé ! Mon Dieu ! Mais tu dois me prendre pour une folle.

Je m'approche d'elle à grandes enjambées la plaquant contre le bureau. Plongeant mon regard dans le sien, je lâche ce que j'ai sur le cœur avant que ce dernier n'explose.

– Jamais, tu m'entends. Jamais je ne te prendrai pour une folle. Tu es... soufflé-je avant de prendre une grande inspiration pour me donner du courage. Tu es la femme la plus incroyable qu'il m'ait été donné de rencontrer. Et je suis tombé amoureux de toi, dix fois au moins, sans même le savoir. Dans la bibliothèque de Lake Forest, dans ce couloir où je t'ai sauvée il y a cinq ans (je passe une main sur la mèche de cheveux qui lui manque et dont je sais parfaitement la provenance désormais), dans ce bar, lors de ce speed dating quand tu as posé tes doigts sur moi (je lui attrape la main et caresse ses doigts gelés), sur le parquet des Celtics quand tu m'as tendu ton foulard, au restaurant, à la patinoire... À chaque instant passé avec toi, mon cœur t'appartenait un peu plus... Je m'en voudrai toute ma vie de t'avoir menti, d'avoir hésité, mais putain, je ne m'en voudrai jamais de t'avoir cherchée et d'être raide dingue de toi. Alors si tu es folle, je le suis aussi. Et ma folie, c'est toi.

Lorsque je termine ma tirade, je suis à bout de souffle. Sans que je m'y attende, elle agrippe ma nuque et pose ses lèvres contre les miennes, plaquant son corps contre le mien. Ce baiser n'a rien de doux, il est imposant, brutal, directif. Le sang pulse dans mes veines, notre baiser se charge d'une tension sexuelle insoutenable. Mes mains, elles, se baladent sur ses cuisses, faisant remonter le tissu léger de sa robe. Je la soulève, lui arrachant au passage un gémissement et la pose délicatement sur le bureau, me nichant entre ses jambes. Elle pose ses mains sur mon torse, s'arrêtant quelques secondes sur mon cœur qui tambourine dans ma poitrine, avant de me pousser doucement, pour reprendre son souffle. Sa peau brille, ses lèvres sont gonflées par notre échange.

– Je t'aime aussi mais on ne peut pas faire ça ici... annonce-t-elle comme un soulagement.

C'est la première fois qu'elle le dit et je ne peux m'empêcher de sourire. C'est doux et ça fait tellement de bien. Trois mots qui disent bien plus qu'un simple pardon.

– Faire quoi ? demandé-je pour la taquiner.

– Tu sais très bien ce que je veux dire...

– Ce n'est pas de ma faute. Je ne sais pas ce qui me plaît le plus, le fait que ta robe laisse deviner bien trop facilement tes courbes, ou tes cheveux, me laissant désormais libre accès à ce point, juste là, dis-je en pointant le creux de sa clavicule.

Ses joues rosissent et un sourire s'étire sur ses lèvres. Je rêve de voir ce sourire depuis des jours. Elle saute du bureau et me repousse gentiment.

– Tu n'es pas très fair-play... ironise-t-elle.

Je la rattrape et la colle à moi. Son corps contre mon torse me fait l'effet d'une déflagration. J'inspire profondément le parfum fleuri qui émane de ses cheveux. Son odeur m'enivre au-delà du raisonnable. Un mélange de fleur d'ylang-ylang et d'encens. C'est à la fois fort et doux, comme elle. Ses cheveux courts laissent apparaître quelque chose que je n'avais jamais remarqué auparavant. Un fin tracé noir, déposé là, récemment. De l'index je suis le symbole qui dépasse de sa robe.

– Une fleur de lotus ?

Elle hoche la tête.

– C'est nouveau ?

– Deux semaines. Sur un coup de tête. Je voulais quelque chose qui me représente.

– C'est parfait... soufflé-je avant d'embrasser sa nuque. Est-ce que je t'ai dit à quel point tu es sexy ? la provoqué-je.

– Non, mais j'ai cru comprendre... rit-elle en frottant légèrement ses fesses contre mon désir ardent.

– Allumeuse !

– Si peu...

J'attrape sa main et la guide en direction de la porte. Je récupère la clé USB avant de partir d'un pas pressé en direction de l'endroit où j'ai stationné ma moto. Je lui tends le second casque que j'avais pris dans l'espoir de ne pas rentrer seul. Le cœur gonflé de bonheur, j'enjambe mon bolide. Elle ne se fait pas prier pour s'installer derrière moi après avoir enfilé le casque.

Je file à vive allure, slalome entre les voitures, et en moins de temps qu'il n'en faut habituellement, je me gare dans le sous-sol de mon immeuble. Je l'entraîne derrière moi jusqu'à l'ascenseur, appuie dix mille fois sur le bouton pour qu'il arrive. C'est débile, j'ai presque peur qu'elle change d'avis. J'ai peur de me retrouver seul en une fraction de seconde. Aussi timide l'un que l'autre nous fixons les portes. Quand le ding indiquant la présence de la cabine retentit, je la laisse entrer en premier et la suis avant d'indiquer le dernier étage. Et puis il y a ce moment...

Ce bref instant où nous n'osons pas nous regarder, pourtant nos cœurs battent au même rythme. Le calme avant la tempête, les premières secousses avant le raz-de-marée. Il me suffit de lever les yeux vers elle pour rencontrer les siens et voir un sourire se dessiner sur ses lèvres. Cette fille m'aime, et je suis un putain de chanceux.

D'un mouvement commun nous nous jetons l'un sur l'autre. Nos corps se plaquent l'un contre l'autre et ses lèvres dévorent les miennes. C'est intense, sauvage et insensé. Hier encore, j'étais persuadé qu'elle ne me pardonnerait jamais. Lorsque le signal sonore résonne à nouveau dans la cabine, nous nous écartons comme si nous étions pris en faute.

J'entremêle mes doigts aux siens et la guide jusqu'à mon appartement. Une fois la porte refermée, je m'approche d'elle pour reprendre où nous nous étions arrêtés quelques minutes plus tôt. Elle lève la main et la pose sur mon torse pour stopper mon élan.

– J'ai peur, annonce-t-elle de but en blanc.

– Moi aussi.

– Non tu ne comprends pas. J'ai peur de sortir d'ici et de ne jamais plus ressentir ce que je ressens maintenant. J'ai une trouille bleue de me réveiller demain matin et me rendre compte que tout ça n'est qu'un rêve, que tu n'es pas revenu me chercher, que tu ne m'as pas avoué que tu m'aimais, d'être à nouveau seule, sans toi. Ça m'effraie tellement que ça m'empêche de respirer.

J'attrape son visage et colle mon front au sien, avec l'impression d'avoir le cœur au bord du vide.

– C'est réel. Mon amour. Tout ça. Mon cœur qui cogne comme un forcené quand tu es là. C'est réel. Je veux tes soupirs et tes rires, tes cauchemars et tes rêves, tes peurs et tes envies, je veux tout...

Je l'embrasse tendrement. Ses mains agrippent ma chemise et commencent à en défaire les boutons un à un. Elle laisse glisser ses doigts sur ma peau, soulignant chacun de mes muscles avant de les passer sur mes épaules pour me l'ôter en me regardant droit dans les yeux. Sa robe ne tarde pas à suivre le même chemin. Son ensemble en dentelle bleu manque de me faire défaillir. Je crois bien que je dois grogner car elle ricane. D'un mouvement souple, je la soulève et la porte jusqu'à ma chambre. Elle crie de surprise avant d'éclater de rire. Je lui mordille le cou avant de la déposer par terre.

Un sourire accroché aux lèvres, ses cheveux courts en bataille, ses pupilles totalement dilatées et d'une lueur aguicheuse. Je l'attire à moi en passant un bras autour de sa taille. Sa peau entre en contact avec la mienne et tout mon corps s'électrise. J'ai envie de plus, j'ai envie de la posséder tout entière.

Je m'affaire à lui retirer ce qui lui reste de vêtement tout en l'embrassant avant de nous faire reculer jusqu'au lit où nous nous laissons tomber en riant. Elle passe une main dans mes cheveux, tirant légèrement dessus au passage. Je caresse doucement ses hanches, l'attirant plus près pour lui faire sentir mon désir.

Mon corps entier brûle de désir pour elle et je crois perdre totalement pied quand elle glisse une

main entre nous. Ça ne fait que quelques semaines que je n'ai pas fait l'amour pourtant j'ai l'impression que ça fait des mois. Ses caresses me rendent totalement fou et je suis obligé de me concentrer pour garder mon sang-froid. J'ai besoin de plus, je veux la sentir autour de moi, sur moi.

Je la fais basculer en arrière et me positionne sur elle. Ses yeux de chat se plongent dans les miens. Ce que je vois me subjugué. Je ne savais pas qu'un seul regard pouvait faire passer autant d'émotions. Ses mains effleurent mon dos, laissant des traînées brûlantes sur leur passage, avant d'attraper mon boxer pour le baisser. Je l'aide à me le retirer et l'envoie valser par terre d'un coup de pied.

Au-dessus d'elle, je peine à me retenir de ne pas la pénétrer d'une seule poussée. Je marque une pause, lui demandant l'autorisation de nous unir, sans aucune barrière.

- Une nuit ou toute la vie ? demande-t-elle dans un murmure.
- Toute la vie, assurément, soufflé-je.

Ma réponse l'embrase et elle pose ses mains sur mes fesses, me poussant en elle. Je ne me fais pas prier et m'enfonce dans son intimité. La sensation est dingue. J'ai l'impression d'avoir trouvé ma moitié, mon âme sœur. C'est n'est pas juste du sexe, ça va bien au-delà. Je veux passer ma vie à lui donner du plaisir, voir cette lueur dans ses iris chaque matin et chaque soir. Je veux partager mes victoires et mes défaites.

Je donne un premier coup de reins, lui arrachant un gémissement qui meurt au creux de mon cou. Elle s'accroche à mes épaules, tandis que je me meus en elle. Ses hanches viennent à ma rencontre dans une valse lente. Nous bougeons à l'unisson. Les frissons montent peu à peu tandis que nos peaux se parent d'une fine pellicule de sueur.

- Regarde-moi, lui demandé-je lorsque nous approchons du précipice.

Elle plonge ses yeux de jais dans les miens puis se laisse aller au plaisir. Son orgasme déclenche le mien. Elle s'arc-boute sous moi en gémissant mon nom, soulevant ses hanches pour mieux accueillir la déferlante avant de se mettre à trembler.

Une fois la secousse passée, je me laisse tomber sur le matelas à ses côtés et l'attire contre moi. Elle niche sa tête dans mon cou, inspire profondément. Je passe une main dans ses cheveux, embrasse le sommet de son crâne en me promettant de ne plus jamais la laisser partir...

31. Remettre les compteurs à zéro

Apolline

J'ouvre les yeux quelques heures plus tard, la luminosité a déjà diminué dehors. Mes muscles sont endoloris d'être restés trop longtemps dans la même position et ma tête se soulève au rythme paisible de la respiration de Keagan. Son cœur cogne régulièrement contre mes doigts posés sur son torse. Un sourire niais naît sur mes lèvres.

Ce matin en me levant, je n'avais pas vraiment prévu que la journée se terminerait ainsi. Il y a quelques heures encore, mon cœur était en berne. Mais en cet instant, je me sens simplement... heureuse. En parfait accord avec moi-même.

Il n'y a qu'avec lui que j'ai ce sentiment. Celui d'avoir trouvé la personne qui me correspond, celui qui répondra présent quoi qu'il arrive. Il est déterminé, buté, mais aussi terriblement sexy les cheveux en bataille, et la barbe naissante sur sa mâchoire carrée.

Je me redresse doucement, prenant soin de ne pas le réveiller. Il nous a enveloppés avec le dessus-de-lit avant que nous sombrions dans un sommeil post-coïtal. Mal à l'aise de me balader nue dans son appartement, je récupère ma culotte jetée dans un coin et la chemise qu'il a laissée choir dans le salon et l'enfile. J'ai une faim de loup. Ça fait des jours que je mange très peu, et bizarrement l'appétit m'est tout à coup revenu.

Je récupère mon téléphone dans mon sac laissé en plan quelques heures plus tôt et compose le numéro de ma meilleure amie.

- Izy ? demandé-je doucement dès que la tonalité s'arrête.
- Qui veux-tu que ce soit d'autre ?
- J'ai besoin que tu me rendes un service...
- Qui est-ce que je dois tuer ? plaisante-t-elle.
- Personne. Mais j'ai besoin que tu t'occupes de Savannah jusqu'à demain matin.

J'ai l'impression d'être une mère indigne. Je laisse ma fille alors que je m'envoie en l'air. Mais je ne peux pas filer maintenant. J'ai d'abord besoin de savoir où nous en sommes lui et moi.

- Euh... Ouais pas de problème mais... NON ! s'exclame-t-elle.
- Quoi ?
- Tu es avec lui ! Ah je le savais que ça finirait par arriver ! Tu as intérêt à tout me raconter demain !
- Promis, je te laisse.
- Profite ma belle... m'intime-t-elle avant de raccrocher.

Je jette un œil dans le frigo et en sors de quoi faire une omelette avec du bacon et du fromage. Ça suffira à calmer ma faim. J'ouvre les portes des placards une à une, réalisant que les lieux me sont totalement inconnus. Je me rends compte que nous avons sûrement encore beaucoup à découvrir l'un sur l'autre.

Une chose est sûre, j'ai besoin de lui. Lorsque j'ai vu cette vidéo, j'ai pris conscience que sans lui je ne serais peut-être pas ici. Cette idée me noue le ventre, le souvenir de ces images me coupe le souffle. Je réalise aussi à quel point il a été important dans ma vie, avant même d'y entrer. Je lui dois la vie, mais pas seulement. Il a réveillé en moi des sentiments, des émotions que je croyais éteintes à jamais. Je pensais qu'il me serait impossible d'être une femme normale, mais à ses côtés, j'ai l'impression que je pourrais tout affronter. Avec lui auprès de moi, je suis enfin prête à faire face à mes peurs, à aller de l'avant.

Il fait partie de ces personnes qui nous poussent à nous dépasser. Depuis qu'il est entré dans ma vie, j'ai passé plus d'étapes que ces sept dernières années. Les différents psychologues que j'ai pu voir m'ont aidée à vivre avec, mais aucun n'a eu le pouvoir de me libérer des chaînes qui m'emprisonnaient. Grâce à lui, je sais enfin la vérité, je connais enfin mon histoire, je peux enfin mettre des mots sur le trou noir que représentait mon accident. On n' imagine pas à quel point cela peut être important jusqu'à ce que les pièces du puzzle de notre vie s'emboîtent les unes dans les autres, remplaçant le point d'interrogation par une réalité, dure, mais concrète, presque palpable.

– Une petite faim ? m'interpelle une voix derrière moi, me tirant de mes pensées.

L'épaule contre le chambranle de la porte, il m'offre un sourire creusant ces fossettes qui me font complètement craquer. Il a pris soin d'enfiler un pantalon de jogging avant de sortir. Heureusement, sinon je ne suis pas certaine que j'aurais résisté.

– Je n'ai rien avalé de la journée, avoué-je presque honteusement.

– Qu'est-ce que tu prépares de bon ?

– Rien qu'une omelette, je me suis permis de fouiller un peu.

– Tu fais comme chez toi... précise-t-il avant d'aller s'installer dans le canapé.

Justement, non...

– Ma chemise te va bien, note-t-il nonchalamment.

– Merci.

Je mets la poêle à feu doux et les œufs battus dedans. J'en profite pour faire un tour de l'appartement. Je suis déjà venue, pourtant j'ai l'impression de le découvrir sous un nouvel angle. La vue est à couper le souffle, une immense baie vitrée donnant sur le fleuve nous permet de voir l'obscurité pointer le bout de son nez dans des couleurs orangées.

Je parcours une nouvelle fois l'immense bibliothèque qui recouvre le mur derrière le canapé. Je découvre une photo de famille que je n'avais pas vue la fois précédente. Je reconnais parfaitement sa mère, Elin et lui, même si la photographie doit bien avoir dix ans. Il est plus jeune, pourtant il a déjà

dans l'attitude cette maturité, dans le regard cet instinct protecteur.

Passant devant lui d'une attitude que je veux décontractée, il m'attire à lui. OK, j'avoue, je l'aguiche un peu, mais je n'y peux rien, son torse parfaitement sculpté est un appel au péché à lui seul. Et ses épaules, je n'en parle même pas.

Je m'installe d'instinct à califourchon sur lui, prenant appui sur ses épaules pour ne pas tomber. Une fois installé, un sourire taquin naît sur ses lèvres et me fait rougir. Il caresse doucement le bas de mon dos et cale une mèche rebelle derrière mon oreille, provoquant un léger frisson qui part de ma tête et me parcourt entièrement.

– À propos de ce que tu as dit tout à l'heure... commencé-je.

– Sur le fait que tu pouvais faire comme chez toi ?

Je hoche la tête. Il a dû sentir mon malaise pour noter que cette phrase m'a alertée.

– Je crois qu'on devrait apprendre à se connaître davantage. Je veux dire, j'ai réalisé tout à l'heure que ça n'était que la deuxième fois que je venais chez toi. Je ne connais rien de tes habitudes. Ce que tu aimes manger, ta routine matinale, ce que tu fais quand tu ne t'entraînes pas...

– À peu près tout ce qui est comestible, ma mère m'a bien élevé ; je me brosse les dents et je vais courir, ensuite je prends une douche et déjeune ; quand je ne m'entraîne pas, je lis, parfois j'écoute de la musique, je regarde la télé, le basket la plupart du temps, je vais voir ma mère et ma sœur... D'autres questions ?

– Ne te moque pas de moi.

– Je ne me moque pas. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Je veux savoir... soupiré-je. Je veux savoir où sont rangés les casseroles et les couverts, je veux savoir comment tu tries tes livres, de quel côté tu dors, quel gel douche tu utilises et si tu en changes, d'où vient cette odeur de camphre qui parfume ta peau, je veux te connaître tout simplement...

– Et moi je veux savoir pourquoi tu fais du yoga chaque matin, pourquoi tu portes des foulards en soie, pourquoi ta peau sent si bon... complète-t-il en m'embrassant l'épaule. Mais nous avons du temps. Une vie entière pour apprendre à nous connaître. Mais je peux d'ores et déjà répondre à l'une de tes questions, dit-il l'air taquin en s'approchant de mes lèvres.

– Laquelle ? demandé-je plus perturbée par ses lèvres proches des miennes que par la réponse qu'il s'apprête à me donner.

– Celle du gel douche. Le meilleur moyen d'y répondre est de te montrer, explique-t-il joignant le geste à la parole.

Il se relève, m'emportant avec lui. Je noue mes jambes autour de ses hanches tandis qu'il avance en direction de la chambre.

– Attends ! crié-je soudain.

– Quoi ?

– Les œufs !

– Ah oui, c'est vrai.

Il m'entraîne avec lui dans la cuisine, coupe la plaque, déplace la poêle sur un feu froid et reprend la direction de la chambre.

- Tu m'allumes suffisamment, il ne manquerait plus que tu foutes le feu à mon appart.
- Moi je t'allume ? m'indigné-je
- Carrément !

Il ne prend pas le temps de s'arrêter dans la chambre et fonce directement dans la salle de bains. Une fois dans la pièce, il allume l'eau de la douche, la laisse couler quelques secondes avant de nous glisser dessous. L'eau chaude nous inonde tous les deux, encore habillés.

- T'es fou ! ris-je en jetant la tête en arrière.
- Ça tombe bien, j'ai la psy la plus sexy de Boston dans mes bras, dit-il avant de m'embrasser passionnément.

Le tissu de la chemise me colle à la peau, révélant ce qu'il était censé cacher. Il me pose par terre et la fait glisser tant bien que mal par-dessus ma tête. Ses yeux ne quittent pas les miens un seul instant. Je caresse doucement le signe qui le lie à moi, celui qu'il a inscrit sur sa peau bien avant de me connaître.

Mon héros.

- J'ai besoin de toi, avoué-je à voix basse.
- Je sais.

Submergée par une émotion refrénée jusqu'alors, je me laisse aller. Les larmes coulent le long de mes joues sans même que je puisse les retenir. Je me perds dans l'océan de ses yeux, me laisse aller à des sentiments que je gardais enfouis, subissant le contrecoup.

- J'aurais voulu te rencontrer avant... chuchote-t-il. J'aurais voulu être là pour effacer ta peine... murmure-t-il en caressant doucement la cicatrice cachée sur mon cuir chevelu.
- Tu le fais déjà depuis que tu es dans ma vie. Il fallait sûrement cinq années à la vie pour permettre à nos chemins de se croiser de nouveau.

Il place ses mains sur mon visage, effaçant les larmes qui se mêlent à l'eau.

- Il n'en faudra pas autant pour te prouver que plus jamais tu ne seras seule. Parce que je veux tout. Toi, ta fille, ton passé, ton histoire. Je veux que tu fasses partie de ma vie... Je veux être ton héros, chaque jour que tu me permettras de passer à tes côtés. Tu n'as plus rien à voir avec cette fille sur la vidéo, tu es bien plus forte que tu ne le penses. Je te sauve, tu me sauves.

D'une impulsion presque désespérée, je me jette contre lui. Je l'embrasse comme si ma vie en dépendait. Je le serre contre moi, comme s'il était la machine qui fait vivre mon corps. Je prends tout, l'amour et le désir, la peur de l'inconnu et l'envie d'aller de l'avant, le bon et le mauvais. Il me soulève de nouveau et me plaque contre la paroi.

Mon corps tremble, mais le froid n'y est pour rien. C'est le désir, qui coule dans mes veines, se propage comme un virus, foudroyant, qui m'enivre au point de plus savoir où je suis. Je veux me perdre dans ses bras...

– Et si on remettait les compteurs à zéro, me suggère-t-il au creux de l'oreille avant d'embrasser le creux de mon cou.

Il mordille mon épaule, m'arrachant un gémissement. Quand il comprend qu'il n'obtiendra aucune réponse de ma part en continuant son assaut, il s'écarte et plante ses yeux bleu lagon dans les miens. Terre contre ciel.

– Pourquoi remettre les compteurs à zéro ? Tu sais que j'ai déjà perdu par forfait. Il ne t'aura fallu pas plus d'une minute pour me séduire, cinq tout au plus pour que je t'aime.

– Et il ne m'en faudra pas plus de dix pour te faire prendre ton pied, plaisante-t-il.

Je le tape sur l'épaule et éclate de rire.

– Deal !

Il éclate de rire à son tour, m'enveloppant d'un regard tendre empreint de désir.

Les compteurs à zéro, ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée finalement. Un nouveau départ, vivre la nouvelle vie qui s'offre à moi... Faire comme la fleur de lotus que j'ai tatouée dans mon cou, remonter à la surface et m'épanouir. Je n'avais pas de plan pour les dix prochaines années, maintenant je n'ai qu'un seul objectif :

Être heureuse, enfin.

32. Vingt-quatre secondes pour changer une vie

Keagan

Trois mois plus tard

Assis sur le banc, les écouteurs dans les oreilles, je m'apprête à entrer sur le terrain dans quelques minutes. Comme ces trois derniers mois, la chanson qu'elle m'a choisie résonne en moi comme avant chaque match, amical ou non. Au travers des mots d'Ella Mae Bowen dans « Holding Out for a Hero », elle me demande d'être son héros. Ce que je m'efforce de faire chaque jour.

Après avoir viré le coach Stevens et Jackson, les dirigeants du club m'ont laissé le choix. Je pouvais partir, accepter une des nombreuses propositions de transfert qu'ils ont reçues dès la parution des articles sur mon innocence et mon histoire, ou rester aux Celtics, capitaine de l'équipe et mener les gars jusqu'en tête du championnat pour cette saison.

La décision a vite été prise puisqu'il me paraissait inconcevable d'aller vivre à des milliers de kilomètres de la femme que j'aime. Je suis resté ici, et les gars m'ont tous témoigné leur confiance, chacun à leur façon.

Ce match a une saveur particulière, ce n'est pas n'importe lequel. C'est la première fois qu'elle va revenir ici depuis que nous sommes ensemble, depuis qu'elle m'a tendu ce foulard en soie que je garde dans mon sac malgré les taches de sang dessus, pour me rappeler à quel point j'ai de la chance de l'avoir dans ma vie. Elle sera dans les gradins et je suis stressé rien qu'à l'idée que ça se passe mal pour elle.

Je sais que la vérité l'a aidée à avancer, mais je sais aussi qu'il va lui falloir plus que quelques mois pour assimiler le fait que personne ne lui a voulu du mal ce jour-là. Sauf peut-être le mec qui l'a laissée en plan, mais ça, je m'en suis chargé. J'ai envoyé un avocat à ses trousseaux et il devrait écopier d'une jolie amende bien salée et de nombreuses heures de travaux d'intérêt général. Ce qui, d'après moi, est peu cher payé pour le mal qu'il lui a fait.

Elle m'a fait promettre de reprendre contact avec mon père. J'ai accepté car je sais qu'au fond elle n'a pas tort. J'ai beau lui en vouloir, il m'a sauvé la mise. Ça n'effacera pas les années d'absence et les dettes épongées, mais je peux au moins faire l'effort d'apprendre à le connaître et lui donner une seconde chance. Ma mère m'y a encouragé et Elin a besoin de savoir qui il est, d'où elle vient. Sans ça, elle ne pourra jamais se sentir complète, se construire. C'est Apolline qui me l'a fait comprendre...

La psy n'est jamais bien loin avec elle.

Les coudes sur les genoux, je fixe un point au sol, tentant de me concentrer sur le match que nous

disputons ce soir. Je n'ai rien à prouver, pourtant j'ai l'impression que j'ai tout à montrer. Joe me tape sur l'épaule pour me donner le signal. Il est l'heure d'entrer dans l'arène. Même après toutes ces années, c'est toujours aussi intense. Cette sensation, l'adrénaline qui monte juste avant de mettre les pieds sur le parquet.

Je suis mes coéquipiers dans le long couloir aux couleurs du club. Il ne m'a jamais paru aussi long que ce soir. L'enjeu, le plaisir ne sont pas les mêmes que les autres fois. Je m'en rends compte quand mes yeux scrutent attentivement la foule pour la trouver, elle. Je sais où elle est placée puisque c'est moi qui lui ai donné les places, ce que je veux savoir c'est si elle est arrivée.

Son regard rencontre le mien, et un sourire s'étire sur ses lèvres. Je sais qu'elle veut me rassurer, mais je vois bien sur ses traits qu'elle n'est pas des plus à l'aise. Je le remarque à la façon dont elle triture nerveusement son foulard.

L'échauffement commence, je le dirige avec automatisme. D'abord une ronde pour faire entrer des shoots dans la raquette, ensuite un échauffement complet des membres composé de plusieurs allers-retours sur notre moitié de terrain et puis pour finir les enfilades de shoots à trois points. La musique résonne à fond dans la salle, les supporters commencent à chanter, taper dans les mains, crier. Certaines hurlent mon nom, mais je ne détourne pas un seul instant le regard. Un seul hurlement serait capable de me déconcentrer.

Le sien...

– Comment se sent-elle ? demande Joe curieux, alors qu'il attend derrière moi qu'un des gars lui passe la balle.

– Je pense que ça va.

– Je vais garder un œil sur elle...

– Tu n'as pas besoin de faire ça...

– Je sais mais j'en ai envie. Y a pire à regarder... rit-il.

Je lui donne un coup de poing dans l'épaule avant d'attraper la balle et marquer agilement. Après mon passage, Joe exécute un double pas parfait puis s'élance sur le panier en aplatissant un *dunk* spectaculaire. Les supporters crient. Il a toujours aimé faire le show et prouver que c'était lui le gros dur.

Le bip du tableau des scores nous indique que le temps est venu de regagner notre camp. Le coach Simson, nouvellement embauché par le club, nous fait ses dernières recommandations :

– Bon, je vais pas vous le cacher, le match ne sera pas facile. Hunt, leur meneur ne va pas te lâcher d'une semelle, Walker, leur ailier, est faible à gauche, il faut que tu le forces à tirer de ce côté-ci, Joe, tu connais ton job, fais-les trembler ! Mais peu importe combien ça sera dur, promettez-moi une chose : prenez du plaisir, éclatez-vous, comme si c'était le dernier match.

Simson a su nous mettre en confiance dès les premières semaines d'entraînement. Il a tout de suite mis les pieds dans le plat, précisant qu'il était au courant de la tentation que pouvaient représenter les

pots-de-vin mais que lui ne faisait pas son métier pour l'argent, uniquement par passion du sport. Il a indiqué à chacun qu'il dirait ce qui n'allait pas, qu'il nous placerait tous sur un pied d'égalité, peu importe si l'un d'entre nous est le chouchou des médias ou la coqueluche des supporters. Nous sommes avant tout des joueurs professionnels et nous devons faire en sorte d'exécuter notre métier du mieux que nous le pouvons.

– À trois, lancé-je pour que les gars joignent leur main à la mienne tendue devant moi.

– ENSEMBLE ! crions-nous avant d'aller prendre position dans le sas mobile mis en place pour l'entrer des joueurs.

Une musique de combat sort dans les enceintes et le speaker crie pour annoncer qu'à quelques minutes du coup d'envoi, l'heure est à la présentation des joueurs. Il commence par l'équipe adverse, puis entame la présentation de la nôtre. Quand vient mon tour, je checke chacun de mes coéquipiers pendant que le présentateur déballe son laïus.

« Il est avec nous cette année encore. Le meilleur meneur de sa génération... le meilleur capitaine que les Celtics aient connu depuis près d'une décennie. Il vient de la province de Chicago et cette année encore il a choisi Boston pour exploiter son talent. Mesdames et messieurs, Keeeeaaaaagan Hunnnnter ! » hurle-t-il dans son micro, par-dessus la foule qui scande mon nom.

Je m'élance sur le parquet et me place devant le meneur de l'équipe adverse. Mais mes yeux la fixent elle, derrière lui, presque au premier rang. Lorsque la totalité de l'équipe est présentée, je m'approche du bord du terrain, près de la tribune dans laquelle elle se trouve. Les regards des milliers de personnes braqués sur moi. D'un geste qui n'appartient qu'à nous, je place deux doigts sur mes lèvres puis sur mon cœur, pour lui rappeler à quel point il lui appartient.

Certains couples ont leurs habitudes. Trois baisers répétés pour se dire bonjour et au revoir. Un baiser sur le front avant de partir au boulot. Un câlin avant de dormir chaque soir. Nous, c'est ce geste. Deux doigts collés l'un à l'autre représentant notre lien, placés sur le cœur signifiant notre amour.

Elle rit et répète mon geste, dépose ses phalanges sur ses lèvres carmin puis sur sa poitrine. Une fois ma réponse obtenue, je me range. Le coup de sifflet annonçant le début du match retentit, puis l'arbitre fait la mise en jeu.

Comme prévu, le meneur ne lâche rien. De la première minute à la dernière, il est sur mes talons. Pourtant ça ne m'empêche pas de me défoncer. Je me prends quelques coups, mais rien de grave. Joe mène par le bout du nez le pivot de l'équipe adverse, réalisant son meilleur score depuis qu'il a signé dans le club.

À la dernière minute, nous sommes menés de deux points. C'est la dernière possession, et elle est pour nous. Je sais que l'enjeu du match repose sur mes épaules. Je suis le meilleur marqueur à trois points de l'équipe. La sueur dégouline dans mon dos, mes jambes sont proches de prendre feu, et je ne parle même pas de ma mâchoire qui me fait un mal de chien après le coup de coude que je viens

de me prendre. Je jette un œil à Apolline qui suit avec attention chacun de mes mouvements depuis le début du match. Je le sais car je sens son regard qui pèse sur moi.

Je souffle un bon coup puis réceptionne la balle sur la remise en jeu. J'effectue une passe précise à mon intérieur qui fait une feinte, entame un double pas puis au moment de marquer se retourne et me renvoie la balle sur le côté alors que je cours déjà dans la direction choisie. Je la rattrape au vol et enclenche le tir derrière la ligne.

La salle entière retient son souffle, les centièmes défilent sur le compteur du temps, je me fige ne lâchant pas des yeux la balle. J'ai l'impression que l'action se déroule au ralenti jusqu'à ce que le ballon entre dans l'arceau et que le gong de fin de période résonne dans la salle. L'explosion de joie me ramène à la réalité. Mes coéquipiers se jettent sur moi tandis que le speaker crie : « *CAAAATCH-AND-SHOOOT !* »

Je suis comme anesthésié, ne réalisant pas tout de suite que j'ai réussi. Les gars s'éloignent de moi et je vois une silhouette bouger dans les gradins. Elle marche rapidement, saute la barrière et court dans ma direction pour échapper au vigile. Je la réceptionne dans mes bras quand son corps heurte le mien, trempé de sueur.

– Tu l'as fait ! s'exclame-t-elle.

– Madame, vous ne pouvez pas... commence le vigile, alors que je lève le bras pour lui indiquer que tout va bien.

Il s'éloigne et le reste s'efface. Elle ne cessera jamais de me surprendre.

– Viens vivre avec moi ! lâché-je soudain de but en blanc.

– Qu-quoi ?

– Viens vivre avec moi... Enfin, toi et Savannah. On trouvera une maison, un endroit rien qu'à nous. Mais je vous veux dans ma vie tous les jours... toutes les deux. Je veux...

– C'est d'accord !

– Sérieux ?

– Oui, j'étais déjà conquise la première fois que tu as demandé, mais je n'étais pas certaine que tu étais sérieux.

– Je t'aime, chuchoté-je avant de l'embrasser passionnément sous les sifflets des gars qui n'ont pas raté une miette de ce qui vient de se passer ces cinq dernières minutes. Je regarde autour de moi et ajoute : je cours, je tire et je marque... plaisanté-je, en comprenant que je viens de reproduire deux fois la même action.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– *Catch-and-shoot*.

Elle rit comprenant l'allusion. Le basket est le point d'entrée à notre histoire, il l'a toujours été et ce soir, j'ai agi comme un capitaine, comme un héros. J'ai pris un risque et j'ai gagné. Mais la victoire la plus importante à mes yeux n'est pas celle que l'on pourrait croire, elle se trouve là, dans ses yeux. Parce qu'au-delà du fait de vivre avec moi, elle est là, parmi la foule. Et pour la première

fois depuis que je la connais, elle ne tremble pas... Et le sourire qu'elle affiche en dit long. Elle est enfin heureuse.

On dit qu'il ne faut pas plus d'une minute pour tomber amoureux, moi il m'aura suffi de vingt-quatre secondes.

33. Un duel de similitudes

Apolline

Quelques semaines plus tard

La complémentarité.

C'est certainement l'adjectif qui nous correspond le mieux. Je suis aussi posée qu'il est fougueux, aussi réfléchi qu'il est spontané. Nous sommes différents mais nous nous accordons à la perfection. En peu de temps je suis devenue dépendante de ce qu'il m'apporte, de ce qu'il est, de lui tout simplement.

Aujourd'hui, c'est lui qui a besoin de moi. Il ne voulait pas venir mais il n'en avait pas le choix. C'est le procès. Celui qui va juger les coupables des accusations qui ont pesé sur lui. Et son père fait partie du banc des accusés.

Contrairement à ce qu'il pensait, rien n'a été simple. Il était convaincu de s'être débarrassé du problème en lui ordonnant de partir loin. Sauf que la police a ordonné à Charles de ne pas quitter la ville tant que l'affaire n'aurait pas été jugée.

Quand Keagan a appris ça, il est entré dans une colère noire avant de sombrer. Je n'imaginais pas à quel point son père lui manquait jusqu'à ce que je le voie s'effondrer devant moi. Je n'avais plus l'homme, mais l'enfant. Un gosse de dix ans qui aimait son père et qui culpabilisait toujours de son départ malgré le ressentiment qu'il lui porte. J'ai alors compris que la blessure était plus importante qu'il ne le laissait paraître, le manque trop grand pour être comblé par quelqu'un d'autre.

– Je peux encore faire demi-tour ? demande-t-il les mains agrippées au volant de ma voiture.

Je fixe ses paumes fermement accrochées au cuir du volant et me dis que j'aurais certainement mieux fait de conduire.

– Impossible. Ça va bien se passer, le rassuré-je, posant une main affectueuse sur sa cuisse.

– Je n'ai aucune envie de le voir.

– Tu sais aussi bien que moi que l'inspecteur en charge de l'enquête trouverait ça louche si tu ne te présentais pas pour témoigner.

– Ce type m'en veut personnellement je crois...

– Pas étonnant. Si tu lui as réellement sorti tout le laïus sur son infériorité et que tu l'as traité de flic minable, forcément tu es dans sa ligne de mire. Petit malin ! le taquiné-je.

Un rictus se dessine sur ses lèvres. Fugace mais présent.

- Ce mec s’imagine que parce qu’il a un flingue à la ceinture, il vaut mieux que moi. Il m’a jugé sans même me connaître, proteste-t-il.
- Il ne pouvait pas savoir... le calmé-je, alors qu’il gare ma Mini.

Je détache ma ceinture et me tourne vers lui. Ses yeux. Ses magnifiques yeux azur me transpercent. Il crève de trouille. Ça me dévore le ventre, j’ai mal de le voir ainsi. Et pourtant il ne sait pas ce qui l’attend, ce que j’ai prévu. Le procès n’est pas la partie la plus dure de cette journée. Ce qui sera compliqué, c’est ce qui se passera après.

Je pose une main affectueuse sur sa joue, il s’y niche en fermant les yeux. Il inspire ma peau, s’imprégnant de mon parfum déposé plus tôt ce matin. Du pouce, je caresse tendrement sa pommette. Cette fossette que j’adore contempler et qui fait tout son charme.

- J’ai peur, souffle-t-il. Peur de me retrouver face à celui qui m’a fait tellement souffrir. Qui a brisé le cœur de ma mère, qui a abandonné ses enfants, celui que ma sœur n’a jamais connu.
- C’est normal. Mais je suis là. Je ne vais nulle part. Tu te souviens, tu me sauves, je te sauve, mon héros.

La dernière fois qu’il l’a vu, l’adrénaline le tenait. Maintenant que tout s’est tassé, il n’a plus rien. Il est complètement à vif. Un gamin qui a manqué d’un père, qui a souffert de la place que son absence lui a imposé.

Keagan tire sa maturité des épreuves qu’il a traversées. Je le vois lorsqu’il agit avec Savannah. Il connaît les enfants, il sait comment s’y prendre. C’est pareil avec sa sœur. Je n’y avais pas prêté attention la première fois que nous étions allés chez sa mère, mais il enveloppe sa sœur d’un regard protecteur, quasi paternel. Il s’impose comme le chef de famille, suit de près les résultats scolaires d’Elin, fait figure d’autorité.

Il m’a fallu un peu de temps pour lui faire comprendre que ce n’était pas forcément sa place, qu’il s’imposait lui-même des obligations qui ne lui revenaient plus depuis longtemps. Il avait peur que sa mère ne s’en sorte pas, sans voir qu’elle avait acquis à ses côtés une force de caractère qui lui permettait de faire face, seule.

Après avoir inspiré profondément, il détache sa ceinture à son tour et sort de la voiture. Je fais de même et viens me poster à ses côtés. Sa main enveloppe la mienne et je sens que mon contact l’apaise un peu.

Il a tellement fait pour moi. Il ne m’a pas seulement sauvé la vie. Il m’a appris à vivre. Grâce à lui, je n’ai plus peur. Je ne dis pas que ça a été facile, mais dans ses yeux je me suis vue plus forte. Sans lui, je ne saurais pas la vérité sur mon accident.

Alors le sauver, lui, de cette culpabilité qui le ronge, de ce poids qu’il porte sur ses épaules depuis tant d’années me paraissait naturel. Quand on aime une personne et qu’on a les moyens de l’aider, il n’y a pas de questions à se poser. Il faut agir.

Lorsque nous pénétrons dans le hall, l’avocat de Keagan vient à notre rencontre. Il serre nos mains tour à tour et nous explique le déroulement de la journée.

– Monsieur Hunter, vous serez appelé pour témoigner. Aucune charge n’est retenue contre vous, sauf élément apporté par la partie adverse. Votre ancien coéquipier, Jeremiah Jackson, a avoué dès son premier interrogatoire, vous innocentant par la même occasion. L’appel à la barre sera une simple formalité. Je conçois que cela puisse être dur pour vous, d’autant plus qu’il y aura certainement des médias puisque l’audience n’est pas à huis clos, mais dites-vous qu’après ça, vous coulerez des jours heureux en paix avec votre magnifique compagne... tente-t-il de le détendre en plaisantant.

Keagan serre un peu plus ma main. Raté. Je souris. Quand il s’agit de moi, son instinct de protection se décuple. Il est jaloux et je dois avouer que j’aime plutôt ça. Il n’est pas envahissant, mais aime faire comprendre aux autres hommes que je suis sienne.

Je niche ma tête au coin de son cou puis souffle.

– Je n’ai jamais aimé les barbus à lunettes, aucun souci à te faire, pouffé-je.

Il retient un rire et je me félicite d’avoir réussi à le dérider quelques minutes. Les portes s’ouvrent et nous prenons place sur un des bancs. Au loin j’aperçois la silhouette de son père. Les cheveux un peu trop longs, le blond est passé par le temps, le regard perdu loin devant, abattu sous le poids des regrets.

J’espère que je n’ai pas fait une erreur en lui offrant sa seconde chance. Encore moins en n’en parlant pas au principal intéressé.

La journée est longue et éprouvante. Lorsque Keagan est appelé à la barre, je crois que je retiens ma respiration durant tout son interrogatoire. Les photographes en profitent pour le mitrailler. Il est le centre de l’attention pendant près de vingt minutes. Tout ce qu’il déteste. Une femme vient se poster à côté de moi. Je tourne la tête brièvement et la reconnais instantanément, même si je ne l’ai vue qu’une fois. Bevin Jones. La détective.

– Bonjour madame James, chuchote-t-elle.

– Bonjour, répondis-je en la regardant surprise.

Mais qu’est-ce qu’elle peut bien faire là ?

– Qu’est-ce que vous faites ici ? demandé-je lorsque la réponse tarde à venir d’elle-même.

– J’étais dans le coin et je me suis dit que j’allais passer dire bonjour, ironise-t-elle.

– Sérieusement, imposé-je.

– J’ai déposé un mec que j’étais chargée de retrouver. Je me suis souvenue que le procès avait lieu aujourd’hui et je me suis dit que vous auriez peut-être besoin de soutien. Je crois que je vais rester dans le coin quelque temps (elle s’affale sur le banc, bras étendus sur le dossier). Si jamais vous avez besoin de moi...

Brune, la peau pâle, des cernes sombres sous les yeux, les lèvres violettes presque bleues, elle ressemble plus à un zombie qu'à une femme. Avec ses boots, son jean déchiré et son blouson en cuir, on dirait presque un homme. Je suis certaine qu'elle cultive cette apparence. C'est une femme mystérieuse mais curieusement sympathique.

– Je pense que ça devrait aller. J'ai votre numéro au cas où.

– Parfait. Je vous laisse j'ai à faire. Bon courage, dit-elle en se levant. Et au fait, contente de voir que vous allez bien.

Elle s'éclipse aussi vite qu'elle est arrivée. Personne ne prête attention à sa sortie, l'audience étant trop concentrée par le récit de l'homme que j'aime. Quand il a fini, il vient prendre place à mes côtés, attrape ma main et la serre fort.

Son père est appelé ensuite et interrogé de la même façon. Keagan ne détache pas son regard de ses pieds tout le temps que dure l'interrogatoire. Pourtant je sais qu'il est concentré sur ce que son père dit. Il contracte la mâchoire à chaque fois qu'il prononce son prénom.

Quand les juges annoncent le verdict en fin de journée, je suis soulagée qu'ils n'imposent à Charles qu'une faible peine : mise à l'épreuve et travaux d'intérêt général avec interdiction de fréquenter les établissements de jeux à vie et obligation de thérapie. À cette déclaration je sens Keagan soulagé. Je sais alors que j'ai fait le bon choix, pour ce qui va suivre...

Keagan

J'exhale. Je ne devrais pas, mais je suis soulagé quand le verdict tombe. Il ne fera pas de prison. Il est interdit de jeux. Il aurait dû l'être depuis des années. Pourtant une part de moi ne peut m'empêcher de penser que sans cette addiction, je ne m'en serais peut-être pas sorti indemne aujourd'hui. Et puis je me rappelle tout ce qu'il m'a coûté, l'argent que j'ai mis pour éponger ses dettes. Et la haine reprend le dessus.

Nous sortons de la salle d'audience. Heureusement que j'avais Apolline à mes côtés aujourd'hui, sinon je ne suis pas certain que j'aurais réussi à tenir. Je crois que je ne serais même pas venu à vrai dire.

Je suis immédiatement alpagué par une journaliste en sortant de la salle. Ces chacals auront ma peau s'ils continuent.

– Monsieur Hunter, auriez-vous quelques minutes à m'accorder ?

– Cinq, pas une de plus, lui indiquée-je sèchement.

Je déteste ça, cependant je sais que ça fait partie du jeu. Si je ne lui réponds pas, qui sait ce qu'ils seront capables d'inventer.

– Comment vous sentez-vous à l'issue du verdict ?

– Je suis heureux que les coupables aient été désignés. Je fais du basket depuis des années, je me

suis battu pour arriver à la place que j'ai aujourd'hui. Et ce sont des personnes comme Steven et Jackson qui salissent notre profession. Nous sommes sportifs, nous donnons tout pour notre équipe. Ce n'est pas qu'une question de salaire, mais une question de passion. Ceux qui sont corrompus ne sont appâtés que par l'argent, expliqué-je.

– Vous voulez dire que les millions que vous gagnez n'ont aucune importance pour vous ? rebondit-elle, curieusement réellement intéressée.

– L'argent c'est confortable bien sûr. Mais quand on a vécu avec si peu comme ça a pu être mon cas, ça peut vite rendre fou. Il faut savoir ce qui est important. Et ce qui est important, c'est la vie, la vraie, pas le strass et les paillettes. Vous savez je m'entraîne environ six heures par jour, quand ce n'est pas plus. Je joue trois à quatre matches par semaine. On ne peut pas dire que ça facilite la vie.

Elle opine du chef, comprenant très bien où je veux en venir.

– C'est votre père qui vous a innocenté. Est-ce vrai que vous ne l'aviez pas revu depuis plus de dix-huit ans ? Pensez-vous que cette histoire va vous rapprocher ?

Elle frappe pourtant en plein cœur. Appuie sur le point sensible. L'unique faiblesse qu'il me reste. Elle est comme les autres finalement.

– Je n'en ai aucune idée. Mais ce que je sais c'est que je suis heureux comme ça aujourd'hui. Je me suis construit seul et je l'accepte. Maintenant si vous voulez bien, j'aimerais rentrer chez moi, la journée a été longue.

Je sais que ma réponse ne lui convient pas, mais je refuse d'étaler toute ma vie devant elle. J'entraîne Apolline loin de la foule, en direction de la sortie. Avant de passer les portes elle m'arrête.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je intrigué.

– Promets-moi de ne pas m'en vouloir pour ce qui va se passer ce soir, me supplie-t-elle, l'air coupable.

Elle paraît nerveuse tout à coup. Je hoche la tête pour l'inciter à continuer.

– Nous avons rendez-vous dans le café de l'angle dans dix minutes, je ne peux pas t'en dire plus.

Je fronce les sourcils ne comprenant toujours pas ce qui se trame. Nous rejoignons le fameux café en silence. Nous prenons place à une table, dans un coin discret. Lorsque je le vois entrer, je comprends tout de suite où elle voulait en venir. La psy et la femme se sont mêlées, ne pouvant s'empêcher d'essayer d'arranger la situation.

Grand, blond, le visage vieilli par les années, le regard d'un bleu caribéen que je ne connais que trop bien car j'en ai hérité. Mon père.

– Tu n'as pas fait ça, imploré-je.

– Vous avez des choses à vous dire, murmure-t-elle alors qu'il arrive près de nous. Charles,

l'accueille-t-elle. Je vous en prie asseyez-vous, nous allons commander.

Le serveur prend note de nos boissons. Mon cœur se serre lorsqu'il demande un café serré noir, ça me brûle la bouche lorsque je souhaite exactement la même chose.

Le silence règne entre nous durant des minutes qui me paraissent des heures. Il évite mon regard, gigote sous la table. Quand mon café est fini, je perds patience. Je me lève d'un bond.

– Je ne vois pas ce qu'on fait ici... asséné-je.

Je m'apprête à partir lorsqu'une voix rauque et vieillie par le whisky me stoppe dans mon élan.

– J'ai déchiré ton chèque tu sais.

Je me rassois aussi sec. Je plante mon regard dans le sien.

– Qu'est-ce qui me prouve que tu dis vrai ? le défié-je.

– Parce que j'ai vérifié auprès de ton agent. Ton père m'a contactée pour me le dire et avant de faire quoi que ce soit j'ai préféré évaluer, intervient Apolline.

Je tourne la tête vers elle, surpris.

– Elle m'a indiqué que le chèque lui avait été retourné en morceaux.

– Pourquoi ? demandé-je à mon père.

– Parce que tu as suffisamment payé pour mes erreurs.

– Et comment tu vas faire pour rembourser une telle somme ? l'interrogé-je suspicieux.

– Je ne sais pas. En travaillant.

Apolline pose une main sur ma jambe pour me rassurer. Je sais qu'elle a fait ça pour mon bien, mais elle ne se doute pas à quel point c'est douloureux de l'avoir devant moi, combien ça me coûte d'être vulnérable face à lui.

– Je suis tellement désolé, lâche mon père d'un seul coup, prenant sa tête dans ses mains. Je suis revenu tu sais. Quelques années après être parti. Je t'ai vu avec Elin, vous rentriez de l'école. Vous aviez l'air tellement plus heureux sans moi.

– On avait besoin d'un père. Même imparfait. On avait besoin de toi.

– Je sais, mais je ne voulais pas vous entraîner avec moi. Tu n'imagines pas ce que j'ai dû faire pour que ces gars m'oublient.

– Et maman, tu y as pensé ?

– Tous les jours. C'est la seule et unique femme que j'ai jamais aimée. Je m'en voudrais toute ma vie pour ce qui s'est passé. Chaque seconde sans elle est une torture.

– Mais tu l'as quand même abandonnée.

– Il le fallait. En vous quittant je vous ai rendu service, crois-moi. J'étais incapable de vous offrir la vie que vous méritiez.

Dans ses yeux, je vois qu'il dit vrai. La douleur est perceptible. Je n'avais jamais compris jusqu'à cet instant à quel point lui aussi avait souffert de notre absence. Mais le voir en face de moi, s'excuser et admettre ses fautes, provoque une sorte de délivrance. Incomplète, certes, mais libératrice. Je crois que j'avais besoin de savoir qu'il a autant souffert que nous, besoin d'entendre qu'il ne nous avait pas totalement effacés... Besoin de vider mon sac.

J'attrape la main de cette femme incroyable à mes côtés, j'ai mal au ventre à l'idée de ce que je vais dire. Je prends une grande inspiration et annonce :

– Je ne pourrai sans doute jamais te pardonner pour ce que tu as fait. Maman a trimé comme une folle pour avoir de quoi nous élever, croulant sous TES dettes. Mais j'imagine que nous pourrions peut-être apprendre à nous connaître un peu. Je veux dire une fois que tu te seras soigné et tout...

– Je suis impardonnable. Ce que tu me proposes est déjà plus que ce que j'aurais pu imaginer. (Il hésite un instant avant de reprendre.) Je peux te demander quelque chose ?

– Vas-y, lui accordé-je.

– Ta sœur ? Comment est-elle ? Elle était tellement petite quand je... Enfin tu vois quand...

– Elle est incroyable le coupé-je. Elle est intelligente, elle veut être chercheuse et intégrer Harvard. Elle a tes yeux et tes cheveux, comme moi. Elle a aussi hérité de ton caractère d'après maman. Tu sais qu'elle me fait passer pour son petit copain, juste pour ne pas être emmerdé par les mecs de son âge.

Je sors mon portable de ma poche et me résous à lui offrir plus qu'il ne mérite pas, mais ce pour quoi je suis tellement fier. Je lui montre une photo d'Elin et moi, prise il y a quelques mois alors que je l'avais emmenée faire un tour à moto dans le dos de notre mère. Lorsque son regard se pose sur l'écran, je perçois une larme se former au coin de son œil. Il l'efface d'un revers de la main.

– J'ai manqué tellement de choses... soupire-t-il.

Apolline me surprend en posant une main sur la sienne, l'autre toujours nichée dans la mienne.

– Nous allons faire en sorte d'en rattraper, ensemble, le rassure-t-elle avant de m'adresser un regard empli de tendresse.

Nous sortons du café quelques minutes après. L'intime conviction que tout ne sera jamais plus pareil. L'air frais s'engouffre dans mes poumons. J'attire Apolline contre toi et la serre fort dans mes bras, inspirant son odeur, m'enivrant de sa chaleur.

– Tu n'es pas la seule à avoir une surprise. Viens ! dis-je en lui attrapant la main.

Je l'entraîne vers la voiture, lui ouvre la portière et l'invite à s'installer côté passager. Je prends place derrière le volant et me tourne vers elle.

– Je vais avoir besoin de ça, lui indiqué-je en désignant son sempiternel foulard en soie, noué autour de son cou.

Je le dénoue et lui bande les yeux.

Ce qu'elle a fait aujourd'hui me conforte dans ma décision. Je sais que je ne me suis pas trompé. Je comptais attendre demain pour lui annoncer ma surprise, mais je ne peux plus attendre.

Je roule à vive allure pendant plus de trente minutes. À la façon dont elle triture ses mains, je sais qu'elle est nerveuse. Sûrement autant que moi. Pourtant un magnifique sourire éclaire son visage. Elle n'a plus peur de l'inconnu.

Arrivés à destination, je gare la voiture. Je l'aide à s'en extraire et me place derrière elle. J'inspire profondément son parfum fleuri et doux. Je sais que ce n'est pas ce que nous avions prévu, mais je suis certain que ce n'est pas une erreur.

– Qu'est-ce que tu mijotes ? rit-elle.

– Ça ne serait plus une surprise si je te le disais, soufflé-je. Respire un bon coup.

Elle s'exécute.

– Prête ?

Elle hoche la tête.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine. J'ai l'impression que ça va exploser. Mais je le sais, je le sens, c'est elle. Pourtant je suis nerveux comme jamais. Même les matches à enjeux ne me font pas cet effet.

Je défais le foulard et laisse la magie opérer.

Elle hoquette sous la surprise, poussant un petit cri. Je l'enlace tendrement, les bras autour de sa taille, nichant mon visage dans ses cheveux courts.

Devant nous se dresse une maison. La maison de ses rêves. Celle qu'elle m'a décrite, chaque fois que nous en visitons une ces dernières semaines.

– Tu vois cette maison, murmuré-je. Elle est à nous mon amour.

Apolline fait volte-face un sourire radieux sur les lèvres.

– Tu m'as acheté une maison ? s'exclame-t-elle enthousiaste.

– Non, je NOUS ai acheté une maison.

– Mais tu es complètement fou !

– Ça tombe bien, j'ai la meilleure psy de Boston juste en face de moi, la taquiné-je.

Elle me donne une petite tape sur l'épaule pour me punir. Ses yeux vont et viennent entre moi et la grande bâtisse.

- On peut la visiter ? demande-t-elle impatiente.
- Bien sûr.

Je nous guide jusqu'à l'entrée de cette immense maison en bois blanc. Dressée sur deux étages, elle dispose d'un grand garage, d'un perron et d'un beau jardin. J'ouvre la porte et nous découvrons une pièce à vivre spacieuse entièrement parquetée. Une grande cuisine ouverte s'offre à nous, la lumière éclatant dans chaque vitre. Nous visitons chacune des pièces, les unes après les autres, en silence. La fin de la visite se fait dans la plus grande chambre, baignée par la lumière du soleil couchant. La nôtre.

- Je sais que tu rêvais d'une maison comme celle-ci, alors quand je l'ai vue, je n'ai pas pu attendre. Je sais qu'on aurait sûrement dû faire ça à deux, mais je voulais t'en faire la surprise.
- Je l'adore, s'extasie-t-elle. Merci Keagan...
- Ce n'est pas tout, la coupé-je.
- Ah oui ? s'étonne-t-elle.
- Je veux que cette maison abrite notre famille. Toi, Savannah et moi. Et aussi l'enfant que nous aurons, toi et moi. La discussion avec mon père aujourd'hui m'a fait prendre conscience que j'étais prêt. Je veux être père et je veux que tu sois la mère de mon enfant.

Une larme coule sur sa joue, elle rougit. Puis, elle s'approche de moi et se niche dans mes bras. Son corps contre le mien, elle murmure un seul mot. Un mot qui gonfle mon cœur d'un amour incommensurable.

- D'accord. Merci Keagan, je t'aime... je t'aime tellement !
- Moi aussi je t'aime mon amour... Pour l'éternité.

J'aime cette femme. L'unique personne à savoir lire en moi. Celle qui a su sans que je n'en dise un mot ce dont j'avais besoin. On dit souvent que notre instinct guide notre existence, le mien m'a conduit jusqu'à elle, et une chose est sûre, je n'ai aucune envie de la laisser filer.

Quand la vie met sur votre route la personne qui vous correspond, vous le savez. C'est instinctif, naturel, primaire. Comme le ruisseau connaît le chemin qui mène à l'océan, l'abeille à la ruche, le chat à son foyer, je sais que ma place est et a toujours été auprès d'elle. Les années à venir s'annoncent riches en émotions. Je ne suis pas certain que cette haine pour mon père qui m'a habité depuis des années ait totalement disparu. Mais avec elle à mes côtés, je suis prêt à tout affronter. Avec elle je suis plus fort, plus solide.

Elle est mon alter ego, la femme de mes rêves, ma meilleure partenaire pour ce jeu auquel tout le monde se prête : LA VIE.

Tu me sauves, je te sauve.

Tu vis, je vis.

34. Playlist

Sur Spotify : Iris Julliard – playlist – « Save Me – catch and shoot »

Brooklyn Duo – « Drag Me Down »

Alice Merton – « Hit the Ground Running »

Augustana – « Dust »

Lenny Kravitz - « American Woman »

Lenny Kravitz – « I'll Be Waiting »

JP Cooper – « September Song »

James Arthur – « Say You Won't Let Go »

Amber Run – « No Answers »

Kehlani – « Escape » (acoustique)

Rudimental (feat. James Arthur) – « Sun Comes Up »

Jess Glynne – « Don't Be So Hard on Yourself »

The Mayries – « Black Beatles » (acoustique)

Shawn Mendes – « There's Nothing Holdin' Me Back »

Shawn Mendes – « Don't Be a Fool »

Rudimental (feat. Anne-Marie) – « Rumour Mill »

Niall Horan – « Slow Hands » (acoustique)

Rudimental (feat. Foy Vance) (Feder Remix) – « Never Let You Go »

Ella Mae Bowen - « Holding Out for a Hero »

Anne-Marie – « Then »

Ed Sheeran – « U.N.I »

Remerciements

Tout auteur puise son inspiration dans son quotidien. Vous venez de lire mon roman et vous êtes entrés l'espace de quelques instants dans mon univers. Dans ma bulle, dans une part de mon quotidien. Le basket est une passion que je nourris depuis quelques années maintenant. Je ne pratique pas le sport, mais suis avec attention l'équipe de ma ville, chantant à tue-tête une partie de mes vendredis soir.

Maintenant vient l'heure des remerciements.

Il n'y a pas d'ordre pour citer les personnes que l'on aime, celles qui nous guident au quotidien.

Alors puisqu'il faut commencer, je débiterai avec ma meilleure amie, Alis. Depuis le départ, elle supporte cette histoire et je ne la remercierai jamais assez de me pousser autant à être celle que je suis, de m'encourager à continuer d'écrire. C'est une personne au grand cœur qui est indispensable à ma vie depuis plus de quinze ans.

Ensuite, j'aimerais remercier Elisia, Aurore, Lorène, Sam, Cindy et Cecilia. Une fine équipe qui me pousse à poursuivre un peu plus chaque jour. Mention spéciale pour le GDV qui subit toutes mes crises de doutes, mes questions, mes spoilages, mais qui m'aide aussi au quotidien. Merci à Elisia d'avoir tenu son rôle de Bêta-lecteur à la perfection et Cécilia pour ses remarques pertinentes. Merci à Sam d'être toujours la lueur positive pour moi, à Aurore et Lorène pour leurs précieux conseils, et Cindy pour ses petits mots gentils.

Merci les filles de m'avoir prêté Alex, Mike et Liam, le temps de quelques lignes #LKLP.

Je ne serais pas auteur de romances sans inspiration. Merci à mon Homme de m'emmener voir les matchs tous les vendredis, d'avoir répondu à mes questions toutes plus tordues les unes que les autres en technique sportive. Merci à lui de supporter ces heures que je passe sur mon ordinateur le soir, avec mon casque sur les oreilles dans mon univers parallèle avec un homme qui n'est pas lui.

Ma mère. Avec elle, j'ai commencé à lire des romances. Merci de m'avoir acheté tous ces « Cœur grenadine » lorsque j'étais au collège, les *Gossip Girl* au lycée. Merci de ton enthousiasme et de parler de mon livre à tes copines, ça me touche tellement. Merci d'être derrière moi, et d'avoir fait celle que je suis. Je suis fière d'être ta fille et je t'aime, même si on ne se le dit pas souvent.

Il y a également deux personnes qui ont eu un rôle important dans ce livre. Tout d'abord Cindy, une copine et auteure talentueuse. Merci de m'avoir fait m'évader avec Lena et Alex, Jules et Amy, les jours où je n'écrivais pas. Merci d'être là pour discuter avec moi et m'écouter. Et puis Roxane, auteure également. Merci d'avoir pris le temps de me lire et de m'avoir poussée à continuer cette histoire. Tu as été ma locomotive à toi toute seule. Je suis fière de vous, les filles, et du chemin que

nous avons parcouru, ensemble !

Aussi, merci à mes amies Chouquette, Chachou et Laulau. Merci d'avoir pris le temps de me lire, les filles, et surtout de faire partie de ma vie.

Merci à ma maison d'édition. Mais plus particulièrement à Maud de la famille Addictives. Merci d'avoir cru en cette histoire, de m'avoir éclairée, épaulée, d'avoir rendu ce texte meilleur par des remarques toujours justes. Merci de me donner à nouveau ma chance. C'est quelque chose d'irréel et un très beau cadeau que vous m'avez offert.

Et surtout un grand MERCI à vous, lecteurs (avec une mention particulière pour les bloggeuses, bookstagrammeuses et booktubeuses – on n'imagine pas le travail de dingue que vous fournissez, je vous admire). Merci d'avoir partagé une part de moi, de m'aider à vivre ma passion. Sans vous, aucun auteur n'existerait, sans vous, ce livre n'aurait peut-être jamais vu le jour. Je n'écirai peut-être pas toute ma vie, mais une chose est certaine, j'écis mon histoire avec vous !

Découvrez *Shades of Desire* de Lil Evans

SHADES OF DESIRE

Extrait des premiers chapitres

ZIND_001

Chapitre 1

Ebony

Oh, non. Non, non et non !

J'ouvre les yeux et je fixe le radio-réveil. Sept heures du matin, un samedi. Ce n'est tout simplement pas possible. Un mauvais rêve, rien de plus.

Je me retourne dans mon lit. Les draps sont enroulés autour de mes chevilles, mais dans la chaleur matinale, cela ne pose pas de problème. Je plaque mon coussin contre mes oreilles et tente de me rendormir.

Impossible.

Bon, en fait, ce n'est pas du tout un mauvais rêve. Il y a bien un bruit d'enfer juste sous mes fenêtres. De la musique et des beuglements sauvages. Y a-t-il une foire au bétail dans mon jardin sans que je sois au courant ?

Je me lève de mauvaise humeur et m'agite comme si je dansais la macarena pour éviter de tomber à la renverse quand mon drap me suit sur le sol. Je m'en débarrasse d'un coup de pied digne d'un ninja puis passe à la salle de bains pour un rapide nettoyage de surface. Je remonte ensuite le couloir aux murs tapissés de petites fleurs vieillotées, dépasse les deux autres chambres puis je descends les escaliers.

J'ai acheté cette maison il y a cinq ans et je me suis toujours dit qu'il fallait que je la rénove un peu, histoire d'y mettre mon empreinte, mais je ne l'ai jamais fait. Trop de travail en perspective. Et le couple de personnes âgées qui habitait ici avant moi n'avait pas bon goût. Ma maison est donc très fleurie. Enfin, les murs le sont. Et la tapisserie n'est pas de première jeunesse, non plus. Mais comme je vis seule, je ne me formalise pas tellement de ce genre de choses. Et puis, je ne reçois presque jamais de visite, alors je n'ai presque pas honte de ma décoration « Mamie *Flower Power* ».

Une fois en bas des escaliers, je me précipite vers la fenêtre près de la porte d'entrée. Je pousse le rideau blanc et je jette un œil dehors. Ma petite allée ne comporte aucun orchestre de heavy metal, comme je le soupçonnais. Ma pelouse est vierge de tout intrus, mais surprise ! Un énorme camion de déménagement est garé chez le voisin à ma gauche et une bonne dizaine de motos rutilantes se trouvent dans le jardin.

Les véhicules ont complètement ravagé l'herbe, mais personnellement, je n'en ai rien à faire. Je suis pour que les gens puissent s'exprimer comme ils l'entendent, même si ladite expression consiste à faire d'une jolie pelouse une bauge dégoûtante.

Bien sûr, le Grand Comité pour la tranquillité du voisinage *alias* l'Assemblée des pétasses moralisatrices, ou APM comme j'aime les appeler, n'est pas de cet avis. Elles viendront sûrement en bande, comme des hyènes affamées, pour dicter leurs précieuses lois parce que tout le monde sait qu'une pelouse mal entretenue, c'est pire que regarder n'importe quel film de Katherine Heigl en lapon et sans sous-titres.

Le couple de voisins précédent est parti s'installer dans une ville un peu plus grande à l'est du Texas, la vie de banlieue n'étant pas assez bien pour eux. Cela faisait des mois que la maison d'à côté était vide et son prix était si élevé que les rares personnes à l'avoir visitée ne sont jamais revenues. Pourtant, désormais, elle est achetée. Et on peut dire que le nouveau venu sait y faire en termes d'entrée fracassante.

À la seconde où j'aperçois toute la boue étalée sur le trottoir blanc, je tourne mon regard vers le voisin d'en face en saisissant mon téléphone.

Dans cette autre maison, il y a Soren. Je suis arrivée ici il y a cinq ans et il ne se passe pas un seul jour sans que je ne le voie ou que je ne lui parle. Notre facture de téléphone nous brûle les doigts tous les mois, même s'il nous suffit de traverser la rue pour nous parler.

Mon voisin décroche à la première sonnerie et me fait coucou depuis sa fenêtre. Lui aussi est en train d'observer les environs comme tout bon voisin de banlieue qui se respecte. Nos mots d'ordre ? Observation, inspection et discrétion. Nous ne sommes pas doués pour cette dernière.

– Ebony, tu as vu ces mecs ? me demande Soren immédiatement.

– Des mecs ? Non, juste les motos et le camion. Comment sont-ils ? C'est un couple gay, c'est ça ?

Je suis ravie de voir des nouveaux venus. La vie dans le coin est tellement ennuyeuse que la moindre distraction est bonne à prendre. Un emménagement ? C'est carrément mieux qu'un voyage à Disney World. Enfin, non... Le cran juste en dessous, il ne faut pas exagérer.

– Non, ce ne sont pas *deux* hommes, et ils ne sont pas gays. Je crois que c'est un genre de gang.

J'éclate de rire. Et je ris encore durant cinq bonnes minutes.

Soren a à peu près mon âge. Il est grand, environ un mètre quatre-vingt-cinq, avec des cheveux châtons toujours bien coiffés, mais qui se rebellent sans arrêt. Les boucles se dressent en tous sens et j'adore le taquiner avec ça. Il est plutôt mince, pas très sportif et il adore cuisiner même s'il le fait rarement. Ce qui est l'un de nos points communs. Il a la peau très blanche parce qu'en tant que médecin passionné par son travail, il sort très peu. Même si je dois l'avouer, il est plus souvent chez lui qu'à son bureau. C'est l'avantage d'être un fils à papa super riche. Il peut faire ce qu'il veut, prendre congé sur congé sans avoir de problèmes avec son patron, qui est son père. Et comme il est fils unique, tous ses caprices sont vus comme des décisions divines. Mais Soren n'en profite pas comme tous les gosses de riches un peu snobs. Il utilise son temps libre pour faire de la recherche. Des trucs scientifiques un peu barbares dont il me parle régulièrement. Et que j'oublie aussitôt. Et la recherche, c'est tout pour lui.

Mais pour le moment, son plus gros avantage à mes yeux est d'habiter juste en face de chez moi.

– Bon, je ne vois rien d'ici, grogné-je, curieuse d'en savoir plus sur les nouveaux. Couvre-moi, j'arrive tout de suite, lui dis-je tout bas.

Je le vois se déplacer à la baie vitrée de son salon pendant que je passe un petit gilet blanc sur ma courte nuisette noire. Soren est comme un frère pour moi et je ne suis pas gênée qu'il me voie dans mes habits de nuit. Le reste de la rue, en revanche, c'est autre chose.

– Personne à l'horizon, tu peux y aller, me dit-il sur le même ton, à voix basse.

Je sors, descends les marches du perron de bois puis je m'avance dans mon allée. Je suis pieds nus et le sol est très froid, mais je suis tout excitée. Je regarde chez le nouveau voisin à ma gauche. Les motos brillent sous la lueur du soleil déjà levé. Elles ont tracé de profonds sillons dans l'herbe pleine de rosée et la porte d'entrée est ouverte. Je me dépêche de traverser la route pour que personne ne me voie. Je me sens comme Bilbo le Hobbit, bien à l'aise dans mon foyer, mais devant le quitter pour partir à l'aventure. Enfin, j'ai les pieds moins gros et moins poilus, quand même.

– Dépêche-toi, Ebony, je vois du mouvement.

– J'arrive, j'arrive, murmuré-je, au téléphone.

J'ai l'impression d'avoir les fesses à l'air tant ma nuisette est courte. Ça ne m'a jamais posé de problème jusqu'à maintenant, mais il faut dire que je n'ai pas franchement l'habitude de sortir dans cette tenue.

– Dépêche, dépêche, dépêche, couine Soren.

Je me mets à courir, remonte sa toute petite allée puis je m'engouffre chez lui en soupirant de soulagement. Mission : accomplie.

Je le rejoins au salon, à la fenêtre, le téléphone toujours allumé et collé à l'oreille.

Si ma maison est vieillotte et toute fleurie, celle de Soren n'est pas beaucoup mieux. Le salon est composé de meubles en acajou qu'il fait briller toutes les semaines. Un canapé en cuir ancien, mais impeccable, trône de façon majestueuse au milieu de la pièce. Le fond du salon n'est qu'une immense bibliothèque qui s'étend sur toute la longueur et toute la hauteur du mur. À l'intérieur se trouvent uniquement des ouvrages médicaux auxquels je n'ai pas le droit de toucher, car ils sont très vieux et précieux, et je déteste ça ! Enfin, je déteste le fait de ne pas avoir le droit d'y toucher. Mon corps tout entier est attiré par les livres et le fait qu'ils me soient interdits les rend encore plus intéressants même si me retrouver devant un ouvrage médical ne me tente pas plus que ça. Paradoxe de littéraire, dirons-nous.

L'odeur qui règne ici est à la fois réconfortante et perturbante. La cire utilisée pour les meubles me rappelle mon enfance chez mes parents, mais le côté antique du tout ne colle pas avec Soren, qui est drôle et adorable.

Nos deux maisons sont de petites habitations de banlieue modeste, avec un grand perron et une barrière blanche chez moi, mais qui n'existe pas chez lui. Les deux ont des plinthes gris foncé entourées d'une structure blanche, une toiture d'ardoises noires et de larges fenêtres agrémentées de volets blancs.

Comme l'exige l'Assemblée des pétasses moralisatrices, aucune touffe d'herbe ne dépasse de nos pelouses, nos façades sont repeintes et lavées tous les ans et nous vivons dans la peur de les voir débarquer chez nous, comme de petits roquets hargneux, pour nous mordre les mollets si quoi que ce soit leur déplaît. Et si jamais nous avons le malheur de leur faire du tort en laissant traîner quelque chose dans l'allée, elles rassemblent tous les voisins de la rue pour une fusillade bien en règle. C'est plutôt humiliant, j'en sais quelque chose.

Je soupire, soulève le rideau blanc et souris. La vue est bien meilleure d'ici. La grande maison blanche à étages des voisins surplombe toutes celles de la rue et le camion garé sur le côté semble encore plein. Cela aurait dû promettre quelques heures intéressantes. Sauf qu'il ne se passe rien du tout. Durant près d'une heure, je baye aux corneilles et à chaque fois qu'on aperçoit un mouvement dans la maison à travers les vitres sans tentures, nos instincts de paparazzis se réveillent.

– Allez, je le sens bien là ! Ils vont sortir ! se passionne Soren.

– Bon sang, à quoi ça sert d'espionner des déménageurs si on ne voit pas d'hommes à moitié nus soulever des trucs lourds ? Mince alors ! Se faire réveiller à des heures pareilles sans récompense, c'est vache ! me plains-je.

Soren me regarde d'un drôle d'air, avec ses grands yeux bruns et son expression choquée.

– Désolé, Ebony, mais je crois que le spectacle ne me plairait pas plus que ça.

– Tu ne sais pas apprécier les bonnes choses.

– C'est juste que « bonnes choses » ne fait pas référence aux voisins torsés nus, pour moi. Mais « voisine en nuisette », par contre...

– Oh, arrête tes bêtises. Tu m'as déjà vue en pyjama des milliers de fois. Et ça ne te fait ni chaud ni froid.

– C'est vrai. Mais c'est toujours mieux que les voisins.

– Et ces idiots ne vont pas sortir de la journée, ou quoi ?

– Tu es pressée ?

– Oui, il faut que je rentre me mettre au travail.

– Tu bosses trop, tu le sais ? me réprimande-t-il.

– Oui, mais j'aime ça.

Soren m'embrasse sur la tempe et je joue quelques secondes avec ses boucles en désordre avant de me précipiter vers la porte d'entrée. Il est juste derrière moi, mais je saisis tout de même mon téléphone.

– Couvre-moi pour le retour.

Il glousse, remet son propre téléphone à l'oreille et retourne à la fenêtre.

– La voie est libre, annonce-t-il d'une grosse voix.

J'entrouvre la porte, passe la tête à l'extérieur. Un regard à droite, personne. Un regard à gauche, personne.

– Ebony, qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je vérifie, c'est tout !

Je m'engouffre alors dans la matinée estivale et retraverse la rue en trottant. Mais bien sûr, cet idiot de voisin choisit ce moment précis pour sortir de chez lui.

Mince ! Je fais comme si je n'avais rien vu, dépasse ma boîte aux lettres puis je marche un peu plus vite pour remonter mon allée. Si celle de Soren est minuscule, la mienne est longue. Au moins mille mètres, là !

– Ebony, je crois qu'il t'a vue. Il se dirige vers toi, m'annonce mon ami.

– Merde, merde, merde ! Je suis prise au piège ! Mission annulée, je répète, mission annulée !

– Pas question que je raccroche, je veux entendre la suite, moi !

– Soren ! grogné-je.

– Hé ! s'exclame une voix inconnue.

Et le voisin bondit juste devant moi. Je pousse un petit cri de surprise. Je ne m'étais vraiment pas attendue à ce qu'il fasse un truc aussi... stupide. Mais honnêtement, quand je pose les yeux sur lui, je me dis qu'il peut faire toutes les stupidités du monde, ça ne me posera jamais aucun problème.

Parce que le voisin est vraiment, vraiment très... Bon, je suis à court de mots.

La bouche ouverte, les yeux pétillants, les joues cramoisies, je n'arrive pas à croire que je me retrouve en nuisette devant le petit nouveau du quartier, avec son sourire de rêve et son corps de rêve. Et ses yeux de rêve. Et... tout le reste. Il est comme un bonbon avec le papier comestible, un régal tout entier.

Bien sûr, il est torse nu et son torse est particulièrement musclé. Pas comme les athlètes professionnels, non, juste ce qu'il faut pour faire baver le voisinage. Ou la galaxie tout entière. Des vallons bien dessinés sous une peau café au lait, des épaules carrées, des bras forts couverts de tatouages représentant des scènes artistiques japonaises. Ses cheveux noirs sont rasés et ses yeux noisette ont quelques touches de jade qui les rendent magnifiques, intenses. Et qui font d'un simple regard, un tableau torride et dévastateur.

– Heu, salut, dis-je en resserrant les pans mon gilet sur ma poitrine d'une main, les doigts de l'autre crispés sur mon téléphone de l'autre.

– Ax.

Il me tend la main et je suis sûre que c'est pour m'embêter puisqu'elles sont prises toutes les deux. Ne pouvant décemment pas laisser mon portable tomber au sol, je lâche mon gilet et accepte le contact. Je tente de serrer pour lui montrer mon agacement, mais de voir le décolleté de ma nuisette le fait sourire et ma poigne n'est franchement pas terrible, de toute façon. Il me secoue vigoureusement la main, faisant danser ce qui aurait dû se trouver dans un soutien-gorge, et je mets fin à ce manège en soupirant de frustration.

– Ax ? demandé-je en haussant les sourcils.

C'est quoi ça, un prénom ? Un nom ? Le nom de son chien ?

– Aksel, mais mes amis m'appellent Ax.

– Bienvenue dans le quartier, marmonné-je.

– Si toutes les voisines m'accueillent dans une tenue pareille, je pense que oui, je me sentirais le bienvenu.

– Ne t'excite pas trop, Aksel. La moyenne d'âge du quartier frôle les 150 ans. Et si tu voulais bien lâcher ma main maintenant que tu l'as secouée trois mille fois, je pourrais couvrir un peu la honte de m'être laissée coincée dans cette tenue.

– Pourquoi avoir honte ? Moi, je te trouve pas mal comme ça. Bon, tu aurais pu faire quelque chose pour tes cheveux, mais...

– Excuse-moi ? le coupé-je d'un petit couinement outré.

Je m'avance d'un pas pour me retrouver tout contre lui. Les yeux dans les yeux. Mon regard est léthal, mais il a l'air de s'en amuser. Quel imbécile ! Je le déteste déjà.

– Si tu ne m'avais pas réveillée à une heure aussi illégale, j'aurais peut-être pu être présentable pour sortir. Mais ton scooter fait vraiment un bruit épouvantable.

Bon OK, j'y suis allée un peu fort en appelant son engin un « scooter ». Comment est-ce que je le sais ? D'abord parce que son visage est devenu tout pâle et ses yeux sont écarquillés. Et ensuite parce que ses Harley Davidson de luxe semblent valoir aussi cher que ma maison. Chacune. Ah oui, et aussi parce que la mâchoire d'Ax est si crispée qu'il doit en avoir mal aux dents. Bien fait !

– Scooter ? crache-t-il tandis que je ricane. Tu viens d'insulter ma bécane ?

– Toi, tu as insulté mes cheveux.

– Rappelle-moi de ne plus jamais te traiter de la sorte, alors. Tu es capable de toutes les bassesses, apparemment. Au fait, c'est quoi, ton petit prénom ?

– Écoute, Aksel...

– Ax.

– Ax. On en reparlera quand je serai habillée, si on se croise à nouveau un jour. Ce que je ne souhaite pas.

Je tourne les talons, mais je l'entends rire.

– Quoi ? demandé-je en me retournant.

– Je pourrais regarder sur ta boîte aux lettres.

Je croise les bras sur ma poitrine et je souris.

– Vas-y, ne te gêne pas.

Mince, un deuxième homme est en train de sortir de la maison. Des cheveux châtain, tout aussi bien bâti qu’Ax... Non, plus beau encore... Je commence à vraiment apprécier le voisinage pour le coup, mais je ne peux quand même pas laisser toute la rue me voir en nuisette. Je trotte jusqu’au perron et j’entends Ax hurler derrière moi :

– Ravi de te connaître, E. Miller.

Eh oui, je n’ai pas mis mon prénom sur la boîte aux lettres. Il n’est pas plus avancé sur mon identité, et moi, je suis hilare.

Chapitre 2

Ax

Indy me rejoint près de la boîte aux lettres rose à petites fleurs. Cette horreur semble dater des années quarante et le nom de la voisine est écrit d'une jolie police cursive toute féminine. Malheureusement, je ne connais toujours pas son prénom.

– C'était qui ? demande Indy, les yeux toujours fixés sur la porte de bois sombre où elle s'est faufilée.

– La voisine en nuisette.

– Mince, et j'ai raté ça ! sourit-il.

Pas vraiment puisqu'une seconde après avoir disparu chez elle, E. sort à nouveau en trotinant et ses joues sont toutes rouges. Elle se précipite vers nous et durant un instant, mon cœur bat si fort qu'il me fait étrangement mal.

Est-ce qu'elle vient me parler à nouveau ? Bon sang, je ne me suis jamais senti aussi déstabilisé de toute ma vie. Et si mes hommes avaient été là, je me serai sûrement fait buter tant j'ai l'air d'un imbécile. Mais devant ce spectacle, je ne sais plus comment réfléchir correctement.

Mon souffle est à la fois fébrile et trop fort. Mon pouls s'emballe comme jamais.

Si E. est loin du genre de fille que je fréquente d'habitude, elle n'en reste pas moins excitante. Ses cheveux lui arrivent aux épaules pour les mèches les plus longues et certaines sont beaucoup plus courtes. Une grande frange lui barre le front, aussi. En gros, ils sont dans tous les sens. Bref, c'est le bordel, mais un joli bordel. Et ils sont d'une couleur si riche que je n'arrive pas à mettre un nom dessus. Ils sont blonds, c'est certain. Un blond très clair même. Et les reflets sont un mélange d'argent et de cuivre. D'acajou et de doré. Avec sa nuisette au profond décolleté, je vois sa poitrine rebondir à chacun de ses pas et putain, c'est pour voir cela que je suis né. J'en suis sûr. La vision est idyllique, paradisiaque, avec un arrière-goût de douceur qui fait défaut à l'homme que je suis.

Elle s'approche de nous et son arrivée semble se dérouler au ralenti, mais j'aurais préféré que cela dure encore plus longtemps. E. est canon et une femme canon, on ne peut pas s'en lasser. Son corps est tout en formes rebondies et pulpeuses et son visage, radieux. Même si elle ne sourit pas vraiment à cause de sa gêne, elle dégage une aura de tranquillité, de calme et de lumière qui me fait frissonner de la tête aux pieds.

Je n'ai jamais connu ce genre de personnes auparavant. Moi, j'ai vécu toute mon enfance entouré d'hommes violents avec les membres du gang de mon père. J'ai tué ce dernier à cause de ses abus puis j'ai pris la tête du groupe sans même en avoir la moindre envie. Je n'ai jamais eu le choix et

c'est cette vie bordélique qui m'a forgé comme je suis. Dur. Impitoyable. Toxique.

J'ai connu la drogue avant même de commencer à me raser. J'ai connu les filles, aussi, à un âge beaucoup trop jeune pour savoir ce que je faisais. Et surtout, je sais comment tuer sans laisser de traces. Où déposer les corps pour qu'ils ne soient jamais retrouvés.

Mais au fond de moi, je sais que je ne suis rien à côté de certains de mes motards. Rien du tout. J'ai une éthique, si fragile soit-elle. Une éthique que les autres sont loin d'avoir.

Étrangement, le fait que ce genre de types traîne juste à côté de chez E. me dérange à un niveau viscéral, mais je n'y prends pas garde. Je ne peux pas glisser sur ce genre de terrain. Un chef de gang n'est pas censé ressentir d'émotions parce que cela finit toujours mal. Ma mère en est le parfait exemple.

Quand E. arrive près de nous, ses joues sont si rouges que je me sens sourire, avant de me mettre à rire. Elle évite de me regarder plus de deux secondes consécutives et au-delà de sa gêne évidente, elle semble être là pour une bonne raison.

– Tu veux mon numéro de téléphone, c'est ça ? lui lancé-je. Tu peux venir directement chez moi si tu as besoin de quelque chose, tu sais. Je ne mords pas. Sauf si tu me le demandes.

Je me pare de ce sourire qui fait craquer toutes les nanas.

– J'ai juste oublié de prendre mon courrier, en fait, rétorque-t-elle en haussant les sourcils, l'air de me dire que je peux toujours rêver.

Voilà qui est... perturbant. J'aurais nettement préféré qu'elle me suive chez moi parce que je sais exactement ce que j'aurais fait à chaque partie de son corps, cachée ou non par l'un de ses vêtements.

E. ouvre la boîte aux lettres, récupère un colis cartonné qu'elle pose sur le dessus en métal et elle le déballe précipitamment. Elle ressemble à une petite fille un soir de réveillon, avec un sourire jusqu'aux oreilles et les yeux tout brillants. Ses cheveux d'un blond riche lui tombent dans les yeux et elle les glisse derrière ses oreilles d'un geste impatient avant de sortir un livre de son carton. Elle lâche un petit couinement sexy et sautille sur place.

Je suis subjugué.

Quand elle presse le livre contre sa poitrine, durant une seconde, je me dis que j'aurais bien aimé être à la place de cet ouvrage. Même si faire de telles choses avec un bouquin me dépasse totalement, c'est tout de même très mignon.

Merde, depuis quand est-ce que j'utilise des mots aussi cons ?

– Les seins, ce n'est pas fait pour les livres, déclaré-je avec un sourire entendu.

E. baisse les yeux, ses yeux azur cerclés de noir, puis elle les relève doucement. Je suis saisi par l'intensité et la douceur que je trouve dans ces deux précieuses prunelles. Jamais je n'ai vu un regard si pur chez un être humain. À force de fréquenter la lie de l'humanité, j'en ai oublié qu'il y a encore du bon dans ce bas monde.

La jeune femme prend alors conscience de la présence d'Indy pour la toute première fois et elle arrête tout de suite de sautiller. Je vois clairement son souffle se bloquer quand sa poitrine, ses pupilles se dilater lourdement, et je n'aime pas cela du tout.

– Salut. Je suis Indy, lance mon ami d'un ton doux.

Il a un sourire charmeur. Là où le mien promet violence et plaisir, celui de mon camarade augure charme et volupté.

Spider, Indy et moi sommes les plus jeunes membres du gang et nous sommes donc le plus souvent ensemble sur les routes. Indy fait presque la même taille que moi, dans le mètre quatre-vingt-dix environ. Mais tout le reste nous oppose.

Malgré mon prénom germanique, j'ai des origines mexicaines héritées de ma mère. Cheveux noirs rasés court, yeux noisette, peau sombre. Indy, lui, est originaire d'Écosse. Il a le teint pâle, des yeux bleu clair et les cheveux châtons. Toujours en jean et en veste de cuir, son allure détendue tranche avec la mienne. Je suis toujours aux aguets et prêt à en découdre à la moindre occasion. En même temps, je risque ma vie tous les jours en étant à la tête d'une organisation criminelle dangereuse. Mes propres hommes sont prêts à me tirer dans le dos au moindre signe de faiblesse de ma part. Et je ne suis pas faible.

J'éprouve un certain respect pour l'homme qui se tient à mon côté. D'abord parce qu'il est membre du gang contre sa volonté et que même ainsi, il n'a jamais protesté pour quoi que ce soit. Il est là pour protéger quelqu'un qu'il aime. Et ensuite, parce qu'un mec capable d'être sexy en portant une jupe, ou un kilt comme il aime à me corriger, eh bien merde, oui, ça se respecte !

– Salut, répond E. après une éternité.

La jeune femme se met à regarder ses pieds nus et à reculer. Un pas après l'autre. Elle a l'air d'une petite proie prise au piège de deux prédateurs dangereux. Plus aucun de nous trois ne parle, mais je vois bien que mon ami est hypnotisé.

Je bouscule Indy d'un coup de coude pour le faire redescendre sur terre et E. ne peut s'empêcher de le dévisager avec insistance. Soudain, ses joues virent davantage à l'écarlate et elle semble se rendre compte qu'elle est en nuisette devant deux inconnus.

– Oh ! Mon Dieu... Désolée, quand j'ai un livre en tête, plus rien d'autre n'existe, s'excuse-t-elle d'une voix incertaine.

Elle le plaque à nouveau sur sa poitrine, mais cette fois-ci, pour se cacher derrière.

- Je... Je vais... rentrer maintenant.
- Dis-nous au moins comment tu t'appelles ? la supplie presque Indy.
- Ebony, lance-t-elle rapidement.

Et elle disparaît en un éclair.

Je me tourne alors vers Indy, les pensées en vrac.

- Elle est sexy, dit ce dernier en se passant une main dans les cheveux.
- Hum, bougonné-je. Cette chemise de nuit de grand-mère n'est pas vraiment excitante.
- De grand-mère ?

Indy hausse les sourcils et me lance un regard incrédule.

- Elle lui arrivait à mi-cuisses. Tu en as déjà vu beaucoup, toi, des mamies habillées de cette façon ? rit mon ami.
- Un jour, je t'emmènerai dans un vrai club de strip-tease, mon vieux. Tu n'es pas assez dévergondé pour être membre de mon gang.
- Non, merci. Et évite de me rappeler tes perversions, c'est répugnant.
- Parce que te voir baver sur la voisine, ce n'est pas répugnant, peut-être ? lui lancé-je avec amertume.
- Tu dis n'importe quoi. Rentrons avant qu'elle ne nous remarque plantés devant chez elle. Je ne veux pas passer pour une espèce de voyeur dès le premier jour.
- Je te signale que c'est moi qui habite ici, pas toi.
- Oui, mais comme je suis obligé de traîner dans ton sillage...
- Pauvre petit. Va t'occuper de ta livraison au lieu de me les casser, lui ordonné-je pour l'éloigner d'ici, sans pouvoir m'en empêcher.
- Bien, chef.

Indy part chercher son sac puis enfourche sa moto avant d'en faire gronder le moteur. Il roule sur un engin hideux fait pour le sport. C'est le seul du groupe à avoir ce style de moto. Tous les autres possèdent une Harley, la déesse des véhicules. Enfin, c'est plutôt la Harley qui possède le cœur des hommes, pour être tout à fait honnête.

Mais Indy est en tout point différent de nous. Il n'est pas né dans cette fange qui fait de nous des gens foncièrement mauvais. Et il n'est pas de ceux qui tuent sans se poser de questions. C'est d'ailleurs pour cette raison que mon ami est le seul que je crains de ne pas voir revenir après chaque mission.

J'attends un instant que le grondement de la Suzuki s'estompe puis je jette un dernier regard vers la maison d'Ebony. Typiquement américaine, avec ses plinthes grises, ses fleurs et sa pelouse bien tondue. Une péteuse, voilà ce qu'elle est. Une femme de banlieue juste bonne à se faire faire des permanentes, à mijoter des petits plats à son mari et à commérer partout dans le quartier. Je suis presque sûr que dès demain, tous les gens de cette rue sauront que j'ai une geisha tatouée sur un bras,

une jeune femme aux yeux baissés, humble, belle avec les cheveux piqués d'épingles et de fleurs, et des lèvres aussi rouges que le sang frais. J'ai aussi un cerisier japonais devant une pagode immense sur l'autre biceps. Mais bien sûr, aucun d'entre eux ne saura que ces tatouages représentent le seul et unique rêve que j'aie jamais eu. Apprendre le japonais, voyager dans ce pays qui me fait fantasmer et m'immerger dans la culture du respect et de la loyauté.

Tout cela a été détruit par mon père. Cet homme a toujours tout gâché et tout massacré sur son passage. Que ce soit moi, les autres, ma mère, le reste de ma famille, personne n'a jamais été épargné par cet être au cœur sec comme la pierre. Des voitures, des motos, des propriétés privées, saccagées.

Mon père était un monstre, une hydre que j'ai dû décapiter et comme je n'ai jamais connu que le gang, celui-ci m'est revenu de droit. Je n'ai eu d'autre choix que de tuer pour en être à la tête. C'était ça ou être moi-même abattu pour qu'un autre en devienne le roi.

À choisir, j'ai préféré que ce soit moi.

Mais cette vie est celle que j'ai toujours connue alors évidemment, je m'y suis habitué. La violence fait partie intégrante de moi, tout comme la drogue, les filles, les armes et la vitesse.

Je retourne sur ma propriété nouvellement acquise et je caresse les lignes noires de ma Harley. Je n'ai qu'une seule envie, c'est de l'enfourcher et de me sauver le plus loin possible de cette vie et de ce pays. Je ne peux pas. J'ai des obligations, et je sais bien que mes hommes se lanceraient à ma poursuite pour m'abattre si je leur faisais un tel coup. D'ailleurs, c'est celui qui me tuera qui héritera du gang, et je ne veux pas leur faire ce cadeau.

Je cesse de ressasser mes pensées, puis je passe les heures suivantes à sortir les cartons du camion. À l'intérieur de mon nouveau chez-moi, le reste du gang est déjà attablé à jouer aux cartes, sniffer de la coke ou se taper des filles. Bordel, je suis là depuis à peine quelques heures que déjà, c'est la pire des débauches, ici. Je fronce le nez et grogne du dégoût grandissant que ma vie m'inspire. Ces hommes me détestent, tout comme je les déteste, parce que je ne suis pas comme eux. Ils ne sont ni mes amis, ni mes ennemis, mais des serpents qui m'empoisonnent lentement et quand je serais assez faible à leur goût, ils m'abattront sans scrupule et je ne veux pas mourir. Pas maintenant. Si j'étais né sans cœur, comme mon père, j'apprécierais peut-être de vivre de cette façon mais ma mère... Bordel, il a fallu qu'elle m'inculque quelques valeurs. Il a fallu qu'elle m'aime et qu'elle m'apprenne que je pouvais être quelqu'un d'autre. Elle m'a toujours répété que je ne devais pas devenir comme mon père. Plus les années passent, plus cette phrase fait sens en moi et m'éloigne du gang. Je me sens tiraillé, quand bien même je sais qu'il n'est pas encore temps pour moi de raccrocher.

Pas de doute, la douce Ebony va se faire des cheveux blancs avec moi comme voisin. J'ai hâte de voir cela.

Chapitre 3

Ebony

En tant que critique littéraire, une bonne partie de mon boulot consiste à... lire des livres. Et quand passion et travail se mêlent, il en résulte une certaine euphorie et une joie de vivre qui me caractérisent plutôt bien.

Plongée dans le dernier ouvrage de mon auteure préférée – un classique de la littérature américaine – je ne vois même pas le temps passer. Pas plus que je ne pense aux nouveaux voisins qui, comme Soren l’a dit, semblent bel et bien sortir d’un gang.

Mon estomac se noue. Je n’aime pas savoir que des armes à feu ou je ne sais quelles substances illicites sont foison de l’autre côté de la palissade, mais après tout, je ne suis pas en danger de mort. Nous sommes dans la banlieue tranquille d’Odessa, Texas, petite ville au climat chaud et aride. Si ces hommes veulent rester discrets, ils ne vont pas se mettre à dealer dans le jardin ou à tirer sur les oiseaux derrière chez eux. Ce qui me rassure un peu. Vraiment juste un peu.

Le repas de midi oublié, de même que la pause pipi, je râle un coup quand mon estomac se met à gronder.

– Bon sang, tais-toi, idiot ! En plein suspense, quoi ! Tu le fais vraiment exprès !

Voilà, il me faut au moins quatre nouvelles lignes pour me replonger dans cette ruelle avec mon héroïne. Emportée jusqu’au bout du livre, je ne le referme qu’à quatre heures de l’après-midi, avant de le ranger précieusement dans la bibliothèque toute neuve que je viens d’acheter. Je pose un serre-livres « Grande Faucheuse » tout contre lui. Je trouve l’objet cocasse et moche, mais il me fait rire. Puis j’attrape mes clefs. Il est temps que je me rende au bureau pour voir mon patron.

L’immeuble d’affaires du grand magazine pour lequel je travaille ne connaît pas les jours de congé. Même le dimanche, il y a toujours quelqu’un pour en arpenter les couloirs et apporter les touches finales à un article, porter les dossiers aux imprimeurs ou même pour faire du café, parce que chez L&L, se trouve le meilleur café du monde. Personne ne sait d’où il provient ni même sa marque, et il rend accro dès la première tasse.

J’ai la chance de pouvoir travailler à la maison quand je le souhaite, mais j’aime rendre visite à mes collègues de temps en temps. Ça m’aide à tisser des liens avec eux, à me sortir de la solitude de mon métier, mais aussi à avoir une excuse pour faire du shopping.

Vêtue d’une robe en mousseline vieux rose, j’ai enfilé des sandales estivales, posé un trait d’eyeliner noir fin sur mes paupières et un peu de baume sur mes lèvres. Je suis une véritable accro au beurre de cacao. Sûrement parce que je passe mon temps à me mordiller les lèvres quand je suis

perdue dans mes lectures et angoissée par la suite des événements. J'en traîne toujours un tube dans mon sac à main et le jour où ma bouche frôle la fin du flacon, j'angoisse.

Un coup d'œil dans le miroir m'indique que je suis parfaitement bien habillée pour sortir. Je ne tiens pas à rejouer la scène de ce matin et à me promener en pyjama comme une petite vieille qui aurait perdu la tête. Mes cheveux sont attachés en un chignon déstructuré, presque aussi fouillis qu'au saut du lit, mais c'est comme ça que j'aime m'apprêter. Les coiffures toutes lisses, permanentées ou laquées m'ennuient à mourir. Et j'ai déjà ma dose de tout cela avec les mamies du coin.

Je sors, ferme la porte puis j'avance jusqu'à ma voiture garée un peu plus loin. Je passe devant la maison d'Ax. Elle est deux fois plus grande et plus luxueuse que la mienne. Je le plains pour le ménage.

Ne pouvant me retenir, je regarde furtivement chez lui par les fenêtres sans rideaux, et je suis presque déçue qu'il n'y ait personne devant. Enfin, personne qui s'appellerait Indy. Il y a juste sept motos et un amas de terre épouvantable sur le trottoir. Pas de doute là-dessus, l'Assemblée des pétasses moralisatrices va se faire une joie de venir pousser sa gueulante. Mais avec un panier de muffins tout frais pour compenser, évidemment. Bree Van de Kamp fait des adeptes dans le coin.

Je saute par-dessus une motte de terre qui trace une ligne droite sur le trottoir, avant de repérer ma voiture à quelques pas de moi. Elle est garée devant le bout du terrain d'Ax, près des arbres centenaires qui ombrent une partie de sa pelouse.

Ma voiture est vieille. Très vieille même. Une Pontiac Firebird noire de 1967. L'un des tout premiers modèles. Mon père me l'a offerte pour mes 16 ans alors j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Elle a plus une valeur sentimentale que pratique parce que, honnêtement, elle me casse les pieds. À un tel âge, elle est polluante, gourmande en essence et elle tombe sans arrêt en panne. En ville, tous les hommes se retournent sur elle ; j'en suis presque jalouse, parfois. Une fois, un type m'a même proposé dix mille dollars pour me la racheter, mais non, le cadeau de mes *Sweet Sixteen*, ce n'est pas possible. C'est bien la seule chose qu'il me reste de mes 16 ans, d'ailleurs. Fini l'innocence, la jeunesse, l'énergie jusqu'au bout de la nuit. Et fini la belle peau de bébé. Hier matin, je me suis trouvé une ride sur le coin de l'œil gauche. Je suis presque morte devant mon miroir.

Pour une célibataire, la première ride équivaut au premier « Tu n'aurais pas pris un peu de poids ? » pour une personne en couple. Bref, la vie m'a donné un bon coup de poignard en plein cœur. La garce !

Je m'installe au volant de ma voiture. Je n'ai jamais aimé l'idée de lui donner un petit nom parce que bon, ce n'est qu'un objet et je trouve ça bizarre, mais dernièrement, je la surnomme très amoureusement « Oh non, pas encore » parce que...

– Oh non, pas encore !

Elle refuse de démarrer.

Je soupire et pose la tête sur le volant.

– Je t’en prie, je n’ai pas envie de me séparer de toi. En souvenir du bon vieux temps, s’il te plaît ! lui ronronné-je doucement.

Je tourne la clef et elle crachote comme une vieille fumeuse. Mon front n’a pas quitté le volant, car je savais bien qu’elle me ferait ce sale tour.

– En souvenir du beau Chad, au lycée, hein ! Tu as apprécié les heures avec lui, toi aussi. Et tous ces fous rires avec Maey, notre meilleure amie de l’époque. Tu ne peux pas abandonner comme ça, voiture ! J’ai besoin de toi !

Nouveau tour de clef et nouvelle toux. Je vais devoir appeler un taxi. Je passe la main dans mes cheveux déjà ébouriffés et je les repousse en arrière en grognant. La vie m’en veut !

Des coups forts à la vitre me font soudain sursauter et même hurler un tout petit peu. Je me tourne vers un Ax rayonnant.

Son sourire illumine son visage, mais ne change rien à la lueur animale qu’il a tout au fond de ses yeux noisette et jade. Le soleil à l’ouest fait briller sa peau caramel, mais assombrit l’encre de ses tatouages asiatiques. Ils sont magnifiques et lui vont à merveille, donnant à son allure de gangster dangereux, une touche artistique et profonde.

J’ouvre la fenêtre grâce à la manivelle grinçante et il se penche vers moi. Un sourire en coin sur ses lèvres pleines et son haussement de sourcils me signalent qu’il trouve ma situation comique. Je suis loin d’être de son avis, comme l’attestent mon soupir bruyant et mes yeux levés au ciel. Ainsi que ma façon d’être affalée dans mon siège en croisant les bras. Cette voiture est en train de tomber en ruine et je dois assister à sa chute depuis les premières loges. C’est un peu comme un dénouement de théâtre classique. Sa mort sera violente et longtemps pleurée.

– Un problème, ma p’tite dame ? me lance le voisin.

Je plonge mon regard dans celui, perçant, d’Ax. Un frisson glacé parcourt tout mon corps en me rendant compte de la dangerosité sauvage qui se dégage de lui, même quand il sourit. Il ressemble à un félin, une panthère, peut-être. Sa démarche est gracieuse, ses muscles effilés tendus sous sa peau, son regard envoûtant, mais en une seule seconde, il peut vous prendre à la gorge et vous ôter la vie sans même cligner des yeux.

– Si seulement je n’en avais qu’un... réponds-je en lui rendant son sourire.

– Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

– Déménager ?

– Je viens seulement d’arriver.

– Et tu es déjà agaçant.

– C’est pour ça que tu ne veux plus me voir, Ebony ? En général, les femmes attendent mon appel désespérément avant de me maudire.

- Tu as insulté mes cheveux !
- Et toi, ma moto. Match nul, balle au centre. On reprend du début ? me propose-t-il amicalement.

Je sors de la voiture et m'appuie contre. Ax se positionne face à moi, toujours souriant, et franchement irrésistible.

- D'accord.
- Alors, parle-moi de ce problème de voiture.

Son regard sur moi me fait comprendre qu'il n'écouterà rien de ce que je lui dirais pour les... allez, deux prochaines minutes. J'attends donc avec patience qu'il finisse de me reluquer et une fois que ses yeux reviennent aux miens, je peux enfin lui expliquer.

– Comme tu peux le constater, ma voiture est une antiquité. Elle tombe tout le temps en panne. Je devrais savoir comment la réparer depuis le temps, mais en général, le mécanicien me parle chinois, ou russe peut-être... Bref, je ne comprends jamais rien et tout ce que je sais, c'est qu'elle est en panne.

- Allons jeter un œil, alors.

Il attrape mes clefs qu'il fourre dans sa poche puis il ouvre le capot.

Il observe, touche quelques fils, câbles, trucs. M'explique deux ou trois choses en chinois ou en russe, lui aussi. Et rapidement, ses doigts se couvrent de noir. Bien sûr, il porte un tee-shirt blanc, mais il n'a pas l'air de s'en formaliser.

- Toi aussi, tu parles d'autres langues, alors ? finis-je par dire après un long couplet sur les courroies.
- Tu n'as rien compris ? se moque-t-il sans élégance, le bougre.
- Pas un mot, je suis désolée.

Je me sens mal de le faire bosser sur ma voiture et de ne pas être capable de retenir quoi que ce soit. Et encore plus coupable de regarder ses doigts habiles jouer avec les câbles épais au lieu d'écouter réellement ce qu'il me dit.

- Tu n'as pas à t'excuser. Disons que je fais ça aussi pour être accepté dans le quartier. Je me dis qu'en portant secours aux jeunes femmes en détresse, on me pardonnera tous les ennuis que je vais causer dans un futur proche, tu vois ?
- Bon courage alors, dis-je, d'un ton plein de sarcasme.
- Pourquoi ?
- Ça fait cinq ans que je suis ici et je ne suis toujours pas la bienvenue, quand bien même je porte les courses des voisines dès que je le peux. Tu sais, je viens de Fair Haven dans le Vermont, c'est un peu comme si j'étais une étrangère.
- Et qu'est-ce que tu fais ici, alors ? Le Vermont ne te plaisait plus ?
- Non. Trop petit, trop intimiste. Tout le monde sait tout de toi, tout le temps. Ici, c'est plus grand, mais toujours trop intimiste. On ne peut pas tout avoir !

Il rit en mettant les mains sur ses hanches. Son tee-shirt s'en retrouve sali, mais ses tatouages dansent quand ses muscles se contractent. Je crois que j'ai un petit peu chaud, là tout de suite.

– Va mettre le contact, ordonne Ax sans se démonter.

Je tends la main pour demander mes clefs, mais il ne bouge pas.

– Prends-les toi-même, me défie-t-il.

– Et puis quoi encore ?

– Oh ! Tellement, tellement plus encore, Ebony.

– Jamais de la vie. Donne-moi mes clefs, Ax.

– Sinon quoi ?

– Sinon j'appelle un taxi pour aller en ville. C'était mon plan A, tu sais.

– A comme Ax... Désormais, c'est moi ton plan A pour ce qui concerne cette petite merveille, Ebony. Si jamais tu as à nouveau un problème avec, appelle-moi à ce numéro.

Il sort un emballage de chewing-gum froissé de sa poche, un stylo de l'autre et il me note son numéro.

– Je ne veux pas abuser. Elle tombe toujours en panne et je pense que tu as mieux à faire de tes journées. Et de tes nuits aussi.

– Tu ne comprends pas bien, Ebony. Travailler sur cette merveille, c'est le paradis ! Ça me fait plaisir, je t'assure. Et pour mes nuits, c'est vrai que je fais souvent des trucs plutôt agréables, mais ta Pontiac, ça arrive au même niveau.

Je ricane, comprenant très bien ce qu'il veut me dire.

– Dis-moi ce que je te dois pour la réparation. Je dois partir maintenant, mais j'ai quelques billets dans mon sac et...

Je perds mes mots lorsqu'il enlève son tee-shirt pour me le jeter à la figure.

D'accord, c'est dégoûtant. Pourtant je lui pardonne parce que son torse est vraiment incroyablement exquis. Cette peau toute bronzée et couverte d'encre est alléchante. Je découvre avec plaisir la reproduction d'une estampe japonaise nommée *La Vague*, réalisée par Hokusai. Et soudain, une pensée tout étrange me vient à l'esprit. Est-ce qu'Indy aussi est couvert de tatouages sexy ? J'oublie la présence de mon voisin dans la seconde et mes pensées se mettent à vagabonder, tandis que mes joues rougissent.

– Déjà, tu me dois un lavage ou un autre tee-shirt si les taches ne partent pas, rétorque Ax, me sortant de ma petite bulle.

– Très bien, grogné-je en lançant le bout de tissu sur le siège passager. Cela me semble équitable. Ensuite ?

– Si tu m'autorises à la conduire, disons... hum... demain, dimanche, nous serons quittes.

– Ça marche.

Il reste interloqué.

- Quoi ? Je ne pensais pas que tu accepterais. Cette voiture, c'est une déesse.
- Ce n'est qu'une voiture ! Je ne personnalise pas les objets. À part mes livres.
- C'est pour ça que tu lui parlais à ta Pontiac, tout à l'heure. Et ce Chad, au fait, qui est-ce ?

Oh ! Mon Dieu ! Il a entendu ma conversation avec... ma voiture. L'horreur !

Je rougis davantage, évidemment, et déglutis péniblement.

- Mon petit ami au lycée. Disons qu'il aimait beaucoup l'arrière de ma voiture. On fait tous des erreurs, n'est-ce pas ?

– C'est vrai. Et donc, qu'est-ce que tu fais avec une voiture de collection si tu n'es pas une passionnée ?

– C'était le cadeau de mon père pour mes 16 ans. Mes parents étaient en plein divorce et mon père était sur la paille. Je ne voulais pas de cadeau pour mon anniversaire, mais il a insisté. Il a déniché cette voiture chez un de ses anciens clients et il l'en a débarrassé, et acquise pour trois fois rien. Et voilà, je me suis retrouvée avec la Pontiac.

– Elle a une valeur sentimentale.

– Oui.

Je ne comprends pas trop pourquoi j'éprouve le besoin de lui dire tout cela. C'est peut-être ce regard trop perçant posé sur moi qui m'intimide et m'incite à parler sans m'arrêter. Je me cache derrière mon histoire pour qu'il ne voie pas à quel point il est impressionnant.

– Je suis désolé, pour tes parents. Je sais que la famille, ce n'est pas toujours facile à vivre.

– Oh ! C'est gentil, mais mes parents sont toujours ensemble. Mon frère est tombé malade peu après et ça les a rapprochés. Et aujourd'hui, ils sont heureux comme au premier jour et ils voyagent dans tout le pays en m'envoyant des cartes postales de chaque État ! De vrais gosses.

– Dans ce cas, tu as beaucoup de chance.

– Je sais, réponds-je, humblement. Et mon frère, il est toujours en voyage aussi.

Je ne peux m'empêcher de rajouter ce dernier point. Comme si me confier à lui m'était naturel.

– Tu es toute seule... C'est aussi pour ça que tu tiens à ta voiture ?

Mince, est-ce tellement flagrant que ma voiture est le membre de ma famille le plus proche de moi ?

Je hausse les épaules puis je regarde le sol.

– Et toi, ta famille, es-tu proche d'elle ? demandé-je pour apprendre à le connaître un peu.

Après tout, ce n'est pas très juste que je sois la seule à me confier.

– J’ai tué mon père après qu’il a défoncé le crâne de ma mère contre un mur. Il était bourré. Il était tout le temps bourré.

Je relève la tête, les yeux écarquillés. Pas de doute là-dessus, Ax vient de me prévenir. Il est dangereux. Un prédateur prêt à tout pour sa propre survie. Je suis aussi certaine qu’il a voulu me faire peur, pour voir comment j’allais réagir, mais cet aveu m’a brisé le cœur plus qu’il ne m’a effrayée. Je n’ai pas l’intention de prendre mes jambes à mon cou, comme il le pense certainement. Je suis simplement bouleversée.

– Oh ! Mon Dieu, je...

– Les dieux n’ont rien à voir là-dedans, me coupe-t-il d’une voix froide.

– Je suis tellement, sincèrement désolée de ce que tu as dû subir.

Je pose une main sur son épaule. Je suis tout proche de lui et je peux voir la douleur au fond de ses yeux, même si son attitude hurle l’indifférence. Durant un instant, il semble très surpris que j’ose le toucher, et son regard s’assagit un peu.

– Ouais. Si j’avais agi plus tôt...

– Ne dis pas ça. Tu n’as pas à te sentir responsable de ce que d’autres personnes ont fait.

Et moi, pourquoi est-ce que je cherche à le défendre ? À défendre un meurtrier au lieu d’avoir peur ? Sûrement parce qu’au-delà de la façade narquoise, Ax ne peut s’empêcher d’avoir les yeux humides. Et il me laisse chamboulée par son côté humain quand tout ce qu’il veut montrer au monde, c’est son dédain.

– Pourquoi ? répond-il d’un ton plat. Je savais que ça arriverait. Je savais qu’il arriverait un jour où ma mère ou moi, on recevrait le coup de trop. Et maintenant, elle est placée en institut spécialisé parce qu’elle n’est plus libre d’être la femme aimante et douce qu’elle était. Elle ne peut plus marcher correctement, elle n’a plus l’usage complet de ses mains ni même de ses fonctions cérébrales. Et c’est parce que je ne l’ai pas protégée qu’elle est désormais une ombre dans sa propre vie. Elle est morte, même si elle est toujours en vie. Elle est morte.

– Ax, tu es beaucoup trop sévère avec toi-même.

– Non. Tu ne me connais pas, Ebony. Si c’était le cas, tu ne resterais pas là à causer avec moi comme si j’étais ton pote. Tu fuirais. Tu *devrais* fuir. Je suis dans un gang, bon sang ! ajoute-t-il d’une voix basse en se penchant sur moi.

Mon cœur se compresse d’angoisse.

– Et j’en suis le leader, m’apprend-il. J’ai dû redoubler d’efforts pour me faire accepter à un âge si jeune. 30 ans, ce n’est rien quand on doit mener à bien les affaires et prendre les rênes d’une telle entreprise. J’ai tué, j’ai été poignardé à plusieurs reprises. J’ai fréquenté d’autres meurtriers, des drogués, des dealers, des voleurs, et pire, même. Toute ma vie n’a été que coups à donner ou à recevoir. À recevoir quand j’étais gosse et que mon père, *stone*, s’en prenait à ma mère ou à moi. À donner, maintenant que j’ai pris la tête du gang et que mes hommes, des enfoirés de première, vivent

à mes côtés. Ils m'ont vu grandir et m'ont appris la vie de la façon la plus répugnante qui soit. Alors sois intelligente, et cesse de te prendre pour mon psy.

Il me jette les clefs à la figure, tourne les talons avant que j'aie pu ajouter le moindre mot et je me retrouve à soupirer tant je suis accablée. Sa présence a été pesante. Pas dans un sens mauvais, mais dans celui où le charisme qui s'échappe de lui a envahi mon espace et m'a mise mal à l'aise. Son histoire m'a émue et écrasée par sa tristesse, et la lueur meurtrière dans son regard quand il évoque son père m'a glacé le sang.

Je remonte dans ma voiture en chassant un frisson de mes bras et je suis soulagée quand elle démarre toute seule.

– Merci, Ax, murmuré-je, dans le vide.

Bon sang, c'est vraiment pratique d'avoir un voisin qui s'y connaît en mécanique. Soren, mon meilleur ami, est plus du genre lecture et documentaires, tout comme moi, et il n'a jamais ouvert un capot de sa vie.

Je roule une bonne heure, profitant du paysage urbain familier pour effacer de ma mémoire toute trace de ma conversation avec Ax, avant d'entrer dans le parking souterrain de L&L. Cet endroit m'a toujours filé la chair de poule. Les ampoules clignotent, il fait froid et sombre, et mes talons résonnent beaucoup trop fort à mon goût. Je prends l'ascenseur, seul moyen pour rejoindre les étages supérieurs, puis quand les portes s'ouvrent, le bruit familier du bureau me fait sourire.

J'arrive directement au deuxième étage, dans les bureaux. C'est un endroit accueillant et très féminin. Murs blancs, décorations colorées. Il y a beaucoup d'orchidées et de gadgets inutiles en plastique fluo. Le bruit des claviers maltraités, des téléphones qui sonnent et des conversations de couloir qui m'est cher et qui me rappelle que j'ai une vie en dehors de chez moi, m'apaise. C'est si agréable de voir des gens quand on passe la semaine à lire et à écrire des chroniques totalement seule dans une maison vide.

Je me dirige vers le bureau du fond, celui de mon patron, M. Reynolds. En passant, je vais embrasser chacune de mes six collègues présentes ce jour-là et en train de finaliser leurs articles. L&L est un groupe qui dirige un magazine littéraire pour lequel j'écris des articles et des critiques, et un magazine de société et culture pour lequel je présente les livres qui m'ont tapé dans l'œil. Arrivée devant la porte vitrée du boss, je frappe puis entre directement pour aller m'asseoir dans le confortable fauteuil de cuir noir face à son bureau. Quand on connaît bien Lewis Reynolds, on sait qu'il faut être patient. Frapper sans entrer directement vous amène à passer dix minutes à attendre devant la porte ; entrer sans s'installer vous amène à poireauter dix autres minutes en dansant d'un pied sur l'autre et enfin, quand il est sorti de sa bulle et qu'il lève le nez de son ordinateur, vous avez toute son attention.

– Oh ! Ebony, dit-il en sursautant légèrement quand son regard se pose finalement sur moi, je ne t'avais pas vue. Qu'est-ce qui t'amène ?

Lewis est jeune pour le patron d'une si grosse entreprise. Il doit avoir un peu plus de 40 ans. Pas très grand, avec le petit ventre des hommes bien traités par leurs épouses, il est aussi adorable et très craquant. Ses cheveux noirs aux reflets bleutés sont toujours en pagaille, ses traits sont doux et le bleu clair de ses yeux lui donne un regard hypnotisant qui vous laisse clouée sur place la bouche ouverte.

Mais Lewis n'a d'yeux que pour son épouse Laura, une Française qu'il a rencontrée durant ses années universitaires en fac de lettres. Ensemble, ils ont créé leur société, qui est désormais cotée en bourse. L&L marche du tonnerre et ce n'est pas seulement dû à la grande intelligence de ses patrons, mais à leur passion, ainsi qu'au dévouement sans faille de ses employés qui sont bichonnés et traités comme de petites perles.

– Bonjour, monsieur. Je vous ai apporté tous mes articles, lui annoncé-je immédiatement.

Je dépose mon énorme dossier sur le bureau. Il contient mes articles en version *light* et ceux en version XXL. Les *lights* seront envoyés à l'impression, tandis que les autres ne seront lus que par Laura et Lewis ; et bien sûr, par tous les lecteurs de mon blog, les vrais, ceux désireux d'en connaître plus sur mes avis.

– Merci, mademoiselle Miller. Avez-vous apprécié vos partenariats de cette semaine ?

– Je les ai adorés, monsieur.

– Je me doutais bien. Cette jeune auteure dont vous raffolez est vraiment douée. Quand j'ai vu qu'elle souhaitait nous offrir un exemplaire à chroniquer, je lui ai tout de suite donné votre adresse.

Ha, ha ! Je suis en joie au fond de moi. Mon patron me connaît si bien.

– Merci, monsieur. Ça a été un vrai bonheur de pouvoir le lire et je ferai la critique des nouvelles aventures de Lily et James dès demain, pour la semaine prochaine. Et toutes ces recherches médico-légales, c'est vraiment intéressant. Comme d'habitude, j'ai beaucoup appris et j'ai été littéralement emportée par cet ouvrage.

– C'est parfait, alors. Si ça vous intéresse, je peux vous faire livrer un ouvrage de cuisine sous peu. Il vous faudra choisir quelques recettes à concocter et les tester avant de reporter vos remarques pour L&L Modern. Laura n'aura pas le temps de s'en occuper elle-même dans les prochains jours et puisque vous êtes là...

Apparemment, je suis venue au bon moment. L'idée de passer quelques heures en cuisine pour tester des recettes gourmandes me plaît beaucoup, moi qui me plains toujours de ne pas avoir le temps de cuisiner, voilà l'excuse parfaite. C'est un défi très différent de ce que j'ai l'habitude de faire, mais j'aime sortir des sentiers battus.

Sauf que... Une idée sombre me traverse l'esprit...

– Monsieur, ce livre de cuisine... Ce ne sont pas des recettes *light* ou un truc comme ça, n'est-ce pas ?

Soudain, M. Lewis Reynolds pique un fou rire comme je ne lui en ai jamais vu ! Lui, d'habitude si

timide, réservé et sérieux a les larmes aux yeux.

– Non, Ebony. Ce sont de bonnes vieilles recettes de grand-mère revisitées, me rassure-t-il en s’essuyant les joues.

Je suis une femme qui sait entretenir ses courbes. Je fais du vélo d’appartement une fois par semaine si on n’est pas trop ivres avec Soren, quand même ! J’aime manger de bons petits plats, des sucreries et la simple idée de prendre une salade au restaurant me file des sueurs froides. Je suis le genre de fille qui apprécie son corps même avec les kilos en trop de l’hiver. Du printemps, de l’été et de l’automne aussi. Je suis du genre à penser que tout le monde est beau et que ces histoires de « trop grosses/trop maigres » n’ont été inventées que par les grandes entreprises pour forcer les femmes à se haïr et à consommer plus. Plus de produits amincissants, plus d’artifices ridicules. Et ces conneries qu’on voit partout comme quoi les hommes préfèrent les rondes ou qu’être ronde est une honte, cela me met en colère. Chacun est libre d’être comme il est, merde ! Avilir une partie de la population pour en élever une autre me donne envie de vomir. Et les hommes sont aussi libres d’aimer ce qu’ils veulent. Que ce soient les blondes, les brunes, les rondes, les minces, les Asiatiques ou les poupées gonflables, ce n’est certainement pas nos oignons.

Mais j’ai tendance à vivre dans ma petite utopie où tout est beau et rose. Où les gens s’aiment quels que soient la taille, le poids ou la couleur de peau de l’autre. Et où les livres sont les rois du monde.

– Vous garderez les tickets de caisse de vos achats pour la comptabilité. Nous vous rembourserons les produits nécessaires à la réalisation des recettes. Vous suivrez chaque préparation à la lettre et vous noterez les points forts et faibles de chacune d’elles, la difficulté et le coût. Vous en ferez ensuite des fiches d’une page que nous publierons chaque semaine en page 26 de notre magazine pour les dix recettes que vous avez préférées. Est-ce que ça vous ira ?

– C’est parfait, Monsieur.

Après deux bonnes heures à parler avec le reste de mes collègues, je rentre enfin à la maison. Il est plus de dix-neuf heures et la lumière du perron est allumée chez Ax. Je me gare juste devant chez moi puisque la place est libre. De la musique s’élève de chez le voisin, juste assez forte pour que je l’entende, mais pas assez pour justifier une plainte pour tapage. Encore une fois, les pétasses moralisatrices vont avoir leurs précieux poils aux pattes tout hérissés. Bon d’accord, elles sont du genre épilées de partout, vraiment partout. Pas un seul cheveu ne dépasse de leurs chignons trop laqués et leurs sourcils sont carrément peignés tous les matins. Le pauvre Ax va avoir des ennuis à la pelle.

Je remonte mon allée quand Soren me hèle depuis l’autre côté de la route.

Entre-temps, deux hommes sont sortis de chez Ax. Tous les deux assez âgés pour être mon père, ils sont vêtus de vestes en cuir sans manches avec des tee-shirts blancs et sales. Des tatouages couvrent leurs bras de noir, mais je ne distingue pas ce qu’ils représentent. Derrière eux, deux jeunes femmes gloussent et se collent contre leurs ventres bedonnants. J’en ai des frissons, parce que la façon dont

ils les regardent est profondément gênante et malsaine.

Les hommes descendent les marches et vont enfourcher leurs motos, les faisant hurler dans l'obscurité descendante.

Les femmes sont blondes, décolorées et trop maquillées. Elles portent si peu de tissu sur le dos que j'ai du mal à dire qu'elles sont vêtues, mais... elles sont « vêtues » d'un bandeau de tissu stretch et jaune fluo au niveau de leur poitrine siliconée et d'un short, ou quel que soit le nom que porte cette chose qui ne cache presque rien de leur épilation à la cire de l'entre cuisse. Des bottes en skaï brillantes leur montent jusqu'aux genoux et elles protestent quand leurs talons immenses s'enfoncent dans la boue près des motos.

Bon sang ! La pelouse du nouveau voisin est en train de se transformer en chambre à coucher sordide de film X ! Je me détourne et traverse la route pour rejoindre Soren quand j'entends Ax hurler mon prénom comme s'il y avait un kilomètre entre nous et qu'il voulait que je l'entende à tout prix.

– Ebony, demain, quatorze heures ! me rappelle-t-il, fier comme un gamin à qui on a donné une tape sur l'épaule.

Je me retourne vers lui. Indy est derrière Ax, les mains dans les poches et mes yeux ne voient plus que lui. Il regarde d'un air mauvais mon meilleur ami.

Si Ax est du genre mauvais garçon, prêt à tout pour avoir ce qu'il veut, Indy, lui, semble tout en douceur. Son regard bleu a une profondeur qui m'a déstabilisée, du plus clair au centre au plus foncé sur les bords. Son visage a des traits fins et pâles qui n'amoindrissent pas du tout son charme et sa beauté ravageuse, quoique plus classique que celle d'Ax. Ses cheveux châtain ont des reflets auburn qui s'enflamment au soleil couchant et son sourire... Son sourire m'a fait prendre conscience de mon célibat trop longtemps ignoré. Tout autant que son mètre quatre-vingt-dix de muscles fins, mais bel et bien présents, dont je ne peux détacher mes yeux à cet instant.

Oh là là, me voilà à nouveau en train d'avoir une bouffée de chaleur. Cet homme me donne l'impression d'avoir atteint la ménopause...

Mon regard court de son visage agacé à son torse moulé dans un tee-shirt gris. Un jean étroit épouse les formes de ses jambes élancées. Une veste en cuir passée sur une épaule – sur laquelle j'aurais voulu poser la tête tandis que ses bras musclés m'auraient enlacée fermement – doit sentir bon.

Mince, je commence à fantasmer un peu trop fort pour mon propre bien. Pas de doute, mon abstinence forcée due à un trop grand nombre de crétins du genre masculin des *Homo Sapiens* va finir par ramollir mon cerveau.

Quand Indy se penche vers Ax pour lui glisser quelques mots à l'oreille, mon nouveau voisin se renfrogne à son tour. Il est temps pour moi de me détourner, ou je vais finir renversée par une voiture,

puisque je me tiens au milieu de la route depuis un bon moment, déjà.

Je rejoins Soren l'instant d'après.

– Qu'est-ce qu'ils ont, tous ces types, à regarder par ici ? demande-t-il, grincheux.

– Je ne sais pas. Peut-être qu'ils nous trouvent trop habillés et que ça les choque.

Il glousse et lance un regard étrange aux deux blondes en train de boire de la bière près d'Ax. Soren grogne comme un vieux papy dévot et je m'attends presque à entendre un « ces jeunes ! » sortir de sa bouche. Mais non, il secoue la tête et me fait entrer à sa suite.

– Qu'est-ce qu'il se passe, demain à quatorze heures ? s'enquiert-il dès que le verrou est tiré.

– Je vais faire un tour en voiture avec Ax. Il a réparé la Pontiac et comme paiement, il veut pouvoir la conduire, m'expliqué-je.

– Tu plaisantes ! Il est dangereux, Ebony ! C'est un gang, merde ! J'ai même appelé les flics pour me renseigner. Ils ont dit que tant qu'ils ne faisaient rien de mal, ils ne pouvaient pas intervenir. Et je ne veux pas que la disparition ou le meurtre de ma meilleure amie soit la raison pour laquelle ils pourraient le faire.

– Tu te fais des films, Soren. Il ne va rien m'arriver.

Bon, je suis un peu angoissée de me retrouver seule avec Ax. Même s'il ne m'a pas fait trop mauvaise impression, le fait qu'il trempe dans des affaires louches avec des hommes comme les deux ZZ Top que je viens de voir ne me met pas vraiment en joie.

Mais je n'aime pas les clichés et Ax sera dans mes petits papiers tant qu'il ne me prouvera pas qu'il est un sale type. Après tout, il a réparé ma voiture juste par gentillesse. Se faire payer par une balade, ce n'est pas ce que j'appelle une bonne contrepartie. Après tout, mon garagiste me prend près de soixante dollars de l'heure à chaque fois.

En attendant, je suis Soren à la cuisine. Il a commandé des pizzas et l'odeur me met l'eau à la bouche. Sa cuisine est toute équipée et très moderne comparée au reste de la maison. Elle est immense, avec un îlot central et des fenêtres partout. Je saute sur le plan de travail à côté du réfrigérateur et m'installe confortablement. C'est ma place, là. Juste en face du vaisselier blanc qui ne comporte que trois verres et quelques couverts.

Soren n'est pas très sociable. Il ne reçoit jamais sa famille et il n'a pas d'amis, à part moi. Ce que j'ai toujours trouvé étrange, mais je comprends. En tant que médecin, les gens ne le voient que comme une machine à donner des avis sur la moindre toux. Personnellement, je ne suis jamais malade. J'ai un système immunitaire du tonnerre et au pire, il y a mon vieux médecin de famille qui a un cabinet en ville. Si je ne le vois pas au moins tous les six mois, il appelle mes parents qui m'appellent à leur tour, et je me fais enguirlander.

Depuis la maladie de mon frère, mes parents sont à cheval sur les règles concernant les visites médicales, rappels de vaccins et tout ce qui s'ensuit. Mon frère, Julian, est resté quelques mois à l'hôpital des suites d'une bronchite qui a mal tourné quand il était petit et depuis, il vit sa vie comme

si chaque jour était le dernier. En ce moment, il étudie l'art dans une école à Paris. Demain, il sera probablement en train de faire des fouilles sur un site archéologique en Grèce. Même s'il ne se souvient pas de sa maladie, mes parents l'ont tellement couvé après ça qu'il a eu l'impression d'être un survivant de l'extrême. C'est un peu pour cela aussi qu'il voyage beaucoup. Il veut prendre son envol et être indépendant.

Julian est plus jeune que moi, de presque cinq ans. Comme j'ai dépassé les 30 ans, mon âge stagne et n'est plus digne d'être prononcé. L'année prochaine, ainsi que toutes les suivantes pendant vingt ans, j'aurai « la trentaine ».

Soren sort une assiette en carton de son vaisselier et y place deux parts de pizza quatre fromages qu'il me tend.

– Amen, mon frère ! soupiré-je de bonheur.

Je croque dans la pâte fine et moelleuse. Des fils de fromage fondu se collent à mon menton et je me dis à cet instant que je suis la classe incarnée.

– SOS ! J'ai besoin d'une serviette ! crié-je comme si ma vie en dépendait.

C'est tout simplement très chaud.

Soren me jette un bout de tissu qui ressemble plus à une chaussette sale qu'à une serviette, et qui en a l'odeur.

– Beurk, tu crois vraiment que je vais mettre mon visage là-dessus ?

– C'est du tissu écologique. Je l'ai payé une fortune, alors soit tu gardes tes fils de fromages sur le visage au cas où tu aurais un petit creux cette nuit, soit tu joues les grandes filles et tu t'essuies.

Je me frotte le menton en levant les yeux au ciel. Ce fichu bout de tissu est aussi rêche que l'écorce d'un vieil arbre décrépit. Mais rien au monde ne peut m'empêcher de déguster ma pizza, mon fromage et le tout, arrosé d'un bon verre de vin blanc frais. Soren et moi sommes épicuriens, mais seulement quand ça nous arrange. Cela nous donne une bonne excuse pour nous régaler quand on le veut et le reste du temps, on se fait matérialistes à souhait. Nous faisons nos commandes de livres ensemble ; lui, des livres médicaux, moi des romans de toutes sortes. J'aime aussi aller en ville pour faire les boutiques et il m'arrive régulièrement de rhabiller Soren qui, si je le laissais seul, resterait en jogging toute la journée. Ou pire, en slip kangourou et débardeur crasseux.

Oui, ses recherches lui prennent beaucoup de temps et l'emportent sur tout le reste. Mais quand même, il peut les faire en polo et en jean moulant, non ?

– Tu fais quoi ce soir ? On regarde un film ensemble ? me propose-t-il quand je termine ma première part.

– Hum, qu'as-tu en réserve ? demandé-je.

– *L'Âge de glace*.

Mince, il me connaît trop bien. Je ne peux pas résister à Sid !

– Ça marche.

Nous passons donc la soirée tranquillement à rire et à grignoter des bonbons en buvant du vin issu des meilleurs crus européens. Soren est un amateur de grands alcools, mais personnellement, je préfère les cocktails fruités bien féminins. Enfin, je ne vais quand même pas cracher dans mon vin hors de prix.

En prononçant mes répliques préférées du film, je m'éclate comme une gosse. Soren me bouscule à chaque fois parce que ça l'ennuie que je parle durant le spectacle, mais au final, il imite Sid et ça m'agace parce qu'il le fait mieux que moi.

– C'est le talent, je n'y peux rien, se vante-t-il, récoltant un regard noir de ma part.

– Si tes patients te voyaient, tu serais grillé à vie, me moqué-je.

– C'est bien pour ça que je ne fais plus beaucoup de consultations.

En ce moment, il est en plein dans des recherches complexes qui lui prennent un temps fou. Parfois, je le retrouve plongé dans ses livres, à prendre des notes, ses lunettes au bout du nez et inconscient que le monde continue à tourner. Dans ces moments-là, mon cœur se serre tant je le trouve adorable. Il en oublie de manger, de s'hydrater et même de faire des pauses. Heureusement, je suis là pour le remettre sur le droit chemin. Le chemin de la pizza, la plupart du temps.

Vers vingt-trois heures, je quitte mon ami endormi sur le canapé. Je l'ai couvert d'un plaid, j'ai éteint la télé et je rentre me coucher sans un regard pour les types louches qui traînent encore devant chez Ax et donnent de grosses liasses de billets aux ZZ Tops.

La musique résonne encore assez pour me tenir éveillée, mais quand je sors de ma douche brûlante, je n'ai plus qu'une envie, c'est de dormir. Et je plonge dans le sommeil en un temps record, sans penser au fait que demain, j'ai rendez-vous avec le fils de Satan.

Chapitre 4

Ebony

Le dimanche est enfin là. Soleil, petits oiseaux qui chantent sont au rendez-vous. Douceur de vivre et détente absolue pourraient être mes deux mots d'ordre du jour mais... il y a toujours cette musique qui résonne jusque chez moi et me réveille à huit heures.

Après moult grognements et un petit déjeuner qui me remonte à peine le moral, je me sens bouillir de rage. Qui peut bien écouter de la musique en boucle toute la nuit sans se lasser, bon sang ? La réponse m'apparaît clairement, bien sûr. C'est un coup d'Ax. J'ai envie d'aller sonner à sa porte et de lui hurler de balancer sa chaîne hi-fi du haut d'un immeuble, mais je prends sur moi. Je vais rester la bonne voisine pendant encore un jour ou deux, avant de prendre les armes.

Je décide d'aller me mettre au jardinage pour apaiser mes envies de meurtres brutaux.

Je passe un petit short noir, un débardeur à fines bretelles kaki et mon tablier noué à la taille avec mes outils à l'intérieur. J'ai un décolleté plongeant qui me garantira un minimum de bronzage pour cette fois, puisque même quand je lis dehors, je le fais sur la chaise longue avec un parasol. Ma famille a des origines nord-européennes alors j'ai la peau délicate et prompte aux coups de soleil. Ce qui me force aussi à me tartiner de crème solaire indice 300 avant la moindre exposition prolongée. C'est-à-dire plus de dix minutes consécutives.

Mon jardin est grand et s'étend en longueur. Il est séparé de chez Ax par une petite barrière blanche d'une trentaine de centimètres. J'ouvre mes baies vitrées en grand, je traverse pieds nus le carrelage doux et noir de la terrasse et je me dirige vers mon parterre fleuri.

Je remarque qu'Ax a fait installer une immense tonnelle au milieu de son jardin. Il y a une table en bois et plusieurs chaises. Des bouteilles de bière vides traînent un peu partout autour et un homme d'une quarantaine d'années dort, la tête en arrière. Et apparemment vêtu uniquement d'un caleçon.

Je grimace et me concentre sur mon boulot.

Je m'agenouille dans l'herbe tendre et fraîche et je commence à enlever les mauvaises herbes entre les fleurs, à étaler du terreau et de l'engrais. J'élague mes jolies plantes de leurs feuilles mortes ou de leurs pousses en trop, quand quatre pieds bottés arrivent dans mon champ de vision. Je relève la tête et me retrouve face à deux géants.

– Puis-je vous aider ? demandé-je en ayant l'air sympa plutôt que sceptique.

Échec total...

– On profite juste de la vue, répond l'un des deux gaillards.

Je secoue la tête et me remets au travail. Ces deux lourdauds finiront bien par partir si je ne leur parle pas... Mais non, dix minutes plus tard, ils sont toujours là. Et toujours effrayants. Leurs crânes rasés sont tatoués et leurs dents sont gâtées. Ils sourient, je ne sais pas pourquoi, mais tant mieux pour eux.

Dans leurs débardeurs noirs et leurs pantalons de cuir trop moulants pour mes yeux sensibles, leurs peaux blanches comme la craie créent un contraste presque ridicule. Leurs tatouages représentent pour la plupart des femmes peu vêtues et des motos. Eh oui, ils sont originaux à ce point !

– Messieurs... commencé-je en m'agaçant.

– Moi, c'est River, déclare celui avec le regard sans vie. Et lui, York.

– Enchantée.

Non, pas du tout. Je veux les voir partir au plus vite. Ils me volent mon soleil et en plus, ils ne tiennent plus debout tant ils sont bourrés.

– Mais vous voyez, j'ai du boulot alors...

– Pas de souci, ma jolie, on ne fait que regarder.

– Vous n'avez pas du travail qui vous attend quelque part ? Ou des bières à boire ?

Ou des rails de coke à sniffer.

– Oh oui ! s'exclame River. Bonne idée ! Je t'en rapporte une, poupée ?

Je ne réponds pas. J'inspire profondément puis je roule des épaules pour me détendre. Cet homme va probablement goûter à ma main dans sa sale figure avant la fin de la journée.

– Oh, hé ! Poupée, je t'ai parlé.

Le type commence à s'énerver. Tant mieux, moi aussi.

– Je ne bois pas de bière à dix heures du matin, pour commencer. Et ensuite, je ne m'appelle pas « poupée ». Alors soit tu commences à utiliser mon prénom, et je suis persuadée que tu le connais. Soit tu dégages. Et pour être franche avec toi, je préfère la deuxième solution.

– Pourquoi tu t'énerves, Ebony ? demande York avec un sourire en coin. On voulait juste être sympas.

– En passant dix minutes à lorgner mes seins ! Ben voyons !

River sort un canif de sa poche et commence à jouer avec. Je me sens soudainement menacée, quand bien même il ne pointe pas son arme vers moi. Toujours en position de faiblesse, je décide de me relever. Leurs techniques d'intimidation marchent trop bien. Il faudrait que j'en prenne de la graine. Et que jem'achète aussi un canif pour les jours où mon facteur est en retard. Je pourrais

l'attendre près de la boîte aux lettres en jouant avec ma lame et en lui lançant un regard perfide jusqu'à ce qu'il disparaisse au bout de la rue.

Hum... C'est peut-être exagéré, en fait.

– Ce n'est pas très gentil de nous parler comme ça, poupée.

– Tu ne m'appelles pas « poupée », mon gars. Retourne jouer sur ton scooter et fiche-moi la paix.

Un éclat de fureur passe dans ses yeux et ma peau se met à me brûler. Ce fichu soleil chauffe trop fort ou peut-être que je suis totalement effrayée.

– Ne sois pas si malpolie, poupée !

Bordel, il commence à me faire chier, celui-là !

Je m'avance à la limite du parterre de fleurs, en faisant attention à ne pas les écraser puis je pointe un doigt vers lui.

Au même moment, Ax sort dans le jardin, une femme à chaque bras. Il prend note de la situation, les sourcils froncés puis lâche ses deux amies pour venir nous rejoindre d'un pas raide et rapide.

– Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

– Patron, on discutait juste avec la nana d'à côté.

– Vous discutez ou vous l'emmerdez ?

Je ricane.

– À ton avis ? réponds-je en les fusillant tous les trois du regard.

– Elle a traité nos motos de scooters !

– Encore, Ebony ?

Ax se tourne vers les deux hommes.

– Vous n'avez pas parlé de ses cheveux en bataille, au moins ?

– Non. On lui a même proposé une bière. Cette nana est plus froide que la mère de River.

– On ne parle pas des morts comme ça, imbécile, proteste l'intéressé.

– Rentrez, tous les deux. J'ai du boulot pour vous au sous-sol. Et on reparlera de ça plus tard.

Les deux hommes rentrent et d'un seul coup, je me sens respirer à nouveau. Mes épaules se relâchent et mon cœur ralentit drastiquement.

– On ne t'a jamais dit de ne pas jouer avec le feu, Ebony ? gronde Ax en me regardant froidement.

– Je ne vais pas les laisser me marcher sur les pieds parce qu'ils font partie de ton petit gang. Et puis quoi, encore ? Ce n'est pas à moi de m'écraser à vos pieds, je te signale ! Ce sont tes hommes ! Tiens-les en laisse, éloigne-les de mon espace vital, mais ne me demande pas de me taire lorsqu'ils

m'insultent, parce que je peux t'assurer que c'est sur toi que je passerai mes nerfs, en plus d'eux.

Ax prend une très profonde inspiration en me jaugeant longuement.

– Ce n'est pas un petit gang. C'est une immense organisation et eux, ce ne sont pas des enfants de chœur. Je ne peux pas gérer tout le monde, Ebony, et je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Ne les provoque pas. Aucun d'eux.

– Je n'ai provoqué personne ! Ce sont eux qui m'ont énervée ! Ils m'ont appelée « poupée » ! Je ne suis pas l'une de vos... filles, hésité-je en rougissant.

– Tu parles des putes qui sont près de moi ?

Je regarde derrière lui. Ce sont les deux mêmes blondes qu'hier. Quoique... non, ce sont encore deux autres femmes.

– Oui, rougis-je.

– Alors quoi, tu as peur des mots, Ebony ?

– Je suis critique littéraire, je n'ai pas peur des mots. Les mots sont ma passion. Je pense simplement que certains ne méritent pas d'être prononcés.

– Critique littéraire ?

– Tout à fait.

– Je suis... surpris ! Je m'attendais à ce que tu sois une femme au foyer, quelque chose comme ça.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Tu habites en banlieue.

– Toi aussi.

– Hum, un point pour toi, poupée.

Je ravale mon étonnement, mais mes yeux s'écarquillent comme des soucoupes. Il ne va pas s'y mettre, lui aussi.

– Tu me cherches, là ? Parce que je t'assure que tu n'aimerais pas découvrir de quoi je suis capable, le menacé-je d'un doigt pointé vers lui.

– Tu crois que tu me fais peur, demi-portion ?

– J'ai fait du krav-maga, monsieur ! Pendant deux semaines, certes, mais j'ai appris des trucs. Des trucs super flippants et qui pourraient te tuer en moins de trois secondes.

Je baisse la voix et je le regarde les yeux étrécis. Je veux faire ma dure à cuire, mais vu son air hilare, je pense que je suis loin du compte. Mince alors. Pourquoi est-ce que je ne suis pas effrayante ? Ce n'est pas juste !

– Tu es trop drôle, tu le sais, ça ? J'ai cinq armes différentes sur moi en ce moment. Je suis presque sûr de pouvoir dégainer n'importe laquelle d'entre elles avant même que tu aies franchi cette petite barrière ridicule et que tu te sois jetée sur moi.

En toute honnêteté, je ne me sens pas menacée par la présence du gang à côté de chez moi. Je sais que s'ils ne veulent pas se faire coincer et arrêter, ils n'ont aucun intérêt à faire de grabuge dans le

quartier. Mais savoir Ax armé en ce moment même et savoir qu'il maîtrise ces armes avec dextérité et rapidité vient de me traumatiser. J'évite de penser à ce que ces hommes font de leurs journées, de leurs nuits. Au sang qui a été versé parce que je sais qu'ils sont violents. Ax est peut-être ici pour se cacher de quelqu'un. Il se fait bien voir dans le voisinage, il est même très sympa.

Mais derrière les murs de chez lui, je suis persuadée qu'il en est autrement. Il n'est pas le roi pour rien. Et même si cela me fait peur, je suis triste pour lui parce que je pense, je sens que cette vie n'est pas celle qu'il veut, ni même qu'il aime. Il semble bien trop blasé pour cela.

– Je n'ai pas trop envie de tester, rétorqué-je, un air ennuyé sur le visage et qui masque très mal mon trouble.

– Tu es sûre ? Parce que j'aimerais assez que tu te jettes sur moi. Je te promets même de ne pas dégainer. Mes armes, du moins.

– Comme si tu avais d'autres choses à dégainer, rétorqué-je, narquoise.

– Crois-moi, j'ai du lourd et si tu veux, je peux même te le prouver.

– Le problème, c'est que je n'en ai pas du tout envie. Et puis je sais déjà tout de toi, Ax. C'est toujours ceux qui se vantent le plus...

Je laisse ma phrase délibérément en suspens tandis que ses yeux se rétrécissent et que ses lèvres se pincent. Sa peau dorée et caramélisée se couvre de chair de poule quand un léger vent frais nous balaye, mais il ne bouge pas d'un millimètre. Son regard fixé droit sur moi me jauge comme s'il se demandait si j'allais attaquer.

Mon regard dérive sur ses tatouages, une geisha aux lèvres rouges comme le sang et un cerisier japonais sur ses bras. Ax aime peut-être me regarder de haut en bas, mais quand c'est moi qui le regarde, qui l'observe, il n'apprécie pas. Je comprends qu'il déteste être jugé, qu'il déteste que l'on se pose des questions sur lui.

Je m'en moque. Je ne permettrai à aucun de ces hommes de disposer de moi comme il le souhaite, que ce soit d'un simple regard ou d'un « poupée » ; je ne me laisserais pas faire. Et s'ils veulent jouer avec moi, ils ne seront pas les seuls à entrer dans la danse. Je sais me défendre.

Indy rejoint alors Ax tandis que la tension monte entre nous. Je m'autorise à respirer un peu mieux, sa présence apaisante m'apportant un peu de répit, mais j'ai quand même peur d'avoir vexé mon voisin. Je n'ai pas envie qu'un homme armé m'en veuille pour quoi que ce soit. Entre dévisager quelqu'un et le traiter d'impuissant, il y a une grosse barrière que je viens tout juste de faire voler en éclat. Oups.

– Tout va bien ? demande Indy, inquiet de ce silence entre nous.

Sa voix rauque fait courir un frisson d'excitation déplacé dans tout mon corps. Je tente de ne pas trop le regarder, mais je suis une femme faible. Très faible.

Ses cheveux châtons brillent de reflets dorés au soleil. Son beau visage aux traits virils est parfait et ses yeux, bleu clair, perçants, tendres... Je suis en extase devant ce dieu fait homme, grand, musclé

et parfaitement bien emballé dans son blouson de cuir noir et son jean moulant. N'a-t-il donc que des vêtements parfaits, dans son armoire ? Si seulement il s'habillait comme un clown, je pourrais au moins lui trouver un défaut et arrêter de fantasmer sur lui à chaque fois qu'il se trouve juste devant moi.

– Tout va bien. Je parlais juste un peu avec la poupée d'à côté, répond finalement Ax, avec un petit sourire en coin.

– Ne m'appelle pas comme ça ! Je te jure que je n'ai pas peur de toi, de River, York, des ZZ Tops ou de n'importe lequel d'entre vous. Je sais me défendre et je n'hésiterai pas à le faire si tu me provoques.

– Ax, qu'est-ce que tu lui as fait ? soupire Indy, indigné.

– Rien. Notre chère voisine s'est disputée avec River et York.

– Tu dois les éloigner d'elle. Ils ne devraient même pas être autorisés à entrer dans cette maison, bordel ! s'emporte-t-il.

– Pourquoi ? demandé-je.

– Parce que ce n'est pas le genre de mec que j'ai envie de voir, ni même d'entendre respirer, crache Indy. Des enfoirés qui ne s'en prennent qu'aux plus faibles et qui abusent d'eux. Enfants, femmes, personnes âgées. Ils me donnent envie de gerber. Et si seulement c'étaient les seuls.

– Désolé, mon pote, mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es dans un gang. Pas dans les chœurs de ton église, le rabroue Ax.

– Ouais, mais ce n'est pas comme si j'avais le choix.

Indy tourne les talons et rentre à l'intérieur de la grande maison en claquant la moustiquaire de la porte arrière.

Je déglutis avec difficulté.

– Tes membres ne sont pas tous là de leur plein gré ?

– Si. Sauf Indy.

– Comment est-ce possible ?

– Ce n'est pas à moi de te conter cette histoire, Ebony.

Je hoche la tête puis je me mets à genoux pour m'occuper de mes plantes. Mon cœur bat si fort que j'ai du mal à me concentrer. Indy est dans ce gang contre son gré. Et il n'aime apparemment aucun de ces hommes qui l'entourent. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que Ax le retient prisonnier ?

Je relève la tête, perturbée, cette question suspendue au bord des lèvres, mais il répond à ma grande surprise sans même que je n'aie le temps de la poser.

– Ce n'est pas ce que tu crois.

Ax dégage cette prestance écrasante qui m'intimide. Mais ce n'est rien en comparaison de la puissance qui éblouit son entourage. Ni même à côté de la virilité dont transpire chaque centimètre

carré de sa personne. Cependant, son arrogance gâche vraiment le tout.

– Arrête de me regarder comme ça, Ebony. Si tu as envie de moi, tu peux tout aussi bien demander.

Je rougis et ris comme une écolière prise en train de regarder son professeur.

– Désolée, mais si je te regarde, c'est parce que tu es en face de moi.

Avec un grand sourire, je lui fais un clin d'œil et il se baisse lentement pour être à ma hauteur.

– Tu es sûre que tu ne veux pas plus ?

– Absolument.

– Tu ne peux pas savoir comme je suis déçu, poupée.

D'un bond en arrière, il évite la motte de terre que je lui lance puis il repart en direction de sa maison.

– Et n'oublie pas notre rendez-vous de quatorze heures.

– Si tu continues à m'appeler « poupée », le seul rendez-vous que tu auras avec ma voiture, ce sera la photo d'elle que j'accrocherai à ta porte.

– Tu es dure en affaires.

– Au contraire, Ax. Je suis la tendresse incarnée. Après tout, je pourrais ne te laisser approcher de ma Pontiac qu'en te roulant dessus, et crois-moi, j'en ai vraiment envie.

Sur un éclat de rire, il disparaît chez lui et je peux enfin me concentrer sur mon jardinage.

Chapitre 5

Ebony

Aucune chance que j'oublie ce rendez-vous !

Après une douche pour ôter toute la terre de mes mains, mais aussi de mes cheveux, de mes jambes et de mon visage – oui, je suis une vraie gosse quand il s'agit de jouer avec la terre –, je passe près d'une heure à choisir ma tenue tout en parlant avec Soren au téléphone.

- Je n'ai pas envie que tu y ailles, râle-t-il pour la quarantième fois.
- Ce n'est pas mon problème.
- Ça le sera quand tu te retrouveras enterrée vivante sur une plage au Mexique.
- Tu exagères, Soren !

J'élimine d'office les minijupes que je vénère : je ne veux pas que ça ait l'air d'un plan drague. Et je ne veux pas non plus qu'Ax pense que je souhaite le chauffer, il est déjà bien assez arrogant comme ça. Les tenues trop classes feraient passer ce moment pour un entretien d'embauche et c'est hors de question. Les tenues d'intérieur ? Pire, elles sont toutes trop larges et dévoilent soit ma poitrine presque entièrement, soit la bande de peau sous mon nombril. J'aime être très à l'aise à la maison.

- Je me fais du souci pour toi. Ils habitent juste à côté ! Je ne comprends pas comment tu peux être aussi zen avec ces tarés qui viennent d'arriver.
- Ne parle pas comme ça ! Chacun a sa croix à porter.
- Ce sont des criminels !
- Je le sais, crois-moi, je le sais ! Mais tous ne sont pas mauvais. Et arrête, Soren, s'il te plaît. Je suis assez angoissée comme ça. N'en rajoute pas.

Je l'entends grogner pendant que je sors un simple débardeur blanc, avec de la dentelle sur le décolleté. Un short en jean, des sandalettes bleues et voilà, je suis prête. Autant faire tout simple. La température cet après-midi est bien montée et je tresse mes cheveux pour qu'ils ne me tombent pas dans les yeux.

Vers treize heures quarante-cinq, je raccroche avec Soren pour sortir retrouver mon autre voisin. Soren est à la fenêtre, l'air pas franchement ravi. Il me fixe d'un regard inquiet, les bras croisés et je soupire de désespoir. Son attitude paternaliste est adorable, quoique superflue.

Quand je tourne la tête vers chez Ax, je remarque qu'il est à la porte, avec Indy et... Mince, trois des pétasses moralisatrices.

Il y a Anja, la grande blonde trop bien fichue et habillée comme si elle allait témoigner à un

procès pour meurtre. Les perles à son cou brillent au soleil, tout comme les diamants à ses oreilles et à presque tous ses doigts. Elle bave littéralement devant les deux hommes. Beth, petite, âgée et toute sèche, secoue la tête et parle d'une voix aiguë et énervée. Puis Sandee, âgée elle aussi, mais ronde et bavant autant qu'Anja, est béate d'admiration. Toutes les trois ont les cheveux permanentés et tellement laqués qu'ils auraient défié n'importe quel ouragan.

Je m'approche, les pouces dans les poches, puis je lance un bonjour au groupe, mais seuls les deux hommes me répondent. Les pétasses moralisatrices m'ignorent toujours, sauf quand elles ont quelque chose à me reprocher.

Je me mets à l'ombre sous le porche, près d'Indy. Celui-ci me sourit et oh... Mon cœur loupe un battement. Le rouge me monte tout de suite aux joues et je ne sais même pas pourquoi. Durant un instant, je lui souris en retour et nos regards restent accrochés l'un à l'autre. La cavalcade dans ma poitrine est douloureuse. Incapable de soutenir son regard plus longtemps, je finis par détourner les yeux. Mes mains tremblent un peu, au fond de mes poches.

De l'autre côté d'Indy, Ax sourit en écoutant Beth se plaindre du bruit, de la saleté sur le trottoir et des prostituées qui ne sont pas assez habillées. Parce que tout le monde sait que c'était plus facile de faire le tapin en col roulé avec une salopette par-dessus.

– Écoutez, mesdames, je suis conscient de ne pas avoir été un bon voisin ces deux premiers jours. Laissez-moi juste le temps de m'installer, puis je vous promets d'être bien sage, les embobine Ax d'une voix douce comme du velours.

Son torse étant nu, deux des trois têtes de Cerbère sont tout à fait d'accord pour le laisser tranquille quelques jours supplémentaires. Le trop-plein de chair musclée a complètement chamboulé leurs cerveaux. Quant à Beth, je ne l'ai jamais vue comme ça. Toute bégayante et intimidée. Surtout quand Ax croise les bras derrière sa tête, faisant jouer ses biceps, ses abdominaux, ses muscles dont je ne connaissais pas les noms, ni même l'existence, jusqu'à présent et qu'il exhibe sans vergogne pour se faire mousser.

– Je... Euh... Oui, d'accord. Vous avez une semaine pour remettre de l'ordre, jeune homme.

– Une semaine, ronronne Anja, après, nous devons prendre des mesures strictes.

Apparemment, Ax est pour ces mesures. Il sourit davantage, lui fait un clin d'œil et Beth émet un petit bruit totalement ridicule. Puis elles me jettent toutes un regard inquisiteur qui me fait frissonner, avant de partir. Ces femmes peuvent être de véritables pestes et vous mettre toute la rue à dos. Et comme par hasard, elles me détestent pour une raison que j'ignore totalement. En me forçant un peu, je pourrais peut-être être vexée.

Ax regarde les trois femmes gesticuler en s'éloignant avant de prononcer quelques mots en espagnol.

– Comment appelle-t-on un homme qui aime les femmes très mûres ? demandé-je à Indy pour me moquer.

Celui-ci éclate de rire et me tapote l'épaule. Son contact me fait bouillir de l'intérieur et m'envoie voler dans les nuages. Il ne semble pas remarquer mon trouble, heureusement, et de façon totalement déplacée, je me rapproche un peu de lui. Je n'en ai vraiment conscience que lorsque mon épaule rencontre son torse dur et couvert d'un polo noir et moulant. Aussitôt, mon souffle se coupe et je vacille d'un pas en arrière, pour m'éloigner de lui.

– Booon... dis-je pour mettre fin à ce moment bizarre entre nous et que moi seule suis en train de vivre.

Je tends à Ax les clefs et son tee-shirt que j'ai lavé, séché, et repassé.

– Tu peux le mettre tout de suite, maintenant que tu n'as plus de mères de famille honnêtes à dévergonder, attaqué-je sans plus tarder.

– Oh ! Bon sang, tu ne mentais pas alors ! déclare Indy.

Je me tourne vers lui, interloquée.

– Je t'avais dit qu'elle m'autorisait à conduire la Pontiac, s'extasie Ax.

Avec un grand sourire d'enfant, il attrape le trousseau, enfle son tee-shirt puis court jusqu'à la voiture.

– Un vrai gamin, déclaré-je en le regardant faire.

– Et encore, tu ne le connais que depuis deux jours.

Avec Indy, nous descendons la longue allée à un pas traînant, comme si aucun de nous deux ne souhaitait que ce moment se termine. La maison d'Ax est plus en retrait que la mienne alors son bout de terrain avant est immense. Il est parsemé de quelques arbres sur le côté mais le plus impressionnant reste le nombre de motos garées sur l'herbe. Aujourd'hui près d'une vingtaine de Harley Davidson noires et brillantes se pavanent. Certaines avec des têtes de mort, d'autres avec des flammes, mais je repère tout de suite l'engin d'Indy. La moto de sport grossière, au milieu des lignes plus douces des Harley, dénote franchement.

– Ta moto est très différente de celle des autres, dis-je, tellement perspicace que j'ai envie de me claquer la main sur le front.

– Oh, tu parles de ce vieux scooter ?

J'éclate de rire si bien que je ne vois pas où je marche. Je glisse soudain sur une motte de terre boueuse et Indy me rattrape de justesse avant de passer son bras autour de mes épaules, étouffant mon rire au passage. Sa poigne est forte et virile, son toucher chaud et moi, je ne suis plus qu'une masse chaotique d'émotions et de sentiments contradictoires.

J'ai envie de m'éloigner de lui pour me protéger, pour que la distance émotionnelle qui nous détache encore cesse de se réduire aussi vite. Plus vite que les flammes ne dévoreraient du papier de soie. Mais d'un autre côté, je me sens bien, tout contre lui. Il est peut-être dangereux, il a peut-être

des addictions diverses et variées, mais mon cœur n'en a rien à faire. Il veut Indy. Et il désire se noyer dans ses yeux couleur lagon jusqu'à la fin des temps.

– Reste avec nous, tu veux ? souffle-t-il, les doigts sur la peau nue de mon épaule.

Il déglutit. Regarde ma chair pâle peinte du doré de sa main.

– Hum hum, je réponds.

Pour sûr que je veux rester avec lui. Toute la nuit même, s'il le faut.

J'essuie ma chaussure dans l'herbe avant de reprendre le chemin. Ax fait déjà ronronner le moteur quand nous arrivons près de lui. Il caresse le volant comme s'il s'agissait d'une jolie femme, et il a ouvert la fenêtre. Indy m'ouvre la porte côté passager et j'hésite un long moment. Près de cinq secondes entières en fait, qui passent comme autant d'années.

– Tu veux venir avec nous ? Tu pourras la conduire aussi, si tu veux, dis-je précipitamment.

Oh ! Bon sang ! J'ai l'impression de vendre mon corps, enfin, le corps de ma voiture, pour faire rester cet homme à mes côtés. Homme tellement séduisant sans même le vouloir... Ses yeux irradient d'une douceur telle que j'ai envie de le toucher. De porter la main à sa joue, de me perdre dans la masse de ses cheveux décoiffés et de... Mince, il faut que je me reprenne. Je ne peux pas me mettre à fricoter avec un gang, tout de même.

Oh ! Mon Dieu, c'est carrément ce que je suis en train de faire. Qu'est-ce qui me prend, à la fin ?

Comme Indy ne répond toujours pas et qu'au moins cinq autres secondes se sont écoulées, ma gêne prend des proportions astronomiques.

– Euh... Je... Si tu ne veux pas, ce n'est pas grave, me justifié-je en passant une main dans mes cheveux déjà décoiffés.

– Non, non, j'en serais ravi, en fait. Je ne m'attendais simplement pas à ce que tu m'autorises à conduire cette petite merveille. Je suis soufflé.

– Ce n'est que de la vieille taule.

– Bon, vous montez ou vous voulez rester ici toute la journée ? s'énervé Ax qui ne semble pas apprécier notre indécision.

– Je passe derrière, décrété-je avec un sourire.

Je m'installe au milieu et boucle la ceinture qui ne ceinture rien du tout. Elle est toute lâche et j'espère que les deux hommes ne conduiront pas comme des fous, ou je risque d'avoir quelques soucis de sécurité.

À mon plus grand étonnement, cependant, Ax roule tout en douceur. Comme s'il avait peur d'abîmer la Pontiac. Il serait presque mignon, concentré sur la route, un bras à la fenêtre pour laisser le vent sec et chaud lui caresser la peau.

Moi, je suis penchée vers l'avant, les coudes sur les genoux et je discute avec Indy, tourné vers moi. Nul doute que le pauvre aura un beau torticolis demain au réveil.

– D'où vient ton prénom, Indy ? m'enquiers-je, fascinée par ce sourire qui ne le quitte plus.

– D'Indiana. Et pas l'état, ce serait trop beau. Non, ça vient de l'équipe de base-ball, les Indiana Pacers. Mon père était fan. Ça a été un coup dur quand on a déménagé au Texas.

– Je suppose que ça n'a pas dû être facile à l'école avec les films...

– En fait, j'étais très populaire à l'école, alors jamais personne ne m'a dit un mot de travers.

– La chance, grommelé-je. Moi, je m'en suis pris plein la figure.

S'appeler Ebony, nom donné à une substance végétale presque noire, quand on a la peau toute blanche et les cheveux blonds, n'a pas été franchement facile à vivre.

– Tes parents ont le sens de l'humour, plaisante-t-il en tendant une main vers moi, pour effleurer très délicatement ma joue barrée d'une mèche de cheveux.

Ce contact me laisse subjuguée et rêveuse.

– Un peu trop, oui. Ils hésitaient avec Ivory et ils ont choisi de me pourrir l'enfance.

– Je suis sûr que ça n'a pas été si dur. Tu devais faire tourner toutes les têtes, non ? Tu n'avais pas une horde de petits mecs prêts à tabasser tout le monde pour toi ?

– Malheureusement, non. La chevalerie a disparu depuis plusieurs siècles, me lamenté-je.

– En chaque homme sommeille un chevalier qui ne demande qu'à sortir. Il te faut juste trouver le bon, Ebony.

Je ne sais plus quoi dire, après cela. Mes yeux brillent, plein d'étoiles, et mon cœur bat la chamade. Est-ce qu'un homme forcé de commettre des méfaits contre sa volonté peut être un chevalier ? Mon chevalier ? Quelque chose me dit que oui. Et quelque chose me dit, à cet instant, qu'il en a autant envie que moi.

Quand la voiture s'immobilise, Indy et moi sommes perdus et un peu surpris.

– Où sommes-nous ? dis-je en regardant par la fenêtre, pour ne voir que le désert.

Je me dis un instant qu'Ax va vraiment me tuer et m'enterrer quelque part sous cette vaste étendue de sable, avant de tourner la tête et de constater que nous sommes devant un *diner*. Ouf, il y aura au moins quelques témoins pour dire à Soren où se trouve mon corps.

– Nous sommes au meilleur café de la ville, m'apprend enfin Ax. Venez, j'offre la part de tarte du jour. Je me sens d'humeur généreuse.

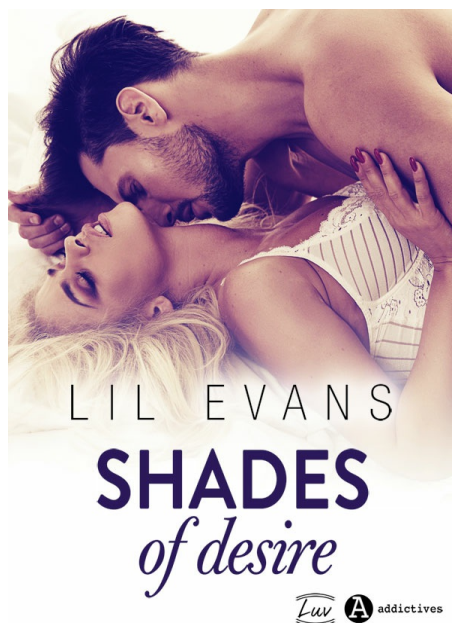
**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Également disponible :

Shades of Desire

Ebony a deux passions : la littérature et les soirées avec son meilleur ami et voisin, Soren. Le jour où un groupe de motards s'installe dans sa ville paisible, tout bascule. Ils sont bruyants, irrévérencieux, dragueurs, et mènent des activités pas forcément légales. Mais Ebony refuse de se laisser intimider ! Elle leur tient tête sans faillir, jusqu'à sa rencontre avec Ax, leur chef, et Indy, son second. Les deux hommes sont aussi différents que le jour et la nuit, ils la troublent et l'agacent... et ils sont déterminés à la protéger. Car un mystérieux admirateur envoie à Ebony des poèmes macabres et menaçants...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Fight with Darkness

Aux yeux de tous, Aleyna a une vie de rêve : une famille aimante, des études intéressantes, et surtout un petit ami passionné, doux et tendre. Ça, c'est qu'elle veut faire croire. En réalité, depuis deux ans, Aleyna vit un enfer quotidien. Son amoureux est son bourreau, il a fait d'elle sa poupée qu'il martyrise, brise et déchire selon ses désirs. Et il exerce sur elle le plus odieux des chantages : si elle lui échappe... sa petite sœur prendra sa place. Alors Aleyna se sacrifie, sans savoir combien de temps elle pourra tenir. Mais sa rencontre avec Alec, escort boy aux yeux lumineux, pourrait bien tout bouleverser.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2018

ISBN 9791025742976

ZSHO_001